

R 8: Sup 2789

SUPERSTITIONS ET SURVIVANCES

ÉTUDIÉES AU POINT DE VUE DE LEUR ORIGINE ET DE

LEURS TRANSFORMATIONS

35184

OUVRAGES PUBLIÉS PAR L'AUTEUR

- Traité de l'immobilisation directe des fragments dans les fractures et les résections.** in-8°, 700 pages et 103 figures, Paris, Delahaye, 1866. Ouvrage récompensé par l'Institut (Académie des sciences).
- Traité des Fractures non consolidées ou pseudarthroses.** in-8°, 780 pages et 103 figures, Paris, Delahaye, 1871. Récompensé par l'Académie de médecine.
- De la Fièvre mélanérique au Sénégal,** in-8°, 400 pages, Paris, Delahaye, 1873. Récompensé par l'Institut. (Académie des sciences).
- De la Fièvre jaune au Sénégal,** in-8°, 400 pages, Paris, Delahaye, 1874. Récompensé par l'Académie de médecine.
- Traité clinique des Maladies des Européens au Sénégal,** 2 vol. in-8°, de 600 pages, avec tableaux et une carte, Paris, Delahaye, 1875-77. Récompensé par l'Institut (Académie des sciences).
- De la Fièvre bilieuse, inflammatoire, aux Antilles,** in-8°, Paris, Delahaye, 1878. Récompensé par l'Institut (Même récompense que le précédent ouvrage).
- De la Fièvre jaune à la Martinique,** in-8°, 320 pages, Paris, Delahaye, 1878. Récompensé par l'Institut (Académie des sciences).
- Traité clinique des Maladies des Européens aux Antilles (Martinique),** 2 vol. in-8°, 600 pages, avec tableaux et une carte, Paris, O. Doin, 1881. Récompensé par l'Institut (même récompense que le précédent ouvrage).
- Les Peuplades de la Sénégambie (histoire ethnographique, mœurs et coutumes, légendes, etc., etc.),** in-8°, 420 pages, Paris, Ernest Leroux, 1880.
- Saint-Mandrier, près Toulon (continuation à l'histoire de la localité et de l'hôpital maritime),** in-8°, 525 pages, avec dessins, plans, cartes, etc., etc., Paris, Ernest Leroux, 1881.
- Traité théorique et clinique de la dysenterie,** in-8°, 705 pages, Paris, O. Doin, 1883.
- La Race provençale au point de vue de ses origines,** in-8°, 420 pages, Paris, O. Doin, 1885.
- Traditions et réminiscences populaires de la Provence,** in-8°, 400 pages, Ernest Leroux, 1885.
- Contes populaires de la Sénégambie,** Paris, E. Leroux, 1885.
- Contes populaires des Provençaux de l'antiquité et du moyen âge,** Paris, E. Leroux, 1887.
- Leçons cliniques sur les ténias de l'homme, 1^{re} édition,** in-8°, 308 pages, Paris, O. Doin, 1888.
- Légendes de la Provence,** in-8°, 340 pages, C. Leroux, 1888.
- Traité théorique et clinique de la fièvre jaune,** in-8°, 935 pages, Paris, O. Doin, 1891.
- Leçons cliniques sur les ténias de l'homme, 2^e édition,** 560 pages, Paris, O. Doin, 1894.
- La Campagne de Marius en Provence,** 552 pages et 3 planches, Paris, Ernest Leroux, 1895.
- Superstitions et survivances étudiées au point de vue de leur origine et de leurs transformations (tomes 1^{re}, 2^e, 3^e, 4^e et 5^e),** in-8°, 550 pages, Paris, Ernest Leroux, 1896.

SUPERSTITIONS

ET

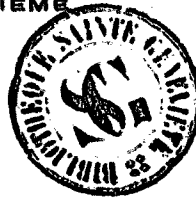
SURVIVANCES

ÉTUDIÉES AU POINT DE VUE DE LEUR ORIGINE ET DE
LEURS TRANSFORMATIONS

PAR

L.-J.-B. BÉRENGER-FÉRAUD

TOME CINQUIÈME



PARIS

ERNEST LEROUX, éditeur

RUE BONAPARTE, 28

1896

TOUS DROITS RÉSERVÉS

21.247 TOULON. — IMPRIMERIE DU « PETIT VAR »
Angle boulevard de Strasbourg et rue d'Antrechaus.

SUPERSTITIONS ET SURVIVANCES

TOME CINQUIÈME

CHAPITRE PREMIER

Masques et Sorciers

I

CRÉDULITÉS DE LA PROVENCE

Comme je le disais dans mon livre sur les *Réminiscences Populaires de la Provence* (p. 278), la croyance aux masques est très répandue dans les classes inférieures de la population provençale, tant dans la ville, que dans les campagnes.

Dès qu'un individu est malade, ou qu'une affaire ne lui réussit pas, on dit volontiers autour de lui : qu'il a été *enmasqué*. Et, d'ailleurs, il n'y a pas que les êtres humains qui peuvent subir ce maléfice, les animaux domestiques, les aliments, les objets à usage, la terre,

les récoltes, tout enfa peut avoir à pâtir du mauvais sort jété par uno masque.

On croit donc aux masques sur une vaste échelle, en Provence; ce mot est prononcé, à chaque instant, dans la conversation des bonnes femmes; et, en réalité, le nombre de ceux qui ont cette superstition est grand dans le pays.

Mais, ce qu'il y a de curieux, c'est que malgré la croyance très répandue, malgré la crainte très accentuée des Provençaux pour les masques, il n'est pas bien commode de spéculer; ce que sont ces entités de l'imagination.

En effet, quand on demande aux bonnes gens du pays: Qu'est-ce que c'est qu'une masque? — Quo font les masques? — Qu'est-ce qui les caractérise? Il vous est répondu invariablement: *sont de gens qui font du mal* (ce sont des gens qui font du mal), sans qu'il soit possible, le plus souvent, d'obtenir quelque chose de plus précis.

Le sorcier de la Valette. — Il y avait, dans le second quart du dix-neuvième siècle, à la Valette, près de Toulon, un vieux propriétaire rural, qui passait pour être une masque; les bonnes femmes des environs parlaient souvent de lui, et de son savoir.

Or, un jour, un enfant étant malade, dans une famille de Toulon, les médecins ne connaissaient rien à son mal, affirmait-on; et il dépérissait à vue d'œil. On dit à la mère: bien sûr votre enfant est *enmasqué*, il faut envoyer quelqu'un à la Valette, prier le vieux Mestre un tel, de le *démasquer*.

La mère, ne pouvant y aller elle-même, pria une voisine de vouloir bien se charger de la commission; elle lui confia sa fille aînée, qui devait bien écouter, pour pouvoir, au besoin, suppléer à sa mémoire; si ce que disait la masquo était bien compliqué.

Ces deux mandataires arrivent à la Valette, et trouvent le vieux propriétaire dans son jardin. Avant qu'elles eussent eu le temps de rien lui raconter, ni assurer celle qui ne rapportait l'aventure, cet homme leur dit :

« Et bien ! Quelque Miso X... ait tant dit qu'elle ne croyait pas à mon pouvoir, voilà donc qu'elle est obligée aujourd'hui d'y recourir. »

Puis, après avoir ajouté malins détails, qui montrèrent aux deux visiteuses terrifiées, que cet homme savait ce qui était dit de lui, en cachette, il ajouta :

« Retournez à Toulon ; j'ai fait pour cet enfant ce que je devais faire. En arrivant à la maison, vous trouverez un changement en bien ou en mal. Mais, dans tous les cas, dites à Miso X..., qu'à l'avenir, elle tienne sa langue, quand il sera question de moi. »

Lorsque cette femme, accompagnée de la jeune fille, revint à Toulon, elle trouva l'enfant en agonie; et bientôt après il était mort.

« Vous voyez donc, ajoutait celle qui me raconta cette aventure, que le pouvoir de cet homme était considérable. »

Quand on réfléchit aux détails de cette histoire sensationnelle, on se prend à sourire de la crédulité qui en fait tout le fond; et qui enjolive des choses très

simples et très naturelles, pour leur donner une importance qu'elles n'ont pas, en réalité.

En effet, voilà une femme qui médit des masques, à Toulon ; et pendant que ses enfants se portent bien.

C'est tellement fréquent, universel même, ajouterais-je, chez les commères de Provence, que le vieux paysan de la Valette pouvait, sans craindre de se tromper, gourmander les visitouses. Dans leur émotion, elles affirmaient : l'avoir entendu faire ses récriminations avant même qu'elles eussent ouvert la bouche.

En faisant la part de l'exagération habituelle, nous pouvons en déduire : qu'il ne prononça le nom de l'intéressé, qu'après l'avoir appris de la bouche même des visitouses.

D'autre part, sa réponse au sujet du petit malade n'était guère compromettante ; il savait, par expérience, qu'on n'envoie demander quelque chose chez le *démasquaire*, que lorsque les autres moyens ont été épuisés ; et par conséquent, que le danger était imminent. Dans ces conditions, une solution en mieux ou en plus mal est généralement prochaine ; et il ne disait rien de plus dans sa réponse. Par conséquent, on voit que le métier de la masque de nos jours, ne diffère guère de celui des oracles des temps passés ; il consiste : à faire une réponse vague que la crédulité du vulgaire écoute avec une religieuse terreur ; et pie, *a postieri*, aux besoins de l'événement accompli, sans s'apercevoir jamais qu'elle a été dupée par un habile, ou par elle-même.

Voici, maintenant, un cas où la masque a fait du mal

à quelqu'un, parce qu'elle avait à sa plaidre de lui. On entend chaque jour, et dans chaque localité, le récit d'aventures de ce genre, auxquelles les honnes gens croient avec une robuste confiance, alors qu'au fond, l'observateur ne voit : que des coïncidences qui le font sourire.

La masque malfaisante.— Dans le Plan-de-la-Garde, il y avait une vieille femme qui était *masque*, et qui avait un grand pouvoir pour faire du mal. Un jour, elle eut une affaire d'intérêt à régler avec une paysanne de son voisinage ; il s'agissait d'une modique somme d'argent, que la masque prétendait lui être due, et que la paysanne ne croyait pas devoir. Il y eut des mots aigres échangés entre les deux commères. Enfin, la plus jeune se décide à payer, de peur d'être la victime des mauvais sorts que la vieille pouvait jeter, mais c'était trop tard. La masque lui dit, pour terminer le différend :

D'aquelle t'en souviendras (de celle-là, tu t'en souviendras)!

Peu de temps après, la jeune paysanne qui, d'ailleurs, était enceinte, au moment de la discussion, accoucha. Tout marcha très bien d'abord ; mais un jour, la jeune mère constata que son enfant dépérissait. Elle fait appeler aussitôt le médecin qui, après avoir bien examiné l'enfant, se prend à sourire, et à lui dire : qu'elle est folle d'avoir des inquiétudes ; et que son nourrisson se porte comme un charme.

Malgré cette affirmation, l'enfant continua à dépérir, et finit par mourir, sans que le médecin eût jamais

pu savoir quelle était sa maladie. Mais la mère le savait bien, elle ; et d'ailleurs, l'eût-elle oublié, qu'elle vit sur le corps de son pauvre petit cadavre, les cinq doigts de la masque imprimés, en bleu livide, quand elle l'ensevelit.

Cette malheureuse mère n'en fut même pas quitte, ainsi, des méchancetés de la masque ; elle fut prise d'une maladie de nerfs ; et avait des crises, pendant lesquelles elle tombait sans connaissance. Cet état dura sept ans ; enfin, un jour, elle eut une crise plus violente que les précédentes, elle eut sur le corps une quantité de marques bleues. Et il est à noter : qu'à ce moment là même, la vieille masque mourait. Il est évident, disent les bonnes femmes, qu'elle essayait de la tuer avant de mourir ; et que, ces taches bleues, étaient la trace de ses doigts ; comme on avait vu déjà, sept ans avant, la même trace, sur le cadavre du pauvre petit enfant.

Je n'entrerai pas dans la discussion des détails de cette aventure, parce qu'elle nous entraînerait trop loin dans ce moment ; mais le lecteur a bien vu déjà combien l'adage : *Post hoc, ergo propter hoc*, y fait tout le fond, avec ses conséquences erronées et même absurdes.

Quoiqu'il en soit, dans le fait que nous venons de spécifier, le maléfice de la masque est justifié jusqu'à un certain point, par le préjudice matériel qu'on a, volontairement ou non, fait supporter à cette masque ; elle se venge au centuple, c'est possible, mais enfin elle se venge d'un tort réel qu'on lui a fait. Mais il

arrive souvent, que la masque obéit à un sentiment moins légitime ; elle fait le mal, parce que son amour-propre ou son égoïsme a à se plaindre de la personne dont elle fut la victime ; en voici deux cas :

La masque qui jette un mauvais sort. — Dans une bastille, située entre la Clotat et Ceyreste, il y avait la famille d'un capitaine marin, qui vivait dans une agréable aisance ; et qui avait, grâce à Dieu, la santé. Chaque fois que le mari revenait de voyage, il apportait à la maison : du sucre, du café, du rhum et d'autres denrées coloniales. Un jour, une gardouse de moutons qui passait habituellement, toutes les années, dans les environs, en conduisant son troupeau transhumant, dit à la femme du capitaine marin :

« Vous devriez bien me donner une bouteille de rhum. »

Celle-ci répondit : « Nous n'en avons plus. »

La bergère s'en alla en grommelant, et lui dit :

« Vous vous rappellerez de moi. » sous une forme de menace.

A partir de ce moment, cette femme, qui était grosse et bien portante, se mit à maigrir et à être malade ; les médecins ne comprenaient rien à son mal ; et elle finit par mourir.

Autre variante de masque malfaisante. — Un jour, une paysanne, enceinte au neuvième mois, était à travailler dans les champs ; elle vit venir à elle une vieille femme, qui lui parla de diverses choses, puis la questionna sur l'époque de ses couches, sur ses projets : au sujet du nom qu'elle voulait donner à l'enfant

qu'elle portait; et enfin, qui lui demanda d'être la marraine du nouveau-né.

La paysanne refusa, tout naturellement, car elle avait assez de parents, pour ne pas chercher une marraine inconnue.

Peu de temps après, cette paysanne accoucha; l'enfant venait à bien dans les premiers temps, mais peu à peu ses yeux furent malades. La mère fit tout au monde pour guérir ces yeux; rien ne réussit; elle prit le parti d'aller à tous les pèlerinages du voisinage, mais c'était en vain.

Un jour, qu'elle était en route pour aller demander encore à un saint, la guérison de son enfant; elle rencontra un vieillard, qui lui demanda où elle allait ainsi, paraissant si affligée. La paysanne lui raconta son aventure et le vieillard reprit :

« Si vous voulez faire ce que je vais vous dire, votre enfant guérira. »

On comprend que la pauvre mère accepta de tenter encore cette chance.

« Retournez chez vous, dit le vieillard, puis achetez : trois grosses poignées de clous, sans que le marchand les pèse; mettez-les dans une marmite, faites-les bouillir, dans une chambre où il y aura trois lits, jusqu'à ce que l'eau soit entièrement consumée. »

Ce qui fut dit, fut fait. Or, lorsqu'il n'y eut plus d'eau dans la marmite, les clous éclatèrent, et sautèrent en l'air; ils mirent le feu aux deux lits de côté, sans toucher à celui du milieu, au chevet duquel, il y avait l'image de sainte Barbe. A partir de ce moment, les

yeux de l'enfant allèrent mieux ; et bientôt après il fut entièrement guéri.

Dans cette aventure nous voyons apparaître : le type du *démasquaire*, qui indique le moyen de combattre le mauvais sort ; puis il y a aussi des détails où le surnaturel des clous qui éclatent, se mêle au mysticisme de l'image de sainte Barbe arrêtant l'incendie. Tout cela, constitue une complexité d'éléments, qui font : que l'événement touche à divers points de la crédulité des superstitieux. Ne soulignons que l'élément du *démasquaire*, dans le moment actuel.

Si les masques ne faisaient que se venger, ainsi, des préjudices matériels, ou des ennuis d'amour-propre qu'on leur occasionne, elles ne mériteraient pas l'exécration générale que l'on a contre elles ; mais il faut ajouter : que trop souvent, elles font le mal pour le plaisir de le faire. Elles nuisent, uniquement pour faire de la peine à de pauvres inoffensifs, et sans aucune raison plausible ; mille cas des plus variés sont cités dans cet ordre d'idées. Un ménage est-il uni ? une masque jette un sort, et introduit la guerre dans la maison. Un enfant vient-il à bien, et fait-il la joie de la famille ? une masque le rend malade, le fait dépérir lentement ou le tue en peu de temps. Un travailleur fait-il bien ses affaires ? vite une masque l'ensorcelle, et lui fait arriver tous les contre-temps du monde. Un propriétaire possède-t-il une maison, un champ, une basse-cour, un troupeau, des chevaux, des chiens, quelque chose enfin qui semble prospérer à souhait ? il est grandement à craindre qu'une masque ne lui fasse arriver quelque malheur.

Quelquefois, ce maléfice est la punition : d'un peu d'orgueil, d'un peu de hauteur, ou de quelque autre petit défaut ; mais trop souvent, il ne résulte que de la mauvaise nature, que de la jalousie de la masque. Cette masque, ne peut supporter que quelqu'un soit heureux, et que quelque chose prospère, autour d'elle.

Le maléfice de la masque revêt, le plus souvent, si bien les apparences des choses naturelles, disent les bonnes femmes de Provence, que la plupart des personnes qui ont à en souffrir, et à plus forte raison le public, ne peuvent en découvrir la véritable nature ; mais cependant, parfois aussi, un esprit perspicace peut s'apercevoir de la présence de ce maléfice, dans des indices qui échappent à la majorité des gens. D'ailleurs, il arrive, aussi parfois : que le maléfice est tellement évident, qu'on peut en avoir la preuve matérielle.

Voici quelques exemples dans cet ordre d'idées :

Les masques qui souillent le lit. — Dans une bastide du Plan-de-la-Garde, il y avait un paysan, dont le fils était *enmasqué*.

La preuve de cet *enmasquage*, c'est que : toutes les nuits, le lit du jeune homme était souillé par une urine très puante.

Ne sachant comment délivrer son fils de l'action de *la masque*, le paysan demanda des conseils ; on lui indiqua : de faire porter par le jeune homme, dans une sorte de scapulaire, une grosse araignée noire.

A partir du jour où cette mesure eut été prise, le lit ne fut plus souillé par l'urine de la masque.

La masque qui laisse une corde nouée et un couteau, dans le lit de la victime. — Dans les environs du village de la Crau, près Hyères, il y avait une famille de paysans, dont la jeune fillette tomba malade. Le médecin consulté dit qu'elle n'avait rien. Or, toutes les nuits, la fillette s'éveillait effrayée, appelant sa mère, et ayant les yeux hagards. Et elle déperissait à vue d'œil.

Ne sachant comment faire cesser ce triste état de choses, les parents vont conter l'affaire au *démasquairé* qui leur dit :

« Lorsque votre fillette s'éveillera ainsi effrayée, cherchez dans son lit, vous trouverez ce que la masque y a caché ; et, en le faisant disparaître, votre enfant sera guérie. »

La nuit d'après, en effet, aussitôt que la fillette s'éveilla en criant, la mère se mit à chercher dans son berceau ; et elle trouva une corde pleine de nœuds, ainsi qu'un gros couteau. Elle s'empara de ces objets, alla les enterrer ; et depuis, la petite fille n'éprouva plus rien d'insolite.

La masque, est parfois un membre de la famille même, ou un habitant du pays, qui, sous une apparence d'individu naturel, exerce son action funeste, pour la stérile satisfaction de faire le mal. Dans mon livre sur les *Réminiscences Populaires de la Provence*, j'ai cité : le cas d'une belle-mère qui *enmasquait* son petit-fils. Cette aventure est dans toutes les bouches, dans tous les pays de la Provence ; je l'ai entendue attribuer à plus de cent personnes différentes, dont on me disait le

nom, de la manière la plus précise, alors qu'en réalité, c'est un conte qui date de plusieurs centaines, sinon de plusieurs milliers d'années. Ce conte, d'ailleurs, n'est pas spécial au pays, car dans cent contrées : des Alpes, du Jura, des Cévennes, du Forez, des Pyrénées, des Vosges, etc., etc., on le connaît aussi.

Les gens qui lèvent le téter aux enfants. — Une femme qui donne le sein à son enfant, doit éviter soigneusement de se laisser voir; et, surtout, doit prendre garde de s'extasier sur le bon appétit de son nourrisson, lorsque quelque sorcier se trouve dans ses environs. C'est, qu'en effet, un sorcier pourrait, dans ce cas, prononcer quelques paroles magiques, et lever le téter à l'enfant; ce qui serait un grand malheur, dans la très grande majorité des cas; car, on n'est jamais certain, quand un enfant se trouve dans ces conditions, qu'on puisse lui rendre le téter par des « esconjurations ».

La conséquence de cette croyance aux mauvais sorts jetés sur les enfants, était, naturellement: la recherche des moyens de combattre l'action des masques; et maints moyens ont été recommandés, dans cet ordre d'idées. Ces moyens, sont très variés, comme on le devine bien. Ainsi, par exemple, un excellent moyen de détruire la puissance des masques: c'est de faire dire les évangiles sur la tête de l'enfant. Je n'ai pas à insister sur le *modus faciendi* de cette opération, qui se fait à l'église, par l'intermédiaire d'un prêtre; et qui, toute gratuite qu'elle soit, en apparence, entraîne la *mise au bassin* de quelques sous, ainsi que la dépense

d'un cierge brûlant en l'honneur d'une des puissances du Paradis.

Le sel marin, joue aussi ici, le rôle efficace qu'on lui attribue dans un nombre immense de cas; un grain de sel, placé dans les langes de l'enfant, rend stériles les efforts des masques.

Pour éviter les mauvais sorts, il faut veiller, aussi, à ce que le maire et le curé écrivent le nom de l'enfant sur les registres de la naissance et du baptême, d'une manière parfaitement correcte. La moindre erreur dans les noms et prénoms, fait courir un danger considérable sous ce rapport, disent les bonnes femmes.

La femme qui veut éviter que son enfant subisse l'action des masques, doit avoir bien soin de lui cacher les pieds, quand elle le met au sein. Cette pratique se rapproche de celle: qui défend de dire le nom ou l'âge de l'enfant devant les étrangers qu'on ne connaît pas.

Voici un autre moyen, bien singulier comme on va le voir, de combattre le mauvais sort jeté sur un enfant.

Le desterrage des enfants qui ne tétent pas. —

Dans les villages de la Basse-Provence, au Luc et dans les environs de Brignoles ou de Draguignan, on croit, qu'il est pernicieux pour les nouveaux-nés, de téter dans les premières vingt-quatre heures de la vie; on attend volontiers deux jours même, avant de les mettre au sein, leur faisant prendre, de temps en temps, un peu d'eau sucrée dans une cuiller. Cette coutume, fait que, parfois, l'enfant devient paresseux à téter; et d'autre part, le bout du sein de la mère, diminuant de saillie, il

en résulte, qu'on a, dans certaines circonstances, assez de peine à habituer les nouveaux-nés à têter.

Au lieu de rattacher ce phénomène à une cause fort compréhensible d'ailleurs, mais aussi trop naturelle, les hommes femmes disent : *on a levé le téter à l'enfant*. C'est une masque, un sorcier, quelqu'un de mal intentionné, qui a commis ce méfait.

Pour combattre ce sort, et rendre le téter au nourrisson, voici comment les fortes têtes, d'entre les crédules, conseillent de faire : il faut — *deslavar* l'enfant — c'est-à-dire le faire sortir des limites de la commune ; et cela, dans certaines conditions. En effet, une femme de la famille, prend l'enfant dans ses bras ; et part, accompagnée d'un parent qui porte un pain. Une fois qu'ils ont dépassé le terroir, et qu'ils arrivent dans la commune voisine, ils offrent le pain à la première personne qu'ils rencontrent. Si cette personne l'accepte avec empressement, et le goûte sans retard, l'enfant est guéri ; et il prend, aussitôt, le sein des qu'on le lui présente. Mais au contraire, si la première personne à laquelle on a offert le pain le refuse, l'enfant court le danger de mourir de faim, sans qu'on puisse lui *rendre le téter*.

Ces moyens de combattre l'action funeste des masques sur les enfants paraissent bien étranges de prime abord ; et on a quelque peine à s'en expliquer la raison ; mais en y réfléchissant bien, on constate bientôt, qu'ils sont la manifestation de crédulités ayant cours, ou l'interprétation fantastique de conseils très sages au fond, mais n'ayant aucune relation avec le surnaturel dont on les affuble. En effet, le conseil de ne pas

s'extasier sur la santé de l'enfant, est, en somme, le résultat d'une pensée morale qu'on comprend très bien, pour peu qu'on y réfléchisse : la mère, les parents sont naturellement portés à tirer un peu de vanité de la beauté de leurs enfants ; et comme la vie de ces chers petits êtres est fragile, il arrive souvent, que la maladie et la mort viennent donner un funeste démenti aux belles espérances qui valent souri, tout d'abord, aux intéressés.

La recommandation de couvrir les pieds n'est peut-être qu'un conseil de l'hygiène, qui a pris cette tournure fantastique, sous l'influence de la tendance superstitieuse de l'esprit des Provençaux.

Le grain de sel intervient ici, comme dans mille circonstances, en vertu de cette vieille théorie de la purification, dans laquelle : l'idée religieuse et la superstition, sont venues s'amalgamer à l'idée de la désinfection matérielle, de la manière la plus intime, en même temps que la plus étrange pour celui qui veut y réfléchir un peu.

Le desterrage, n'est, en réalité pas autre chose : que les conséquences tirées chez des esprits mis en délire, par la superstition, d'opinions et de principes d'hygiène et de thérapeutique, qui découlent d'un fond ayant quelque utilité en réalité.

L'estomac qui tombe. — En Provence, lorsque quelqu'un éprouve ces phénomènes dyspeptiques qui sont si fréquents, soit sous l'influence d'une nourriture indigeste longtemps continuée, soit, chez les femmes de quarante à cinquante ans, par le fait des approches de la vieillesse, on dit que l'estomac est tombé.

Dans ce cas, la guérison s'obtient, si on en croit le vulgaire, plus facilement par l'intervention des moyens cabalistiques, que par celle des ordonnances des médecins. Le patient ou la patiente doivent aller, trois fois de suite, chez un sorcier ou quelqu'un qui connaît les pratiques cachées de la magie ; et il faut qu'il ait bien soin d'y aller toujours à la même heure. Le sorcier, de son côté, prononce quelques paroles mystérieuses, fait certains signes connus de lui seul, accomplit, en un mot, telle pratique magique dont le vulgaire ne peut déterminer les détails, mais dont le succès est certain. Sous cette influence, *l'estomac remonte*, et tous les inconvénients qui en résultaient pour la santé disparaissent.

J'ai parlé précédemment du *démasquaire* ; je dois ajouter, maintenant, que dans quelques circonstances, les deux variétés de sorciers : *masques* et *démasquaires* se mettent en conflit, luttant d'efforts et de maléfices, avec des succès qui dépendent, naturellement, de leur puissance respective. En voici quelques exemples :

Celui qui enmasquait les moutons, et celui qui enmasquait les chevaux. — Un jour, il y avait un berger qui gardait ses moutons, dans la plaine de la Crau ; il arrivait de la montagne où ses bêtes avaient été parfaitement tranquilles ; et il avait de bons chiens, qui maintenaient parfaitement ses bêtes dans le troupeau. Il vint à passer un charretier, qui regarda ces moutons d'une certaine façon ; et voilà qu'aussitôt, ces pauvres bêtes se mettent à sauter, à courir, à se disperser de telle manière, que les chiens sont absolument

incapables de les contenir. Le berger, essaya d'abord de ramener le calme dans le troupeau ; mais il s'aperçut bientôt que c'est chose impossible ; et songeant aux causes probables de ce phénomène, il se souvint tout-à-coup, que : peu avant, une charrette a passé dans le voisinage ; et que, par conséquent, il est hors de doute que le charretier a jeté un sort à ses moutons.

Cette charrette était, d'ailleurs, encore en vue, de sorte que le berger la rejoint, en toute hâte, et supplie le charretier de défaire ce qu'il a fait.

Celui-ci refuse absolument, et reste sourd à toutes les supplications.

Alors, le berger regarde les chevaux d'une certaine manière ; et voilà que ces chevaux ne veulent plus avancer ; malgré les coups, les cris, les imprécations, ils ne bougent plus d'un seul pas.

Alors le charretier s'approche du berger, lui dit quelques paroles mystérieuses auxquelles celui-ci répondit de même ; et voilà que d'une part, les moutons restent tranquilles et les chevaux de la charrette se remettent à marcher, comme si de rien n'était.

Il s'était trouvé, par hasard, que le charretier et le berger, avaient le même pouvoir pour emmasquer les bêtes.

Celui qui levait le feu et celui qui levait le pas du cheval. — Un jour, il y avait, dans les bois des Maures, des bûcherens qui conduisaient la cuisson d'un four-à-chaux ; le feu marchait bien régulièrement, et tout leur faisait espérer la réussite de l'opération, quand ils voient venir un cavalier. Ce cavalier, qui n'avait rien d'extraor-

dinaire dans son apparence, eut l'air étonné de voir marcher le feu ; et il fit, sans descendre de cheval, le tour du feu, comme pour regarder surloisement sa disposition ; puis il partit au grand galop de son cheval, sans avoir rien dit à personne.

Mais voilà, qu'aussitôt, le feu commença à baisser, et mença de s'éteindre ; c'est en vain que les bûcherons jettent des fascines, des bûches bien sèches ; le feu baisait de plus en plus, on pouvait prévoir que bientôt il serait entièrement éteint. Les bûcherons étaient navrés, on le comprend, de voir leurs efforts les mieux combinés rester stériles ; et tout-à-coup, un d'eux, s'écria : « C'est le cavalier qui doit nous avoir *levé le feu*. »

Chacun songea à cette hypothèse, et se rangea à cet avis ; de sorte que tous les bûcherons furent persuadés qu'une intervention surnaturelle seule, pouvait faire reprendre le feu ; il fallait pour voir de nouveau les flammes, reprendre leur activité, que quelqu'un détruisit le sort jeté par le cavalier.

Un des plus vieux bûcherons, qui avait le pouvoir pour ces choses-là, prend un long clou, et va sur le chemin qu'avait suivi le cavalier ; il est assez heureux pour retrouver la trace des pas du cheval ; et il enfonce dans une des empreintes, le clou, dans toute sa longueur, pour : *lever le pas du cheval*, à son tour.

Un instant après, on voyait le cavalier revenir sur son cheval, clopin clopant ; et, s'adressant au vieux bûcheron, il lui dit quelques paroles mystérieuses, auxquelles celui-ci répondit de même. Les autres bûcherons, étonnés, virent, alors, le cheval repartir au galop, comme

s'il n'avait jamais botté, tandis que le feu du four à chaux reprenait son activité d'une manière parfaite.

Le Masque prenant l'apparence d'un taon. — Voici ce qui m'était raconté, dans le courant de l'année 1836, comme s'étant passé, peu de temps auparavant, dans une des bastides de la grande plaine de la Garde, près Toulon :

Une femme veillait, un soir, au chevet de son père qui était dangereusement malade, depuis quelques jours, d'une maladie, que les médecins ne reconnaissaient pas. Des voisins, vinrent lui offrir leurs services, pour veiller le malade; car, comme elle avait passé plusieurs nuits sans se coucher, elle commençait à être fatiguée; mais elle les remercia et refusa.

Cependant ils insistèrent, et comme il faisait froid, elle les fit asseoir autour du foyer de la cuisine, pour se réchauffer un instant. Le père paraissait dormir un peu, en ce moment, de sorte que cette femme vint prendre place à côté des voisins, devant la cheminée, pour leur tenir compagnie un instant.

Tout-à-coup, on entend le malade pousser des cris terribles de douleur et d'effroi; tout le monde se précipite dans la chambre à coucher, pour en connaître la cause; et on vit, au-dessus du lit du vieillard, un énorme taon qui volait en bourdonnant, d'une manière sinistre.

Chacun se mit à chasser le taon, mais ce ne fut pas chose facile, car il bourdonnait si fort, qu'il semblait menacer ceux qui s'approchaient de lui; et de temps en temps il allait frapper contre les jambes du malade qui, chaque fois, poussait un hurlement de douleur;

tandis qu'on voyait : une énorme bosselure noire se produire à l'endroit que le taon avait attaqué.

Enfin, un homme, plus hardi que les autres, parvint, d'un coup de chapeau, à abattre le taon. On se saisit de l'animal avec des pincettes, et on le jeta hors de la maison, en fermant aussitôt la porte, de peur qu'il ne revint à la charge.

Or, pendant que chacun se regardait effrayé, après cet événement, on continuait à entendre au dehors le bourdonnement du taon. Le bruit qu'il faisait était si fort, mais si fort, qu'il faisait trembler les vitres. Puis, on entendit un cri étrange, que personne ne saurait imiter ; et le silence se fit, désormais.

On revint auprès du malade, qui avait souffert beaucoup, et qui raconta : qu'il avait été brusquement réveillé par cet horrible taon qui lui labourait les jambes, et qui bourdonnait à ses oreilles, d'une manière tellement étrange, qu'il avait pensé : que c'était certainement un mauvais esprit.

Cependant, depuis qu'on avait abattu et jeté dehors la bête, ses douleurs étaient beaucoup moindres. Personne n'osa sortir de la bastide, persuadé qu'on avait affaire à quelque *Musque*. On passa la nuit autour du feu, en évitant de parler de l'événement, qui cependant dominait l'esprit de chacun, parce qu'on avait peur, en s'entretenant de ce sujet, d'entendre de nouveau, les sinistres bourdonnements du taon.

Le lendemain matin, après le lever du soleil, on se décida à ouvrir la porte ; et on trouva sur le sol le fameux taon. Celui qui eut le courage de le regarder de près,

constata : que c'était seulement l'enveloppe extérieure de l'animal, quelque chose comme : la dépouille que les cigales laissent par terre, quand elles subissent leur métamorphose.

On eut, donc, la preuve péremptoire que ce prétendu taon n'était, en somme, qu'une forme prise par une masque, pour faire du mal au vieux malade ; et le cri sinistre qu'on avait entendu, lorsqu'on eut jeté ce taon hors de la bastide, n'était, en réalité, pour ces bonnes gens, que l'expression de la colère de la masque, qu'on avait dérangée dans son œuvre néfaste.

La Masque qui prend l'apparence d'une bête. —

Dans le village de Coyreste, près de la Clotat, il y avait une femme dont les enfants étaient toujours malades ; lorsque l'aîné se relevait, le plus petit retombait ; bref, cette femme était désolée ; elle ne savait à quoi attribuer ses ennuis.

Une de ses voisines, lui dit, un jour :

« Tenez, je suis convaincue que c'est votre belle-mère qui nuit à la santé de vos enfants ; elle doit être Masque. »

Cette femme en parla à son mari ; et tous deux résolurent d'exercer une surveillance exacte autour de leurs enfants, pour savoir si : réellement, leur maladie était due à une mauvaise influence.

Or, voilà qu'une nuit, pendant qu'ils guettaient sans en avoir l'air, ils virent tout-à-coup : une bête qui s'approche tout doucement, et sans bruit, du berceau d'un des enfants. Le mari, qui avait un bâton à sa portée, lance un vigoureux coup sur cette bête : un chat

noir, pense-t-on, pour l'assommer. Mais le coup ne porta pas suffisamment bien ; il ne fit qu'écraser les cinq doigts de l'animal malfaisant, qui se sauva et disparut.

Le lendemain, ni le surlendemain, ils ne voient pas venir la vieille belle-mère, qui, d'habitude, venait chaque jour s'enquérir de l'état de santé de ses petits-fils. La voisine leur dit alors :

« Cela cache quelque chose ; allez donc voir pourquoi elle ne vient pas. »

Le mari suivit ce conseil, et alla voir sa mère qu'il trouva avec la main empaquetée, et d'une mauvaise humeur extrême ; il n'eut pas l'air de s'apercevoir de sa blessure, et lui dit, avec l'accent le plus naturel du monde :

« Je suis venu voir pourquoi vous n'êtes plus venue à la maison. »

« Que veux-tu que j'aie fait chez toi, lui répondit-elle, très aigrement, regarde dans quel état j'ai mes doigts ; si au lieu d'un bâton, j'avais été frappée avec une hache, mes cinq doigts auraient été coupés.

Les coups donnés aux chevaux. — Dans le courant de l'année 1838, une femme de Toulon, racontait : que dans son enfance, elle avait assisté à l'événement suivant :

Son père, qui était conducteur d'omnibus, avait, pendant de longues années, vécu en bonne intelligence avec une sœur à lui, quand un jour, il eut une discussion futile, qui fut le début d'une série de scènes très pénibles. Les rapports se tendirent tellement, entre

eux, qu'ils arrivèrent à se vouloir grand mal, et à ne plus avoir de relations ensemble. Cependant cet homme, que j'appellerai Isidore, pour la facilité de mon récit, était ennuyé d'être fâché avec sa sœur; il parla, un jour, de cet ennui à quelqu'un de bon sens, et de savoir, qui lui répondit :

« Vous êtes fâché avec votre sœur, parce qu'une de vos voisines, qui est Masque, vous a jeté un mauvais sort. Pour faire cesser les effets de ce mauvais sort, battez vos chevaux à outrance, demain matin; vous en verrez les résultats; la personne qui vous a onmasqué sera malade, elle portera sur le corps, la trace des coups que vous aurez donnés à vos bêtes. »

Le lendemain, Isidore se mit à battre ses chevaux avec violence, et tout le jour, il les martyrisa; puis il rentra se coucher avec la satisfaction d'avoir accompli une bonne action. Or, le jour suivant, sa sœur vint le voir, lui parla affectueusement; et ils se raccommodèrent si bien, qu'ils n'eurent plus désormais aucune discussion désagréable. Mais le plus remarquable, c'est qu'en même temps, Isidore apprit: qu'une voisine, qu'il aimait beaucoup jusque là, et qu'il ne soupçonnait pas de masquerie, était malade. Il se hâta d'aller la voir; il la trouva couchée, portant sur tout le corps, les traces de coups violents. Au moment où il entra pour s'enquérir de son état, et la plaindre, elle l'invectiva aigrement, lui disant :

« Pourquoi avez-vous frappé aussi violemment vos chevaux? Quel mal vous avaient fait ces bêtes? etc., etc. »

Or, ce fut, me disait la conteuse de cette aventure, la preuve évidente : que cette voisine était Masque ; les traces qu'elle portait sur le corps, étaient les stigmates des coups qu'Isidore avait donnés à ses chevaux. Aussi, se garda-t-il bien, désormais, d'entretenir la moindre relation d'amitié, et fut-il persuadé que cette femme, avait jeté un sort entre lui et sa sœur.

Souto feuillo. — Il y avait, dans un village de Provence, une grande et belle fille, qui avait vingt ans, et qui n'avait jamais eu d'amoureux. Elle avait une taille avantageuse, une démarche engageante, de beaux cheveux, de jolis yeux, de belles dents, tout enfin ce qui plaît ; et cependant, aucun des jeunes gens du village ne lui avait adressé ses hommages.

Chaque fois, qu'un garçon, avait dit, en la voyant :

— *Oh ! la bello fllo !*

Un de ses amis lui avait aussitôt répondu vivement à l'oreille :

— *Es Masquo.*

Et la puissance de ce mot est telle, on le comprend, que pas un téméraire n'avait osé continuer, après l'avoir entendu, à regarder cette fille avec sympathie.

Beaucoup n'avaient pas cherché à avoir plus de détails à ce sujet ; ils s'étaient désormais éloignés de la jeune fille, sur le compte de laquelle, le mot fatidique avait été prononcé.

Ceux qui, au contraire, avaient eu une curiosité plus forte que la crainte, s'étaient écartés avec leur interlocuteur de la foule ; et une fois assez loin pour être hors

de portée des oreilles dangereuses, ils avaient appris ce qui se disait à ce sujet, et que voici :

La mère de cette fille était devenue Masque, dans sa jeunesse, parce que : se trouvant, par curiosité, au lit de mort d'une vieille voisine, qui, elle-même était Masque, elle avait eu l'imprudence de lui toucher la main. Comme sur le moment la chose n'avait pas été ébruitée, elle avait pu trouver un mari, sans trop de peine ; mais à peine le mariage avait-il été consommé, que celui-ci était tombé malade, et avait fini par mourir de langueur.

Dans ces conditions, il était évident que la fille était Masque, comme sa mère ; et non moins certain, que le téméraire qui oserait devenir son amoureux, serait condamné fatalement à une mort prochaine.

Je ne dirai pas si cette jeune fille dont nous parlons, était contente, d'être ainsi obligée : de coiffer sainte Catherine ; et si, en séchant les figues, comme on dit, son caractère tendait à devenir plus aimable. Chacun sait qu'une fille de vingt ans, n'a qu'un rêve dans ce monde : se marier ; ne songe qu'à une chose : trouver un amoureux. Or, Masque ou non, celle dont nous parlons, ne faisait pas exception à la règle commune.

Un jour, un solide garçon du voisinage, qui était venu depuis peu travailler dans le village, fut frappé de la belle apparence de cette fille. Quand un ami lui dit : *es Masquo* ; il haussa les épaules avec incrédulité, et n'en continua pas moins à la regarder d'un œil tendre.

Notre jeune homme se mit donc en mesure d'être distingué par la fille dont nous parlons. Ses avances furent accueillies favorablement ; des coups d'œil

aimables furent échangés, une parole gracieuse suivit. Enfin, il arriva un beau jour, que la connaissance se trouva assez avancée, pour qu'on pût entamer le chapitre : des accords du mariage.

La famille du garçon, voyait bien d'assez mauvais œil ces projets d'union ; mais l'amoureux était très entêté dans sa résolution ; et comme la fille, ainsi que la mère, faisaient de leur mieux, pour l'attirer à elles, les arrangements furent pris, et le mariage fixé à une époque rapprochée.

En attendant, le fiancé obtint la permission d'aller faire sa cour, dans la soirée, à sa future épouse ; et il en usa aussi largement que possible. D'ailleurs, les journées diminuaient de longueur, l'automne approchait ; et comme on avait fixé l'entrée en ménage pour les premiers jours de novembre, il y avait, chaque jour, quelque projet à discuter, quelque disposition à arrêter de concert ; ce qui était l'excuse naturelle de ces longues visites vespérales.

Plus d'une fois, un ami avait essayé de raisonner le jeune homme, de lui parler du danger qu'il courait peut-être, en épousant une *Masquo* ; mais ses tentatives étaient restées stériles. Cependant, à l'insu même de l'intéressée, quelque chose comme le doute, la curiosité, que sais-je ? Un sentiment que je ne saurais préciser d'une manière absolue, naquit dans son esprit, y prit peu à peu domicile :

Qu'isai-je es vrai (qui sait si c'est vrai) ?

Telle est la pensée qui finit par l'obséder.

On sait, que : lorsque minuit sonne, les Masques vont

au sabbat ; or, une ou deux fois, il était arrivé que le jeune homme s'attardant auprès de la jeune fille, on l'avait congédié avec une précipitation étrange, en donnant pour raison :

Qu'èro proché de mtejo nuech (qu'il était près de minuit).

Ces indices le préoccupèrent tant, qu'il résolut de : tirer l'affaire au clair, sans tarder.

Pour cela faire, il arrive, un soir, comme d'habitude ; puis, après avoir simulé une fatigue plus grande que de coutume, il feignit de se laisser aller au sommeil ; et le voilà bientôt avec toutes les apparences : d'un dormeur déterminé.

C'était un vendredi, la séance du sabbat est solennelle, ce jour-là ; et pas une Masque ne peut se dispenser d'y assister ; aussi, dès que la soirée fut suffisamment avancée, la mère et la fille essayèrent de réveiller le jeune homme, mais la chose n'était pas possible.

Le proverbe dit, on le sait, qu'il n'y a pas de pire sourd que celui qui ne veut pas entendre ; bref, on ne put pas réveiller le dormeur. Mais, quoiqu'il ronflât avec une régularité qui donnait tout-à-fait l'illusion d'un sommeil réel, notre jeune homme tenait un œil entr'ouvert suffisamment, pour surveiller tout ce qui se passait dans la chambre. Or, il constata : qu'à mesure que le moment de minuit approchait, elles étaient très visiblement inquiètes.

Après avoir fait tout le possible pour le réveiller, les deux femmes discutèrent à voix basse, avec les appa-

renées du plus grand ennui ; enfin, tout-à-coup, pressées par l'heure, elles prirent une résolution extrême. En effet, elles éteignirent la lumière ; de sorte que la chambre se trouva plongée dans une obscurité à peu près complète, éclairée seulement par un tison qui fumait dans lâtre. Elles sortirent d'une armoire cachée, un pot, qui fut placé sur la table ; elles se dépouillèrent de leurs vêtements, en un tour de main ; et, prenant chacune un peu de la pommade, qui était contenue dans ce pot, elles se mirent à se frotter tout le corps, d'une manière très méthodique.

Elles commencèrent par se frotter : les pieds, puis les mollets, puis les cuisses, puis le ventre, la poitrine, le dos, les bras, et enfin la tête, en prononçant chaque fois, la formule suivante :

Supra facillo.

A peine eurent-elles fini cette opération, que tout-à-coup elles furent transformées en chouettes ; elles s'envolèrent par le tuyau de la cheminée, en poussant le cri lugubre de l'oiseau de nuit ; laissant leurs vêtements sur une chaise, dans la chambre qui venait d'être le théâtre de cette étrange mutation.

Aussitôt qu'il fut resté seul, notre jeune homme ouvrit les yeux ; et je laisse à penser s'il était stupéfait. Il se leva, ralluma la lampe, visita tout ce qui se trouvait dans la chambre, avec le soin le plus minutieux. Il fit une investigation attentionnée dans tous les recoins pour bien s'assurer s'il n'avait pas été le jouet d'une illusion ; mais aucun doute n'était possible devant les preuves matérielles de la réalité.

En effet, sur deux chaises, étaient deux vêtements de femme, encore tièdes de la chaleur du corps qu'ils avaient recouvert; et sur la table, était encore le pot magique, dont le contenu était: une sorte de pommade noire, d'odeur fétide, rappelant celle: d'une substance animale brûlée.

Minuit sonnèrent, à ce moment même; et notre jeune homme, arrivé au comble de l'ébahissement, craignit un instant, que la chambre fût, en ce moment, le théâtre de quelque chose d'extraordinaire, mais rien ne survint. Il se dit, en réfléchissant: en somme cela n'est pas étonnant, car à cette heure, les Masques de toute provenance, sans exception aucune, sont au sabbat.

Se voyant seul, ainsi, et en songeant à l'étrangeté de la chose, notre jeune homme qui, d'ailleurs, n'était pas peureux de sa nature, eut une folle idée: il se dit, qu'il serait bien curieux de savoir, où sa fiancée et sa future belle-mère, avaient pu aller, transformées ainsi en chouette. En somme, se dit-il, je sais comment elles ont fait pour devenir oiseau; essayons, moi-même, de me transformer de la même manière.

Le voilà, déshabillé, à son tour, en un clin d'œil, plongeant les doigts dans le pot à pommade magique; et se frottant, à son tour, comme il l'avait vu faire aux deux femmes. Seulement, il ne se souvenait plus très exactement des paroles employées pour opérer la transformation; et au lieu de dire: *Supra fueillo*, c'est *souto fueillo*, qu'il crut devoir prononcer.

A peine eut-il fini son opération, et prononcé, pour la

dernière fois, ces paroles : *Souto fuellio*, voilà qu'il est tout-à-coup transformé en chouette ; et qu'à son tour, il part, en volant, à travers la cheminée.

Mais cependant, en passant devant lâtre, il se sentit entraîné, malgré toute sa résistance, au-dessous de la branche feuillue qui y pétait ; de sorte qu'il commença à s'y brûler d'une manière très désagréable. Il attribua cette première mésaventure à une maladresse, dépendant de son manque d'habitude dans le métier d'oiseau ; et il se promit de mieux voler, une fois hors de la maison. Mais à peine fut-il arrivé dans les champs, qu'un supplice extrêmement pénible commença pour lui. En effet, tant qu'il était dans un endroit où la terre était nue, il volait à tire d'ailes, avec toute l'aisance d'une chouette ordinaire ; mais dès qu'il arrivait dans le moindre bosquet, auprès du plus petit arbuste, dans le voisinage d'une haie, il était invinciblement entraîné : à passer au-dessous, au lieu de voler au-dessus ; et, chaque branche, branchette ou simple fêtu de chaume, lui fouettait la tête, le corps ou les membres, de la manière la plus cruelle.

Il voulut s'arrêter, voyant : qu'à chaque instant, une douleur de plus, venait s'ajouter aux douleurs cuisantes qu'il ressentait ; mais s'arrêter était chose impossible ; il était entraîné par une force surhumaine, à voler droit devant lui ; et malgré ses efforts, il ne pouvait échapper aux atteintes de toutes les branches qu'il rencontrait sur son passage ; le *souto fuellio* se réalisait pour lui de la plus cruelle façon. On comprend, que, bientôt, il fut martyrisé de plaies, d'écorchures et de contusions ; il

sentait qu'il allait mourir; il croyait toucher à sa dernière heure, lorsque le jour parut et le premier rayon de soleil colora le ciel en rose; le coq se mit à chanter tout-à-coup. L'heure des Masques étant passée, il tomba rudement sur la terre humide, ayant repris sa forme naturelle.

Il se trouva, donc, étendu, tout nu, en plein champ, moulu, contusionné, déchiré, saignant de mille plaies, c'est-à-dire dans la plus triste situation du monde; mais néanmoins, se félicitant d'avoir enfin fini la triste expérience qu'il avait si imprudemment tentée. Il se releva comme il put; et, clopin clopant, il regagna, en toute hâte sa maison, cherchant à se dérober aux regards de ceux qui commençaient à sortir de leur lit, aux premières lueurs du matin.

Une fois arrivé chez lui, il se coucha avec une violente fièvre, dans laquelle la peur avait autant de place que la souffrance; et il fut retenu au lit pendant pas mal de semaines.

Ses parents, ses amis, attribueront son mal : à ceci, à cela, à bien d'autres causes encore, mais personne ne songea à la véritable raison. De son côté, il se garda bien de raconter les détails de sa mésaventure. Seulement, dès qu'il fut guéri, il alla habiter un autre village, et ne prit pas même la peine, d'aller redemander, avant de partir, à son ex-fiancée et à sa Masque de mère, la restitution des habits qu'il avait laissés sur une chaise, dans leur chaumière, lorsqu'il avait eu l'étrange curiosité de faire l'expérience de la friction avec une pomme magique, en prononçant de travers la formule sacramentelle.

Si le lecteur se souvient du fameux conte de l'âme, dans les métamorphoses d'Apulée, il constatera avec moi, que les femmes de la Garde procédèrent, comme la femme de l'hôte du téméraire Lucius; et que le jeune paysan de la Garde, pour n'avoir pas été métamorphosé en haufot, n'en fut pas moins très maléfié, du fait de sa curiosité en matière de Masquos.

Dans le fait de la Garde, les deux femmes masquées, s'étaient contentées de laisser leurs vêtements sur une chaise; dans nombre de pays, c'est leur peau même que les sorciers abandonnent, quand ils vont au sabbat.

C'est ainsi, par exemple, que dans la montagne noire du département du Tarn, des paysans soupçonnaient une vieille femme d'être sorcière, et ils la surveillèrent pendant la moisson. Or, un jour, au moment de la sieste de midi, ils s'aperçurent qu'elle paraissait inanimée; ils prirent son corps, et allèrent le cacher dans un buisson, tandis qu'ils laissèrent à l'endroit où elle s'était endormie, une cruche vide. Au moment de se remettre à l'ouvrage, l'âme de la vieille revint, et elle entra dans la cruche, croyant rentrer dans son propre corps; la cruche se mit à remuer parce que l'âme s'agitait dans elle; et, enfin, voyant sa méprise, elle se mit à la recherche du corps, qu'elle finit par retrouver.

Les frères Grimm, racontent quelque chose d'assez analogue: une servante du village de Strasleben, faisait parfois d'étranges absences. Un jour, on la surveilla, on constata: qu'elle s'en allait dans un saule

croix, où elle laissait sa peau, pour se transformer en chatte blanche.

Le loup-garou de La Garde. — Dans le courant de l'année 1850, on parla d'un loup-garou qui apparaissait dans les environs du village de La Garde. L'émotion fut grande dans les divers quartiers où il fut signalé ; et, bien qu'on racontât : que c'était un boulanger qui faisait cette mauvaise farce, pendant que son four chauffait, nombre de gens ont affirmé : que ce loup-garou était bien de nature démoniaque.

Le loup-garou de Brignoles. — En 1893, la ville de Brignoles fut très étonnée par des apparitions d'un loup-garou. On m'a raconté, que le Procureur de la République fit appeler un habitant du pays, et lui dit :
« Si on voit encore une seule fois le loup-garou, je vous fais arrêter. »

A partir de ce moment, on ne vit ni entendit plus rien d'insolite. Ce qui explique la nature de l'apparition, d'une manière suffisante.

Le chat sorcier. — Un habitant de Toulon, me racontait, vers 1875, qu'une de ses amies : possédait un chat sorcier. Ce chat écoutait, le soir, la conversation, pendant la veillée ; et, lorsque le sujet l'intéressait, il disait son opinion d'un mot, qui, généralement, terminait la discussion. Quand la maîtresse de ce chat projetait de faire quelque chose, elle le consultait, lui exposant les raisons qui la poussaient vers telle ou telle solution ; après avoir bien écouté, le pour et le contre, le chat répondait : par oui ou par non, si ce qui avait été projeté devait être accompli.

Ce chat parlait, aussi, pour demander : qu'on lui achetât, soit du poisson, soit de la viande, et il savait dire, sur un ton de mépris :

« Es qué dé pouigno ! » ou bien : « es qué dé léou ! » quand on ne lui apportait pas du poisson ou de la viande de choix.

De temps en temps, ce chat disparaissait pendant quelques jours ; et on était convaincu, dans la maison, qu'il prenait une forme humaine, pendant ses absences ; il parlait, d'ailleurs, avant de partir et en revenant.

Quand ce chat fut sur le point de mourir, il manifesta le désir de ne pas être jeté à la voirie :

« Mi jittés pas ouo vallat, » dit-il à sa maîtresse, sur le ton de la prière.

Elle lui promit des funérailles convenables ; et, en effet, on enferma son cadavre dans une boîte, qu'on alla enterrer derrière le mur du cimetière. On n'aurait pas osé l'ensovelir dans la fosse où étaient les humains, parce que c'était une bête, mais on voulut le mettre au voisinage de la tombe des chrétiens. L'inhumation se fit, même : en recommandant l'âme de ce chat au Créateur.

Le Sabbat. — Les masques de Provence vont au sabbat, comme les sorciers des autres pays ; on ne permettra de ne pas entrer, dans de longs détails, au sujet de ce sabbat, pour la raison que ce qu'en dit la crédulité publique en Provence, ne diffère en rien de ce qu'elle en dit dans les autres contrées ; seulement, qu'on me laisse indiquer certains détails qui peuvent, je crois,

présenter quelque intérêt de curiosité. C'est ainsi, par exemple, que nous retrouvons de nos jours, comme si le fait s'était passé avant-hier à peine, des aventures qui étaient déjà racontées semblables dans l'antiquité ; ou bien que nous voyons, des pratiques si étranges, qu'on ne sait vraiment à quel ordre d'idées logique les rattacher ; ou bien encore des manœuvres curieuses qui ont la prétention de constituer des méthodes thérapeutiques utiles contre les maladies.

Voici comment on décrit le sabbat en Provence :

A l'heure de minuit, on voit, tout-à-coup, dans certains carrefours, des petites lumières qui apparaissent, et des animaux de formes diverses qui s'agitent dans l'ombre ; de temps en temps, on voit s'abattre dans le voisinage, un oiseau de nuit, qui se transforme, tout-à-coup : en individu de l'espèce humaine. On voit, aussi, arriver des hommes et des femmes nus, ou plus ou moins vêtus, chevauchant, à travers les airs : sur des balais, des bâtons, des fagots de sarments ou des oiseaux de nuit.

Ces sorciers, qui viennent au sabbat, se réunissent, parlent avec des cochons, des chiens, des chats, des loups, des crapauds, qui ne sont autre chose que : d'autres sorciers ; et, chose curieuse, ces individus divers prennent successivement les formes les plus différentes.

A un moment donné, il se fait un grand silence ; on voit arriver le Diable sous la figure : d'un bouc, d'un chien, d'un porc, ou d'un homme.

Le détail : de la figure humaine placée sous sa queue

est toujours signalé. Tout le monde s'incline ; et les favorisés sont admis à baiser la bouche de la face postérieure du Diable. Une messe diabolique est célébrée par le Diable ; puis un festin de cervelles, de cœurs, d'intestins de victimes humaines, est dévoré en orgie.

Les maladies mortelles, que les sorciers donnent aux pauvres gens qui les entourent dans la vie ordinaire, sont engendrées : pour fournir les victuailles du sabbat.

Après le festin, il y a une danse diabolique, une promiscuité horrible des âges, des sexes, etc., etc. Le Diable se repait de toutes les femmes et filles qui lui plaisent ; puis, prend congé de l'assemblée en la bénissant par une aspersion d'urine ; et au premier chant du coq, tout le sabbat s'évanouit, sans laisser de traces.

La fève dans l'huile. — Lorsqu'on veut nuire à une personne, on prend une graine de fève de marais bien sèche, on va à l'église ; et on dit une prière de malédiction contre cette personne ; puis on jette cette graine, dans l'huile de la lampe qui brûle auprès de l'autel.

Lorsque la graine commence à gonfler, le malheureux tombe malade ; et le jour, où elle se fend, l'individu crève comme un chien, sans qu'aucun remède ait pu être opposé à sa maladie magique.

Les objets ayant appartenu à l'individu sur lequel on veut agir. — Quand on veut exercer une action magique sur un individu, il faut porter à un sorcier, un objet qui lui a appartenu longtemps, et dont il s'est servi assez, pour lui communiquer son influence. Avec cet objet ; et surtout si on peut fournir au sorcier : la date

précise de la naissance de celui que l'on vise, on obtient un philtre très puissant.

La raclure d'ongles ou de chapeau. — On dit, en Provence, que lorsqu'on veut rendre quelqu'un furieux, il suffit de racler son ongle, ou le poil de son chapeau, dans un verre de vin qu'on lui fait boire. Aussitôt, le malheureux perd la raison, et se livre à toutes les violences dont il est capable, sans pouvoir rester tranquille.

Le sorcier propagateur du choléra. — Un vieux paysan, racontait à un de mes amis : qu'en 1835, habitant la petite ville d'Aups, au nord du département du Var, il avait rencontré sur la route, un soir, en revenant des champs, un homme qui avait mauvaise mine, et qui portait une maigre besace sur le dos.

Quand la nuit fut close, ce paysan ayant eu, par aventure, besoin de sortir de chez lui, vit la silhouette de cet étranger, se détachant sur le ciel, à l'endroit culminant de la ville. Le sorcier, car c'en était un, regarda longuement à droite, à gauche, devant et derrière lui ; puis, tout-à-coup, plongeant la main dans sa besace, il fit le simulacre de semer quelque chose dans la direction des quatre points cardinaux. Le lendemain matin, ajoutait le paysan, quatre habitants d'Aups avaient déjà succombé au choléra ; et dès ce jour là, l'épidémie fut déclarée dans le pays.

Je connais une dizaine d'éditions, absolument semblables ou peu différentes, de cette aventure, pour diverses localités de la Provence.

Le colporteur sorcier. — En mars ou avril 1835,

lorsque le choléra éclata à Marseille, on établit un cordon sanitaire autour de cette ville ; mais la population affolée le franchit en maints endroits, et un grand nombre d'individus s'en allèrent plus ou moins loin, pour échapper à l'épidémie. Un d'eux, colporteur de livres populaires, se dirigea vers l'est, et arriva en quelques jours de marche jusqu'au delà de Grasse, passant par Saint-Maximin, Brignoles et Draguignan. Or, un matin, au point du jour, il passa dans le village du Bar, qu'habitait mon père.

Notre maison donnait sur la rue principale du village, qui n'était autre chose que la grande route. Mon père, avait allumé un bon feu dans la cheminée de la salle à manger, qui était au rez-de-chaussée ; et il s'apprêtait à prendre son premier déjeuner, lorsque le colporteur, passant devant la maison et alléché par la vue : d'un feu clair et d'une table servie, offrit sa marchandise ; il implora, d'une manière si pressante, la charité, que mon père le fit entrer, lui donna à manger, lui permit de prendre *un air de feu*, et lui acheta une carte de France.

Le colporteur raconta son odyssée, parla, naturellement beaucoup, des ravages du choléra à Marseille ; puis reprit ses livres qu'il avait étalés dans la chambre, et repartit.

Dans l'après-midi du même jour, mon père se sentit indisposé ; il eut bientôt une violente attaque de choléra, dont il guérit cependant ; mais nombre d'habitants du village furent atteints et succombèrent. Le colporteur, avait été vu par plusieurs personnes, auxquelles il

avait offert sa marchandise ; il fut considéré comme l'importateur de la maladie. Cette opinion était parfaitement rationnelle ; et il est probable même qu'elle est l'expression de la réalité. Seulement, au lieu de ne voir dans ce fait, qu'un cas de transmission du choléra, par un individu qui venait d'un foyer épidémique, la crédulité publique affirma : que le malheureux colporteur, n'était qu'un sorcier, ayant pris à tâche de semer : la maladie et la mort sur son passage.

L'homme enmasqué. — Un batelier de Toulon, se piqua à la main, par hasard ; il en résulta une inflammation qui le rendit très malade ; et même le fit mourir. Pendant les derniers jours de son existence, on dit à la famille : qu'il a été enmasqué ; et que si elle fait bouillir un poumon de mouton dans l'huile, en ayant soin de le jeter à minuit précis par la fenêtre, le sorcier qui passerait, juste à ce moment, serait tué, et le malade serait guéri.

La fille de ce batelier suivit très ponctuellement ce conseil ; et même se brûla cruellement, en lançant le poumon de mouton par la fenêtre. Malgré cela, le batelier mourut. On dit : que c'était, parce que le sorcier avait été plus puissant que la manœuvre de démasquage.

La dame qui se fait démasquer. — Une vieille dame de ma connaissance, native de Pignans, habitait Toulon, depuis plusieurs années, lorsqu'en 1892, elle fut malade, eut des contrariétés ; et éprouva quelques ennuis intimes.

Elle consulta des amies, des tireuses de cartes, des somnambules, etc., etc., qui lui dirent : qu'elle avait été

enmasquée; et que tout cela était l'œuvre d'un maléfice dirigé contre elle. Elle voulut, naturellement, échapper à ce mauvais sort; et voici le moyen qu'elle choisit, entre vingt qui lui furent proposés :

Un jour, elle partit pour Pignans, accompagnée d'une tireuse de cartes, emportant : un poumon de mouton et un paquet d'aiguilles. Ces deux femmes, se rendirent dans un endroit déterminé, près d'un carrefour, où quatre chemins se croisaient, au voisinage d'une fontaine et d'un bois. A l'heure précise de midi, elles accomplirent certaines pratiques réputées magiques; et pendant que les douze coups de l'horloge sonnaient, la tireuse de cartes prononçait des paroles spéciales d'exorcisme, tandis que la plaignante se hâtait de planter, dans le poumon de mouton, toutes les aiguilles qu'elle put.

Puis, ce poumon fut pendu à une branche de cyprès voisin, et tous les maléfices dirigés contre cette vieille dame furent réduits à néant, si nous en croyons la tireuse de cartes, l'intéressée, et même nombre de commères de ses amies.

La fille enmasquée jusqu'au cou. — Dans une maison de Toulon, il y avait une famille de pauvres ouvriers, dont la fille, âgée de quinze ans, tomba malade, et fut bientôt en danger de mort. On entendait, depuis le commencement de sa maladie, des bruits et des cris sinistres dans l'escalier. On fut persuadé que ce tapage était dû à un sorcier, mais personne n'osait vérifier le fait. Cependant, une voisine s'arme d'un bâton et descend, au moment où les cris se faisaient entendre; elle

rencontra un gros chien noir qu'elle mit en fuite, et qui ne reparut plus ; mais le mal était fait. Ce chien, qui n'était autre chose qu'un sorcier, avait eu le temps d'*annasquer* la pauvre enfant jusqu'au cou ; aussi, elle mourut bientôt.

Le remède du sorcier. — Un de mes ascendants, qui vivait vers 1830, était d'une grande activité corporelle et cérébrale ; il avait acquis, par son travail incessant, une certaine aisance ; et il rêvait d'augmenter le champ de son commerce, ce qui inquiétait beaucoup sa femme, infiniment plus calme et plus timorée que lui. Comme il l'aimait beaucoup, il suivait volontiers ses conseils ; et il désira vivement avoir : moins d'ambition et d'ardeur pour les affaires.

Il alla donc chez un sorcier, qui lui avait été signalé comme : capable de modérer ses ardeurs ; lui confia son cas ; et il reçut, des mains de ce sorcier, une drogue qu'il ingéra dans les conditions qui lui furent indiquées.

Voilà le bonhomme calmé ; il devint même si apathique, si déprimé, si prudent en toutes choses, que lui et sa femme en furent effrayés ; et qu'il retourna chez le sorcier, pour le prier de lui donner une drogue capable de détruire l'action de la première.

« Je préfère tout, lui disait-il, à l'état de torpeur dans lequel je suis. »

Le sorcier obtempéra à son désir ; et mon aïeul rede-
vint actif et entreprenant.

La sorcière qui venge la femme outragée. — Une femme de Toulon, dont le mari avait une maîtresse,



alla conter sa peine, à une sorcière du Beaussot, qui consentit à faire des incantations magiques, pour ramener l'infidèle. La maîtresse du mari tomba malade; elle fit prier la femme outragée de venir la voir pour lui pardonner. La sorcière dit à cette femme :

« Si vous accédez à cette demande, toute l'incantation aura été stérile pour vous. »

La crédule n'alla, donc, pas voir son ennemie, qui mourut peu de jours après; et tout le monde fut persuadé, que la maîtresse du mari avait succombé aux incantations magiques. La preuve qu'on en donnait, c'est : que son fantôme apparut plusieurs fois.

La sorcière décelée au moment de sa mort. — Dans le petit village de Solliès-Toucas, il y avait une vieille femme, qui avait une assez nombreuse famille; et qui, cependant, était soupçonnée d'être Masque. Maintes personnes croyaient l'avoir surprise, accomplissant quelque maléfice, mais la chose était assez discutable pour que l'opinion publique ne fût pas parfaitement établie à cet égard.

Un jour, cette vieille femme tomba malade; et bientôt, elle sentit qu'elle allait mourir. Elle fit appeler ses enfants et ses petits-enfants, pour leur dire un dernier adieu.

Chaque fois qu'un de ses parents approchait de son lit, elle lui tendait la main, mais personne ne voulait la lui toucher, malgré ses instances. Enfin, comme elle mettait une grande insistance à vouloir toucher la main d'une de ses petites filles, son fils saisit un balai, et lui en présenta le manche, qu'elle prit, croyant prendre une main humaine.

Dès qu'elle fut morte, le fils se hâta de jeter le balai au feu; et comme ce balai pétilla très fort, chacun fut convaincu que réellement: la vieille était Masque.

Cette aventure m'a été racontée par vingt personnes, et pour vingt endroits différents, avec des détails: de date, de nom des personnes, etc., etc., qui semblaient ne pas pouvoir permettre le moindre doute.

Dans nombre de cas, on dit que la Masque disait à ses enfants:

« Touchez-moi la main, et vous verrez combien votre pouvoir sera grand désormais. »

Dans quelques cas, on a tendu à la vieille, un morceau de fer, un morceau de bois, un morceau de charbon, auxquels on a vu faire ensuite de choses extraordinaires.

On m'a même raconté, qu'un chat, un chien, une poute noire, etc., etc., avaient été présentés à la mourante; et, qu'aussitôt qu'ils avaient été touchés par elle, ces animaux, devenus comme furieux, s'étaient échappés, et avaient disparu pour toujours.

La sorcière qui fait pleuvoir le jour de la lessive.

— On m'a raconté, en 1888, qu'il y avait dans le Plan-de-la-Garde, près de Toulon, une vieille paysanne, qui se complaisait à savoir quand ses voisins devaient couler la lessive. Quand elle avait pu se procurer ce renseignement, elle faisait des incantations magiques; et, juste au moment où il aurait fallu du beau temps pour laver le linge lessivé, on voyait survenir: une série de jours pluvieux qui le faisaient pourrir.

Le sorcier qui fait pleuvoir le jour où l'on va au

Mal. — Un retraits de la Marine, habitant le vieux quartier de Toulon avait, vers 1883, la réputation : de faire survenir un orage, juste le jour où ses amis allaient en pèlerinage à Notre-Dame-du-Mal, sur la montagne de Siclé. C'est au point, que dans le quartier on lui cachait, avec le plus grand soin, les projets de pèlerinage qu'on faisait en famille, soit dans un but dévotieux, soit pour aller seulement passer une journée à se divertir dans la campagne.

Le sorcier qui fait pourrir les graines que l'on sème. — Dans les environs d'Ollioules, il y avait, vers 1875, un vieux sorcier, auquel on cachait avec soin le moment où l'on comptait semer des haricots ou des pois ; car, disait-on, il faisait, alors, aussitôt après la semaille, survenir une série d'ondées qui détrompaient la terre outre mesure ; et faisaient pourrir les graines confiées à la terre.

Le sorcier qui fait éclater l'orage chez le voisin. — Dans le village de Rougiors, près de Saint-Maximin, il y avait, me disait-on, un vieux paysan qui habitait une bastide assez éloignée du bourg, et placée sur un côteau près de la montagne. Toutes les fois qu'un orage se préparait du côté de la Sainte-Baume ou de la montagne qui surmonte la Roquebrussanne, s'il pouvait voir les nuages à temps, il leur disait quelques paroles cachées. Aussitôt, on voyait ces nuages tourner dans le ciel, comme s'ils étaient repoussés par une force supérieure ; et l'orage s'en allait éclater çà ou là, mais toujours à une certaine distance de la propriété du sorcier. Le plus souvent, lorsqu'il éclatait sur le terri-

toire de Rouglers, c'était la propriété de quelqu'un qui ne voulait pas de bien au sorcier qui écopait, de sorte que personne n'osait lui faire mauvais mine.

Le millet ou le sel dans la poche du nouveau marié.

— On conseille de mettre une poignée de millet dans sa poche, quand on va se marier, pour être à l'abri des maléfices des sorciers noueurs d'aiguillette, parce que ces sorciers ne peuvent nuire alors, qu'après avoir compté, sans se tromper, tous les grains de ce millet que porte le nouvel époux. Au lieu de millet, on peut mettre dans sa poche une pièce de sel fin, dont les sorciers doivent compter toutes les parcelles, avant de nuire.

Les cheveux pour se faire aimer. — Lorsqu'on peut se procurer les cheveux d'une personne dont on désire se faire aimer, on obtient d'un sorcier, un talisman qui oblige cette personne, à vous faire toutes les avances amoureuses que vous voulez.

Le bas à l'envers. — Les bonnes femmes disent, en Provence : que lorsqu'on a soin de mettre un de ses bas à l'envers, on n'a rien à craindre des maléfices des sorciers.

L'agenouillement du marié sur le pan de la robe de l'épousée. — On croit que cette pratique est excellente pour empêcher les maléfices des sorciers; aussi voit-on, très souvent, dans toutes les villes et bourgades de Provence, la jeune mariée disposer le pan de sa robe de telle sorte, que son époux s'agenouille sur lui, pendant la messe des noces.

Le sel dans la robe de la mariée. — On dit, en Pro-

venco, qu'un excellent moyen, pour empêcher les sorcières de nouer l'aiguillette aux nouveaux mariés, consiste dans le placement d'un petit paquet de sel, dans l'ourlet de la robe de l'épousée. Cette croyance est si généralement répandue, que dans la ville de Toulon, une des plus grandes couturières, place, à l'heure qu'il est, encore, avec le plus grand soin, un peu de sel dans toutes les robes de noces qui lui sont commandées. Je suis convaincu, que toutes les autres couturières de Toulon, en font autant. Or, si pareille crédulité existe encore dans une ville de cent mille âmes, ne doit-elle pas se rencontrer dans les centres de population moins importants ?

La noueuse d'aiguillette de Toulon. — On m'a raconté, vers 1880, qu'une vieille femme, bien connue dans le quartier du cours Lafayette, appelé le Pavé-d'Amour, avait l'habitude d'aller à toutes les messes de mariage des personnes qu'elle connaissait. Or, quand elle parvenait à bien dévisager les nouveaux mariés, au moment où ils approchaient de l'autel, elle leur nouait l'aiguillette, par ses incantations ; et les infortunés passaient parfois de longues semaines sous la maligne influence.

Les noueuses d'aiguillette d'Hyères. — Dans son histoire de la ville d'Hyères, Denis, rapporte, tout au long, un procès de noueuses d'aiguillette, qui eut lieu, à Hyères, dans le cours du seizième siècle ; et qui se termina par la condamnation des sorcières qui, dans la conviction de toute la population, avaient réellement noué cette aiguillette par leurs enchantements.

Je viens de rapporter un assez grand nombre de variétés de la crédulité provençale, touchant les masques; je dois ajouter : que ces variétés, quelque grandes qu'elles soient, ne sont qu'une très minime portion de ce que l'on entend couramment dire dans le pays, par les bonnes femmes, et nombre d'hommes aussi. A chaque instant, non-seulement dans les campagnes et les villages, mais encore dans les villes même les plus grandes, on entend parler des méfaits des masques, avec des détails vraiment extraordinaires de précision, et par des personnes qui sembleraient devoir être exemptes de cette superstition. Si je voulais rapporter ici toutes les histoires qui sont venues à ma connaissance, au sujet des sorciers de Provence, ce n'est pas un simple chapitre, mais plusieurs volumes qu'il me faudrait y consacrer.

II

CLASSIFICATION

Si nous jetons un coup d'œil synthétique sur les diverses crédulités que nous venons d'énumérer, nous voyons qu'elles peuvent se ranger dans cinq catégories.

1° C'est ainsi, par exemple, que : les diverses aventures de masques malfaisantes qui rendent les individus malades, ou qui les font mourir, appartiennent à la

catégorie : des malélices et des sorts jetés par les sorciers, magiciens, etc., etc.

2° En rapportant les faits des individus qui font survenir un orage pour nuire à la lessive d'un voisin, ou faire manquer une partie de plaisir à laquelle ils n'ont pas été invités, j'ai évoqué la croyance aux tempêtes, qui a été si intense à certains moments, dans les pays les plus divers.

3° Dans les faits de la masque se révélant, par l'apparence d'une bête-laon, nous reconnaissons la croyance à la lycantropie, ou pouvoir qu'ont les sorciers, de se transformer en bêtes plus ou moins étranges.

4° Les aventures qui appartiennent à la croyance de la possibilité de nouer l'aiguillette, ne font pas défaut non plus, comme on vient de le voir.

5° Enfin, celle de *souto-fueillo*, appartient à l'idée : que les sorciers se rendent nuitamment à des assemblées magiques, où il se commet de mauvaises actions.

III

CRÉDULITÉS DES AUTRES PAYS

Si nous jetons les yeux sur la croyance aux sorciers dans les autres pays, nous voyons : que la Provence, toute richement dotée qu'elle soit, sous ce rapport, n'est assurément pas la contrée où elle se rencontre à l'état le plus intense. Et, si nous comparons ce qu'on

pense aujourd'hui des sorciers, à ce qu'en croyaient nos ancêtres, nous constatons : qu'il n'y a plus, dans l'arsenal surnaturel du populaire, que de faibles vestiges de ce qui était admis jadis comme monnaie courante.

Le lecteur trouvera, peut-être, que je consacre trop longtemps à cette revue géographique et historique ; et, cependant, il conviendra que je ne cite pas la cent millième partie des aventures qui devraient trouver place ici. C'est qu'en effet, les histoires de sorciers sont si nombreuses dans les crédulités de tous les pays et de toutes les époques, qu'il faudrait, comme je le disais tantôt, non pas un chapitre, mais plusieurs centaines de volumes pour enregistrer tous les faits qui ont été signalés, dans cet ordre d'idées.

La croyance aux maléfices des sorciers est encore extrêmement répandue dans toutes les provinces de France. Je n'en citerai que quelques exemples entre plusieurs milliers que je pourrais énumérer ; et je choisirai les contrées les plus éloignées les unes des autres, pour montrer : combien la crédulité est générale, autant qu'intense.

Dans les Ardennes, on dit : qu'un jour, un cavalier passa près d'un berger qui était sorcier, sans lui souhaiter le bonjour. Celui-ci se mit à dire en ricanant :

« Avance, avance, et tu verras. »

En effet, à cinquante pas de là, le cheval se mit à boiter et ne put plus avancer. Le cavalier revint tout penaud auprès du berger et le salua cette fois.

« C'est bien, lui répondit celui-ci, puisque tu es poli maintenant, tu peux continuer ta route ».

Et le cheval fut désensorcelé aussitôt (MERYAC, p. 197).

Dans le Forez, on croit que, lorsqu'on est rencontré par un sorcier, l'affaire que l'on fait ou qu'on désire faire, ne réussit pas.

En Normandie, on est certain d'être trompé dans les foires, si on a eu le malheur d'être vu par un sorcier, au moment où l'on se disposait à y aller.

En Bretagne, on redoute ces rencontres de sorciers, dans toutes les circonstances.

Dans le Berry, le Poitou, le Lyonnais, on voit souvent des paysans qui étaient partis de chez eux, avec la ferme volonté d'acheter : un cochon, une brebis, une vache, des graines, etc., etc., revenir sans avoir rien marchandé à la foire ou à la ville. C'est, qu'ils ont vu sur leur route, un homme ou une femme qu'ils ont considéré comme une sorcière, et qu'ils sont persuadés que ce suppôt de Satan, leur a jeté un mauvais sort.

Dans tous ces pays, les enfants qui sont souffrants, les femmes dont les couches ne sont pas heureuses, les ouvriers qui se blessent, les vieillards qui tombent malades, sont considérés, dans une infinité de cas, comme subissant le maléfice d'un sorcier.

En un mot, la croyance aux sorciers capables de faire des maléfices, est extrêmement répandue de nos jours encore en France et manifestement accusée.

La croyance aux tempestaires, est, de son côté, une

des plus répandues, comme des plus intéressantes. J'ai eu l'occasion de m'en occuper en parlant de la conjuration des orages, de sorte que je renvoie le lecteur à ce chapitre, pour compléter ce que je dirai actuellement.

LOUPS-GAROUS

La croyance aux loups-garous, est aussi générale que répandue. J'ai entendu raconter soit dans les Landes, la Saintonge, la Bretagne, la Normandie et le Jura, l'aventure suivante, par vingt individus, qui étaient persuadés de son exacte réalité :

« Un paysan, rentrant, un soir, dans son village, au retour de la foire et d'une course à la ville, rencontre un animal : chien, chat, mouton, chèvre, bœuf, loup, porcelet, suivant le pays ou le conte. Cet animal, paraissant avoir de mauvaises intentions, le paysan lui envoie un coup de bâton ou un coup de pierre. Aussitôt, il voit la bête se transformer en homme qui s'éloigne, en lui disant des mots désagréables, et en maugréant ».

Dans le Jura, les Vosges, les Ardennes, on raconte un grand nombre d'histoires de sorciers, dans lesquelles : un individu, ayant brûlé ou battu un animal qui lui apparaissait pendant la nuit, vit, le lendemain, le sorcier brûlé ou portant une plaie, à l'endroit où la bête avait été blessée. Parfois, comme précédemment, l'aventure est sombre ; mais parfois aussi, elle est burlesque et risible. En voici un exemple :

« Un sorcier, très curieux des affaires des voisins,

avait l'habitude de se transformer en chat, pour surprendre leurs conversations. Un soir, qu'un individu était revenu de voyage, notre sorcier prend son apparence féline, et va se mettre dans l'âtre. Le paysan, qui se doutait de la nature du chat, dit à la femme : « Fais-moi cuire un bon morceau de lard, car j'ai grand faim ».

» — Moi, aussi, j'ai faim, dit la femme; aussi en mettrai-je un autre pour moi.

» Le chat sorcier, pour mieux donner le change, se mit à dire, sous forme de miaulement :

» — Et mi ?

» — Sois tranquille, lui dit le paysan, tu auras ta part.

» Quand le lard fut cuit à point, le rusé compère dit tout-à-coup à sa femme :

» — Tiens, regarde donc ce que j'ai mis sous la table.

» Il y avait, en effet, déposé un objet de petit volume.

» La femme s'approcha pour regarder, et le chat, curieux, tourna aussi les yeux de ce côté; mais aussitôt le paysan, prenant la poêle, versa la friture toute bouillante sur la tête du chat, qui s'enfuit en criant.

» Le lendemain matin, notre homme s'en va chez le sorcier qu'il trouve couché; la tête enveloppée de linges, et il lui dit :

» — Vilain curieux, cela t'apprendra à venir chez les voisins, pour surprendre leurs secrets. »

La leçon profita; et le sorcier renonça, désormais, à ses transformations.

Dans une infinité de pays, on croit : que lorsqu'on blesse un sorcier transformé en bête, il reprend aussitôt la forme humaine : et, dans quelques cas, c'est un moyen assuré de reconnaître : si l'on a eu affaire à un animal ordinaire ou à un suppôt du démon. Nous avons déjà un indice de cette croyance, dans l'aventure : de la louve des Ardennes et de l'Auvergne.

Voici deux autres faits plus explicites.

Dans un village des Landes, un paysan, passant un soir dans un chemin isolé, vit un chien noir qui lui parut avoir mauvaise mine : il prit une pierre et la lui lança après. Aussitôt la bête se transforma en un homme qui lui dit : « Pourquoi me fais-tu du mal ? Je ne te disais pourtant rien du tout. »

La jeune fille sorcière. — Dans la vallée d'Aspe, un jeune homme, qui allait tous les soirs voir sa fiancée, rencontrait, en s'en retournant, une génisse qui le regardait avec obstination. Un soir, il donna à cette bête, un violent coup de bâton sur la tête. Or, le lendemain, il apprit : que sa fiancée avait été tuée, d'un coup de bâton, qu'un inconnu lui avait donné pendant la nuit (*R. d. t.* 1887, p. 195). Cette jeune fille, jalouse, surveillait son fiancé, en se changeant en génisse.

NOUEURS D'AIGUILLETTE

La croyance aux noueurs d'aiguillette, dont nous avons vu quelques manifestations dans l'énumération que j'ai faite au commencement de ce chapitre :

des crédulités de la Provence, est encore très répandue dans une infinité de pays ; il ne me sera pas difficile de le prouver par des citations ; et j'ajouterai que ces crédulités de nos jours ne sont, comme je l'ai dit pour la plupart des autres, que le vestige très affaibli et très incomplet, de ce qui a été admis comme l'expression rigoureuse de la réalité, à d'autres époques.

Dans toutes les provinces de la France, la croyance aux noueurs d'aiguillette se rencontre, ai-je dit. Je renonce à rapporter par le menu, les aventures qui sont venues à ma connaissance, soit dans le sud, soit dans le nord, l'est ou l'ouest de notre pays ; d'autant, qu'elles ressemblent en tous points aux crédulités de la Provence ; et que les moyens préconisés, pour combattre l'influence des sorciers, sont semblables à ceux que j'ai signalés au commencement de ce chapitre, comme ayant cours dans le sud-est de notre beau pays.

SORCIERS

Enfin, la croyance aux sorciers coureurs de réunions magiques, où le mal est fait en commun, est très répandue, de son côté, dans une infinité de contrées ; de même, qu'elle remonte aux temps les plus reculés, comme il sera facile de le montrer.

Il est peu de provinces de France où l'on n'entende parler, de nos jours encore, de cette faculté que l'on prête aux sorciers : de s'en aller, nuitamment, soit en conservant leur forme humaine, soit en prenant l'appa-

rence de divers animaux, pour assister à des assemblées, sortes de congrès démoniaques, où : des crimes, des maléfices, des méchancetés et des horreurs de toute nature, occupent ces vilaines gens.

IV

GÉOGRAPHIE

Europe. — La France, est, peut-être, la contrée où la croyance aux sorciers est la moins intense ; et quand on examine les autres nations, à ce point de vue, on constate : qu'elles sont infiniment plus riches, dans le champ de cette superstition, comme dans celui des autres.

En Espagne et en Portugal, les bonnes femmes ont grand peur des sorciers ; et, dès qu'on a dépassé un certain âge, on est peu ou prou, tenu pour tel, dans ce pays.

C'est ainsi, qu'on recommande fortement, dans toute la péninsule Ibérique, de ne jamais confier un nouveau-né, et même un enfant en bas-âge, à une personne âgée, serait-ce son aïeule ; car le vieillard ou la vieille, sous prétexte d'affection, fait coucher l'enfant auprès d'elle ; et lui soutire, par action du voisinage, sa santé et sa force vitale ; de telle sorte, qu'au bout d'un certain temps, cet enfant devient débile comme un décrépît, tandis que le vieillard a la fraîcheur de la jeunesse.

Les tempestaires, les lycanthropes, les noueurs d'aiguillette, sont signalés dans toutes les régions de la péninsule; et les coureurs de sabbat, sont désignés, dans une infinité de villos et de villages, avec une précision vraiment risible, par la crédulité populaire.

En Italie, la croyance aux sorciers est poussée à un degré, dont on se fait difficilement une idée. A chaque instant, dans ce pays, la personne la plus inoffensive est considérée comme : ayant le *mauvais œil*; on le gratifie du nom de *jettatore*; et tout le monde sait combien la *jettatura* fait l'effroi de tout le monde, dans la Péninsule. Nombre de fois, de pauvres diables, qui n'en pouvaient mais, et qui ne songeaient pas à mal, ont été l'objet de grossièretés, et même de sévices, parce qu'on pensait qu'ils étaient sorciers. Il n'y a pas, depuis Milan jusqu'à Palerme, un enfant souffrant, une femme hystérique, un homme malchanceux ou un animal domestique malade; ajoutons : pas une récolte manquée, sans que la voix publique ne fasse intervenir un sorcier dans l'affaire.

Les tempestaires, les lycanthropes, les noueurs d'aiguillette, sont, également redoutés, dans toutes les provinces de cette région; et pour peu qu'on parle confidentiellement, avec les gens du peuple, depuis la Sicile jusqu'au Piémont, depuis Vintimille jusqu'à Venise, on apprend : que tel ou tel individu, qu'on croyait être un pauvre diable inoffensif, est, au contraire : un enragé coureur de sabbat.

En Grèce, en Turquie, dans toute l'Europe du Sud-Est, en un mot, on croit, de nos jours, encore, très vivement

aux malélices des sorciers. Une des grandes préoccupations des hommes, comme des femmes de la campagne, est : d'échapper aux influences pernicieuses de ces êtres mal intentionnés, jeteurs de sorts, tempêtes, lycanthropes, noueurs d'aiguillette ou coureurs de sabbat.

Dans tous les pays du nord de l'Europe, depuis l'Angleterre jusqu'à la Scandinavie, la croyance aux sorciers est loin de faire défaut ; car, chaque jour, cette croyance se manifeste par : des terreurs ou des pratiques superstitieuses, destinées à contrebalancer les mauvaises dispositions des sorciers vis-à-vis des inoffensifs.

Dans la *Démonologie* de WALTER SCOTT (p. 215), nous trouvons la crédulité, manifestée par mille aventures. Qu'il me suffise de citer la suivante, entre toutes : Vers 1636, le fils d'un bûcheron de la forêt de Pendle, en Angleterre, rencontra deux chiens dans le bois. Il voulut les faire chasser, mais ils s'y refusèrent ; et pour les punir, il leur donna un coup de houssine. Aussitôt, les deux chiens se transformèrent en êtres humains ; le plus gros, prit les traits d'une femme connue du jeune homme ; et le second devint un petit enfant. Cette femme, tira, aussitôt, une bride de sa poche ; et bridant le petit chien, devenu petit enfant, elle le transforma en cheval. Elle saisit, alors, le fils du bûcheron, le mit en croupe derrière elle ; et ils partirent, au grand galop, vers un lieu, où il y avait un grand nombre de sorciers (WEBSTER, *Sur la Sorcellerie*, p. 278).

En Allemagne, on croit, de nos jours encore, aux sorciers, d'une manière aussi intense que générale.

On entend, à chaque instant, dans ce pays, raconter des histoires extraordinaires, au sujet des maléfices qu'ils font, au détriment des individus les plus divers.

L'existence des jeteurs de sorts, des tempestaires, des lycanthropes, des noueurs d'aiguillette, et des coureurs de sabbat, est admise : comme chose indiscutable, par une infinité de crédules, des régions les plus diverses.

En Russie, les sorciers sont loin d'être inconnus ; leurs maléfices, sont redoutés dans toutes les classes de la société ; mais surtout dans les populations des campagnes.

Asie. — Si nous avons trouvé des traces, aussi nombreuses et aussi accusées, de la croyance aux sorciers, dans notre Europe, qui est assurément le pays le plus avancé, relativement, en civilisation, nous pressentons qu'en Asie ; et, surtout, dans les contrées les plus arriérées de ce grand continent, elle doit être encore plus accentuée. En effet, l'examen des diverses peuplades asiatiques, vérifie cette présomption. Je n'entrerai pas dans de longs détails à ce sujet, parce que je répèterais ce que j'ai dit déjà à plusieurs reprises : il me suffit donc de signaler, d'un mot, la croyance aux faiseurs de maléfices, aux jeteurs de sorts, aux lycanthropes et aux coureurs de sabbat.

En Arménie, on croit aux sorciers, qui font, pendant la nuit, de longs voyages ; et on raconte l'aventure suivante, qui se rencontre, aussi, dans nombre d'autres pays :

Une jeune femme, sortant un soir d'hiver, toute

seule, vit une grande jarre sur un toit ; s'étant approchée de cette jarre, elle entendit, aussitôt, un grand bruit, qui l'effraya tellement, qu'elle se blottit dans cette jarre. Elle vit venir, bientôt, une vieille de sa connaissance, qui portait un serpent à la main ; et qui, se mettant à cheval sur la jarre et la frappant avec ce serpent, l'enleva dans les airs. Quelques instants après, la jarre toucha terre. La jeune femme vit qu'elle était dans un jardin ; et elle cueillit quelques légumes ; elle demanda le nom du pays au jardinier, qui lui dit : que c'était l'Égypte. Elle se blottit de nouveau dans la jarre ; et peu après, elle était de retour en Arménie. Cette jeune femme, qui avait reconnu la sorcière, raconta l'aventure à son mari.

On déshabilla la vieille de force ; or, on lui trouva une queue, preuve évidente de sa sorcellerie. On lui brûla cette queue ; aussi, elle ne fut plus sorcière, désormais (*R. d. t.*, 1895, p. 196).

Afrique. — La croyance aux sorciers, est extrêmement répandue autant qu'intense, dans toute l'Afrique. Quelle que soit la région de ce grand continent que nous examinions à ce point de vue, nous y rencontrons la crédulité qui nous occupe, poussée à une limite vraiment très remarquable.

En Algérie, en Tunisie, au Maroc, les sorciers font l'effroi d'une infinité de gens. Ceux qui passent pour savoir combattre leurs méchantes influences, tirent des profits considérables des crédules, qui viennent, à chaque instant, solliciter leur intervention.

Dans toute l'Afrique tropicale, la croyance aux sorciers est aussi générale qu'intense.

Quelle que soit la peuplade qu'on examine à ce point de vue, on rencontre des crédulités excessives ; ce qui assure de beaux profits aux féticheurs sollicités pour défendre les victimes de ces sorciers, contre les maléfices les plus divers.

Amérique. — En Amérique, nous trouvons la croyance aux sorciers très généralement répandue, et très accentuée, depuis les régions du Labrador, jusqu'au cap Horn ; et, tant chez les Indiens que chez les Européens émigrés dans les états de ce grand continent, la société compte avec ces sorciers.

Au Mexique, les prêtres des Incas disaient qu'ils savaient se transformer en animaux divers (Joseph Dacosta, *Hist. Nat. des Indes*, 231 et 358).

Océanie. — Enfin, nous terminerons cet aperçu géographique sommaire, en disant : que des peuplades arriérées des îles de l'Océanie, devaient, naturellement, croire fermement aux sorciers ; et, en effet, dans tout le Pacifique, on entend parler de leurs méfaits.

V

CRÉDULITÉS DU MOYEN-ÂGE

De ce que nous venons de dire touchant les crédulités de l'époque actuelle, il découle : que le sorcier tient un rang considérable dans les divers groupes

ethniques de l'époque contemporaine. Or, nous devons ajouter aussitôt : que la croyance d'aujourd'hui, n'est que le très pâle reflet de ce que l'on pensait jadis, touchant l'existence de ces gens méchants, désignés sous le nom de : sorciers.

Il ne faut pas être grand clerc en histoire, pour savoir : qu'il y a quelques siècles à peine, cette croyance aux sorciers, tenait une place tellement importante dans la société, qu'à chaque instant, les tribunaux étaient saisis des faits de cette sorcellerie; et que la peine de mort a été appliquée à plusieurs millions d'individus, sous l'inculpation de cette sorcellerie.

Gervais de Tilbury racontait, avec l'accent de la conviction (*Otia Imperial*, deus III, cap. LXXXIII), que dans un tournoi fait à Arles, devant le roi d'Aragon, un cheval qui traversait le champ de course au grand galop (avec la rapidité de l'oiseau) s'abattit, et resta sans mouvement par terre. Le cavalier, anéanti de confusion, et sentant que c'était une chose surnaturelle, jeta aussitôt un coup d'œil sur l'assemblée; il comprit qu'il avait été victime d'un sort qui lui avait été jeté par un chevalier de ses ennemis. Il supplia cet ennemi de ne pas poursuivre sa vengeance; et celui-ci qui, pour faire tomber le cheval, s'était tourné dans un certain sens et avait prononcé certaines paroles, consentit : à se tourner dans le sens contraire, et à dire les paroles prononcées; de sorte que, tout-à-coup, le cheval, qui était sans mouvement, se releva sans éprouver aucune gêne. Le cavalier, remontant en selle, put continuer à prendre part au tournoi, si bien, qu'il remporta le prix de la

Journal (ANIBERT, *Mém. sur l'anc. rep. d'Arles*, 2^e part., t. 161).

Dans le même ouvrage, Gervais de Tilbury (*Otia impér.*, deus III, cap. LXXXIII) raconte que, dans un bal qui fut donné dans sa propre maison, en l'honneur du roi d'Aragon, un chevalier montra qu'il avait un cheval fée (masque) ; et la preuve, c'est que : ce cheval suivait, en dansant en cadence parfaite, son chevalier qui jouait de la guitare, des airs de danse très variés. Ce cheval, était tellement un être surnaturel que, quelque temps après, son cavalier étant mort, il refusa de manger, et se brisa la tête contre une muraille (ANIBERT, *Mém. sur l'anc. rep. d'Arles*).

Enfin, ajoutons, que Gervais de Tilbury racontait : que, de son temps, il y avait à Arles, un homme, dont les paroles étaient si puissantes, qu'elles avaient le pouvoir d'arrêter net, un cheval ou tout autre animal domestique, qui passait dans les environs. Il lui suffisait de prononcer un mot, qui semblait être une louange ou un souhait, pour que l'individu ou l'animal auquel il était adressé, fût frappé : de mort subite ou d'une maladie dangereuse.

Boguet, dans son livre sur les *Sorciers*, raconte : qu'un paysan, d'Alsace, fut attaqué un soir, par trois gros chats, auxquels il fit des blessures sérieuses en se défendant. Le lendemain il fut arrêté par la Justice, sous la prévention de coups violents, donnés à trois dames de la haute société de Strasbourg ; très heureusement, il avait conservé quelques poils qu'il avait arrachés à ces chats pendant la lutte ; et il put se disculper, grâce à cette preuve.

Bodin, dans sa *Démonomanie* dit, qu'à Vernon, des sorciers hantaient un vieux château ; et qu'une nuit, quatre hommes déterminés résolurent de veiller dans la grande salle.

Voilà que vers minuit, ils furent attaqués par une troupe de chats ; un de ces hommes fut tué, un autre blessé, mais plusieurs chattes furent blessées. Or, le lendemain, on apprit que plusieurs femmes du pays avaient reçu de violents coups.

Tandis que nous entendons, de nos jours, raconter la chose, comme toute contemporaine, nous trouvons absolument la même idée dans l'ouvrage de Boguet, qui contient nombre de légendes ayant eu cours pendant le Moyen-Age.

La voici d'ailleurs :

« Un chasseur se trouvant dans les montagnes d'Auvergne, fut attaqué, un jour, par un ours énorme qui cherchait à l'étrangler ; heureusement il était armé d'un fort couteau de chasse, qu'il mit au clair sans tarder. Dans la lutte, il coupa une patte à la bête qui se sauva en hurlant. Le chasseur ramassa la patte, la mit dans sa gibecière, et continua sa route. Il arriva bientôt dans le château d'un sien ami qu'il allait visiter ; et raconta son aventure. Pour montrer le trophée de sa victoire, il veut prendre la patte de l'ours, mais voilà qu'il tire de sa gibecière une main de femme, à laquelle, même, était un anneau de mariage.

On comprend la stupéfaction du chasseur et de son auditeur ; mais ce qu'il y a de plus fort, c'est que le châtelain, changeant tout-à-coup de couleur,

s'écria : « Dieu me pardonne, c'est la main de ma femme ! »

Sans plus tarder, il court dans l'appartement de son épouse, qu'il trouve couchée, et toute empaquetée de linges ; il veut avoir le cœur net de l'affaire ; et, malgré la résistance de celle-ci, il parvient à mettre à nu, son bras gauche, qu'il trouve saignant et amputé de la main. Plus de doute à avoir, la femme était bien sorcière ; il se hâta de la dénoncer à la Justice ; et la malheureuse fut brûlée sans retard.

La même aventure se retrouve dans les Ardennes, où l'on raconte : que le garde-chasse du seigneur de Roquigny, faisant une rondé dans le bois d'Apremont, fut attaqué par une louve à laquelle il coupa deux doigts d'un coup de coutelas. Or, à peine la louve fut-elle partie, que le garde-chasse trouva à ses pieds, deux doigts humains, dont un portait une bague de mariée. Il alla porter ces doigts au château, où il conta l'affaire au seigneur. Peu après, la châtelaine vint raconter à son mari : que le garde-chasse avait voulu la tuer. Se trouvant ainsi convaincue de sorcellerie, elle fut brûlée (MEYRAC, *Lég. des Ardennes*, p. 344).

Cette aventure : d'un sorcier transformé en bête, et que l'on blesse, qui m'était racontée, comme étant tout-à-fait contemporaine, si le lecteur se souvient des faits que j'ai rapportés en commençant, date cependant de bien loin ; car, dans le courant du Moyen-Age, on racontait déjà, que : Kurniberg, roi des Lombards, causait, un jour, avec son écuyer, des moyens de faire mourir deux de ses ennemis, appelés Aldon et Granson,

quand il fut importuné par une grosse mouche. Il essaya de l'écraser; ne pouvant y réussir, il prit un couteau pour la frapper, mais il ne parvint qu'à lui arracher une patte. Or, au même instant, les deux seigneurs, dont le roi complétait la mort, furent avertis de ses desseins, par un homme qui avait une jambe de bois.

Les prêtres catholiques du Moyen-Age voyaient, dans ces aventures, l'intervention directe du Diable; le fait suivant, emprunté à Grégoire de Tours, va nous le prouver :

Panichius, prêtre du Poitou, se trouvant, un jour, à table, avec des amis qu'il avait invités, demanda un vase à boire. Il le tenait à la main, quand une mouche importune se mit à voler autour, cherchant à la souiller en s'y posant.

A plusieurs reprises, le prêtre la chassa d'un geste, mais elle se contentait de s'envoler un peu, et revenait toujours. Il sentit là une embûche de l'ennemi. Alors, élevant le vase de la main gauche, il fit le signe de la croix de la main droite. Aussitôt, la liqueur qui s'y trouvait, se divisant en quatre parts, passa par dessus le vase, et se répandit à terre, ce qui prouva, évidemment, qu'il y avait eu là : une embûche de Satan (GRÉGOIRE DE TOURS, t. II, p. 328).

Voici un autre fait dans le même ordre d'idées, et qui est raconté de nos jours, dans certains pays, comme s'étant accompli il y a peu de temps, alors qu'il n'est que la réédition d'une crédulité du Moyen-Age. Nous trouvons, en effet, dans les légendes de cette époque : que saint Gontran, roi de France, étant à la chasse

avec un de ses officiers, se mit à faire la sieste au pied d'un arbre, dans la forêt.

L'officier, qui ne dormait pas, vit, tout-à-coup, un lézard sortir de la bouche du roi ; et s'efforcer, en vain, de traverser un ruisseau voisin ; il se leva aussitôt, mit son épée en travers du ruisseau, pour favoriser le désir du reptile, qui traversa ainsi le cours d'eau, puis revint quelques instants après, et rentra dans la bouche du roi.

Saint Gontran, se réveillant aussitôt, raconta à son compagnon : qu'il venait de rêver, qu'il avait traversé un grand fleuve, sur un pont en fer ; et qu'il était allé dans une caverne où se trouvait un trésor. L'officier lui dit alors ce qu'il avait vu ; ils s'en allèrent tous les deux à la recherche du trésor, et le trouvèrent (*Martyr. Rom.*, 28 mars).

Saint Agobard, archevêque de Lyon, qui vivait au neuvième siècle, pensait : qu'il y a des individus qui savent conduire, à leur gré, les orages et la grêle, font gâter les fruits de la terre. Ces magiciens provoquent, d'après lui, ces orages pour dérober les fruits qu'ils allaient vendre dans des pays imaginaires (DULAURE, *Lyonnais*, t. VI, p. 380).

Dans les Capitulaires de Charlemagne, il y a des peines édictées contre les tempestaires.

VI

CRÉDULITÉS DE L'ANTIQUITÉ

Pendant l'antiquité, on croyait aux sorciers, d'une manière si générale et si intense, qu'on trouve à chaque pas, des traces de cette crédulité dans tous les écrits que nous ont laissés les anciens.

La peste désolait Ephèse, et Apollonius de Tyane, voulant faire cesser l'épidémie, y alla; il vit, sur une place, un vieux mendiant qui demandait humblement l'aumône; et, auquel, tous les habitants donnaient des morceaux de pain. Or, Apollonius leur dit: de se hâter de le lapider; on hésitait, d'abord, mais devant ses instances, on se décide. Or, on constate, aussitôt: que ses yeux, qui paraissaient, jusque là louches, brillaient d'un éclat inaccoutumé. On lapida le malheureux, et quand on retira les pierres on trouva, non pas le cadavre d'un homme, mais celui d'un chien; car c'était: le mauvais génie de la peste. Aussi, éleva-t-on à cet endroit, un autel à Hercule Sauveur (APOLL. DE TYANE, trad. de CHASSANG, p, 147).

Dans son *Histoire Naturelle*, Pline raconte: qu'en Afrique, il y a des sorciers qui ont mauvais œil: pour les hommes, les bêtes et les récoltes (AULU-GELLE, trad. de Vertot, t. I, p. 282).

Faustinus, fils de la sœur de Piventius, préfet du pré-

toire, fut condamné à mort par Probus, pour avoir tué un âne, dans le but de faire des opérations magiques (AMMIEN Marcellin, liv. 30, ch. v, t. III, p. 325).

Pline (liv. XVII, chap. XXVIII) affirme : que Caton, le Censeur, savait guérir les membres disloqués, par des paroles magiques (PAUSAN, liv. II, ch. XXXIV).

Nous savons qu'Hermotime de Clazomène, avait l'habitude de quitter son corps, pour aller errer dans les espaces inconnus ; il avait eu soin de prévenir sa femme, afin qu'elle n'eût pas à s'inquiéter, lorsqu'elle le verrait immobile comme un mort. Mais un jour, que son absence se prolongea plus que de coutume, la femme crut : qu'il était réellement mort, cette fois ; et elle fit brûler son corps, ce qui obligea l'âme d'Hermotime de se réfugier, à son retour, dans un vase qui remuait tout seul.

Le loup-garou de Pétrone. — Voici ce que Pétrone raconte, dans son livre si curieux : *Le Banquet de Trimalcion* :

« Voulant profiter de cette occasion, j'engage notre hôte à m'accompagner à cinq milles du lieu : c'était un soldat résolu comme un démon. Nous nous mettons en campagne au temps où les coqs chantaient ; il faisait clair de lune comme à midi. Quand nous fûmes à l'endroit des tombeaux, mon homme commence par faire, comme s'il eût fait quelques prières, en regardant les étoiles ; moi, je compte aussi les étoiles, en chantant. Mais, comme je voulus regarder mon camarade, je vis qu'il se déshabillait ; il mit ses habits auprès du chemin. Moi, bien en cervelle ; et comme si j'étais pris

par le nez, j'étais immobile comme un mort ; mais il pissa tout autour de ses habits, et dans le moment il fut changé en loup. Ne croyez pas que je me moque ; je ne mentirais pas pour tous les biens du monde. Mais, comme j'avais commencé de vous dire, dès qu'il fut loup, il commence à hurler et gagne dans les forêts. D'abord, je ne savais où j'étais ; ensuite, je m'approchai pour prendre ses habits, je les trouvai changés en pierre. Quoi, mourir de peur ? Hors de moi, je mis pourtant l'épée au vent ; et en donnai dans les ombres, gémissant et criant vainement à perte d'haleine, jusqu'à ce que j'arrivai à la maison de ma maîtresse. Je ne fus pas sur la porte, que je faillis tomber roide mort ; tout mon corps n'était qu'une gouttière de sueur, j'avais les yeux morts : l'on eut toutes les peines du monde à me remettre. Ma chère Mélisse fut très étonnée de me voir venir à cette heure. Encore, me dit-elle, si vous fussiez venu plus tôt, vous nous auriez donné quelque secours : Un loup est entré dans la bergerie, et toutes nos brebis il les a égorgées comme un boucher ; il n'y a pas pourtant de quoi s'en moquer, quoi qu'il se soit sauvé, car un de nos valets lui a donné un bon coup de lance au travers du cou.

» A ce récit, je fus si interdit que je n'y voyais goutte ; mais, étant déjà jour, je repris le chemin de notre maison, courant aussi vite qu'un marchand qui sort d'être détroussé ; et, lorsque je fus arrivé à l'endroit où les habits s'étaient changés en pierre, je n'y vis que du sang. Mais lorsque je fus à la maison, j'y trouvai mon soldat étendu dans le lit, comme un bœuf, entre les

moins d'un chirurgien qui lui pansait le cou. Je compris qu'il changeait de forme quand il voulait : après quoi, je n'aurais pas mangé un morceau de pain avec lui, non pas, quand vous m'auriez tué. Ceux qui ne veulent pas croire ces choses, n'ont qu'à en penser ce qui leur plaira ; mais pour moi, je veux que vous ne me pardonniez jamais si je mens » (PÉTRONE. *Banquet de Trimalcion*, trad. LAVAUR, p. 299).

Pour ce qui est des noueurs d'aiguillette, il me suffira de rappeler au lecteur : l'aventure d'Amasis, pour le convaincre que la crédulité existait dans les temps les plus reculés, en Egypte. Il comprend, par conséquent, que la Grèce, Rome, les Barbares, etc., etc., ont dû craindre aussi ce genre de malélices. J'aurais vingt aventures à rapporter ici, touchant les sorciers de ces contrées, si je n'étais retenu par la crainte de donner trop de longueur à mon étude.

Ce que l'on dit aujourd'hui : de ces assemblées nocturnes de sorciers, n'est presque rien relativement à ce qui était raconté dans les temps antérieurs à nous, sur ce sujet. Ici, encore, pour ne pas donner une trop grande longueur à mon étude, je me bornerai à rappeler au lecteur, que dans l'*Ane d'Or*, d'Apulée, il y a une aventure très sensationnelle de ces coureurs de sabbat.

VII

DÉFINITION ET CARACTÈRES DES MASQUES

Pour procéder avec ordre dans cette question qui, comme tout ce qui touche aux superstitions, ne manque pas d'être assez vague, et assez obscure, commençons par rechercher la signification précise du mot « masque », expression qui, en Provence, est tout-à-fait différente de celle qu'on lui prête dans le restant de la France. Or, tandis que pour la presque université des diverses contrées de la France, le mot « masque » signifie *faux visage*, et par extension, *individu travesti*, en Provence, en Languedoc et en Auvergne, il est pris dans le sens de *sorcière*. Il provient, dit-on, du mot de basse latinité ou des langobards : *Masca*, qui servait à spécifier, déjà dans l'antiquité : les femmes de mauvaise vie, et celles qui étaient entachées de sorcellerie et de magie.

Grimm, croyait que le mot *masca* des latins, dérivait de *mastica*, provenant de *masticare*; parce que la superstition publique accusait, jadis, les sorcières de manger des petits enfants; mais on conviendra avec Littré, que pareille étymologie est plus ingénieuse, que basée sur un raisonnement solide. Dans le cas où nous sommes ici, il nous suffit de savoir : que les Romains appelaient déjà les sorcières du nom de : *masca*, pour n'avoir pas besoin d'aller chercher ailleurs

la signification du mot. Les Provençaux ont, en ceci, comme pour mille choses, suivi les errements, les croyances, et même le langage du bas peuple romain, en lui faisant subir, à peine, quelques légères modifications.

D'autre part, le mot *masque*, s'est introduit dans la langue française, avec sa signification de faux visage et de travestissement; de sorte, que dans notre pays de Provence, la même appellation sert aujourd'hui, à deux idées absolument différentes, sans qu'il y ait, malgré l'identité du mot, la moindre confusion dans les attributs des deux entités.

Après avoir défini le mot *masque*, nous devons, avant d'aller plus loin, nous occuper de deux points de détail qui ont leur importance; ainsi, il nous faut: d'une part, déterminer d'une manière aussi précise que c'est possible dans ce sujet vaguement délimité: les attributs que la crédulité publique de la Provence rattache aux masques; d'autre part, spécifier, si faire se peut: la nature du mal que ces masques font, d'après l'opinion du vulgaire.

Pour ce qui est des attributs des masques, si on les analyse avec quelque attention, on s'aperçoit bientôt qu'en Provence, ce mot est un terme générique, qui s'adresse, non-seulement aux sorciers proprement dits, mais encore aux esprits surnaturels, qu'on trouve beaucoup mieux déterminés dans d'autres pays. Il en résulte souvent une certaine obscurité, par le fait de la confusion que fait le vulgaire à leur sujet.

Quoi qu'il en soit, voici, autant qu'on peut le déduire

de ce que disent les descriptions diffuses et souvent contradictoires des bonnes femmes, comment se présentent les masques à l'analyse. C'est souvent : une personne âgée, homme ou femme ; elle est laide, en général ; elle est entachée de quelque imperfection ou quelque infirmité qui frappe l'esprit des perspicaces ; quelques-unes sont reconnaissables à certaines habitudes, celle de vivre volontiers isolées, par exemple. Certaines masques pourraient être reconnues, aussi, à leur perspicacité surnaturelle, qui leur fait prédire l'avenir, ou parler des choses cachées, disent les bonnes femmes. Parfois, les masques sont reconnaissables à leur fréquentation de certains lieux : maisons isolées dans la campagne, promenades habituelles dans certains quartiers ruraux, dans certains bois, à certaines chapelles éloignées, etc., etc. ; ou à la société habituelle de certains animaux : chat, chien, chèvre, mouton, etc., etc.

Souvent, les masques sont des paysans, des bergers, des étrangers de plus ou moins mauvaise vie, qui séjournent ou passent dans le pays. On sait, d'ailleurs, que dans beaucoup de pays, on croit : que les bergers, surtout les vieux, sont plus ou moins sorciers, capables de faire naître des orages, tomber la grêle, jeter des sorts soit sur les hommes, soit sur les animaux. Mais souvent aussi, ce sont des personnes dont la position sociale, la profession, la parenté, semblerait devoir exclure cette qualité, *a priori*.

Bien souvent, l'œil le plus exercé ne saurait découvrir les attributs des masques qui vivent, ainsi parfois, de longues années, sans que leur famille ou leurs amis

les reconnaissent. Si quelques-uns sont dévoilés au moment de leur mort par quelque chose d'insolite, le plus grand nombre passe de vie à trépas, sans qu'on sache jamais le fin mot sur leur compte.

Donc, en résumé, il n'y a aucun caractère absolu qui puisse faire reconnaître une masque, *a priori*, et d'une manière certaine.

Nos renseignements sur les masques seraient trop incomplets, si nous n'ajoutions une particularité assez contradictoire, et assez difficile à allier avec la logique : c'est qu'il y a deux catégories de masques :

1° Une, uniquement et constamment malfaisante ; elle est, celle-là, le plus souvent impersonnelle, ou, au moins, elle est constituée par des gens que l'on ne connaît pas d'une manière bien précise ;

2° L'autre, au contraire, est constituée par des personnes que tout le monde connaît dans le quartier ; ne fait pas le mal d'une manière constante et avérée ; et au contraire, a le pouvoir de défaire le mal accompli par une masque malfaisante. C'est un *démasquairé*, c'est-à-dire : celui qui enlève le mauvais sort.

Ce démasquairé, a bien des pouvoirs aux yeux des crédules ; non-seulement il paralyse l'action des méchantes masques, mais encore il connaît nombre de recettes pour guérir : de ceci et de cela. C'est un rebouteur, un donneur de bons conseils, un expert pour arranger les affaires de cœur ou d'intérêt de ceux qui viennent le consulter.

On comprend, que dans ces conditions, un homme intelligent, d'un certain âge, d'une instruction supé-

rière à la moyenne des villageois, est souvent qualifié, ainsi, dans l'esprit des crédules.

On le voit, les attributs des deux variétés sont si différents, qu'on se demande s'il ne faudrait pas les séparer d'une manière absolue en deux catégories, non-seulement distinctes, mais encore opposées ; la logique le voudrait assurément ; mais en lui obéissant ici, nous irions à l'encontre de ce qui existe dans la pensée des crédules de la Provence.

Aussi, nous laisserons subsister la confusion, tout en la signalant ; et en consacrant, après avoir parlé des attributs généraux des masques, un paragraphe spécial aux *démasquairés*.

Dans mon livre sur les *Réminiscences Populaires de la Provence* (p. 279) et dans le cours de la présente étude, j'ai parlé du cas, où l'individu qui a eu à souffrir des maléfices d'une masque, prend certaines dispositions, celle par exemple, de planter des aiguilles dans un mou de veau ; ou bien fait bouillir des clous, dans la pensée de nuire au sorcier.

Cette pratique résulte de la croyance, qu'il est possible de faire cesser les agissements nuisibles d'un sorcier, en employant la force contre lui, croyance qui a quelque analogie avec la punition du fétiche ; c'est si vrai, qu'on voit, dans nombre de pays, les individus qui croient avoir à se plaindre d'un sorcier, le menacer ; et même le battre à outrance, sinon le tuer.

Meyrac, dans son livre sur les *Traditions et les Coutumes des Ardennes*, raconte le fait suivant, qui se

retrouve, d'ailleurs, avec des variantes sans nombre, dans une infinité de pays :

« Un jour, dit-il, une sorcière jeta un sort sur le linge d'une voisine, qui faisait la lessive, et ce linge fut aussitôt horriblement taché. Cette femme prit un manche à balai ; et, s'avançant vers la sorcière, lui dit d'une voix résolue : « Si tu ne fais pas disparaître les taches de mon linge de suite, je te casse les reins ! » Aussitôt, le linge fut parfaitement propre, parce que la sorcière comprit, que cette menace n'était pas un vain mot.

Nous pourrions citer cent exemples pour un, dans cet ordre d'idées ; et je dirai : qu'il n'y a pas longtemps encore, les cours d'assises de la Bretagne et de l'Auvergne, ont eu à juger des criminels, qui avaient tué un malheureux ou une vieille femme, sous le prétexte qu'ils avaient pâti de leurs maléfices.

M. Meyrac, dans son curieux livre sur les *Superstitions des Ardennes*, raconte le fait suivant, qui se rapporte à notre sujet. Un paysan, se croyant ensorcelé, parce qu'il avait des rêves pénibles, et même de véritables hallucinations pendant la nuit, demanda des conseils à ses voisins ; ceux-ci l'engagèrent à appeler par son nom le sorcier qu'il soupçonnait, au moment où il s'éveillerait en sursaut, sous le coup d'un cauchemar.

Il suivit cet avis, menaçant même ce sorcier de le tuer ; et il entendit le bruit qu'il faisait en s'échappant par la cheminée (MEYRAC, p. 158).

La pratique du mou de veau placé au-dessus du feu,

pour déceler le sorcier, qui arrive aussitôt, est usitée dans les Ardennes, comme en Provence ; ce qui nous prouve la généralité de la crédulité.

Un des moyens conseillés pour reconnaître les sorciers, était, dans certains pays du Dauphiné : de mettre une poule noire dans une marmite de terre neuve ; et de la faire bouillir dans du vinaigre, avec des clous neufs, qu'il fallait avoir volés (PILOR, *Daup.*, p. 75).

Dans les Ardennes, lorsqu'on croit être la victime d'un sort, on va, aussi, chercher un sorcier qui vient la nuit, égorgé un agneau d'une année. On suspend le foie dans la cheminée, et on le perce avec une aiguille en fer. De cette manière, on croit qu'on rend malade celui qui a jeté le sort (MEYRAC, p. 153).

La plupart des maladies étaient attribuées, dans ce pays, à des sorts jetés ; et on consultait un sorcier, qui donnait, en général, un cœur de veau et des clous, disant : « Transpercez ce cœur et enterrez-le aussi près que possible de la chambre du malade ; quand il sera pourri, le malade sera désensorcelé (MEYRAC, p. 100).

Cette superstition est très répandue dans une infinité de contrées, où lorsqu'un individu croit être sous le coup d'un maléfice, il a la conviction qu'en racontant au sorcier : qu'il sait d'où vient le coup, il s'en garantit efficacement.

Il est extrêmement curieux de constater : que la crédulité dont je parle ici se rencontre chez les nègres de la Sénégambie, qui disent, que lorsqu'un nageur est saisi par un caïman, il faut qu'il songe à celui de ses ennemis qui peut avoir pris ainsi l'apparence d'une

bête pour lui nuire. Ils ajoutent que s'il peut lui plonger aussitôt son doigt dans l'œil, en lui disant :

« Un tel ! je ne suis pas dupe de ta méchanceté. »

L'animal lâche sa proie, et s'enfuit honteux d'avoir été découvert, ainsi, au cours de sa mauvaise action.

J'ai trouvé aussi, la croyance : de la peau du sorcier laissée dans sa chambre pendant qu'il allait au sabbat, dans divers pays de la Sénégambie. J'ai raconté dans mon livre sur les peuplades de ce pays (Paris, 1879, p. 28), que chez les Ouolofs, on dit qu'il faut saupoudrer l'intérieur de cette peau avec du gros sel, pour faire souffrir le fauteur des maléfices, et lui enlever l'envie de recommencer son manège diabolique.

Une croyance très répandue dans une infinité de pays, c'est : que le sorcier peut transmettre au moment de sa mort, son pouvoir néfaste à quelqu'un, en lui serrant la main ; aussi, lorsqu'on va voir un moribond, faut-il avoir bien soin de ne pas accéder à sa demande, s'il veut vous toucher la main, en signe de remerciement ou d'adieu suprême. J'ai entendu cent fois pour une, en Provence, des gens me raconter : que dans telle ou telle circonstance ; — et notons qu'ils me disaient le nom de l'individu et le moment récent de l'aventure, — ils avaient visité un moribond et qu'au lieu de lui toucher la main ils lui avaient tendu un manche à balai. Je dois ajouter : que ce manche à balai, jeté au feu aussitôt après la mort du malheureux, avait pétillé d'une façon terrible, au dire des conteurs convaincus et terrifiés.

Dans le Forez, où la même croyance existe, on dit : que si le sorcier n'a pas pu transmettre son pouvoir à

quelqu'un, un orage terrible éclate au moment de sa mort (NORLAS, p. 137).

On peut voir là, une transition entre : l'idée du sorcier jeteur de sorts, et du tempestaire.

VIII

ORIGINE DE LA CRÉDULITÉ

Mon étude serait, non-seulement incomplète, mais encore entièrement stérile pour le but que je me suis proposé en prenant la plume, si je ne cherchais pas : à dégager, au milieu de cet immense fatras de crédulités, de superstitions, et même d'insanités, qui constituent la croyance aux masques et sorciers, le grain, quelque minime qu'il soit de réalité, ayant servi de base à ce gigantesque échafaudage d'erreurs.

Or, si je ne me trompe, le sorcier n'est, en réalité, qu'une dérivation de l'idée que le vulgaire se fit, au début de l'humanité, de la puissance et des attributs des féticheurs, c'est-à-dire : des intermédiaires entre les hommes et la divinité. En effet, ce féticheur qui fut : prêtre, médecin, vétérinaire, devin, conseiller, législateur, etc., etc., savait, ou du moins, passait pour savoir, une infinité de choses que le commun de la population ignorait. Dans ces conditions, la crédulité publique lui prêta, par une extension que lui suggéra la logique enfantine des premiers hommes : non-seulement une

connaissance, mais, encore, un pouvoir réel, touchant les choses du surnaturel.

Ainsi, que l'ont fait remarquer avant moi, ceux qui se sont occupés de l'évolution de la religiosité chez les hommes; et ainsi que je l'ai dit moi-même, nombre de fois déjà dans ce livre: les premiers linéaments de cette pensée furent ce qu'on a appelé: l'animisme. C'est-à-dire, que l'homme attribua à tout ce qui l'entourait: forces de la nature, objets matériels, pierres, terres, montagnes, sources, rivières, lacs, mer, arbres, animaux, jour, nuit, vent, pluie, etc., etc., une âme, une pensée, une volonté, des passions, en un mot. L'homme primitif fit, donc, tout à son image, et tout au niveau de la petitesse et des imperfections de son esprit.

Cet animisme était, on le sait, le résultat: beaucoup de la crainte, et un peu de l'amour, ainsi qu'on l'a fait remarquer; il en résulta de sa production dans l'esprit humain, l'idée de: la sollicitation, de la prière. Idée qui, par une évolution qu'on a mis bien clairement en lumière, engendra le fétichisme, c'est-à-dire donna naissance au talisman.

Du fait, que le suppliant désirait vivement: que sa prière fût bien accueillie; que ses espérances fussent réalisées, le culte fut créé; et il en résulta, naturellement: que certains individus devinrent: les praticiens, les ministres, de ce culte.

Voilà donc, comment, le féticheur apparut. Ce féticheur prit, bientôt, une influence, qui, suivant les pays et les groupes humains, atteignit la prépondérance plus ou moins grande, toujours considérable.

Le féticheur, qui savait, par le fait même de sa profession, des choses que le vulgaire ignorait ; dont le métier était de guider les dévots ; de servir d'intermédiaire entre le vulgaire et la divinité, fut considéré, bientôt, comme : sachant les choses cachées. Et, d'ailleurs, cette opinion qu'on avait de lui était trop profitable à ses intérêts, pour qu'il cherchât à la détruire. Au contraire, il fit de son mieux pour entretenir ses contemporains dans cette idée.

Puis, à mesure que la civilisation marchait, de nouvelles idées venaient se surajouter au bagage intellectuel de l'espèce humaine ; et le culte s'en allait, comme les autres détails de cette civilisation, en se modifiant, et en prenant de nouvelles allures. Il en résulta : que de nouveaux ministres du culte entrèrent en faveur ; mais, aussi conséquemment : que les anciens perdaient de leur prépondérance.

Or, par le fait d'un sentiment très naturel d'ailleurs, et dont on trouve les traces aussi haut qu'on remonte dans l'histoire : de même, que les représentants du culte ancien commençaient par anathématiser les premières tentatives de nouveauté religieuse ; de même, une fois que le culte nouveau avait pris quelque solidité, il accusait l'ancien d'imposture ; et l'accusait, surtout, d'une manière méprisante : d'avoir des rapports malséants avec : le mensonge, le mal, etc., etc.

Nous avons cent preuves pour une, de l'exactitude de cette assertion. Moïse et Araon, qui cherchaient à faire prévaloir leur religion sur celle des Egyptiens,

qualifiaient les prêtres des Pharaons de sorciers, d'enchantours, d'imposteurs.

Dans la Bible, nous trouvons, particulièrement au Déuteronomo et au Lévitique, des passages, qui ne laissent aucun doute, touchant les pratiques d'un culte ancien, contre lequel les prêtres juifs cherchaient à réagir, en disant : qu'il était l'œuvre de sorciers et d'esprits du mal.

L'évocation de l'ombre de Samuel par la Pythonisse d'Endor; les accusations portées contre Manassès; la défense du Déuteronomo ainsi conçue : « Il ne se trouvera pas, parmi vous, personne qui fasse passer par le feu, son fils ou sa fille, qui professe la divination ou qui fasse des prédictions, ni enchantour, ni sorcière, ni personne qui consulte les esprits familiers ou qui soit magicien ou nécromancien », sont des preuves de ce que j'avance.

Chez les Grecs, nous trouvons, à chaque instant, des traces d'une même évolution des idées.

La guerre des Titans, n'est-elle pas le souvenir obscurci de la lutte de deux religions ?

Les vainqueurs devinrent des dieux et les vaincus des sorciers. Le devin Thérésias, Téréo, Thidée, les prêtres de Pallas évoquant des morts, n'étaient autre chose que des Masques.

A Rome, la sorcellerie, la magie, et tout ce qui se rattache à ce qu'on a appelé plus tard les sciences occultes, tenait une grande place dans l'esprit de tous les auteurs latins; elle ne fut, en somme, que le résultat de cette succession de cultes.

De Tite-Live jusqu'à Horace, tous le reflètent d'une manière indiscutable. A la fin de la République ; et, pendant tout le temps de l'Empire, cette sorcellerie se traduisit, non-seulement par des superstitions et des crédulités, mais encore par des actes horribles, devenant, même, à certains moments, un véritable danger public.

Les premiers chrétiens furent considérés, on le sait, par les païens comme des fauteurs de la sorcellerie, tandis qu'ils rejetaient cette injure sur leurs accusateurs. Puis, lorsque le christianisme devint la religion d'Etat ; il fit ce reproche aux ministres et aux fidèles du paganisme. Bien plus, avec une habileté, une violence, une persistance, extrêmement curieuses à analyser, il fit tout au monde pour jeter : la déconsidération, la crainte, le mépris, la répulsion en un mot, contre ces cultes anciens, dont il dénatura les rites, la portée ; et dont il déconsidéra les adeptes.

Voilà, en quelques mots, le schéma de l'origine de la crédulité. Mais, si nous nous en tenions à ces généralités seulement, nous laisserions dans l'obscurité et le vague, nombre de points, qu'il y a intérêt à éclaircir, pour bien connaître les diverses conditions qui ont donné naissance aux crédulités, dont nous constatons, de nos jours encore, tant de traces, dans une infinité de pays.

Aussi, ai-je besoin de reprendre : un à un, certains détails de l'histoire des masques et sorciers, pour en montrer les diverses particularités intéressantes.

IX

ÉVOLUTION DES CONNAISSANCES DES FÉTICHEURS

Lorsque les connaissances des féticheurs furent assez nombreuses, et assez complexes, elles exigèrent un certain travail pour être transmises de générations en générations; il se forma alors, ce que nous pouvons appeler : des *séminaires*, pour l'instruction des nouveaux adeptes. Dans ces collèges, les vieux enseignèrent aux jeunes les secrets qu'ils possédaient, pour assurer la prépondérance des ministres du culte sur leurs concitoyens.

Nous savons que cette transmission des secrets était chose si importante, qu'elle fut entourée de difficultés, d'épreuves, d'initiations, etc., etc. On faisait, ainsi, des sélections; ne révélant à chaque adepte que ce qu'il pouvait utilement connaître *ad majorem gloriam*,.... De sorte, qu'il arriva, tout naturellement, que : certaines catégories d'adeptes, ne savaient que peu de choses, ignoraient la réelle signification de tel ou tel détail; d'autres, plus avancés dans la voie des initiations, en savaient un peu plus; quelques individus en savaient davantage encore, et ainsi de suite.

C'est-à-dire, qu'il s'établit une véritable hiérarchie, au sommet de laquelle étaient les plus instruits, à la base les plus ignorants. Nous pouvons nous figurer

très exactement cette situation, on nous représentant toutes les hiérarchies : depuis le supérieur général d'un ordre monastique, jusqu'au dernier frère lai ; depuis le recteur de l'Académie, jusqu'à l'appariteur ; depuis le cardinal, l'archevêque, jusqu'au sacristain.

Mais là, n'est pas ce qui doit nous occuper ici. Ce qu'il est infiniment plus intéressant de savoir, c'est que, dès le moment que des collèges de féticheurs se créèrent, c'est-à-dire, qu'il y eut des professeurs et des élèves ; les professeurs chercheront, par le fait d'un sentiment très naturel à l'homme intelligent, à bien posséder leur science, à la mieux connaître de jour en jour.

De ce fait, les connaissances des féticheurs devinrent l'objet d'études qui devaient les faire progresser ; et qui furent les origines, même, de toutes les sciences, dont nous sommes si fiers aujourd'hui. Sciences qui commencèrent, par être : quelques rares lambeaux de connaissances enfantines, pour arriver aux plus belles conceptions de l'esprit humain que nous puissions imaginer.

Quand je m'occuperai de l'évolution de la donnée du surnaturel à travers les âges, je montrerai : comment l'esprit humain a amassé laborieusement ; et surtout peu à peu, ses diverses acquisitions. Il nous suffit de savoir, en ce moment, que l'origine de toutes les sciences : physique, chimie, médecine, histoire naturelle, mathématique, astronomie, agronomie, etc., etc., remontent en germe aux connaissances des féticheurs des premiers temps de l'humanité. Et qu'à l'époque où l'ignorance

était encore le partage de tous ou à peu près, non-seulement ces féticheurs possédèrent les premiers éléments de toutes ces sciences, mais encore qu'ils les firent progresser, pour accroître ou conserver leur prépondérance vis-à-vis du vulgaire.

Toutes ces sciences diverses, servirent à la prépondérance des clergés qui se sont succédés dans l'antiquité; et quelques-unes d'entre elles arrivèrent, de bonne heure, à une perfection que nous ne leur soupçonnons pas aujourd'hui. C'est, je crois, faute de s'être rendu compte de cela, qu'on n'a pas pu expliquer souvent des faits qu'on ne peut cependant pas révoquer purement et simplement en doute.

Nous aurons maintes fois l'occasion de revenir sur ce point; pour le moment, contentons-nous de le spécifier en bloc; et nous allons prendre: une à une, les diverses catégories de sorciers que nous avons spécifiées, pour voir ce que nous pouvons penser à leur égard.

X

FAISEURS DE MALÉFICES

Une des premières conséquences de l'idée, que le féticheur étant en relation avec la divinité, peut faire le bien ou le mal, à son gré, fut la croyance aux faiseurs de maléfices.

Dans nombre de circonstances, en effet, le féticheur,

qui connaissait, par exemple, l'action toxique de certaines plantes, put prédire : la maladie ou la mort d'un animal ou d'un individu, dans des conditions telles, que le public en fut impressionné. Ces faits, amplifiés par la transmission orale, sont allés, prenant une importance et une précision très sensationnelles pour les naïfs crédules.

Le filon était trop productif pour que les féticheurs négligeassent de l'exploiter ; aussi, de bonne heure, ils annonçèrent, qu'il arriverait : bien, à tel qui avait du respect vis-à-vis d'eux ; mal, à tel autre, qui était leur ennemi ou qui les gênait. Peu à peu, la croyance, appuyée sur des exemples souvent terrifiants pour le vulgaire, est allée en s'accroissant, et en se précisant, d'une manière très remarquable.

Pour bien faire comprendre au lecteur : la réalité et l'exactitude de mon assertion, qu'il me permette de lui relater ce qui se passe, de nos jours encore, chez les peuples de l'embouchure de la Cazamance et du Rio-Nunez, sur la côte occidentale de l'Afrique-Tropicale. Cet exemple montrera, d'une manière claire, tout un horizon, touchant ce qui s'est fait en mille endroits, dans le courant du passé.

Dans ces peuplades arriérées, qu'on appelle : les Sousous, les Féloups, les Batantes, les Bagnouns, etc., il y a des féticheurs organisés hiérarchiquement, et dominant en société d'une manière occulte ; les grands comme les petits de la population sont soumis, sans que cela soit écrit dans une constitution, à leurs volontés. Or, il arrive assez fréquemment, que tel indi-

vidu, simple particulier ou chef plus ou moins élevé, roi même, gêne les féticheurs sciemment ou non; et que sa mort est résolue.

On apprend, alors, par des voies très différentes : apparitions, voix mystérieuses pendant la nuit, déclaration verbale d'un enfant qui ne parlait pas encore d'une manière intelligible, d'un animal qui a parlé pour la circonstance : que l'individu désigné, mourra, tel jour ou telle nuit. L'effet produit est si grand, que les malheureux, ne songent pas même à échapper à la prédiction; et à la date déterminée, on trouve le cadavre du condamné qui a été : empoisonné, étranglé ou percé d'un coup de poignard, sans que personne ait vu le meurtrier; et surtout ait cherché à le voir.

Ce que je viens de dire pour les peuplades arriérées de la côte occidentale d'Afrique, se rencontre si généralement chez tous les peuples primitifs du restant du monde; et même, pourrais-je ajouter, dans l'histoire de toutes les nations même les plus civilisées, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque contemporaine, que nous pouvons en inférer, avec assurance, que : cette intervention des féticheurs, pour nuire à tel ou tel individu, a été de tous les pays et même de tous les siècles.

C'est peut-être même cette intervention, qui a fait naître chez les hommes primitifs d'antan et d'aujourd'hui même, la pensée : que la maladie et la mort, ne sont jamais le résultat de causes simples et naturelles; mais : le produit de la malveillance d'un individu, en relation, d'une manière occulte ou officielle, avec la divinité.

On le sait, l'histoire est pleine d'aventures, dans lesquelles : la mort ou la maladie a été infligée à un individu, d'une manière magique ou surnaturelle, pour le punir de ce qu'il était délictueux vis-à-vis de la divinité ou de ses ministres. Je ne citerai aucun fait dans cet ordre d'idées, parce que nous serions entraînés trop loin, ayant mille et mille exemples les plus divers, à énumérer, pour toutes les époques, tous les cultes ; et, aussi, tous les pays.

D'ailleurs, le lecteur sait si bien cette lugubre partie de l'histoire du passé, que mes citations ne lui apprendraient rien ; par conséquent, elles constitueraient une longueur oiseuse que je dois éviter.

Donc, sans entrer dans plus de détails, je dois conclure : que la croyance aux faiseurs de malélices, que l'on rencontre, si vivace, encore, de nos jours, dans le populaire de la plupart des pays du monde, n'est, en somme, qu'une réminiscence et un vestige de cette croyance, qui a été générale et profondément enracinée dans l'esprit des premiers hommes, frappés de stupefaction, effrayés, à la vue des actes des féticheurs dont ils ne connaissaient pas les pratiques toxiques, très simples, d'ailleurs. Ces premiers hommes, ignorants de la vraie cause des maladies et des morts qu'ils constataient, les considéraient comme des interventions directes de la puissance surnaturelle.

Les malélices n'ont donc été, au début, ou dans les sociétés primitives, que des crimes, parfaitement réels, qui se cachaient sous la couleur : du surnaturel, de la colère, et même du caprice de la divinité, alors qu'ils

n'étaient, en réalité, que de mauvaises actions des féticheurs voulant supprimer purement et simplement les individus qui pouvaient leur nuire, ou qui, même, seulement, les gênaient.

Ces maladies et ces morts surnaturelles ou magiques étaient produites, le plus souvent, par des empoisonnements ; et, de très bonne heure, les féticheurs conjurant les substances toxiques, avec une précision et un détail que nous nous figurons difficilement aujourd'hui. Ajoutons : qu'avec les allures qu'avait la science aux temps jadis, l'action des poisons n'était pas indiquée d'une manière simple et précise dans des livres connus de tout le monde. Ces poisons faisaient partie intégrante de formules diverses, et souvent compliquées, dans lesquelles, la substance active se glissait obscurément au milieu de nombre d'autres qui étaient tout-à-fait inoffensives ; et placées là, pour mieux dérouter le curieux qui aurait, par hasard, eu le désir de savoir la vérité. Souvent, aussi, ces substances inoffensives, étaient présentées d'une manière saillante, pour faire croire que c'était à elles que la maladie et la mort magiques étaient dues.

Ce que je viens de dire des substances inoffensives, doit s'appliquer à certaines pratiques plus ou moins puériles ; et qui n'étaient dans l'affaire que pour : la *misc en scène*, qu'on me passe le mot, c'est-à-dire pour tromper et dérouter celui qui n'était pas au courant du subterfuge.

Lorsque les féticheurs étaient puissants dans la société, leurs maléfices étaient terriblement efficaces,

et ne manquent pas leur but ; mais, lorsque par la suite des temps, les thaumaturges païens, poursuivis par le culte chrétien, perdirent de leur autorité et de leur puissance, les formules nuisibles qu'ils possédaient, s'en ressentirent. L'action de ces formules devint, alors, de moins en moins efficace, parce que la connaissance des poisons s'obscurcit chez les féticheurs dégénérés.

C'est à cause de cela, que d'âge en âge, on a vu les malélices être plutôt constitués par des pratiques n'ayant aucune action véritablement efficace, par des paroles baroques, qui ne sont, peut-être, que d'anciennes formules pharmaceutiques devenues inintelligibles, même pour ceux qui les débitent.

En somme, on peut dire, pour conclure : qu'après avoir possédé une efficacité redoutable, par leur puissance et leurs connaissances en toxicologie, les faiseurs de malélices et les jeteurs de sorts sont tombés dans le domaine de la puérilité. Après avoir fait trembler, avec juste raison, les populations entières, depuis l'homme le plus intelligent et le plus puissant, jusqu'au plus humble et au plus infime, ces faiseurs de malélices déchus de leur antique science, ont dégénéré jusqu'à la dernière limite ; ils n'effraient plus aujourd'hui que les crédules et quelques bonnes femmes, timorées de tout, et toujours effrayées..

XI

TEMPESTAIRES

Dans le chapitre où je m'occupe de la conjuration des orages (t. III, p. 215), je suis entré dans certains développements au sujet de la croyance aux tempêtes, de sorte que je puis ne pas m'attarder bien longuement, ici, touchant la crédulité : que les sorciers peuvent faire naître ou dissiper les orages.

Cette idée : de l'existence des tempêtes, est, comme bien d'autres, le vestige de l'opinion des premiers hommes. En effet, lorsqu'un féticheur plus observateur, plus instruit que ses voisins, eut compris : que lorsqu'on voit tel ou tel signe dans l'atmosphère ou sur le sol, on peut être certain qu'il surviendra de la pluie dans un temps très prochain, il annonça la pluie, en se gardant bien de donner l'explication des détails sur lesquels se basait son opinion.

Dans les collèges de féticheurs, il est même probable, qu'on apprit aux initiés de bas étage à prédire les pluies et les orages, sans leur expliquer le détail des faits qui permettaient de faire cette prédiction ; de sorte, que nombre d'entre les initiés, ont ignoré pourquoi ils pouvaient annoncer les perturbations atmosphériques prochaines.

Quoi qu'il en soit, la logique enfantine de nos premiers

parents déduisit, de ce que quelques individus prédisaient la pluie et les orages, la conséquence : que cette pluie et ces orages étaient le produit de la volonté de ces individus. La classe des tempestaires et des conjurateurs d'orages fut créée dès ce moment, création qui a duré jusqu'à nos jours ; et qui, en se transmettant d'âge en âge, s'est modifiée, enjolivée, accrue de telle manière, que dans nombre de pays, on y croit encore fermement.

Le culte en faveur dans le moment, a pris le rôle : de la conjuration des orages qui nuisent aux intérêts et à la vie de ses dévots ; et, de là, est venue la pensée : que certaines cérémonies, certaines prières, certains pèlerinages, etc., etc., pouvaient écarter ces orages. Mais comme, cependant, la pluie est absolument nécessaire à l'agriculture, ces prières, ces cérémonies, ces pèlerinages ont été considérés aussi : comme capables de la faire venir, dégagée du tonnerre, du vent et de la grêle redoutés.

Par une extension très logique de l'idée, l'orage dévastateur a été considéré : comme produit par la malveillance des ministres du culte précédent, qu'on s'est complu à charger de toutes les mauvaises actions ; et, comme, en passant par mille et mille transformations, la donnée de l'antipathie des féticheurs en faveur, contre ceux qu'ils avaient supplantés, est arrivée à faire admettre par le vulgaire, la grande classe des sorciers. Ces sorciers ont été considérés comme : capables de faire naître les orages, de même qu'on les accusait de mille autres méfaits.

XII

LOUPS-GAROUS

La croyance à l'existence des loups-garous, fut, aussi, une conséquence de celle des sorciers ; et elle est si générale dans l'histoire des crédulités des peuples de tous les pays et de tous les temps, qu'elle peut être citée comme un des exemples les plus frappants des absurdités qui peuvent hanter l'esprit humain abusé. Les causes qui ont fait naître la croyance aux loups-garous sont nombreuses et complexes ; d'une part, le rêve, l'hallucination ; d'autre part, le sommeil et l'insensibilité pathologique ou toxique, ont fait la plupart des frais de l'illusion.

Dans quelques cas, un individu en rêvant, sous l'influence : d'une digestion laborieuse, d'émotions morales ou de fatigues physiques, a cru qu'il était transformé en animal.

Chacun de nous a eu, dans sa vie, des rêves de ce genre ; croyant voler comme un oiseau, nager comme un poisson, grimper avec l'habileté d'un singe, ou courir aussi vigoureusement qu'un cheval.

Ce que l'ingestion des aliments a pu produire au début, par le fait du hasard, l'emploi de certaines substances médicamenteuses ou toxiques l'a bientôt fait survenir, à la volonté des féticheurs ; de sorte que

nombre d'individus ont pu croire, de très bonne foi, qu'ils avaient été, à un moment donné : oiseau, poisson, reptile ou mammifère.

Les féticheurs n'étaient pas disposés, on le comprend, à désabuser les crédules sur ce point; au contraire, ils firent tout ce qu'ils purent pour cultiver et entretenir leur erreur qui, alimentée par toutes ces sources, a fini par prendre droit de cité dans l'esprit de nombre de gens des pays et des temps les plus divers; sans que jamais, en réalité, autre chose que le délire de l'imagination ait pu être évoqué, à l'appui de sa naissance et de sa perpétuation.

XIII

NOUEURS D'AIGUILLETTE

Une des plus curieuses conséquences de la croyance à l'existence d'individus assez puissants, pour nuire au bonheur des autres, a été la persuasion que : certains d'entre eux nouaient l'aiguillette, pour me servir du terme consacré. La chose est d'autant plus facilement compréhensible, qu'on sait : qu'il y a nombre de cas où l'union génésique est plus ou moins gênée, et même totalement empêchée par des conditions physiologiques et pathologiques.

Je n'entrerai pas, on le comprend, dans le détail de ces cas, qui appartiennent à la médecine : pathologie

interne, externe, mentale, etc.; il me suffit d'indiquer la particularité d'une manière générale; et d'ajouter: que ces cas sont considérablement plus fréquents, qu'on n'est porté à le penser de prime abord.

Dans ma carrière de médecin, j'ai reçu un assez grand nombre de confidences, pour être persuadé de l'exactitude de cette affirmation; et, d'ailleurs, il suffit de lire les ouvrages de médecine qui traitent de la physiologie et de la pathologie des organes génésiques; qui traitent de la fonction de la génération, pour en avoir la preuve.

Une fois née, la crédulité s'est accrue, modifiée, transformée par mille adjonctions les plus diverses; et, après avoir tenu une place, d'autant plus grande dans l'esprit des peuples primitifs, que certaines substances médicamenteuses ont, probablement, été mises en usage par les féticheurs, la crédulité qui nous occupe est tombée dans le domaine des superstitions du vulgaire. Elle ne fait plus que sourire, aujourd'hui, dans notre pays; mais il n'y a pas deux cent cinquante ans, elle faisait encore brûler de pauvres diables qui étaient soupçonnés de ce maléfice. Et, chose curieuse à signaler, nombre de ces hallucinés, ont cru fermement à un pouvoir qui n'était absolument qu'imaginaire.

XIV

COUREURS DE SABBAT

Le sabbat, a joué un rôle si important dans les croyances du populaire d'un grand nombre de siècles, qu'il doit nous occuper un instant, d'une manière spéciale. Et, tout d'abord, on doit se demander si réellement ces assemblées ont existé. Il semblerait que non, d'après certaines assertions ; on doit croire que oui, d'après d'autres ; de sorte, que lorsqu'on veut élucider ce premier point, on commence par être quelque peu indécis.

Voici comment on peut, à mon avis, se figurer la question du sabbat :

A une époque déjà extrêmement éloignée de nous ; et bien longtemps avant la période dite historique, lorsque, par l'effet des progrès réalisés dans leurs connaissances des choses ignorées par le vulgaire, les féticheurs furent arrivés à posséder suffisamment d'arcanes, il fallut : que des communications assez fréquentes fussent établies entre les divers groupes de féticheurs du même culte, afin de transmettre de l'un à l'autre, certaines connaissances nouvelles. Ces communications avaient aussi l'avantage de prévenir les collègues, que tel ou tel subterfuge était désormais éventé ; elles étaient nécessaires, en un mot, pour faire

marcher leur science vers le progrès nécessaire à la conservation de leur prépondérance ; et éviter la déconsidération que le public n'aurait pas manqué d'avoir pour ceux dont il aurait découvert les dessous des prodiges.

Ce que nous appelons aujourd'hui : les *Congrès*, fut imaginé, et mis en pratique, sous une forme en rapport avec les moyens du moment. Ce qu'on a appelé le sabbat, a été une des plus remarquables parmi elles.

Ces réunions, ont été très différentes sous le rapport de leur organisation, de leur ton et de leur importance, suivant les époques ; mais on peut se représenter assez bien ce qu'elles ont été en substance dès le début, malgré les modifications profondes qu'elles ont subi.

Elles étaient le moyen de communication entre les divers adeptes, le moyen de s'entendre, de coordonner les connaissances, les efforts à faire, etc., etc., toujours *ad majorem gloriam*..... Elles étaient, en somme, ce que sont : les divers congrès, les diverses réunions publiques, les diverses foires, les expositions, les fêtes, les réjouissances publiques, les solennités, les pèlerinages même, de nos jours ; c'est-à-dire qu'elles étaient : la réédition perpétuelle de la même pratique, sous l'investigation de la même pensée.

Dans ces réunions actuelles, il y a des cérémonies publiques pour occuper la majorité du vulgaire, qui n'y voit que la forme extérieure. Pendant ce temps, les techniques y font autre chose ; et, ce qui s'est passé de caché dans ces cas, est mille fois plus important que ce qui se voit en plein jour.

Tandis que le *vulgaris pecus* est absorbé par des détails minimes, qu'une mise en scène habile sait arranger pour frapper les sens; ceux qui travaillent de l'intelligence, les initiés, pour leur donner une appellation générale applicable à tous les cas; étudient, apprennent ou enseignent, des choses de plus ou moins grande utilité.

Enfin, les monarques supérieurs y débattent, discutent et décident les choses de première importance dans la question.

Or, on comprend, avec ce que nous avons dit de la hiérarchie qui exista dans les clergés, dès les premiers temps de leur constitution, que dans ces assemblées: les uns ne constituaient, sans doute, que la majorité plus ou moins ignorante des assistants; quelques rares chefs seuls, en savaient tous les dessous. Or, dans ces cas comme dans tant d'autres, la forme extérieure, ayant une grande importance, on imagina les diverses solennités religieuses, qui sont venues à notre connaissance. Parmi ces cérémonies, ces solennités, celles de Sérapis, de Jupiter, d'Ammon, de Dodone, de la Mère idéenne à Héliopolis, de Corinthe, etc., etc., sont les plus remarquables pour nous.

Dans ces cérémonies, pour mieux cacher ce qui devait être ignoré, la production des prodiges les plus saisissants fut imaginée; et rien ne pouvait mieux disposer l'esprit des adeptes de la classe inférieure à admirer ces prodiges, que l'usage de certaines boissons, de certains aliments, de certaines inhalations, etc., etc., qui agissaient sur leur cerveau.

On comprend, dans ces conditions, que nombre d'individus, qui avaient subi des influences plus ou moins toxiques, sans s'en rendre un compte bien exact, aient pu croire : avoir assisté à des scènes et des événements extraordinaires, alors que l'illusion de leurs sens abusés avait fait presque sauter les freins de toute l'aventure.

Les moyens employés par les thaumaturges, dans ces réunions mystérieuses, étaient d'autant plus parfaits, que la secte était plus puissante et plus riche. C'est ainsi, que dans certains cas, ces sectes ont pu faire des choses vraiment extraordinaires, dont le souvenir, plus ou moins exactement conservé, a été de nature à frapper l'imagination de bien des gens.

Mais, lorsque la secte perdait, pour telle ou telle raison, sa puissance ou sa richesse, ses moyens d'action diminuaient ; alors, ses assemblées tombaient dans le discrédit, en même temps qu'elles offraient aux adeptes : des prodiges moins extraordinaires.

N'oublions pas d'ajouter : que les féticheurs ne craignaient pas d'employer les moyens les plus violents, c'est-à-dire de recourir au crime, même, pour entretenir leur prépondérance ; de sorte que, de temps en temps, un ou plusieurs individus mouraient, d'une manière terrifiante, soit parce qu'ils étaient soupçonnés de trahir la corporation ; soit parce qu'ils étaient un peu plus clairvoyants que les crédules aveugles ; soit même seulement parce qu'il fallait effrayer le public, et par conséquent qu'ils étaient des victimes choisies par le seul hasard. Ce que nous savons de l'antiquité, et ce que

nous voyons de nos jours encore dans les peuplades arctiques, nous donne la preuve de l'exactitude de cette opinion.

Sans aller consulter l'histoire des Perses, des Babyloniens, des Egyptiens, qui est, cependant, très fertile pour le cas qui nous occupe ici, disons que : pendant la domination romaine, ces assemblées mystérieuses de ces individus, considérés comme sorciers, prirent quelques fois des allures de grande orgueille; et généralement elles n'étaient pas défendues par le gouvernement, ce qui leur permettait de faire les choses les plus saisissantes pour l'esprit étonné du vulgaire crédule.

Dans quelques cas cependant, elles arrivèrent à jeter une telle perturbation dans la société, qu'il fallut réagir contre elles; l'exemple de ce qui se passa sous Domitien, à l'égard des fameux mystères de Bacchus, nous en donne un exemple.

Mais, avec le temps, le paganisme tomba, de chute en chute, dans un état de déconsidération tel, que la place se trouva préparée, pour ainsi dire, d'elle-même, pour l'établissement du christianisme. Celui-ci devint, on le sait, religion d'Etat, vers 314 ou 318, sous le règne de Constantin.

Lorsque le christianisme, devenu religion de l'Etat, prit une prépondérance marquée dans la société romaine, les réunions mystérieuses des anciens thaumaturges païens devinrent plus rares; elles furent bientôt regardées de mauvais œil; et enfin, elles furent poursuivies avec un soin et une célérité de plus en plus grands.

Tandis que d'un côté, l'autorité séculière pronait des dispositions pour les faire disparaître ; d'un autre côté, l'Église faisait intervenir l'idée : du Diable présidant à ces réunions pour en éloigner ses adeptes. Par ailleurs, les anciens collèges de prêtres pasteurs thaumaturges, diminuèrent de nombre, d'importance, de richesse ; et par conséquent, d'habileté à produire des prodiges.

Dans ces conditions, il arriva : que, peu à peu, leurs réunions nocturnes devinrent plus rares et finirent par disparaître, en réalité. Mais quelques lambeaux de : formules, de pratiques, ingestions, inhalations, onctions de substances narcotiques, etc., etc., capables de produire des hallucinations, restèrent dans le bagage de quelques-uns des descendants et des continuateurs des anciens thaumaturges. Et, jusqu'à nos jours encore, il en est resté quelques débris çà et là.

Ces vestiges, quoique devenus très imparfaits, ou dangereux, parce qu'ils sont employés par des mains ignorantes, ont servi, aïdés qu'ils étaient par le souvenir et la tradition des faits passés, plus ou moins altérés, en passant de bouche en bouche, à soutenir tout le gigantesque échafaudage : d'exagérations, d'erreurs et d'absurdités qu'on voit, dans l'histoire du Moyen-Age, et jusqu'au dix-septième siècle, faire les frais de toute la sorcellerie ; sorcellerie, qui a coûté tant d'existences à la population de la vieille Europe ; et qui en coûte, à l'heure actuelle encore, un grand nombre, dans l'Asie, l'Afrique, l'Amérique et l'Océanie.

Voilà, en somme l'explication bien simple de ces faits si extraordinaires de sabbat, dont nous trouvons

des relations très complexes dans l'histoire du Moyen-Age. Cette explication est si simple, que lorsqu'on songe aux milliers, aux millions de victimes que fit cette sorcellerie dans les siècles passés, on se demande si elle est bien l'expression de la réalité.

Mais, objectera-t-on, il y a dans ces histoires de sabbat des récits extraordinaires de faits tellement anormaux, qu'on se demande comment ils ont pu venir à la bouche des conteurs; on se refuse à croire que ce sont de pures inventions faites de toutes pièces. A cela, je répondrai : que ces faits extraordinaires, sont le résultat d'explications inexactes de manœuvres et de pratiques réelles. Et que, dans certains cas, l'emploi de certaines substances médicamenteuses ou toxiques a vraiment produit les faits qui, par leur altération, ont servi de base à ces récits invraisemblables.

Dans les écrits des anciens, il y a des erreurs tellement gigantesques et souvent si grossières, qu'on est disposé, *a priori*, à ne pas croire ce qu'ils affirment. Mais, en y réfléchissant, en faisant la part : de l'exagération, du *quiproquo*, de l'allégorie, etc., etc., on arrive assez souvent à trouver : des indications précises, au milieu d'une gangue de choses inexactes.

Or, en y regardant de près, nous voyons : que l'inhalation, la friction, l'ingestion de certaines substances médicamenteuses ou toxiques a pu produire des résultats capables de frapper d'étonnement et d'effroi ceux qui les constataient.

Hérodote nous apprend : que les anciens Scythes s'enivraient en respirant l'odeur de certaines graines

de chanvre jetés sur des pierres rongées au feu (liv. iv, ch. lxxv). Sans parler des fumours d'opium, disons que les fumours modernes de haschisch, qu'on rencontre en si grande quantité dans tout l'Orient, emploient, en réalité, une variante peu différente de ce procédé, et obtiennent les mêmes résultats.

Dans les hymnes orphiques, qui appartiennent à un antique rituel de cultes grecs disparus, il est question de parfums spéciaux pour l'invocation de chaque divinité; de sorte que, suivant qu'ils employaient telle ou telle substance, les prêtres des anciens Grecs dirigeaient, dans tel ou tel sens, l'imagination des crédules dévots en quête d'hallucinations pieuses.

Porphyre et Jamblique, disaient : qu'on disposait les enfants et les jeunes gens à la divination et aux communications avec la divinité (*Hallucinations*, ch. xx), par des invocations et des fumigations particulières.

Nous savons, par mille citations : que les devins de l'antiquité faisaient usage d'ingestions ou d'inhalations, qui produisaient sur leur organisme des effets puissants : d'ébriété, d'hallucinations, d'excitations.

On nous a appris que : dans l'antiquité et jusqu'à la fin du Moyen-Age, les individus qui voulaient avoir communication, soit avec la divinité, soit avec des morts; ou bien qui voulaient connaître l'avenir, allaient dans certains endroits déterminés : antres sacrés, sanctuaires, tombeaux des saints, etc., etc., et qu'après y avoir accompli certains rites, dans lesquels il y avait : des ingestions et des inhalations, ils y passaient la nuit,

c'est-à-dire : ils y dormaient ; et avaient des rêves en rapport avec l'objet de leur désir.

On affirme : que l'outour soule des graines de jusquiame produit une disposition à la colère et à la bataille ; d'autres végétaux ingérés ou inhalés surexcitent le sens gnosique ; plusieurs produisent des hallucinations de natures diverses, et portent sur telle ou telle partie de notre imagination. Par ailleurs, nous devons ajouter : qu'il est infiniment probable, que de nos jours, nous ignorons nombre d'actions physiologiques et toxiques, que les anciens thaumaturges connaissaient parfaitement, touchant l'action de certaines odeurs et de certaines substances ingérées.

Dans ces conditions, nous pouvons, avec assurance, penser : que dans l'antiquité, nombre d'individus, qui crurent fermement avoir assisté à des assemblées, à des drames, etc., etc., n'avaient été, en réalité, que le jouet d'hallucinations produites par des ingestions ou des inhalations habilement administrées par les féticheurs.

Pendant le Moyen-Age, ces ingestions et inhalations produisant des hallucinations, furent mises en œuvre d'une manière très remarquable. Ce que nous savons, par exemple, des Aschichins du vieux de la montagne, nous le démontre d'une manière péremptoire. D'ailleurs, les extases, les délires, les illusions des fumeurs actuels d'opium de tout l'Orient, et des fumeurs ou mangeurs de chanvre de l'Asie et de l'Afrique, nous renseignent à ce sujet. En effet, pour ne citer qu'un exemple entre mille, je rappellerai : que dans les cafés maures de toute l'Algérie, on voit à chaque pas, comme

Je l'ai vu mille fois, pour ma part, quelque Arabe (les *Thériaquis*) fumer, dans un coin d'un bouge fumeux, de l'opium ou du chanvre, ayant ou non ingéré, au préalable, une sorte de confiture appelée *maadjoum*, dans laquelle, entrent diverses substances narcotiques ou inébriantes. Ces malheureux, à l'air hébété, suivent, avec un rictus : de béate satisfaction, de joie, d'effroi ou de colère, sur la figure, tandis que leur corps reste dans l'attitude prostrée d'un endormi maladif, les allées et venues des clients du café, les variations de la musique des joueurs de guitare, de violon et de tambour de basque, qui n'ont, en réalité, rien d'harmonieux. Or, le lendemain, lorsqu'ils se réveillent de leur coma pénible, ils racontent : qu'ils ont assisté aux scènes les plus séduisantes ou les plus effrayantes, qu'ils ont accompli les actes les plus invraisemblables ; en un mot, leur délire, transformant, amplifiant et dénaturant les actes les plus ordinaires et les plus simples, dont ils ont été les témoins, leur fait croire fermement : à des prodiges que l'esprit des gens sensés ne peut se figurer.

Je pourrais parler aussi, de ce qui se fait d'analogue : en Turquie, en Perse, dans l'Inde, en Chine, au Japon ; mais ce serait la réédition de la même donnée, sous mille formes différentes. Aussi, me bornerai-je à dire : que si l'on mettait un de nos dévots dans les conditions de ces thériaquis, hantés qu'ils sont de l'idée du sabbat, des sorciers, etc., etc., ils croiraient fermement : avoir assisté à des assemblées mystérieuses, avoir vu et touché le Diable, etc., etc.

Je dirai, pour appuyer cette proposition, que ce que nous savons par les divers auteurs qui se sont occupés de la question, nous montre : que, non-seulement, pendant le Moyen-Age, mais encore presque jusqu'à l'époque contemporaine, des lambeaux de formules narcotiques, inébriantes, etc., etc., ont fait le fond des pratiques magiques de la sorcellerie.

En 1545, André Laguna, médecin du pape Jules III, se servait d'une drogue trouvée chez un sorcier, pour oindre une femme malade d'insomnie et probablement aussi d'hystérie; elle dormit pendant trente-six heures; et quand on parvint à la réveiller, elle affirma qu'on venait de la soustraire aux embrassements d'un jeune et vigoureux adorateur (LAGUNA, *Commentaire*, liv. LXXXVI, chap. IV).

Gassendi, voulant prouver, que les prétendus prodiges auxquels assistaient les sorciers, ne gisaient que dans leur imagination, chercha à imiter la composition des onctions magiques, en employant les solanées (jusquiame) et l'opium. Or, des paysans qu'il fit oindre de cette substance, s'endormirent; et affirmèrent, en se réveillant, qu'ils avaient assisté au sabbat (EUS. SALVERTE, t. II, p. 11).

Paolo Minucci, jurisconsulte florentin du dix-septième siècle, dans son commentaire sur le *Malmantile Racquistato* (cant. IV, ost. 76), nous fournit cette indication qui a une extrême importance, dans la question qui nous occupe ici : « On amène devant le magistrat de Florence, une femme accusée de sorcellerie, qui affirme qu'elle assistera au sabbat la nuit suivante, si

on la laisse rentrer chez elle, où elle pourra pratiquer son onction magique. Le juge y consent; et voilà que cette femme se frotte avec des drogues fétides, et tombe aussitôt dans un profond sommeil, dont rien ne peut la tirer. On l'attache sur son lit, on la garde à vue avec grand soin; et le lendemain matin, quand on parvient à la réveiller, elle raconte: qu'elle est allée au sabbat, en mêlant, dans son récit, les sensations douloureuses qu'elle avait ressenties, lorsque les agents de la Justice l'avaient: tirée, frappée, pincée, brûlée même, pour essayer de la réveiller. Ces divers sévices avaient été exercés sur elle, disait-elle, par des Diables et d'autres sorcières, pendant le sabbat auquel elle avait assisté. »

Eusébe Salverte, qui rapporte ce fait, en évoque deux absolument semblables dus, à Posta (*Mag. Natur.*, liv. II, ch. xxvi) et à Frommann (*Trait. de Fascin.*, p. 562 et suiv.) où, sous l'influence d'onctions spéciales, deux prétendues sorcières avaient fermement cru assister au sabbat, alors qu'on les avait vues dormir.

L'état de santé physique et morale des sorciers et de ceux qui ont cru voir les assemblées du sabbat, a son importance dans la question qui nous occupe; aussi devons-nous ne pas négliger de la signaler.

Eusébe Salverte, a fait remarquer: que le nombre des sorcières a toujours été infiniment plus grand que celui des sorciers (t. II, p. 13); et on peut en tirer la conclusion: que l'hystérie a été, sans doute, un des facteurs importants de cette particularité.

Enfin, il faut même faire intervenir la contagion de

l'imitation et de la crédulité, pour expliquer nombre de particularités touchant les sorciers en général ; et le sabbat en particulier.

Quoiqu'il en soit, toutes ces causes réunies aboutissent aux exagérations que l'histoire a eu à enregistrer ; et les aventures du sabbat ont eu, à certains moments et dans certains pays, une importance telle, que l'autorité religieuse et politique, dut s'en préoccuper ; et fut même parfois obligée d'employer des moyens violents pour lutter contre ses conséquences.

Avec le temps, la Société s'est ressaisie, peut-on dire, et les crédulités terrifiées, allèrent en s'atténuant. A mesure, parallèlement, les faits diminuèrent d'intensité et d'importance ; ce qui prouve bien la part très considérable qui revenait à l'imagination dans toutes ces affaires de sorciers.

Enfin, de chute en chute, d'amoindrissements en amoindrissements, la croyance aux sorciers, aux coureurs de sabbat, etc., etc., est arrivée, au point où nous la voyons aujourd'hui, c'est-à-dire : s'est cantonnée dans les superstitions des bonnes femmes. En même temps, les formules prétendues magiques étant transmises, par des gens de moins en moins instruits, dans l'art des préparations médicamenteuses que connaissaient les anciens initiés, pour produire des hallucinations, se sont réduites à des incantations puériles, autant que stériles en résultats matériels.

Les faits réels d'hallucinations, d'illusion des sens, etc., etc., qui étaient quelquefois constatés jadis, sont allés en diminuant, aussi, parce qu'on les a étudiés

scientifiquement, au lieu de les regarder seulement avec une terreur superstitieuse ; de sorte que sous l'influence de toutes ces conditions réunies, la crédulité va s'amointrissant, de plus en plus, de nos jours. C'est au point qu'on peut prévoir, presque, le moment où elle sera tellement réduite et dégradée, qu'il sera bien difficile de se figurer : qu'elle ait pu, dans les temps, tenir une place si considérable, dans les préoccupations de nos ancêtres.

XV

CONCLUSION

Nous sommes arrivés à la fin de cette longue étude sur les masques et sorciers ; et la conclusion qui s'en dégage tout d'abord, c'est : que la crédulité, j'allais dire la bêtise humaine, est infinie. La croyance du vulgaire : dans le pouvoir, qu'avaient quelques féticheurs, d'être en relation directe avec la divinité, a été l'origine de la superstition qui nous occupe.

. Le féticheur, ayant un si grand pouvoir aux yeux du vulgaire crédule, fut, généralement, plus craint qu'aimé, peut-on dire. On avait bien pour lui respect et prévenances ; on obéissait bien à ses injonctions ; mais, au fond, c'était la peur et non l'affection qui était le sentiment dominant du dévot à son égard.

Or, lorsque par le fait des migrations de peuplades

ou des déplacements d'individus, l'évolution de l'idée du surnaturel ont entraîné des transformations dans les cultes, les féticheurs de la nouvelle couche, souvent sinon toujours, hostiles à leurs prédécesseurs, qui, d'ailleurs, leur rendaient volontiers la pareille, dirent aux dévots : que ces prédécesseurs étaient en relation avec le mauvais principe de la divinité, tandis qu'eux-mêmes étaient plus en rapport avec le principe utile, et réellement puissant de cette divinité. De ce fait, l'idée, que : certains féticheurs sont des mauvaises gens, prit naissance.

On ne pouvait leur dénier leur savoir et leur puissance ; mais ce savoir et cette puissance furent considérés comme de mauvais aloi, par opposition au savoir et à la puissance des féticheurs en faveur dans le moment. La *persona grata* étant : le prêtre, l'autre devint : le sorcier.

Quoiqu'il en soit, ici, comme partout dans ce qui regarde les crédulités et les superstitions populaires, un certain nombre de faits physiques mal interprétés, ont servi de base à un gigantesque échafaudage d'erreurs et de fausses interprétations. Ces erreurs et ces fausses interprétations, s'additionnant, se multipliant, se mélangeant à l'infini, ont produit : les résultats les plus étranges, les plus imprévus, les plus invraisemblables même.

Le délire de l'esprit humain, touchant la croyance aux sorciers, va diminuant à mesure que les connaissances positives augmentent, et que le raisonnement s'épure au flambeau de l'observation et du bon sens.

Mais, combien ce délire de l'esprit est encore fréquent et généralisé ! Je l'ai rencontré, pour ma part, un nombre infini de fois, chez des personnes qui, par leur instruction, leur âge, leur position sociale, auraient dû être à l'abri de la superstition.

Je suis persuadé, que s'il était possible de dresser une statistique, on serait stupéfait, du chiffre élevé de crédules qu'elle indiquerait. Aussi, finirai-je ce chapitre en disant : que, tout amoindri qu'il soit relativement, le bilan des superstitions du populaire est encore immense à l'heure actuelle ; on peut même prédire : que bien des siècles s'écouleront, avant qu'il soit devenu insignifiant.

CHAPITRE II

Prodiges et Miracles

I
PRÉLIMINAIRES

Le jour où l'idée du surnaturel eut fait naître le féticheur, celui-ci, dans un but d'intérêt facile à comprendre, se mit à exploiter cette idée; et commença, ainsi, l'ère : des miracles, des prodiges, des prophéties, des incantations, etc., etc., qui devaient, si puissamment, aider les manifestations du culte, à travers les âges.

L'exploitation de l'idée du surnaturel par les féticheurs, a une importance tellement considérable dans l'histoire des superstitions et survivances, que nous devons nous y arrêter. Il nous faut, même, l'étudier avec d'assez nombreux développements, pour la mettre en lumière comme elle le mérite.

Tout-à-fait au début de cette exploitation de l'idée du surnaturel par les féticheurs, les connaissances

humaines étant très faibles et très imparfaites, les moyens employés furent grossiers et enfantins; ils en étaient réduits à interpréter en leur faveur les phénomènes naturels qui survenaient autour d'eux. Mais avec le temps, ces connaissances allant en s'élargissant, les habiles eurent à leur disposition des moyens plus variés et plus puissants pour frapper l'esprit du vulgaire, c'est-à-dire pour capter sa crédulité. Or, comme ces féliciteurs conservaient secrètement, avec soin, tout ce qui était découvert dans cet ordre d'idées, ils arrivèrent bientôt à posséder : des provisions de formules, de pratiques, etc., etc., inconnues du vulgaire, et dont nous nous faisons difficilement une idée.

II
 ANCIENNETÉ DES CRÉDULITÉS HUMAINES

Avant d'aller plus loin, il me faut étudier un détail qui, comme on va le voir, a son importance dans la question: *est-ce un ancien usage?*

A quelle date faut-il faire remonter certaines superstitions, certaines survivances, et certains trucs employés par les féliciteurs, pour faire croire aux naïfs : que le surnaturel intervenait dans les actes et les événements de notre pauvre humanité ?

Jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, les mythologues, malgré des travaux de détail extrêmement remar-

quables, n'ont pu arriver à envisager l'ensemble de l'idée du surnaturel et une manière satisfaisante, parce que dans l'obligation où ils étaient de se baser étroitement sur les indications de la Bible : Adam, le paradis terrestre, le déluge universel, etc., etc., pour ce qui est de l'histoire de l'humanité, leurs raisonnements étaient faussés dès le début.

La création de la Colombie, qu'on a appelée le Protistorique, a ouvert une voie nouvelle. Parvint-ils jamais penser qu'un lieu d'une révolution initiale de création, et l'existence d'un lieu, tirés par les yeux de ses habitants, la loi générale du progrès, c'est-à-dire la marche du simple au composé, de l'ignorance au savoir, n'a pas fait exception pour l'espèce humaine, l'idée du surnaturel s'est vue, au moins, éclaircie du jour tout nouveau, et singulièrement fécond.

Seulement, nombre de mythologues et d'hagiographes se sont encore laissés abuser longtemps, par une croyance capable d'opposer une barrière presque aussi grande que la première, au sujet de leurs études; je veux parler : de la date probable des plus anciennes manifestations de la civilisation; date que la Bible fait remonter à cinq mille ans, et que certains auteurs n'osent pas repousser, même en ce moment, au-delà de six ou huit mille.

Or, c'est une date infiniment plus éloignée qu'il faut prendre pour base. En effet, si, ainsi qu'on peut l'admettre, l'espèce humaine existe depuis deux cent quarante à deux cent cinquante mille ans; comme son intelligence a certainement commencé son évolution

parallèlement à celle de son corps, dès le jour de son apparition, c'est à des temps extrêmement reculés qu'il faut rattacher : certains détails de nos croyances, de nos habitudes et de nos superstitions.

D'ailleurs, quand on étudie la civilisation matérielle, morale et intellectuelle des Égyptiens, des Assyriens, etc., etc., c'est-à-dire des plus anciens peuples que nous connaissions, on voit qu'une distance considérable les séparait déjà de l'état de l'homme primitif, sous le rapport des connaissances de toute nature, des instruments, des animaux domestiques dont ils se servaient. Et si l'on compare certaines croyances, certaines superstitions de ces peuples avec les nôtres, on constate, si peu de progrès accompli en six mille ans, qu'on est logiquement porté à penser : que l'origine de ces croyances, de ces coutumes, de ces superstitions, remonte certainement beaucoup plus haut. Au lieu de : cinq à six mille ans, c'est un chiffre de : cent cinquante, deux cent mille ans, peut-être, qu'il faut admettre.

III

PRODIGES, MIRACLES ET ŒUVRES MAGIQUES

Toutes les fois qu'il est parlé du surnaturel, il est question : de prodiges, de miracles, d'œuvres magiques. Nous avons besoin de nous arrêter un instant sur ces mots, pour savoir ce que nous pouvons penser sur leur

compte. D'après la définition la plus généralement acceptée, le prodige est : un événement singulier que la nature produit, en paraissant s'éloigner de ses lois ordinaires.

Le miracle est : un prodige opéré par la divinité ou un mortel aimé de cette divinité.

L'œuvre magique est : un miracle opéré par l'esprit du mal ou un individu qui est en relation avec cet esprit du mal, le Diable, ou d'autres termes.

Il ne faut pas réfléchir longtemps pour voir : que cette définition est fautive ; et, qu'en somme, ces trois mots sont absolument synonymes. En effet, dans le cas qui nous occupe, le prodige n'intéresse ceux qui s'occupent du surnaturel, qu'au titre de manifestation de la volonté de la divinité ; et par conséquent, il ne diffère en rien du miracle.

Quant à l'œuvre magique, elle ne peut, de son côté, être différenciée convenablement du miracle ; car, ce qui est : miracle pour un musulman, est : œuvre magique pour un chrétien ; ce qui est : œuvre magique pour un chrétien, a été considéré comme : miracle de bon aloi par un païen, etc., etc.

Donc, pour pouvoir établir d'une manière positive, la différence qu'il y a entre : le miracle et l'œuvre magique, il faudrait d'abord savoir qu'elle est la vraie religion ; et nous savons : que tous les cultes ont la prétention de représenter cette vraie religion, sans avoir pu, jusqu'ici, clore le débat d'une manière assurée. Le chrétien affirme qu'il est dans le vrai, avec la même vigueur et la même persistance que le bouddhiste ou

le musulman ; le juif ne veut, en aucune manière le leur céder. Par conséquent, la question est et sera probablement toujours pendante, tant qu'il y aura des clergés et des dévots de sectes différentes.

Je considère donc les trois termes : prodige, miracle, œuvre magique, comme absolument synonymes ; et, pour ne blesser aucune foi, je me servais ordinairement du premier, maintenant que j'ai établi la parfaite similitude des trois.

S'est-il jamais produit un prodige, petit ou grand ? Telle est la question qu'une infinité de gens se sont posée, que je me suis posée, aussi, pour ma part, depuis bien longtemps. Or, après de nombreuses recherches, de longues réflexions, je suis arrivé à penser de la manière la plus formelle, que non, je vais essayer de fournir les raisons qui ont servi à établir mon opinion.

Quand on remonte par la pensée, au début de l'humanité, on constate que les prodiges ont été de moins en moins nombreux à mesure que les connaissances de nos ancêtres ont été plus étendues, et plus variées.

Au début, on voyait des prodiges à chaque instant, à chaque pas ; et, au fur et à mesure, des progrès de la civilisation, ils ont été de plus en plus rares. Ce qui avait été considéré d'abord comme prodige, rentrant dans la catégorie des faits les plus naturels.

Prenons quelques exemples, pour montrer l'exactitude de cette affirmation. Un orage, survenant dans un moment où le beau temps paraissait devoir être durable, a été considéré longtemps comme un prodige. Or, ceux qui consultent le baromètre, le voient souvent

laisser au milieu d'un calme atmosphérique très complet; ils peuvent prédire alors avec assurance, dans certains pays, qu'une horrible tempête surgira prochainement. Les progrès de la météorologie permettent de prévoir, dans bien des cas, ces perturbations plusieurs jours à l'avance; on peut préciser le moment où elles auront une précision minutieuse.

Quoiqu'il en soit, déjà, dès à présent, elles nous montrent de la manière la plus péremptoire: qu'il n'y a rien de prodigieux, mais au contraire, que ces orages sont tout simplement: le déroulement naturel et parfaitement régulier de phénomènes atmosphériques qui n'ont absolument rien de surnaturel.

Les éclipses, de leur côté, n'ont jamais été considérées par nos ancêtres recules, comme des prodiges incompréhensibles; on sait toutes les fables qui ont eu cours à leur sujet; et qui sont encore acceptées par nombre de peuplades arriérées contemporaines. Or, l'astronomie nous montre ces éclipses, comme des phénomènes absolument simples et naturels.

On comprend, sans difficulté, que je pourrais écrire ici de longues pages sur ce sujet. Qu'on songe, un instant, à ce que penserait un sauvage, des régions éloignées; et même un paysan ignorant de notre pays, qu'on mettrait tout-à-coup en présence: d'un chef-d'œuvre de mécanique, d'un résultat de combinaison chimique, d'une opération dépendant de la physique, etc., etc. On ne serait pas étonné de constater qu'il rapporte au surnaturel, des choses que la science montre comme parfaitement naturelles. // //

Or, si on ajoute aux faits paraissant extraordinaires aux ignorants, l'interprétation ou la mise en scène intéressée de celui qui veut abuser les crédules, on comprend : que la naïveté de ces ignorants puisse rapporter au surnaturel des choses parfaitement simples pour la science.

IV

POURQUOI LES CONNAISSANCES ACQUISES PAR LES FÉTICHEURS NE SE RÉPANDAIENT PAS, JADIS, AU FUR ET A MESURE, DANS LE DOMAINE PUBLIC

Aujourd'hui, nous avons quelque peine à comprendre, pourquoi les féticheurs réussirent si longtemps à abuser la masse des populations, parce que, dès qu'une découverte est faite, elle se répand dans le domaine public ; elle est analysée, expliquée et commentée par tout le monde ; et, par conséquent, ne s'entoure de rien de surnaturel. En y réfléchissant, on comprend bientôt qu'il n'en était pas ainsi dans les temps reculés ; en effet, les féticheurs cachaient, avec le soin le plus grand, leurs découvertes au vulgaire ; chaque groupe de féticheurs cachait, même, avec un soin plus jaloux, peut-être encore, ce qu'il savait aux autres groupes, afin de posséder des connaissances que personne autre n'avait.

C'est, qu'en effet, de la connaissance exclusive de

certains secrets, dépendait leur influence sur le vulgaire ignorant ; et, par conséquent, la source de leur richesse et de leur pouvoir ; aussi, s'entourèrent-ils, longtemps, de toutes les garanties possibles, pour conserver leur monopole : secret religieux enveloppant leur science, expressions figurées, allégories, paraboles, etc., etc., furent de mise pour : conserver ou transmettre aux adeptes, les connaissances de la corporation d'une manière incompréhensible pour le vulgaire.

Bien plus, lorsque ce vulgaire, toujours avide d'explications, interpréta d'une manière plus ou moins inexacte, les phénomènes qui frappaient ses sens et son imagination, les féticheurs durent le pousser davantage dans la voie de l'erreur, en lui suggérant eux-mêmes des interprétations erronées, dans lesquelles ils se complurent à faire intervenir le surnaturel, pour mieux abuser les ignorants.

V

POURQUOI L'HOMME S'EST-IL LAISSÉ ABUSER PAR LES FÉTICHEURS

Pour répondre à cette question, il suffit de songer, à ce que Fustel de Coulanges a dit, dans son livre si intéressant, *La Cité Antique* :

« Ce qui fait que pendant longtemps on n'a pas compris la raison d'être de certaines coutumes et de certaines institutions des peuples de l'antiquité, c'est qu'on

n'avait pas fait attention suffisamment que l'homme ne pense pas, aujourd'hui, comme il pensait il y a vingt ou quarante siècles. Observons, les Grecs du temps de Périclès, les Romains du temps de Cicéron; ils portent en eux-mêmes les marques authentiques et les vestiges certains des siècles les plus reculés. »

(*Loc. cit.*, p. 5). Pour se rendre plus facilement compte des naïvetés et des impossibilités qui ont constitué la religion des premiers hommes, c'est-à-dire de leur crédulité, les anthropologistes ont eu l'heureuse idée de prendre pour exemple, ce qu'on peut observer chez les enfants, qui, ne sachant pas encore faire la distinction entre les phénomènes objectifs et les phénomènes subjectifs; qui, en croyant à la réalité des illusions de leurs sens et de leurs rêves, considèrent, comme matériels et existant d'une manière absolument indiscutable, des détails qui sont une pure création de leur esprit.

La confusion que fait l'enfant entre le réel et l'imaginaire; les impressions du rêve qui le portent à croire à la présence réelle de gens et de choses éloignées; la confusion entre l'animé et l'inanimé, sous l'influence de laquelle, il prête aux choses les moins vivantes, le mouvement de la vie; les passions dont il est agité lui-même, ont pour résultat de lui faire anthropomorphiser ou zoomorphiser tous les éléments et les agents qui l'entourent. Cette disposition de son esprit lui fait: aimer, détester, craindre, implorer des êtres et des choses qui, en réalité, ne méritent pas ces manifestations passionnelles.

La religion qui, arrivée à une certaine période de son évolution, a joué si souvent un rôle considérable dans la vie des peuplades et des nations, a commencé chez les hommes, de la manière la plus humble ; elle n'a été, au début, que l'explication naïve, enfantine qui a traversé les siècles, en se transformant plus ou moins, souvent très peu ; elle est venue jusqu'à nous, sans que les inexactitudes, les possibilités, les absurdités même qui hantaient l'esprit de nos ancêtres aient été éliminées par la raison, dans ses longues pérégrinations à travers les âges, les pays et les peuplades.

VI

INFLUENCE DE LA MISE EN SCÈNE

La mise en scène a, de son côté, une importance considérable pour un grand nombre de choses de ce monde ; en conséquence, on comprend que pour ce qui est de l'action à exercer sur les masses, elle a dû jouer un rôle très grand. Aussi, comprenons-nous, *a priori*, que les féticheurs ont dû s'en préoccuper beaucoup. D'après mille indices que nous constatons, soit dans les cultes passés, soit dans les agissements contemporains, nous voyons que cette mise en scène n'a pas été négligée. On peut dire, avec assurance : qu'elle a été tellement poussée loin, et si bien étudiée,

qu'elle a fourni tout l'appoint qu'elle pouvait fournir à l'influence des féticheurs sur l'esprit des naïfs et des crédules.

VII

INFLUENCE DE LA PRÉPARATION DES INDIVIDUS

La préparation des individus est, également, un des éléments capitaux dans la question qui nous occupe, car, on peut dire : que si les individus sur l'esprit desquels les féticheurs voulaient agir n'avaient pas été préparés avec soin, il arriverait, trop souvent, que, découvrant le point défectueux du boniment imaginé pour frapper leur esprit, ils resteraient ou deviendraient incrédules.

De très bonne heure, donc, les féticheurs eurent soin de préparer les individus à subir leur influence. Ainsi : le jeûne, l'ivresse, l'absence du sommeil où les substances soporifiques, l'obscurité, l'intervention de toutes les ressources de l'art et de la science, de la parole, du mensonge, du crime même, ont servi à cette préparation. Ces moyens très divers, employés habilement suivant tel ou tel cas, l'ont produite parfois d'une manière extrêmement remarquable.

VIII

INFLUENCE DE L'IMAGINATION

L'imagination des crédules a joué, aussi, un rôle considérable, parfois, dans les faits considérés comme surnaturels. En effet, des individus qui, en vertu de leurs croyances animistes, prêtent une âme, une volonté, une vie à tout ce qui les entourait : arbres, pierres, objets inanimés, etc., etc., étaient déjà très disposés à croire aux interventions surnaturelles.

Si nous ajoutons à cette prédisposition, mille conditions qui ont pu intervenir, suivant les temps et les lieux, à savoir : la croyance aux récits merveilleux qui leur étaient faits; les influences extérieures comme : la musique, la nuit, l'isolement, la peur, la joie, la crainte, l'espérance, le désir, etc., etc.; certaines dispositions physiques, le jeûne, la veille prolongée, l'ingestion, l'inhalation, l'onction de certaines substances : excitantes, déprimantes, inébriantes, soporifiques, toxiques même. Si nous ajoutons encore à cela : les affections nerveuses qui pervertissent les sens ou l'intelligence de certains individus, nous comprenons facilement, combien, dans certaines circonstances, des choses parfaitement naturelles, en réalité, et de minime importance, le plus souvent, ont pu paraître : merveilleuses, surnaturelles et extrêmement impor-

tautes, capables d'entraîner la conviction la plus absolue.

On a tant écrit sur l'influence de ces causes dites morales, sur ce qu'on a appelé le magnétisme, l'hypnotisme, etc., etc., que l'on n'a pas besoin d'insister bien longuement pour faire admettre l'exactitude de cette proposition. Il n'y a d'ailleurs qu'à songer un instant, à toutes les assertions extraordinaires, prodigieuses, qu'on voit tous les jours de notre temps encore, formuler à ce sujet, pour comprendre que dans les temps jadis, et surtout dans un passé très-éloigné, l'imagination a pu faire ce qu'elle fait aujourd'hui encore.

On comprend sans peine : qu'un homme, aussi riche, aussi capital, dirait-on, que celui de l'imagination des crédules, devait être traité avec grand soin par les feticheurs ; et si, aujourd'hui, les agissements, les pratiques, les procédés des hypnotiseurs, et autres adeptes des sciences dites occultes, ne tiennent plus qu'une place relativement restreinte dans l'esprit du vulgaire crédule, il fut un temps, où des populations entières furent éblouies, excitées ou retenues, en un mot, furent dirigées par eux.

TENDANCE À L'IMITATION ET CONTAGION DE LA CRÉDULITÉ

Il est un défaut que nous ne devons pas oublier de mentionner, c'est la tendance à l'imitation que présen-

lent les hommes. Cette tendance est aussi générale que variée. Souffrances du trépan, de la rage, du choléra, les convulsions hystériques, etc., etc., et nous verrons, sans avoir besoin d'entrer dans de bien longs détails, que ce fut là, de tous les temps et dans tous les pays, un puissant élément de la prépondérance des féticheux.

Nous aurions de longues pages à écrire sur ce sujet, si nous voulions développer à part de notre proposition, toutes les preuves qu'on peut fournir, qu'il nous suffise de dire que l'histoire de toutes les épidémies de convulsions hystériques, d'extases, etc., etc., de l'antiquité et du Moyen-Âge, prouve l'influence de l'imagination sur la croyance aux interventions surnaturelles. La chose est d'ailleurs si connue, elle a été si bien étudiée par maints auteurs, qu'il nous aurait été de la signaler, sans avoir besoin d'insister plus longuement là-dessus.

X

CLASSIFICATION DES ÉLÉMENTS QUI SERVIRENT AUX FÉTICHEUX POUR L'EXPLOITATION DE L'IDÉE DU SURNATUREL

Les moyens employés par les féticheux pour l'exploitation de l'idée du surnaturel, ont été si nombreux et si variés, qu'il faut les classer et les catégoriser, lorsqu'on veut les passer en revue, sous peine de n'y voir qu'un amas confus et disparate de secrets que la mémoire la

plus riche ne pourrait conserver. Divers auteurs se sont occupés de cette classification ; je ne chercherai pas à les énumérer, ni à discuter leurs propositions ; je suivrai, dans cette étude, le plan adopté par un penseur du premier ordre, Eusèbe Salverte qui, sous le titre de *Sciences Occultes ou Essai sur la Magie, les Prestiges, les Miracles* (Paris, 1820), a écrit deux volumes extrêmement remarquables, dans lesquels je vais faire de nombreux et considérables emprunts.

Salverte, après avoir établi : que l'homme est naturellement crédule ; et que c'est en exploitant cette crédulité que les fâcheux ont établi leur prépondérance, après avoir défini le prodige et le miracle, et étudié certains détails touchant les allures et la manière d'agir des fâcheux, a rangé leurs moyens d'actions en catégories diverses, suivant que c'étaient :

1° Des phénomènes naturels présentés comme des manifestations de la divinité ;

2° Des merveilles ayant trait à la mécanique ;

3° L'acoustique ;

4° L'optique ;

5° L'hydraulique ;

6° Le feu ;

7° Les animaux ;

8° Les drogues en aliments ou en boissons ;

9° Les odeurs ;

10° L'imagination ;

11° La médecine ;

12° Les poisons ;

13° La stérilité de la terre ;

- 14° La météorologie;
- 15° La foudre;
- 16° Les substances phosphorescentes;
- 17° Les explosifs.

J'ajouterai une dix-huitième catégorie : l'interprétation habile d'un fait vrai en lui-même, qui est présenté comme un prodige.

Nous allons suivre Salvetti dans son étude sur les sciences dites occultes. Ai-je besoin de faire remarquer que ces divers moyens d'actions des fâcheux ne furent et ne sont pas, dans la pratique, séparés bien exactement comme ils le sont dans cette classification. En effet, se développant de pair et concurremment, les connaissances : en mécanique, acoustique, dioptrique, etc., etc., se sont prêtées un mutuel concours. De sorte qu'il est arrivé souvent : que c'était par un mélange de tous ces éléments, que les prodiges, capables de frapper vivement l'imagination des crédules, pouvaient être produits.

Mais pour présenter au lecteur, d'une manière suffisamment claire, l'histoire de cet abus de l'esprit des masses par les fâcheux, il était nécessaire d'établir dans mon exposition : des divisions factices, qui n'existent souvent pas dans l'accomplissement des faits.

XI

**PHÉNOMÈNES NATURELS PRÉSENTÉS COMME DES MANIFESTATIONS
DE LA DIVINITÉ**

Un des moyens les plus simples, et par conséquent les plus élémentaires, que les féticheurs purent employer, de très bonne heure, pour frapper d'une sainte terreur l'esprit des crédules, fut l'explication intéressée des événements et des phénomènes naturels qui étonnaient et étonnent le vulgaire. Ces événements et ces phénomènes naturels sont : si nombreux, si fréquents et si variés, qu'ils leur fournirent un canvas extrêmement riche, pour l'accroissement de leur influence.

Phénomènes sidéraux. - Dans le champ des phénomènes sidéraux, ne voyons-nous pas, tout le parti qu'ils pouvaient tirer de la pluie : qui tombait trop abondamment ou qui faisait défaut ; des orages ; des éclairs ; de la foudre ; des aérolithes ; des étoiles filantes ; des éclipses, etc., etc.

Même avant qu'ils eussent des connaissances suffisantes pour pouvoir prédire la venue de quelques-uns de ces phénomènes, il leur était facile de déclarer, lorsqu'un d'eux avait terrifié une population, que c'était : la manifestation du mécontentement, ou plus rarement de la satisfaction de la divinité. Et pour faire plus

hardement admettre cette affirmation. Ils rattachaient ce phénomène à : tel crime, tel oubli des devoirs pieux, telle habitude, telle tendance d'un ou de plusieurs individus, comme une rébellion de cause à effet. Avec un peu d'habitude, ils arriverent bientôt, à savoir présenter ces faits d'une manière suffisamment habile, pour les faire accepter sans discussion par les crédules. Puis, lorsque l'étude de l'astronomie leur eut, par exemple, permis de prédire les éclipses, on comprend qu'ils durent triompher facilement des doutes de quelques sceptiques.

Phénomènes terrestres. — Si nous cherchons les phénomènes terrestres qui ont pu frapper l'imagination de nos ancêtres, et servir de thème aux explications intéressées des fâcheurs, nous voyons qu'ils sont extrêmement nombreux. Un tremblement de terre ; un affaissement du sol ; l'engloutissement de telle ou telle prairie, ou la chute de telle portion de rochers ; certaines vapeurs s'exhalant d'une caverne ou de la terre, s'enflammant même au besoin ; telle source surgissant ou se tarissant ; telle inondation ; tel cataclysme ; et même, seulement, telle production de cryptogames, donnant aux plantes, à l'eau, aux graines, aux pierres, l'apparence du sang ou d'autres substances, etc., etc., étaient, on le comprend, de nature à émouvoir beaucoup les ignorants.

Pour ce qui est des colorations anormales qui peuvent se produire, citons cet exemple entre mille : Près de Tripoli, en Syrie, se trouve le petit fleuve l'Hybrahim-Nahr, qui s'appelait : l'Adonis, pendant l'antiquité,

et qui descend des pentes du Liban. Toutes les années, à un moment donné, le vent qui a desséché le sol d'une région avoisinante, jette une poussière érouse dans l'eau de ce fleuve, qui devient rouge, d'une manière remarquable. Les anciens étonnés de cet aspect ; et ne connaissant pas la cause réelle, très simple cependant, ne savaient à quoi l'attribuer. Ils pensèrent : que l'Adonis charriait, alors, du sang, au lieu d'eau véritable. Or, les sâcheurs syriens du culte d'Adonis répandirent la version que : c'était le sang d'Adonis, blessé mortellement par le sanglier que la jalousie de Jupiter avait envoyé contre lui. Avec le temps, cette fable intervint dans le rituel des fêtes annuelles qui étaient faites par eux. Et cette coloration qui n'avait rien que de très naturel, on le voit, devint un miracle, une manifestation surnaturelle.

Les Grecs s'approprièrent cette fable pour expliquer un phénomène analogue qui s'observait dans les environs du mont Ida. Tous les ans, le jour où Memnon, fils de Tithon et de l'Aurore, roi d'Égypte et d'Éthiopie, d'après les uns ; de Perse et de Suziane, d'après les autres, avait été tué par Achille, les dieux recueillaient le sang de la victime, et le jetaient dans le fleuve qui descend du mont Ida.

Ajoutons encore, qu'en Phrygie, il y avait une source qui coulait sur un terrain blanchâtre ; et qui, vue d'une certaine distance, avait l'apparence du lait, tandis qu'en réalité son eau était parfaitement limpide. Cette apparence suffit, pour faire dire : que c'était une source de lait ; et, comme la légende disait que c'était précisé-

ment en cet endroit, que Diane, sous la forme de la Lune, avait aimé Endymion, elle ajouta bientôt : que cette source n'était autre chose que : le lait de Diane.

Événements divers. — Enfin, si nous songeons à tout ce qui peut toucher les personnes : accouchements anormaux, naissances monstrueuses, maladies épidémiques ou personnelles, morts imprévues, abondance ou manque, soit des passages d'animaux utiles ou nuisibles, soit des récoltes qui servaient à la nourriture, etc., etc., nous voyons que le nombre et la variété de ces phénomènes naturels, présentés comme des miracles, sont vraiment infinis.

L'histoire contient de nombreux exemples, pour prouver l'exactitude de ma proposition ; mais en outre, la raison nous fait facilement comprendre tout le parti qui a pu être tiré de ces événements naturels, prévus ou non. Aujourd'hui, malgré les connaissances acquises qui expliquent, d'une manière si simple et si claire, ces éclipses, ces aérolithes, ces tempêtes, ces cataclysmes, ces fécondités et ces disettes, ces maladies, ces morts, etc., etc., nous voyons encore les bonnes âmes croire à l'intervention directe de la divinité dans leur production. Les peuplades entières sont encore terrorisées par ces phénomènes ; on conçoit, sans peine que, jadis, les féticheurs eurent beau jeu, pour exploiter ce filon de la crédulité publique.

XII

MÉTÉOROLOGIE

La météorologie a joué, depuis les temps les plus reculés, un rôle considérable dans l'influence exercée par les féticheurs sur les masses. En effet, du fait qu'il y a eu abondance ou rareté de la pluie; qu'on a subi ou été préservé d'un orage, les biens de la terre sont plus ou moins abondants dans telle ou telle contrée. Or, si pareil résultat se produit dans les pays vierges du travail de l'homme, on comprend que, lorsque le laboureur a confié ses semences à la terre, ces événements météorologiques prennent encore plus d'importance pour lui.

Celui qui lui prédit de la pluie ou de la sécheresse, devient, dans son esprit, par un raisonnement enfantin, qu'on comprend très bien, presque capable de garantir la terre des fléaux qui la menacent; ou, au contraire, assez puissant pour faire venir ces fléaux.

Il y avait incontestablement un grand intérêt à prévoir : les orages, les pluies, les sécheresses. Aussi, dès les premiers temps, les féticheurs se préoccupèrent de l'étude de la météorologie. Ils sont arrivés, en réalité, dans certains pays, à une perfection qui nous étonne aujourd'hui encore; et, par conséquent, qui a dû leur valoir une bonne part de leur prépondérance, dans les temps jadis.

Dans les chapitres où je m'occupe : des manœuvres qui font tomber la pluie, de la conjuration des orages, de la punition du fétiche, je suis entré dans des détails assez étendus pour pouvoir être très bréf ici. Je me bornerai, donc, à dire : que tous les clergés ont eu la prétention de réagir contre les éléments, et de diriger la météorologie à leur gré, grâce à des prières ; et surtout à une soumission absolue des populations au gré des désirs de la divinité. L'histoire de tous les pays est pleine de faits qui émanent de cet ordre d'idées.

Chez les Egyptiens, le songe : des vaches grasses et des vaches maigres, expliqué par Joseph n'est, en réalité, qu'une prédiction météorologique, faite par l'homme aimé de la divinité.

Moïse, Araon, Elisée, savaient appeler ou chasser un orage, pour montrer leur puissance surnaturelle.

En Grèce, il y avait des prêtres et des magiciens, qui savaient faire pleuvoir ou écarter les orages ; sans compter que Jupiter les foudroyait, quand il était mécontent d'eux.

Les flamines de Rome, les druides des Gaulois, les prêtres et magiciens de tous les peuples barbares, savaient agir sur les éléments ; et les prêtres chrétiens du temps de Grégoire de Tours, par exemple, excellaient dans ce genre d'exercice ; le livre, si curieux, de ce Père de l'Eglise, est rempli d'exemples cités pour le prouver.

En somme, les preuves sont si nombreuses, si variées, qu'il est inutile de nous arrêter plus longtemps sur ce détail. Nous pouvons donc admettre, sans

discussion, que la météorologie a fourni un appoint considérable aux féticheurs, pour l'exercice de leur influence.

XIII

ACTION DES PLANTES ET DES DROGUES

Les premiers hommes ont dû apprendre de bonne heure, par des accidents plus ou moins graves, l'action de quelques plantes, de quelques fruits, de quelques sucres, de quelques racines, de quelques graines, etc. Le *vulgum pecus* de la population fit une sélection sommaire entre : les substances propres à sa nourriture, et celles qui lui étaient nuisibles, pour utiliser les premières, et délaissier, avec soin, les autres. Il ne sut bientôt plus pourquoi cette sélection avait été faite, et il arriva : à ne pas se servir de telle ou telle plante, sachant, par ouï dire, qu'elle était mauvaise, mais sans savoir en quoi elle faisait du mal.

Les féticheurs, perpétuellement en quête des moyens d'assurer et d'accroître leur influence, n'eurent garde d'être aussi oublieux ; ils conservèrent la notion des accidents produits ; et, de cette manière, arrivèrent à savoir : que telle substance était excitante, telle autre soporifique, celle-ci inébrillante, celle-là mortellement toxique, etc., etc.

Il est infiniment probable même que, quand ces

féticheurs furent organisés en agrégations suffisamment étendues et assez puissantes, leurs connaissances acquirent une étendue et une précision très remarquables; elles leur fournirent, sans peine, des moyens d'action extrêmement énergiques.

Ce que nous voyons aujourd'hui se passer chez les peuplades sauvages, où les féticheurs savent agir si puissamment sur l'esprit du vulgaire, nous porte à déduire : que leur action fut considérable chez nos ancêtres.

Aujourd'hui, l'action des opiacés, des solanées surtout, n'a plus rien qui nous étonne; nous savons : que les rêves délicieux ou terrifiants, que ces substances provoquent, ne sont que le résultat parfaitement naturel de leur ingestion. Nous sommes pris de pitié vis-à-vis des morphiomanes, des thériakis, des fumeurs d'opium ou de chanvre, des mangeurs de haschisch, etc., etc.; mais combien grande dut être l'impression produite par ces drogues, au temps où nos ancêtres ignoraient la relation de cause à effet, touchant l'emploi de ces substances.

L'antiquité est pleine du récit des moyens employés, dans l'ordre d'idées qui nous occupe; les enchantements de Médée, de Circé, d'une infinité de thaumaturges de la Babylonie, de la Perse, de la Judée, de l'Égypte, de l'Inde, des Scythes, des Celtes et autres barbares, nous renseignent parfaitement à ce sujet.

Enfin, l'importance qu'eut, pendant le Moyen-Age, le fameux Vieux de la montagne, achève de nous fixer à ce sujet; et je n'ai pas besoin d'insister plus longuement,

pour convaincre le lecteur, de l'exactitude de ma proposition.

Sans entrer dans des détails qui nous retiendraient trop longtemps; et qui, d'ailleurs, sont tellement bien connus et acquis au débat aujourd'hui, qu'ils ne présenteraient aucun intérêt pour le lecteur, nous pouvons formuler la proposition suivante, avec l'assurance qu'elle est l'expression de la vérité.

Les féticheurs connaissant l'action excitante ou déprimante de diverses substances, les firent servir de bonne heure à leur influence; et agirent très fortement sur l'esprit du vulgaire, grâce à elles; qu'elles fussent, isolées, ou mêlées à d'autres moyens. Grâce à ces substances médicamenteuses ou toxiques, ils produisirent des phénomènes qui furent admis comme : surnaturels, comme la manifestation de la volonté de la divinité, alors que ce n'était, en réalité, que la production de phénomènes rationnels, dont la physiologie nous donne l'explication, de la manière la plus naturelle et la plus matérielle du monde.

XIV

MÉDECINE

De son côté, la médecine apporta, dès son origine, un puissant appoint à l'influence des féticheurs. On comprend, sans peine, qu'avec les maux nombreux, variés,

pour ainsi dire incessants, qui atteignent un grand nombre d'hommes, à toutes les époques de leur vie, celui qui rend la santé ou qui donne un bon conseil pour soulager une douleur est considéré volontiers de bon œil.

Aussi, ne sommes-nous pas étonnés d'entendre affirmer par des auteurs, très sérieux : que la médecine est née dans les temples; et qu'elle fut considérée, longtemps, comme une émanation de la divinité, par les poètes anciens; ce qui veut dire : qu'elle a été, primitivement, le domaine des féticheurs; et que ses résultats ont été considérés d'abord comme de véritables miracles.

Si, dans des Sociétés relativement avancées; et à des époques où la richesse de quelques-unes était immense, dans le monde grec et romain, par exemple, la profession médicale a été exercée, quelques fois par des esclaves, dans le plus grand nombre des agglomérations humaines, les médecins ont été très considérés; ils ont été même des dieux, dans certains pays et à certaines époques. Esculape était un dieu; les prêtres de ce dieu : les Asclépiades, étaient des médecins.

La science de Médée, n'était, en somme, que la connaissance de diverses formules thérapeutiques ou toxiques. Angitia, sœur de Circé, délivra l'Italie des maladies qui la décimaient; et fut mise au rang des divinités. Je pourrais citer cent exemples : de dieux et déesses de l'antiquité guérissant, d'une manière merveilleuse, leurs dévots. Or, une partie de leur puissance

curative était déléguée par eux à leurs prêtres qui, en leur qualité de ministres de la divinité, étaient les dispensateurs de leurs faveurs.

A l'époque du siège de Troie, les fils des dieux et les héros connaissaient seuls, les secrets de la médecine et de la chirurgie.

D'autre part, nous savons que les temples antiques possédaient, souvent, des sources merveilleuses pour la guérison de certaines maladies. Les prêtres savaient conseiller aux dévots : des pratiques qui étaient, en réalité, des choses de la médecine et de la chirurgie. Pour n'en citer qu'un exemple, disons : que lorsque les anciens Grecs allaient implorer les nymphes du fleuve sulfureux Anigrus, ils faisaient des frictions, en même temps que des sacrifices, sur le bord de ce cours d'eau, qu'ils traversaient ensuite à la nage ; et que les prêtres du lieu dirigeaient ces opérations, d'après un rituel qui n'était, en somme, qu'une véritable thérapeutique.

Dans les autres pays, nous voyons, partout, les médecins avoir une puissance surnaturelle, et toucher à la divinité. Quand Elisée guérit Naaman d'une maladie de peau, en lui faisant faire pendant sept jours des pratiques pieuses, suivies d'un bain sur les bords du Jourdain, dont l'eau est sulfureuse en certains endroits, il ne fit, en réalité, que le traiter médicalement.

L'histoire sainte est pleine de faits, dans lesquels la divinité : envoie des maladies, ou les fait guérir miraculeusement, par des individus qui la touchent de près ; Moïse, Tobie, entre mille autres, peuvent être cités comme exemples, à l'appui de cette affirmation.

Dans la vieille Arménie, les Thèves ou Haratoz étaient des êtres surnaturels (*Mém. sur l'Antiquité*, t. II, p. 301) qui : ressuscitaient, disait-on, les héros morts au combat, en suçant leurs blessures; et les prêtres de diverses divinités savaient guérir les malades d'une manière merveilleuse.

De leur côté, les vierges scandinaves possédaient des connaissances magiques de médecine et de chirurgie; les prêtresses de Sona guérissaient les maladies réputées incurables par les autres; les druides, comme d'ailleurs tous les prêtres scythas, etc., etc., pratiquaient la médecine; ils devaient, à cela, une partie de leur prépondérance sur le peuple.

Chez les sauvages de l'Amérique du Nord, les fonctions de prêtre, de magicien et de médecin, étaient exercées par les mêmes individus, jusqu'à la conquête du pays par les Européens. Au Mexique, les prêtres étaient médecins; même chose à dire pour l'Amérique du Sud; et, de nos jours encore, dans toutes les parties du monde dit : civilisé, on voit les prêtres être consultés pour les maladies, avec une confiance aveugle. Nous savons, aussi, que dans les peuplades arriérées de tous les continents, la séparation entre les fonctions de prêtre et de médecin n'existe pas, ou est très vague et très indécise.

D'ailleurs, ne savons-nous pas que les médecins chrétiens appartenrent longtemps au clergé. Les professeurs de l'école de médecine de Paris étaient jadis des clercs. Ce n'est même qu'en 1542, que le légat du pape leur permit de se marier.

Ajoutons que l'habitude de mêler le surnaturel à la thérapeutique est conservée jusqu'à nos jours. Nous pouvons, pour appuyer cette proposition, citer : le clou de la vraie croix (*Toscane*) et la clé de saint Hubert (*Nord de la France*), qui guérissaient les moraves des chiens enragés, lorsqu'on les appliquait, rougis au feu, sur les plaies.

Tous les jours, enfin, on entend parler de miracles thérapeutiques les plus éblouissants pour les dévots. Or, si la divinité a pareille puissance, une partie, au moins, de cette puissance est déléguée, par elle, à ses ministres.

XV

POISONS AVEC, OU EN DEHORS, DE L'EXERCICE DE LA MÉDECINE

A côté de l'usage des substances excitantes, soporifiques ou inébriantes, etc., etc., employées par les féticheurs, il faut placer celui des poisons qui, souvent, ne différaient des précédentes, que par une dose un peu plus élevée.

Il est incontestable, que les agents toxiques ont été connus par les féticheurs, en même temps que les agents de guérison ; et il est absolument hors de doute, que les empoisonnements ont été, de bonne heure, un de leurs moyens d'action.

C'était, en effet, la sanction matérielle la plus saisissante qu'ils pouvaient donner, à l'appui de leurs affir-

mations pour frapper l'esprit du vulgaire. L'antiquité est pleine, dans ses légendes et dans son histoire, de faits, qui démontrent l'exactitude de ma proposition. Et, ce qui se passe de nos jours dans toutes les peuplades arriérées, est de nature à ne laisser aucun doute sur ce sujet.

D'ailleurs même, dans les pays les plus civilisés, sommes-nous certains, que de nos jours encore, la politique n'utilise pas les connaissances toxicologiques, pour renouveler, sous forme de : hasards, ce que les féticheurs d'autan faisaient, avec l'étiquette de l'intervention des puissances surnaturelles ?

Dans nombre de cas, le poison a fait à lui seul tous les frais des sortilèges ; ce fait, connu déjà des anciens, a été constaté d'une manière plus ou moins claire, mais dans tous les cas : très remarquable pour l'observateur, dans tous les temps.

C'est ainsi, par exemple, pour ne citer qu'un cas entre plusieurs milliers, que, quand on nous raconte : que le territoire de Sycione était désolé par les loups ; que l'oracle consulté sur cette calamité, prescrivit aux habitants : de prendre l'écorce d'un arbre, qu'il indiqua aux prêtres, et de la mêler à des morceaux de chair ; enfin, que les loups, mangeant cette préparation, moururent aussitôt (PAUSANIAS, *Corinthe*, ch. IX), nous pouvons penser qu'il s'agit de substances toxiques.

L'emploi du poison sur les bêtes et sur les gens, se trouve à chaque pas dans l'histoire de tous les pays. Si on faisait un tableau de la profession des empoi-

sonneurs, par pays et par époques, on verrait : que dans l'antiquité, les féticheurs de tous les cultes faisaient, ce que font aujourd'hui les féticheurs des peuplades sauvages ou barbares.

Citons, à titre de digression, le fait particulier suivant, qui semble étranger à notre sujet et qui, cependant, s'y rattache : En 1680, des bergers de Brie, perdirent tout-à-coup un grand nombre de bestiaux sur lesquels d'autres bergers avaient jeté de l'eau bénite, et récité des paroles magiques. Les délinquants, poursuivis comme sorciers, furent convaincus : d'avoir, purement et simplement, empoisonné les bêtes avec de l'arsenic (SALVERTE, t. II, p. 21).

Salverte (t. II, p. 18) explique d'une manière très rationnelle, pourquoi les bergers sont si souvent accusés de sorcellerie. En effet, leur vie isolée les oblige souvent à être : les médecins et les chirurgiens de leurs troupeaux : de sorte que, depuis un très long temps, l'expérience, comme la tradition orale, leur ont enseigné nombre de formules et de pratiques capables de guérir certaines maladies. Par le fait de leurs connaissances, toutes sommaires quelles soient, en médecine, ils ont, maintes fois, l'occasion de donner aux malades qui les consultent, des conseils qui leur ont fait prêter une science, considérée volontiers comme infinie, par la crédulité du vulgaire. Et, par une pente très naturelle à la logique enfantine des masses, cette science est regardée volontiers par nombre de crédules comme tenant du surnaturel.

On comprend par cette explication, comment les

peuples de jadis, et même d'aujourd'hui, faisant un raisonnement analogue pour les féticheurs, sont arrivés à avoir la même opinion à leur égard.

XVI

ODEURS

L'action qu'exercent les odeurs sur l'organisme n'a pas été un des moindres moyens employés par les féticheurs, pour frapper l'esprit du vulgaire. Aussi, de très bonne heure, sans doute, leur attention fut portée sur l'influence que pouvaient exercer ces odeurs. Il suffisait de voir l'effet que produisaient les émanations d'une fleur sur certains papillons; celles d'une femelle sur un mâle. L'attraction ou la répulsion qui étaient la conséquence de cette émission des odeurs, furent connues ainsi par eux; et devinrent, sans doute, le point de départ de diverses recherches.

Le *Dictionnaire Encyclopédique de Médecine* qui a été publié dans le premier quart de ce siècle, rapporte une anecdote que je cède au désir de rapporter ici (Article *Jusquiame*) : Deux époux, parfaitement unis jusque là, ne pouvaient travailler, pendant quelque temps, dans une certaine pièce de leur demeure, sans se disputer, et même arriver jusqu'à se battre. On ne savait à quoi attribuer ce phénomène étrange, qui causait leur désespoir, lorsqu'on découvrit un paquet

considérable de graines de jusquiame, placé près d'un poêle ; on le fit disparaître et les disputes cessèrent, aussitôt, comme par enchantement (SALVERTI, t. II, p. 4).

Par cet exemple, cité entre cent, aussi extraordinaires, dont on trouve la relation, ça et là, nous pouvons juger de l'influence que peuvent exercer les odeurs ; et il nous suffit de songer à l'action, soit sur l'homme, soit sur les animaux, de l'éther, du chloroforme, du protoxyde d'azote, de l'oxyde de carbone, du musc, de l'assa fœtida, de la rue, etc., etc., pour que le lecteur soit fixé sur l'importance de ce moyen d'action sur les organismes animaux et humains.

Les Babyloniens, les Perses, les Grecs, les Romains, les Scythes, les Américains eux-mêmes, ont connu l'influence de ces odeurs. Hérodote, déjà, nous parlait du chanvre, dont les Scythes respiraient l'odeur, pour s'enivrer et avoir des visions (liv. IV, ch. LXXV). D'ailleurs, l'histoire de l'antiquité contient un grand nombre de faits, présentés comme extraordinaires, et que l'action des odeurs explique de la manière la plus simple : Depuis les chiens qui fuyaient les environs du temple d'Hercule, à cause de l'odeur de la massue du héros, jusqu'aux frénésies des incantations, etc., etc., des sorciers ; il y a une gamme extrêmement variée, que je ne passerai pas en revue, ici, parce qu'elle est trop connue de tous.

Les fumeurs d'opium, de haschisch, de tabac sont des exemples que nous pourrions citer, aussi, dans l'ordre d'idées qui nous occupe, si la moindre hésitation restait

dans l'esprit ; mais la conviction du lecteur, est certainement, trop bien établie, pour que cela soit nécessaire.

Quoi qu'il en soit, nous pouvons penser, dans le cas où nous sommes placés ici : que les féticheurs des temps très reculés, étudiant l'action des odeurs sur l'organisme, sont arrivés, peu à peu, à posséder des secrets plus ou moins extraordinaires ; ils ont pu, ainsi, en perfectionnant leurs connaissances, et en employant l'action de ces odeurs isolément, ou en la combinant avec celle d'autres agents, exercer une action qui n'est pas tarie encore. Songeons, un instant, à ce qui se passe de nos jours, dans les sanctuaires, non seulement chez les peuples plus ou moins arriérés, mais encore chez les chrétiens, les mahométans, les bouddhistes : encens, benjoin, myrrhe, etc., etc., et nous comprenons que ces odeurs sont encore de mise dans bien des cas.

XVII

ANIMAUX

Dans le chapitre troisième du tome premier, je me suis longuement occupé, sous le titre « des bêtes dévotes », de l'impression que produisit, dans divers pays et à certaines époques, l'appivoisement et la domestication de certains animaux. J'y renvoie le lecteur ; et puis être extrêmement bref là-dessus, en ce moment ;

car, après ce que j'ai dit, on comprend sans peine, que cette influence sur les animaux a pu être un puissant moyen d'action employé par les féticheurs sur l'esprit de la masse ignorante.

A en juger par les choses extraordinaires que font faire aujourd'hui certains dompteurs et des bateleurs de bas étage, on se figure : combien l'effet produit dut être grand, en quelques circonstances. On admet, sans peine, que beaucoup de peuplades d'antan, aient pu, de très bonne foi, admettre, comme surnaturels, des agissements qui n'étaient, en réalité, qu'un effet de l'éducation de la bête, par un féticheur patient et habile.

XVIII

UTILISATION DE L'ACOUSTIQUE

L'acoustique était un puissant moyen que les féticheurs avaient à leur disposition, pour agir sur les crédules ignorants. Entendre un bruit insolite ; et surtout : des paroles intelligibles prononcées au moment où il semble naturel que le silence dût régner ; ou bien, entendre ces paroles, quand on a adressé une demande, dans des conditions d'isolement, ou en s'adressant à des objets qui ne parlent et n'émettent aucun bruit en temps ordinaire, est vraiment un phénomène assez saisissant, pour frapper d'étonnement celui qui ne

connaît pas le mécanisme mis en œuvre. Dans ces conditions, il était facile à l'aide de certains bruits produits habilement, de faire croire à l'intervention du surnaturel dans les actes de notre existence.

L'acoustique a donc fourni : des prodiges et des miracles variés, à ceux qui ont voulu abuser le vulgaire. Ici, la ventriloquie, là les animaux parlants ; plus loin, certaines dispositions des locaux transmettant le son de telle manière, que : des statues, des pierres, les objets les plus divers, le vide lui-même, ont pu résonner, et faire croire aux crédules dévots, que : la divinité leur manifestait ses désirs, d'une manière aussi claire que péremptoire.

La ventriloquie, qui ne sert guère plus aujourd'hui qu'à amuser les badauds dans les foires, a joué certainement un rôle important dans l'histoire des moyens employés par les féticheurs pour capter la confiance des crédules.

La devineresse d'Aïn-d'Or, faisant répondre l'ombre de Samuel aux questions que lui adressait Saül ; les Pytho-nisses ; les chênes de Dodone ; le fleuve Hesus, rendant le salut à Pythagore (*Iamblich vita*, PYTH., cap. xxviii) ; l'arbre de la Haute-Egypte, parlant devant Apollonius de Thyane (*Philost., Vit Appol.*, liv. vi, ch. v), peuvent être cités à l'appui de mon affirmation.

De nos jours encore, chez cent peuplades arriérées de l'Asie, de l'Afrique, de l'Océanie, la ventriloquie a une importance que nous ne lui connaissons à peu près plus dans le monde civilisé. Cette particularité

nous montre l'influence qu'elle a pu avoir chez nos premiers parents.

Les animaux qui parlent n'excitent chez nous aucune surprise, aujourd'hui ; mais on comprend combien celui, qui a entendu, pour la première fois, un perroquet, une pie, etc., etc., parler d'une manière intelligible, a dû être stupéfait. Or, les féticheurs n'ont certainement pas négligé d'employer un moyen aussi saisissant, pour agir sur l'esprit des naïfs.

L'écho, de son côté est, dans quelques circonstances, assez saisissant, pour n'avoir pas été négligé par ceux qui étaient en quête de moyens propres à frapper l'esprit du vulgaire ; mille bruits naturels ou provoqués, ont été utilisés, on le comprend.

Nous savons enfin, que, par certaines dispositions, soit naturelles, soit fortuites, le son peut se transmettre dans des conditions très extraordinaires. Pour ne citer qu'un fait, rappelons que dans l'église cathédrale d'Agrigente, en Sicile, une personne placée contre le mur de la porte d'entrée, peut converser avec une autre, placée au fond de la nef, derrière le maître-autel, sans que celles qui sont placées dans l'intervalle entendent le moindre bruit. Or, ce phénomène, qui se présente dans mille endroits, a dû assurément être utilisé.

Par ailleurs, dans les temples de la Grèce, de l'Égypte, de la Babylonie, etc., etc., on voit des vestiges de couloirs, de tuyaux, etc., etc., qui montrent : que les prêtres d'antan ont parlé aux fidèles, dans des conditions qui leur faisaient croire : que la statue leur formulait sa pensée.

Beaucoup, des diverses grottes où se rendaient les oracles, n'agissaient sur le sens des crédules que de cette manière. Les pierres, les statues parlantes, les Androïdes, les têtes qui parlaient ou répondaient, etc., etc., en un mot, tous les prodiges de cette catégorie, qui ont frappé si vivement l'esprit de nos ancêtres, n'émettaient assurément des sons, que grâce à des dispositions d'acoustique ignorées du public, et exploitées par les féticheurs.

XIX

UTILISATION DE L'OPTIQUE

L'optique pouvait fournir aux féticheurs des moyens puissants et variés pour agir sur les crédules; et pour faire croire aux ignorants : que la divinité manifestait sa volonté, d'une manière saisissante autant qu'indiscutable.

Représentons-nous un moment, l'étonnement qu'éprouve un individu venu des champs, ou un sauvage transporté tout-à-coup dans un diorama, ou bien, dans un théâtre, où, comme le Châtelet de Paris, on joue des pièces dites : féeries; alors, nous comprenons facilement, que les féticheurs d'antan, s'ils possédaient des moyens d'action analogues, ont pu facilement abuser un grand nombre de populations.

Les ombres chinoises, les fantasmagories qui sont

aujourd'hui tombées dans le domaine de la physique amusante, et qui ont fait la fortune de certains bateleurs, sont des choses assez faciles à produire, pour que les féticheurs, lorsqu'ils en ont eu connaissance, les aient étudiées et, une fois lancés dans le sillon, les chercheurs d'antan firent, certainement, progresser cette branche des connaissances humaines.

La reproduction de l'image par une nappe d'eau tranquille, mit sur la voie du miroir ; l'ombre projetée par un corps éclairé, fut une révélation, à son tour, pour quelques investigateurs qui arrivèrent, de découvertes en découvertes, au diorama, au télescope, en un mot : à tout ce que l'optique peut fournir de procédés et de machines.

Or, il paraît infiniment probable que les anciens ont eu, de très bonne heure, dans cet ordre d'idées, des connaissances plus étendues que ce que nous sommes disposés à le penser *a priori*. Ce que nous ont transmis les auteurs de l'antiquité touchant : le miroir d'Archimède, la tour d'Alexandrie qui montrait les vaisseaux bien avant que les yeux ne pussent les distinguer, tendent à le prouver. Or, comme les connaissances des féticheurs étaient tenues absolument secrètes, on peut admettre, sans difficulté, que le vulgaire fut émerveillé mille fois, par des images, que ses yeux abusés prirent pour la réalité.

Les apparitions, les évocations de morts, la vue de sites enchantés ou effrayants, de scènes admirables ou terribles, de feux, d'animaux, les transformations subites d'un individu en bête et vice-versa, entrèrent peu à

peu dans l'arsenal de certains féticheurs. Il est probable que : l'évocation de l'ombre de Saül par Saül chez la sorcière d'Aïn-d'Or, que les changements merveilleux de forme de Protée, que les voyages d'Orphée, d'Ulysse, etc., etc., aux enfers et aux Champs-Élysées, ne furent : que des représentations données par des habiles, à des crédules abusés.

Si nous ajoutons aux illusions que peut produire parfois l'emploi de l'optique, l'appoint que peuvent leur prêter les autres parties des connaissances humaines : mécanique, acoustique, hydraulique, etc., etc.; si nous faisons entrer, aussi en ligne de compte, la mise en scène et la préparation des individus, nous comprenons que les résultats les plus extraordinaires aient pu être atteints. Par conséquent, que, non-seulement le Vieux de la montagne ait pu fanatiser de très nombreux adeptes; mais encore que les thaumaturges aient pu abuser le vulgaire, et même les hommes les plus élevés en position et en intelligence, à certains moments de l'histoire de l'humanité.

XX

MÉCANIQUE

En étudiant et commentant les phénomènes naturels qui frappaient l'esprit des masses ou des individus en particulier, les féticheurs eurent, au début de la

civilisation, un puissant moyen d'action sur les crédules ; mais plus tard, dans leur recherche de tout ce qui pouvait augmenter leur prestige et leur prépondérance, ils durent bientôt utiliser : tout ce que l'emploi de la mécanique, de l'acoustique, de la lumière, etc., etc., pouvaient leur fournir d'éléments. Ils atteignirent, dans ces pratiques habilement combinées, le but qu'ils se proposaient, d'une manière telle que, pendant de nombreux siècles, ils ont régi la société tout entière dans presque tous les pays du monde. Nous pouvons même ajouter : que, de nos jours encore, ils exercent, sur les destinées des hommes et même des peuples, grâce à l'emploi de maints moyens mécaniques, une action extrêmement puissante.

Le premier emploi de la mécanique dans l'arsenal des féticheurs, a dû être vraisemblablement : la prestidigitation et l'escamotage. Les tours de passe-passe qui sont tombés, de nos jours, dans le domaine des bateleurs, furent, au début, un des moyens employés pour frapper l'imagination du vulgaire.

On comprend, en voyant de nos jours l'étonnement de quelques gens simples devant les boniments de faiseurs de physique amusante, combien les premiers hommes durent être étonnés, en voyant disparaître un objet qu'on avait placé dans un endroit, d'où il leur paraissait impossible qu'il fût enlevé subrepticement. Les tours de Bosco, de Robert Houdin, des frères Davénport, ont produit assez d'émotion pendant le dix-neuvième siècle, dans des milieux aussi éclairés : que la population de Paris, de Londres, de New-York, etc.,

etc., pour qu'il soit facile de se représenter l'émotion, que des moyens analogues, ont pu produire dans les populations primitives.

A côté de cette prestidigitation viennent se placer des moyens plus compliqués et plus saisissants, encore, pour l'imagination des ignorants. Mille machines, depuis les planchers mouvants dont on voit les vestiges dans certains temples de l'antiquité; les sièges mobiles qui se rendaient d'eux-mêmes à la place que leur désignait le supérieur de l'assemblée des Brahmanes (Apollonius de Thyane); l'orifice de la grotte de Trophonius qui paraissait, au vulgaire, trop étroit pour livrer passage à un homme, et qui avait la propriété de s'élargir miraculeusement pour donner passage à ceux qui voulaient tenter l'épreuve, pour se rétrécir ensuite à ses dimensions primitives; jusqu'aux automates, statues d'hommes ou d'animaux qui remuaient, se mouvaient, etc., etc., d'une manière surnaturelle (Pausanias, Hérodote, Diodore de Sicile, etc., etc.), nous voyons une gamme très étendue de moyens d'action, capables de faire croire aux crédules, stupéfaits que : la divinité manifestait sa volonté, en animant momentanément, des objets matériels qui, pouvaient ainsi faire, à un moment donné, ce qui paraissait impossible de prime abord.

Se figure-t-on, la stupéfaction des dévots ignorants, le jour où un féticheur qui avait appris en secret, l'action du levier, par exemple, vint leur dire : voilà une pierre de grosse dimension; que le plus fort d'entre vous essaie de la remuer. Les dimensions de ce caillou étaient telles, que personne ne put la mouvoir; et par

conséquent on crut dans l'assemblée qu'il était impossible à une force humaine de la changer de place. Mais le féticheur, agissant sur le levier, dont tout le monde ignorait le mécanisme, parvint à soulever, faire tourner, progresser, etc., etc., la pierre. Certainement chacun le crut aveuglément, quand il prétendit : que c'était grâce à l'intervention de la divinité, qu'il avait obtenu ce résultat.

Les pierres branlantes, parfois énormes, qu'on signale dans une infinité de pays ; et qui, grâce à un petit fêtu qui les cale, sont immobiles ; tandis qu'en enlevant la cale on les fait remuer, ont servi assurément aux féticheurs d'antan : à manifester la volonté de la divinité, d'une manière saisissante pour les dévots. Il n'y a pas bien longtemps encore, que certaines populations, les Bretons par exemple, allaient demander à ces pierres, des indications touchant : la vertu des filles, l'espérance des récoltes, etc., etc. Cela nous prouve péremptoirement, qu'il y a un certain nombre de siècles, la réputation de ces pierres branlantes était plus générale et plus étendue.

XXI

HYDRAULIQUE

De son côté, l'hydraulique a pu servir très efficacement à la production de faits que le vulgaire considéra

comme : des prodiges, des manifestations saisissantes de la volonté de la divinité, alors qu'ils n'étaient que de simples opérations de physique, dans lesquelles le surnaturel n'avait absolument rien à réclamer.

L'histoire de l'antiquité, pour ne parler que des temps reculés, est pleine d'aventures, de fontaines merveilleuses qui coulaient ou tarissaient d'une manière absolument imprévue par le vulgaire; ou bien qui, tout-à-coup, fournissaient : du sang, du lait, du vin, de l'huile, etc., etc., pendant un temps plus ou moins long, pour annoncer tel événement, pour en rappeler la date, pour gratifier les dévots, pour punir les impies, etc., etc.; d'autres sources devenaient douces ou amères, s'enflammaient, étaient plus lourdes ou plus légères, ou se solidifiaient quand besoin était.

D'autre part, on voyait des pierres, des morceaux de bois, des statues suer, pleurer, saigner à certains moments. Dans le chapitre dixième du tome troisième, où je me suis occupé des statues qui : parlent, remuent, etc., etc., je suis entré dans d'assez longs détails à ce sujet, pour pouvoir être plus bref en ce moment; aussi, je renvoie à ce chapitre, le lecteur qui voudrait d'autres indications.

Quoi qu'il en soit, nous comprenons, sans peine : que les féticheurs comprirent de bonne heure, grâce à leurs connaissances générales et spéciales, la raison d'être des fontaines intermittentes, et les lois qui les régissent; ils avaient là, pour agir sur l'esprit du vulgaire, un premier moyen qui n'était pas minime.

D'autre part, des hommes, qui avaient parmi eux des

chercheurs et des savants, se livrant à l'étude de tout ce qui pouvait servir à leur prestige durent savoir de bonne heure : pourquoi tel fleuve roulait, à tel moment, de l'eau rouge par les terres délayées en amont de leur région ; pourquoi, telle fontaine était le siège d'une végétation cryptogamique qui changeait la couleur de son eau ou faisait apparaître à sa surface des masses plus ou moins volumineuses, ayant telle ou telle apparence ; enfin dans quelles conditions telle source, contenant du pétrole, du naphthé, du bitume, pouvait s'enflammer et s'éteindre.

Rien qu'avec ces éléments, ils pouvaient agir, déjà, de la manière la plus puissante, sur l'esprit des ignorants crédules ; mais ce dut être bien plus fort, lorsqu'en appliquant à l'hydraulique, les connaissances qu'ils avaient par ailleurs, ils surent construire des machines, qui semblaient renverser les lois, les plus universellement reconnues comme les plus constantes, de la nature.

Pour ne fournir qu'un exemple entre mille, de l'effet qu'ils purent produire sur les masses ignorantes, rappelons l'émotion des populations sahariennes, lorsque le premier puits artésien a été foré dans nos possessions algériennes. Certains hommes, qui se croyaient inaccessibles à l'étonnement, et surtout à la sympathie, vis-à-vis de nous, furent stupéfaits ; ils devinrent, dès lors, nos plus fidèles amis.

On peut juger par là, de ce que purent faire les féliciteurs d'antan, en utilisant les lois de l'hydraulique et de l'hydrostatique, dans les pays et parmi les peuplades, qui les ignoraient absolument.

XXII

FEU

Le feu, soit sous forme de flamme, soit en produisant l'ébullition des liquides, ou en échauffant les métaux, désorganise avec une telle énergie les tissus vivants; et provoque des douleurs tellement intenses chez les individus exposés à son action, que le jour, ou le hasard eût indiqué à un homme : un moyen d'affronter ou de paraître affronter impunément son action, il dut étonner grandement ses voisins. Dans la disposition d'esprit ou se trouvaient les premiers hommes, il dut être considéré comme : jouissant d'un pouvoir ou d'une faveur surnaturelle.

Sans parler de ce qui se voit dans nos foires, où les bateleurs avalent des étoupes enflammées, s'entourent de flammes, ou manient avec aisance des charbons allumés et des morceaux de fer rouge, se lavent les mains dans du plomb fondu, nous rappellerons : qu'on voit, aujourd'hui encore, dans nombre de localités de l'Algérie, par exemple, chez les fervents de la secte dite : des Aïssaouas, dans l'Inde, en Chine, chez les Khirgiss et les Tartares, des hommes qui ont l'air de jouer avec le feu. Ces habiles marchent sur des plaques de fer rougies, manient du fer rouge, du plomb fondu ou des charbons ardents sans paraître gênés par la chaleur ;

ils semblent, en un mot, réfractaires à la loi commune. Il est certain que ces prodiges sont obtenus par eux, à l'aide de moyens qui n'ont rien de surnaturel.

Or, si les populations contemporaines sont si vivement frappées par ces tours de passe-passe, les populations anciennes durent en être bien plus étonnées. Nous trouvons, d'ailleurs, dans les livres de l'antiquité, le récit de faits qui nous montrent : que les féticheurs thaumaturges, et autres abuseurs de la crédulité publique, eurent recours à ces moyens, à des époques déjà très éloignées de nous.

Les prêtresses de Djane Parasya, en Cappadoce, marchaient pieds nus sur des charbons enflammés (STRABON, liv. XII).

Les Hirpi, qui habitaient en Italie, sur le territoire des Falisques (PLINE, *Hist. nat.*, lib. II), avaient la même hardiesse, à certaines grandes fêtes.

Les anciens Indiens, savaient s'exposer à l'action des flammes ou des métaux en fusion, sans paraître gênés par la chaleur (APOLLONIUS DE THYANE).

Les Grecs, n'étaient pas moins habiles (SOPHOCLE, *ANTIGONE*, vers 274), et les anciens Germains, Scythes, Sarmates, etc., etc., connaissaient, aussi, les moyens de toucher le feu impunément.

Cette action sur la chaleur a paru si étrange, et a été si facilement admise comme surnaturelle, dans les premiers temps de la civilisation, que dans une infinité de peuplades primitives, et même chez nous, jusqu'au milieu du Moyen-Age, elle a donné naissance à la coutume des ordalies ; ceux qui sortaient victorieux de

l'épreuve étaient considérés comme innocents, tandis que ceux qui s'y brûlaient étaient réputés coupables. Cela nous prouve : que dans les contrées les plus éloignées les unes des autres, et dans une antiquité déjà reculée, la connaissance de se préserver de l'action de la chaleur, fut connue de quelques hommes.

Comment obtient-on le résultat si étrange de résister à l'action de la chaleur ? ... Je n'ai pas à le rechercher bien en détail ici ; il me suffit de dire : que déjà Plin (liv. vii) ; que Solin (ch. viii), attribuaient à certaines pommandes, dont on se frottait les pieds, les mains, le corps même, le pouvoir de braver la chaleur ; qu'Albert-le-Grand (*de mirabilibus mundi*) a donné des formules de drogues pour obtenir ce résultat, etc., etc. Ce que nous devons retenir ici : c'est que certains individus possédaient ce secret.

Des faits nombreux et variés, que nous trouvons dans une infinité de livres de l'antiquité et du Moyen-Age, nous pouvons, donc, conclure : que quelques individus ont connu, de bonne heure, divers procédés pour lutter en apparence contre l'action du feu. Ces procédés, conservés secrètement avec soin, servirent longtemps à frapper l'imagination des crédules. Et même on peut dire, en voyant ce qui se passe dans l'Algérie et dans l'Inde, que cet étonnement dure encore.

Les féticheurs, toujours à l'affût des moyens propres à augmenter leur prestige, s'en sont servis pendant longtemps pour frapper l'esprit des masses ; et c'est assurément eux qui ont eu l'idée des ordalies. Ils pouvaient, ainsi, à leur gré, faire sortir victorieux ou vaincu

celui qui s'exposait volontairement à l'action du feu pour prouver son innocence ; ou affirmer l'intervention de la divinité, dans tel événement sur le compte duquel la population pouvait conserver quelques doutes.

A côté du feu ordinaire, nous pouvons placer les substances phosphorescentes qui donnaient : l'apparence d'une flamme qu'on pouvait toucher sans se brûler. Plaçons, aussi, les préparations dites : feu grégeois, qui avaient la propriété de brûler même dans l'eau ; les liquides alcooliques qui avaient l'apparence : d'eau susceptible de s'enflammer.

Il est hors de doute, que les anciens féticheurs ont eu, à ce sujet, des connaissances très étendues parfois. Nous nous représentons sans peine, que ce fut pour eux, un puissant moyen d'action sur le vulgaire ignorant et crédule.

XXIII

EXPLOSIFS

Ce que nous savons de la force de la vapeur d'eau, et ce que nous appelons aujourd'hui : les explosifs, deux choses qui sont considérées en général comme de découverte assez récente, relativement, ont été connus probablement dans la nuit des temps ; et ont dû servir, si nous en croyons certains indices, aux féticheurs, pour faire croire à l'intervention de puissances surnaturelles.

Cette affirmation paraît paradoxale de prime abord : mais cependant, en y songeant, on comprend facilement que le premier homme, doué d'esprit d'observation, qui vit : une marmite pleine d'eau soulever son couvercle en bouillant, put comprendre : que la vapeur d'eau a une force d'expansion capable de produire des effets matériels intenses ; de même que celui qui vit : une poudre impalpable, poussière végétale, poussier de charbon, farine, etc., etc., brûler avec déflagration, au contact de la flamme, a pu avoir la notion première des explosifs.

Je pourrais ajouter à ce que je viens de dire, touchant l'effet de la vapeur d'eau, que de très bonne heure, sans doute, un féticheur en quête de moyens d'agir sur les crédules, observa : qu'en éteignant la chaux, on produit une chaleur et une expansion de gaz qui peuvent produire des explosions et des brûlures intenses. Sans doute, toutes ces notions furent très vagues tout d'abord ; elles n'ont été utilisées dans le vulgaire que d'une manière extrêmement imparfaite dans les siècles derniers ; mais il est probable que certains féticheurs ont dû s'en servir secrètement ; et ont pu produire de véritables miracles, en les faisant intervenir à propos, dans certaines circonstances.

Nous sommes autorisés à penser que les juifs connurent de très bonne heure l'usage des explosifs ; car, dans le *Livre des Nombres* (chap. xiv) et dans *Joseph* (liv. iv, ch. iii) nous trouvons une indication qui semble l'indiquer. En effet, une révolte, fomentée par Coré, Dathan et Abiron, éclate parmi les Hébreux. Moïse attend le

lendemain; et, à un moment donné, les rebelles sont tués par une explosion, présentée au vulgaire, comme : une punition divine. On peut la considérer, tout simplement, comme : l'explosion d'une mine creusée, ou d'une caisse déposée, pendant la nuit, près de la tente des chefs rebelles.

Dans le *Livre des Rois de la Bible* (liv. I, ch. VII) et dans *Joseph* (liv. VI, ch. II), nous trouvons une autre indication qui corrobore notre pensée. En effet, les Philistins, en guerre avec les Hébreux, viennent les attaquer dans le lieu où Samuel faisait, d'habitude, ses sacrifices; mais tout-à-coup, la terre s'entr'ouvre, la foudre gronde; et les ennemis sont engloutis en partie.

Lorsque Osias se mit en opposition ouverte avec le grand-prêtre (*Joseph*, liv. IX, ch. XI), une portion de montage s'écroula; et couvrit le jardin du roi de débris et de pierres.

Ne pouvons-nous pas voir dans ces divers cas encore : une explosion de mine, destinée à détruire l'ennemi du culte.

Lorsque Hérode fit ouvrir le tombeau de David pour en dérober les richesses, une explosion formidable se produisit; et une flamme intense brûla deux gardes du roi. On a pensé que ce pouvait être une accumulation de gaz dans un espace confiné; mais il est à remarquer que dans ce cas : c'eût été les premiers ouvriers qui auraient été les victimes; tandis que ce fut, seulement, lorsque le roi arriva, que : la détonation et l'explosion des flammes eurent lieu. Il est donc logique de penser : que nous nous trouvons là, en présence d'un attentat

contre Hérode; attentat qui n'atteignit pas le but désiré par les sacrificateurs juifs.

Lorsque l'empereur Julien essaya de restaurer le temple de Jérusalem, une explosion eut lieu dans les décombres; elle blessa ou tua divers ouvriers.

Tous ces faits réunis, nous portent à penser résolument : que les explosifs étaient connus par les prêtres des Hébreux; et d'ailleurs, nous savons que dans un passé très éloigné, on connaissait dans l'Inde, des machines : lançant des traits de feu, et tuant cent personnes à la fois. Les premiers Européens qui sont allés dans ce pays y ont trouvé des fusées qu'on lançait à grande distance. Nous savons aussi, qu'en Chine, la poudre et les pièces d'artillerie, paraissent avoir été connues depuis un temps infini. Le lecteur qui voudrait avoir plus de renseignements à ce sujet, consultera avec fruit ce que dit Eusèbe Salverte (t. II, p. 217).

Les Grecs racontaient : que, lorsque Bacchus était allé dans l'Inde pour la conquérir, les sages, qui habitaient entre l'Hyphasis et le Gange, se défendirent, en lançant des coups de foudre, qui tuaient les ennemis à distance (PHILOSTRATE, *Vie d'Apollonius*, liv. II, ch. XIV, liv. III, ch. III); on voit que l'hypothèse de l'antiquité des explosifs est corroborée par ce passage.

Les cyclopes portant secours à Jupiter, avec l'aide de foudres éclatantes; Vulcain tuant Clytius avec des pierres enflammées; Jupiter punissant Prométhée qui lui avait dérobé le feu sacré, ne sont, peut-être, que des légendes se rapportant à cette connaissance des explosifs.

D'ailleurs, on sait : que lorsque les Perses, puis les Gaulois, voulurent piller le temple d'Apollon à Delphes, des explosions terribles se produisirent, et des quartiers de rochers, projetés en l'air, vinrent écraser une partie des barbares (HÉRODOTE, liv. VIII, chap. XXXVII et XXXIX; JUSTIN, liv. XXIV, chap. VIII; PAUSANIAS PHOCIDE, ch. XXIII).

Lorsque les soldats d'Alexandre pénétrèrent dans le temple des dieux cabires, pour le piller, ils furent tués par des éclairs et des coups de tonnerre. Il n'est pas téméraire, on le voit, de croire : que les prêtres de ces temples savaient produire des explosions meurtrières.

Quand la légende raconte : que Porsenna tua un monstre qui désolait les environs de Rome, d'un coup de tonnerre, elle ne fait probablement qu'évoquer un fait de ce genre. Enfin, finissons, en disant : que lorsque le khalife Motassène, voulut convertir les chrétiens de Syrie, ceux-ci lui demandèrent à prouver par un miracle la divinité de leur religion ; ils offrirent de faire marcher une montagne devant lui. Le khalife, intrigué, accepta l'offre ; et, dix jours après, étant allé en grande cérémonie à l'endroit indiqué, il assista à un tremblement de terre, et à un véritable mouvement de la montagne (MARCO-POLO, liv. I, ch. V).

On le voit, l'idée : que les explosifs ont été connus, et ont servi, de bonne heure, aux féticheurs, pour produire des miracles terrifiants, peut être acceptée sans difficulté. On comprend, que ce ne fut pas un de leurs moindres moyens d'action sur la masse des ignorants.

XXIV

FAUSSE INTERPRÉTATION D'UN FAIT RÉEL

A la longue liste de trucs destinés à abuser les crédules que je viens de présenter, il me faut ajouter, encore, une catégorie qui, comme on va le voir, est assez originale: il s'agit d'un tour de passe-passe fait par un prestidigitateur, qui frappa de stupéfaction, la collection d'hommes les plus instruits, les plus éclairés et les plus habiles que l'on puisse citer: je veux parler du Pape et du Sacré-Collège des cardinaux romains.

Vers le milieu du dix-neuvième siècle, il s'est passé, en effet, à Rome, en présence du Pape et de tous les cardinaux réunis chez le Saint-Père, une aventure qui prit tellement les apparences d'une œuvre magique, que la conscience de plus d'un des dignitaires de l'Eglise fut très émue. Plusieurs se demandèrent: si réellement ils n'avaient pas assisté à un événement surnaturel, dans lequel l'intervention d'une puissance occulte était absolument évidente.

Voici l'aventure:

Robert Houdin, le fameux prestidigitateur, faisait, pour la première fois, une tournée en Italie, et il commença le jour même de son arrivée à Rome, par donner une séance chez le Pape.

Devant l'assemblée choisie qui était invitée par le

Saint-Père, on avait fait apporter, sur les indications de Robert Houdin, une table en bois blanc formée d'une simple planche carrée, supportée par quatre pieds, sans aucun tiroir, rideau, voile, etc., etc., qui dérobat la moindre de ses parties à la vue. Sur cette table était déposé un mortier en bronze, avec son pilon emprunté à une droguerie voisine, ou, peut-être même, à la cuisine du palais, mais dans tous les cas, n'ayant pas été vu ou touché encore par le prestidigitateur.

Robert Houdin, arrive en habit noir, sans avoir ni tablier, ni mouchoir pour dissimuler ses mouvements. Il est présenté au Saint-Père qui daigne lui adresser quelques paroles bienveillantes ; et, sans plus tarder, il s'approche de la table. Il dit alors :

« Saint-Père, Messieurs,

» Ayant, aujourd'hui, le plus grand honneur que j'aie
» pu rêver, je veux vous faire un tour qui égale le
» sentiment de joie que j'éprouve. Quelqu'un de la res-
» pectable assemblée, veut-il me confier, pour un petit
» instant, sa montre ? »

Aussitôt, le cardinal, président du Sacré-Collège, tire la sienne et la donne au prestidigitateur.

« Oh ! la belle pièce », s'écrie Robert Houdin, qui l'examine avec soin, la tourne dans les doigts, écoute son tic-tac, et donne sur les détails de la fabrication de cette merveille de la chronométrie, des explications qui intéressèrent très vivement tout l'auditoire ; et surtout, qui frappèrent de stupéfaction le propriétaire de la montre ; car, ce bon cardinal, ne pouvait pas com-

prendre comment Robert Houdin, faiseur de tours, pouvait, rien qu'en palpant la montre, en révéler les perfections, avec une assurance et une précision qui lui parurent merveilleuses.

Tout-à-coup, Robert Houdin prend la montre et la jette dans le mortier ; mais cela si clairement, si brutalement, que le doute ne pouvait exister pour personne. Chacun s'était rapproché de la table, et assista au brisement du chronomètre, qui fut réduit en miettes, en quelques instants, à la grande terreur de son propriétaire.

Tout le monde fut parfaitement convaincu que la montre avait été brisée en mille pièces ; la chose s'était accomplie de telle sorte, que le moindre doute ne pouvait subsister. Robert Houdin se fit apporter une petite boîte en carton, dans laquelle il mit les débris ; et il ajouta, après l'avoir refermée : « Messieurs, dans quelle poche voulez-vous que la montre se retrouve ? » — « Dans celle du Saint-Père, » clama-t-on aussitôt ; et, sur l'invitation du prestidigitateur, le Saint-Père mit sa main dans sa poche ; et en retira la montre intacte, qu'il rendit à son propriétaire, heureux de constater : qu'elle ne présentait aucune trace des violences auxquelles il avait assisté.

Le fait s'était déroulé si simplement, et d'une manière si claire, pour l'assemblée, que personne ne put révoquer en doute, son absolue réalité. On fut stupéfait au delà de tout ce qu'on peut dire ; et, le bruit qui se fit autour de l'aventure, fut tellement grand, que le voyage de Robert Houdin, en Italie, fut un triomphe,

en même temps qu'une affaire extrêmement lucrative.

L'illustre faiseur de tours fut sollicité cent fois de recommencer la scène de la montre ; mais il se retrancha toujours derrière l'excuse : qu'il l'avait fait spécialement pour le Saint-Père ; et, qu'à ce titre, il ne voulait pas le refaire.

Ce tour de la montre, qui fit un si grand bruit, en Italie, et que tout le Sacré-College ne pouvait expliquer, que par une opération magique ; tant chacun des assistants avait vu clairement la réalité du brisement à coups redoublés dans un mortier de bronze, fut expliqué ultérieurement, par Robert Houdin, de la manière la plus simple. On va juger, d'ailleurs, qu'il ne présentait rien de surnaturel, bien qu'il eût été fait d'une manière peu ordinaire.

Robert Houdin raconte, en effet, dans ses Mémoires : qu'il projetait, depuis plusieurs années, d'aller faire une tournée en Italie ; et que, par le fait de hasards imprévus, ce projet n'avait pas été mis encore à exécution. Or, il faut savoir, qu'il était en relations d'affaires avec un fabricant d'horlogerie, qui construisait, de temps en temps, pour lui, des instruments dont il avait besoin pour ses tours de prestidigitation, de magie amusante, etc., etc. Un jour, qu'il causait avec ce fabricant, celui-ci lui raconta, au cours de la conversation : qu'il venait de recevoir du cardinal, président du Sacré-College, la commande d'une montre extrêmement compliquée, une vraie merveille d'horlogerie. Ce cardinal voulait avoir une montre, comme personne n'en avait ; il avait fait le programme de tout ce qu'elle devait indiquer ;

examiné avec soin les modèles qu'on lui avait dessinés ; et il avait exigé, que le fabricant fit une œuvre unique ; enfin, qu'il s'engageât à ne pas en vendre une seconde pareille, à qui que ce fût.

Ces renseignements frappèrent l'imagination de Robert Houdin, qui vit, d'un coup d'œil, qu'il pouvait profiter de cette montre remarquable, pour faire un tour stupéfiant et absolument incompréhensible. Il obtint, donc, du fabricant, la promesse que, malgré ses engagements, il ferait deux montres absolument semblables, au lieu d'une. Cette promesse fut d'autant plus facile à obtenir, que le fabricant savait, qu'une des deux serait détruite le jour même de la livraison de celle du cardinal.

Le célèbre prestidigitateur prit, donc, ses mesures, de telle sorte : que son voyage en Italie fut annoncé, que sa proposition de donner la première séance de sa tournée devant l'entourage du Pape fut accueillie ; et que, cette séance eut lieu, précisément dans la soirée du jour, où le cardinal avait reçu sa montre.

En arrivant en présence du Pape, il avait sa montre dans la main, et la glissa dans la poche du Saint-Père ; bien persuadé que lorsqu'il demanderait : où on voulait que la montre disparue se retrouvât, l'assemblée désignerait unanimement : la poche du Pape.

En outre, demandant une montre, il prévoyait que le cardinal, dont les idées étaient tournées du côté de cet instrument, ferait le mouvement instinctif d'offrir la sienne, par un petit sentiment d'orgueil bien naturel ; et, d'ailleurs, en demandant la montre, il promena son

regard circulairement sur l'assemblée, de telle sorte que ses yeux rencontrèrent ceux du cardinal ; et, la chose fut accomplie de la manière la plus simple, la plus claire, pour qu'aucun doute ne pût subsister.

Le brisement de la montre n'était donc pas une illusion, ce fut la réalité.

On comprend par cet exemple que, dans plus d'une circonstance, l'illusion des crédules a pu être complète ; et que des individus de très bonne foi ont pu dire : « J'ai vu », en parlant de choses qui paraissent renverser tout ce que nous savons, touchant les lois ordinaires de la nature.

XXV

APPRECIATION

Je viens de faire une bien longue étude des prodiges et des miracles qui ne sont, en réalité, que : l'exploitation de l'idée du surnaturel par les féticheurs ; et, cependant, j'ai laissé de côté : mille et mille considérations, indications pratiques, influences, sur lesquelles j'aurais de longues pages à écrire, si je voulais présenter cette question dans tout son jour. Mais il me faudrait pour cela : écrire plusieurs volumes au lieu de quelques pages, car le sujet est vraiment extrêmement étendu.

J'arrêterai donc ici mon travail, en me bornant à

ajouter quelques exemples très divers, empruntés à Salverte, et soulignés, au courant de la plume, pour montrer l'immense variété des moyens employés par les féliciteurs.

L'amour du merveilleux joint à l'inexactitude de la tradition orale, a produit parfois de *quiproquos* extraordinaires; ou bien a donné naissance à des légendes dont on ne saisit souvent pas le fond réel, quand on le cherche dans une autre voie. Salverte (t. II, p. 73), nous en fournit cet exemple très remarquable: « On emploie quelquefois la jusquiame contre l'épilepsie, dit-il; et, en particulier, une variété qu'on appelle: « fève de porc », parce que les porcs, lorsqu'ils en mangent, sont saisis d'une sorte de fureur qui les porte à aller se jeter à l'eau pour se rafraîchir. Or, quand on lit dans les livres d'hagiographie: que Jésus-Christ, ou tel saint, délivra un possédé du démon; démon qu'il fit entrer dans le corps d'un troupeau de porcs, qui allèrent se jeter à l'eau, on doit n'y voir là: qu'un récit défiguré par la tradition de la cure d'un épileptique par la jusquiame « fève de porc ». L'aventure des porcs qui reçoivent le Diable, et se jettent à l'eau, n'a été, dans le principe, que la spécification de la variété de la plante curative.

Dans maintes circonstances, un véritable calembour, a été l'origine de certaines: superstitions, légendes, histoires merveilleuses, etc., etc. Le scorsonère est appelé ainsi, parce que son écorce est noire. *Scorso* (écorce), *nero* (noire). Dans le désir de dire des choses étranges, on a fait dériver ensuite *scorso* de *scarso* (vipère); et

aussitôt on a ajouté que cette plante est un spécifique contre la morsure de la vipère (SALVERTE, t. II, p. 74).

Souvent, dans les formules magiques, il y a des substances absolument inertes, mises en saillie, tandis que celle qui agit réellement passe inaperçue. C'est ainsi, par exemple, que dans un temple d'Esculape, à Rome, on guérissait certaines douleurs du côté, en appliquant, en tozique, un peu de cendre recueillie sur l'autel du dieu. Or, dans ce cas, les prêtres du dieu donnaient, en outre, certains remèdes réellement efficaces ; ou bien, peut-être, ne donnaient rien du tout : pensant que l'imagination du suppliant suppléerait à l'absence d'une thérapeutique active ; et la cendre prise sur l'autel, quoique absolument inerte, avait la réputation d'avoir été un remède héroïque.

Il arrive souvent que les paroles magiques qu'on doit prononcer pendant une opération ou une conjuration, ne sont que le texte, devenu inintelligible, de la formule thérapeutique qui amenait jadis la guérison. C'est ainsi que Caton (*De Re Rustica*, ch. LXXX), indique un procédé pour guérir les luxations de la cuisse, qui consiste : en tractions et application d'attelles, qui sont des moyens parfaitement rationnels ; et qui doivent être accompagnées de paroles prononcées pendant l'opération. Ces paroles inintelligibles ne sont, peut-être, que l'indication des divers temps de l'opération, dont le sens n'a plus été connu par les praticiens, dans la suite des temps.

Nombre de procédés magiques ont passé d'un paganisme dans un autre, par de simples transformations.

Des païens connaissaient des paroles spéciales pour arrêter le saignement de nez. Plus tard, les chrétiens récitèrent, à la place, un *Pater* ou un *Ave*. Mais dans l'un comme dans l'autre cas, il fallait comprimer la narine avec le doigt; et appliquer sur la tête ou derrière le cou, un linge mouillé d'eau froide. Ce qui porte à penser, quand on y réfléchit : que la compression et la réfrigération sont tous les frais de la guérison; tandis que le *Pater* ou l'*Ave* agissent sur l'imagination du crédule, en évoquant l'idée de la prière en faveur dans la religion du moment.

XXVI

CONCLUSION

Je n'en finirais pas, dans l'énumération des trucs qui ont fait, pendant tant de siècles, croire fermement, par des populations entières, à la réalité de ce qu'on a appelé : les miracles, les prodiges, les œuvres magiques, etc., etc., c'est-à-dire de ces abusements qui ont assuré une si fructueuse prébende, en même temps qu'une influence si puissante, aux féticheurs habiles à exploiter la crédulité des naïfs qui les entouraient et se laissaient conduire aveuglément par leur action intéressée. Il me faut donc me décider à prendre le parti : de couper court à ces diverses citations. Donc, sans entrer dans plus de détails; et laissant de côté mille

preuves, mille arguments, mille raisonnements, qui se pressent sous la plume de ceux qui examinent ces prodiges, miracles, etc., etc., avec les yeux du bon sens, au lieu de les regarder avec le parti pris du fanatisme; il me suffira de dire, comme conclusion ultime :

1° Que les miracles et les prodiges, que les féticheurs intéressés présentent aux naïfs, comme des interventions de la divinité, c'est-à-dire du surnaturel, dans les choses humaines, ne sont, en réalité, que des faits naturels mal compris, ou présentés d'une manière inexacte ;

2° Que l'intervention du surnaturel, renversant les lois naturelles, est une erreur imaginée et propagée par ces féticheurs intéressés, dans un but de domination facile à comprendre ;

3° Enfin, que tout a été utilisé par eux, dans le champ des connaissances et des habiletés de l'esprit humain, pour abuser le vulgaire.

CHAPITRE III

La Fécondité de la Nature

I

CRÉDULITÉS DE LA PROVENCE

Parmi les survivances et les superstitions de la Provence, on trouve plusieurs vestiges du vieux culte de la fécondité de la nature, qui a tenu une si grande place dans l'esprit des hommes, depuis les temps les plus reculés.

Dans divers chapitres précédents : *Saint Sumian de Brignoles* (t. I, p. 413) ; *Le pèlerinage du Mai* (t. II, p. 59) ; *Les Castelletts* (t. II, p. 113) ; *Mariage et progéniture* (t. II, p. 175) ; *Le pèlerinage de la Sainte-Baume* (t. III, p. 247) ; j'ai parlé de ce culte de la fécondité. Je vais maintenant jeter un coup d'œil synthétique sur cette antique crédulité de nos ancêtres.

Je suivrai dans ce chapitre la marche que j'ai adoptée depuis le commencement de mes études sur les survivances et les superstitions. Je commencerai par rap-

porter les faits venus à ma connaissance, tant pour notre pays de Provence que pour les autres provinces de France, y joignant ce que je sais des crédulités de l'Europe, de l'Asie, l'Afrique, l'Amérique et l'Océanie. Puis, je rechercherai l'idée fondamentale qui a présidé à ce culte de la fécondité, et j'essaierai d'en suivre l'évolution à travers les siècles.

Le Samson de La Valette. — Dans le quartier de Boudouvin, près de La Valette, dans l'arrondissement de Toulon, il y a une fontaine dite : *La Foue*, sur la vasque de laquelle se trouve une statue qu'on appelle : Samson.

Les jeunes époux vont, le jour de leur mariage, à cette fontaine, pour avoir force et vigueur, c'est-à-dire avoir de nombreux et beaux enfants — *Σωφ* accusatif de *Σωσ*, signifie : sain et sauf, vigoureux, etc., etc. On peut donc penser que primitivement ce nom signifiait que c'était : la fontaine de la santé ; il a été christianisé par l'adjonction du mot *Sant* au commencement de l'ère actuelle ; que dans la suite des temps, le mot *Santsoun* s'est transformé en celui de : Samson, qui rappelait, mieux que celui d'un saint du paradis, l'idée de la force, de la force génératrice en particulier. De sorte, qu'à travers les âges, les nouveaux mariés du quartier rural, sont allés invoquer : au même endroit et dans le même but, d'abord une divinité aquatique, puis un saint paradisiaque, enfin un juge d'Israël.

L'embourigou de saint Sumian à Brignoles. — Dans le chapitre septième du premier volume (p. 413), j'ai parlé de la coutume qu'on a à Brignoles : d'aller embras-

ser le nombril de saint Sumian, pour se marier ou avoir des enfants. Je n'ai pas besoin d'y revenir.

La fontaine de Saint-Salvador. — Dans le chapitre sixième du deuxième volume (p. 292), j'ai indiqué la fontaine de Saint-Salvador, près Toulon, comme but d'un pèlerinage que les jeunes filles font, dans l'espérance de trouver bientôt un mari.

La bouono fouont d'Ollioules. — Dans ce même chapitre (page 293), j'ai dit qu'à Ollioules, près Toulon, il y a une fontaine appelée la *bouono fouont*, où les jeunes filles vont volontiers boire avec leurs amoureux; car elles sont persuadées que celui qui boit à cette fontaine se marie dans le pays.

Peyro-Pigno. — Sur la rive droite de la petite rivière de Répe, entre Ollioules et Sanary, il y a un quartier rural appelé: *Peyro-Pigno* (pierre cône de pin). Dans le pays, quand on veut faire comprendre, qu'une jeune fille a sacrifié à l'amour, on dit: *es anado à Peyro-Pigno*. — Il n'y a plus, aujourd'hui, aucune trace de la pierre ou du monument mégalithique qui a donné son nom au quartier; mais il est présumable, que cette appellation évoque le souvenir d'une antique pratique du culte des forces de la nature, qui se faisait en cet endroit.

La feuille jetée dans la fontaine de Montrieux. — Le jour de la Pentecôte, on va volontiers à la Chartreuse de Montrieux, dans la vallée du Gapeau, près de Méounes. Les jeunes Provençales attachent à ce pèlerinage, des idées qui touchent étroitement au mariage; car, il est dit: que lorsqu'elles y vont, en compagnie d'un

jeune homme, elles se marient avec lui ; à moins, cependant, qu'elles ne soient condamnées à rester sept ans encore filles, comme cela arrive à la Sainte-Baume, lorsque le pèlerinage n'a pas réussi.

Ces jeunes filles ont un moyen de savoir si leurs vœux sont exaucés ou non : c'est de détacher une feuille d'un chêne séculaire voisin de la fontaine, et de la jeter dans un bassin qui se trouve près du couvent ; si la feuille passe, sans retard, de ce bassin dans un autre placé au-dessous, emportée par le courant de l'eau, le mariage est certainement prochain ; tandis que si la feuille s'attarde, ou reste dans le bassin supérieur, il faut se résigner à attendre encore sept ans le moment du mariage.

Cette coutume se rencontre dans nombre de localités de la Provence ; les jeunes filles qui veulent connaître l'avenir, au sujet de leur mariage, jettent une feuille de saule, dans l'eau d'un ruisseau, pour voir si elle surnage ou coule au fond. À proprement parler, la cérémonie appartient plus à l'habitude de consulter les oracles, de *tirer les sorts*, comme on dit en bien des pays ; mais elle touche de si près, et par tant de côtés, à celles dont j'ai parlé précédemment, que j'ai cru ne pas devoir la passer sous silence.

Le pèlerinage du Mai. — Dans le chapitre II du t. II, je me suis occupé de divers vestiges de l'ancien culte de la fécondité, qui existent encore de nos jours, dans la banlieue de Toulon et de La Seyne ; j'y renvoie le lecteur pour plus amples indications.

Le pèlerinage à la Sainte-Baume. — Dans le chapi-

tre v, du t. III, j'ai indiqué les divers vestiges du culte de la nature qui s'observent aussi, de nos jours encore, dans le pèlerinage à la Sainte-Baume ; je n'ai pas besoin d'y revenir de nouveau.

Le pèlerinage à la baume de l'Estérel. — Dans le chapitre x, du t. III, j'ai signalé également, le pèlerinage qu'on fait le 1^{er} mai à la baume de l'Estérel pour se marier et avoir des enfants.

Le pèlerinage de Saint-Arnoux. — Dans les environs de Grasse, on va en pèlerinage à la baume de Saint-Arnoux, dans les gorges du loup, pour guérir des maladies de peau, pour se marier et pour avoir des enfants.

Sainte-Anne du Castellet. — Dans la commune du Castellet, près le Beausset, dans l'arrondissement de Toulon, il y a une pratique superstitieuse qui doit m'occuper un instant, ici. Comme toujours, il y a une légende dans l'affaire ; et je n'ai garde de la laisser échapper. La voici, telle qu'elle m'a été communiquée par un de mes excellents amis, dans une lettre que je transcris textuellement :

« Mon cher et vieux Camarade,

» Puisque tu aimes tant les vieilles légendes de notre cher pays de Provence, permets-moi de t'en raconter une que je tiens de ma mère, morte depuis environ quarante ans.

» Sur la route nationale de Toulon à Marseille ; et à environ une heure après avoir dépassé le Beausset, on trouve, à gauche de la route et au pied de la montée

dite du camp, une chapelle placée sous le vocable de : sainte Anne du Brélat. Cette chapelle dépend de la commune du Castellet.

» La légende raconte : qu'un jour, et *il y a bien longtemps de cela*, à la place où a été édifiée cette chapelle, un pauvre et vieux paysan bêchait la terre, par un fort soleil d'août, qui le faisait ruisseler de sueur.

» A un certain moment, accablé de chaleur et de fatigue, il se reposa un instant ; et, invoquant non pas la mort, comme le bûcheron de la Fontaine, mais la sainte Vierge, il la supplia de le rendre moins misérable.

» A l'instant, une grande et belle dame, richement vêtue, lui apparut et lui dit : J'ai pitié de ta misère et de ta vieillesse, je veux te procurer la gloire du sacerdoce, et un emploi moins fatigant.

» Tu vas, donc, trouver les plus riches habitants du pays, et tu leur diras : de te donner beaucoup d'argent, avec lequel tu feras édifier, ici, à la place même où je te parle, une église que tu mettras sous le vocable de ma mère, sainte Anne. Sache que : je suis la sainte Vierge Marie, mère de Dieu. Et de cette église tu seras le gardien ou le sacristain.

» Après ces paroles, la sainte Vierge disparut ; et notre vieux paysan, tout surpris et tout émerveillé de ce qu'il venait de voir et d'entendre, laissa là ses outils. Il s'en fut chez les riches habitants des environs et leur expliqua la mission dont il était chargé ; mais tous, sans exception, le prirent pour un fou, lui rirent au nez ; et le renvoyèrent à ses outils et à sa terre.

» Celui-ci, tout penaud et tout déconfit, de n'avoir pas.

su se faire comprendre de ses riches voisins et de n'avoir pas réussi, s'en retourna à son travail de la terre.

« Quelques jours après, la sainte Vierge lui ayant apparu de nouveau, lui demanda le résultat de sa démarche. Or, comme c'était la vérité, il lui répondit qu'on s'était moqué de lui, et qu'on n'avait pas voulu le croire.

« Alors la sainte Vierge ôta de son cou une belle chaîne en or ; et, la donnant au vieux paysan, elle lui dit : « Tiens, prends cette cadène — (c'est ainsi, je ne sais pourquoi, que s'appelait cette chaîne) ; — mets-la en loterie. Et du produit, tu feras construire l'église, en l'honneur de ma mère. »

« Le paysan prit la chaîne, la mit en loterie, et du produit en fit édifier l'église, qu'il plaça sous l'invocation de sainte Anne ; il en devint le sacristain.

« Cette chaîne, à ce que m'assurait ma mère, fut gagnée par un habitant du Brulat ; elle est toujours restée depuis dans sa famille. Elle était fort belle ; et la crédulité locale ajouta que, lorsque dans la commune, une femme en mal d'enfant a les douleurs violentes, et ne peut être délivrée, les assistants s'empressent : d'aller se faire prêter la bienheureuse *cadène*, la passent au cou de la femme en danger ; et que, aussitôt, par enchantement, cette femme est délivrée, heureusement et instantanément.

« Cette légende, qui m'a été, ainsi que je te le disais en commençant, racontée par ma mère, alors que j'étais encore enfant, est restée gravée dans ma mémoire ;

comme elle l'est, dans celle de tous les vieux habitants du Brulat.

« Je te la raconte, telle qu'elle me fut racontée, afin que tu en tires le parti que tu voudras. »

Le berceau de sainte Anne, à Apt. — Voir le chapitre VI, t. II, (Mariage et progéniture).

L'agenouillement de l'époux sur la robe de la mariée. — Je me suis occupé de cette pratique dans le chapitre premier de ce volume (p. 45). Je n'ai pas à y revenir.

Saint Phoutin de Varages. — La petite ville de Varages, dans le département du Var, a pour patron : saint Phoutin, que les habitants appellent : sant Phoutin, en langue provençale. Quel est ce saint ? Officiellement, c'est le premier évêque de Lyon martyrisé à l'âge de quatre-vingt-dix ans, sous Marc-Aurèle. Mais en y regardant de près, on constate : qu'il y a bien des objections à faire à cette affirmation ; et que le vénérable prédécesseur de saint Irénée, n'est probablement pour rien dans le : sant Phoutin de Varages.

Quoiqu'il en soit, le patron du pays qui nous occupe, avait, dans les siècles derniers et probablement encore, le pouvoir : de rendre fécondes les femmes stériles ; et vigoureux les maris nonchalants. Il a été l'objet de pèlerinages très renommés dans la contrée.

Dulaure nous fournit des indications (p. 235, *Journal de Henri III*, par l'ÉTOILE, confession de SANCY, notes de le DUCHAT sur ce chapitre) curieuses, au point de vue : de ce que la crédulité publique attribuait à saint Phoutin de Varages. « On offre à ce saint, les parties

de l'un et l'autre sexe, formées en cercle. Le plancher de la chapelle en est fort garni; et lorsque le vent les fait entre-battre, cela débauche un peu les dévotions en l'honneur de ce saint. Je fus fort scandalisé, quand j'y passai, d'ouïr force hommes, qui avaient nom : *Phoutin*; la fille de mon hôte avait pour marraine une demoiselle appelée : *Phoutine*.

Les jeunes filles qui se peignent au clair de lune. — En Provence, les jeunes filles se peignent au clair de lune, pour avoir une belle chevelure, et trouver un mari. Cette crédulité, qui se retrouve, de nos jours encore, en Grèce, est un vestige du culte d'Hécate de Diane, etc., etc.

Je pourrais parler, encore ici, des particularités de la cérémonie du mariage dans le village de Fours, de l'olivier du Luc, de celui de la Touresse d'Aix, du châtaignier de Collobrières, de l'*Escourencho* de Bauduen, du saint Laurent du Thoronot, de la pierre de saint Ours, de la tuile de Sollès-Pont, des amoureux du Beusset, des moissonneurs de Valençolo, des cadeaux d'épingles, des embrassades pendant la danse, des Jouvines de Grasse, etc., etc. Mais, ce serait un double emploi, et je renvoie le lecteur, au chapitre précité : *Mariage et Progéniture*, t. II, ch. VI, où il les trouvera exposées plus en détail.

II

CRÉDULITÉS DES AUTRES PROVINCES DE LA FRANCE

Comme je l'ai dit déjà bien des fois, la Provence n'a pas le monopole de ces vestiges des crédulités d'autan ; les autres provinces de la France, les diverses contrées de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, en présentent encore d'aussi remarquables, sinon plus même. En un mot, le monde entier en recèle un grand nombre, de nos jours, d'une manière indéniable. Et toutes ces manifestations ne sont : qu'un très faible restant de pratiques, infiniment, plus nombreuses et plus générales, dans les temps antérieurs au nôtre.

Quoiqu'il en soit, voici une série de faits qui, joints à ceux que j'ai fournis dans les chapitres que je viens de citer ci-dessus, sont de nature à montrer : combien, nombreuses et générales même, sont les manifestations de l'antique culte de la fécondité, que l'on rencontre actuellement, dans les diverses contrées du globe.

Dans les Basses et Hautes-Alpes, l'Isère, la Savoie, le Lyonnais, nous trouvons, en cent endroits, des lieux réputés pour le mariage et la fécondité. Nombre de sanctuaires et de fontaines, doivent le respect qui les entoure à cette propriété, dont le vulgaire superstitieux ne songe pas à mettre l'efficacité en doute.

Saint Phoutin, de son côté, était honoré à Embrun,

comme à Varages. On l'invoquait avec fervour dans nombre d'autres localités de France. Lorsqu'en 1583, les protestants prirent la ville d'Embrun, ils trouvèrent, parmi les reliques de l'église principale, l'*organe de saint Phoutin*. Cette étrange relique était, bien évidemment, un vestige christianisé du culte païen : du fils de Vénus. Les femmes d'Embrun faisaient des libations de vin sur l'extrémité de cet organe de saint Phoutin ; elles recevaient ce vin dans un vase, où il devenait le : *saint vinaigre*, qui était souverain pour assurer la fécondité ou guérir les maladies utérines. (DULAURE, p. 200).

En outre de ce vestige du paganisme, il y a, près d'Orange, une fontaine, dont les eaux ont la propriété de féconder les femmes stériles, et, auprès de laquelle, ces déshéritées de la maternité vont en pèlerinage, avec un sentiment de piété basé tout entier sur : la confiance qu'elles ont, dans son efficacité.

A Orange, il y avait, dans l'église Saint-Eutrope, une relique de grande taille, en bois, de forme caractéristique, et recouverte de cuir, à laquelle on adressait des invocations pour le mariage et la fécondité. Les protestants la détruisirent en 1562 ; mais néanmoins, les filles de la région ont continué à implorer le saint, en vue du mariage ; de même que les femmes lui demandaient la fécondité.

A Poligny, dans le Jura, il y avait un saint Foutin, où les femmes allaient prier, pour obtenir la fécondité. Avec le temps, l'orthographe du nom s'est modifiée ; et ce saint est devenu le vénérable évêque qui passe pour

avoir introduit, avec saint Iréné, le christianisme dans les Gaules. Mais les filles et les femmes ont continué à lui attribuer une intervention et une puissance directes, dans les choses du mariage et de la gésine.

A Auxerre, il y avait un saint Foutin, que les femmes imploraient pour être fécondes. Depuis le commencement du siècle, les efforts du clergé ont abouti à modifier ce nom, qui évoque, aujourd'hui, le souvenir de saint Faustin ; mais ses attributs sont restés les mêmes pour le vulgaire, qui continue à lui prêter une action efficace pour la famille désirée.

Dans un couvent de Gironet, près de Sampigny, dans la Meuse, il y avait aussi un saint Fautin, ou Foutin, que les femmes stériles invoquaient avec ferveur pour devenir fécondes ; et c'est en vain. Jusqu'à ces dernières années, qu'on a cherché à donner, à la piété des femmes en quête de gésine, d'autres saints pour objectif.

Dans ce pays de Gironet, près de Sampigny, on retrouve, en divers endroits, ce saint Foutin invoqué pour la fécondité des femmes.

Il y avait aussi, en ce pays, dans un couvent de Minimés, une sainte Lucie, qui avait le même pouvoir, et que la reine Anne d'Autriche, alla visiter en pèlerinage (*Académie Celtique*, DULAUNE, 239). Malgré la disparition du couvent, sainte Lucie est restée propice aux femmes stériles ; elle est évoquée à chaque instant, avec une confiance qui ne s'est pas beaucoup amoindrie depuis le siècle de Louis XIV.

En Bourgogne, les vestiges du culte de la fécondité

sont encore nombreux. Dans certaines localités, c'est saint Regnaud ; dans d'autres, c'est saint René. Ces noms ne sont, en réalité, que des sanctifications d'organes (DELAUNE, p. 241). Les reclus sont évoqués, par euphémisme, à la place d'autres plus difficiles à spécifier clairement.

A Saint-Fiacre, près de Monceaux, il y a, dans l'église, une pierre appelée : le fauteuil de saint Fiacre, qui a la vertu de féconder les femmes stériles qui viennent s'asseoir, à nu, sur elle.

A Autun, une chapelle dédiée à Priape, attira longtemps les dévots sur la montagne de Couard.

A mesure qu'on avance du côté des Vosges, des Ardennes, les noms des saints, invoqués par la superstition publique, se modifient ; mais le pouvoir attribué est toujours le même. C'est ainsi que dans les Ardennes, on va en pèlerinage à Saint-Ornon, pour acquérir, conserver ou récupérer la virilité (MEYNAE, page 53).

Si, au lieu de rechercher les vestiges du culte de la fécondité dans l'Est et le Nord-Est de la France, nous regardons du côté de l'Auvergne, nous voyons qu'ils sont aussi nombreux, sinon plus, même, que dans la Champagne, la Bourgogne, les vallées de la Meuse, de la Moselle, etc., etc.

A quatre lieues de Clermont-Ferrand, près de l'ancienne route de cette ville à Limoges, et sur la partie orientale d'une montagne appelée le Tracros, est un rocher isolé, dont la forme est caractéristique ; il a été appelé Saint-Foutin, par les habitants qui

y allaient jadis faire des cérémonies superstitieuses, dans le but du mariage et de la progéniture (DULAUNE, page 233).

Malgré le temps et les efforts du clergé, ce rocher a conservé, dans le pays, une réputation que les femmes du peuple ne révoquent pas en doute (BIELAWSKI, p. 217).

Au Puy, en Velay, on a honoré, jusqu'au commencement de ce siècle, saint Foutin, dont les femmes stériles grattaient la branche phallique; persuadées que sa râcture infusée dans une boisson les rendrait fécondes (DULAVRE, p. 232).

Dans la petite ville de Vendre, sur les bords de l'Allier, en Bourbonnais, il y avait un saint Foutin, dont la réputation a survécu aux tentatives faites depuis deux siècles, pour changer son appellation.

A Gargillesse, dans la Creuse (*l. d. t.*, 1800, p. 125), les femmes vont gratter la statue de Guillaume de Naillac, au niveau des aines, pour être fécondes.

Dans le chapitre sixième, du tome II (p. 193), j'ai raconté comment cette curieuse coutume s'est substituée à celle du grattage de saint Greluchon.

Dans l'arrondissement de Montluçon (Allier), il y a, dans une vaste lande, l'oratoire de saint Janvier et saint Rémy, où, le 23 juin, les femmes qui veulent avoir des enfants, et les jeunes gens des deux sexes qui veulent se marier, vont en pèlerinage. On passe la nuit, pêle-mêle, dans cette lande, et le lendemain 24, on fait diverses cérémonies plus ou moins pieuses; on boit, entre autres, le *saint vinaigre*, composé d'eau de la fontaine de saint Jean et de vin; et on est persuadé que tout

maléfice gènesique est écarté par cette pratique ; tandis que le mariage et la fécondité sont assurés (DULAURE, page 252).

Dans le diocèse de Viviers, il y avait un saint Foutin de Cruas, que les paysannes, désireuses de se marier et d'avoir des enfants, invoquaient avec grande confiance.

Là, comme partout, le clergé l'a battu en brèche, avec un soin et une persistance qui ne se démentent pas ; mais, malgré tous ces efforts, les campagnardes ont encore une foi inébranlable dans son influence, au sujet du mariage et de la fécondité des ménages.

A Bordeaux, les femmes qui n'ont pas d'enfants invoquent saint Fort ; de même qu'elles l'implorent, quand elles ont des enfants malingres.

A Toulouse et dans tout le pays environnant, les femmes du peuple prêtent, à certaines pratiques superstitieuses, une influence incontestable sur l'obtention des enfants désirés.

Dans la ville de Saintes, on portait à la procession des rameaux, un bout de branche verte bénite, à laquelle était attaché un petit pain en forme de phalle. Après avoir été béni par l'église, ce pain était précieusement conservé pendant toute l'année comme un préservatif contre les malheurs. La même pratique se faisait à Saint-Jean-d'Angély, jusqu'au commencement de ce siècle (DULAURE, p. 250).

A Fontaine, dans le Périgord, il y avait, dans le siècle dernier, une statue de saint Faustin qui n'était que la continuation de saint Foutin, c'est-à-dire du dieu Fatinus, mentionné par Lactance : et à laquelle les

femmes stériles allaient porter des chandelles, pour être fécondes. Il paraît même (*Viret de la Vraie*, etc., etc., liv. VIII et 32), que pendant longtemps, elles y portaient des *ex-votos* représentant: les organes qui avaient été protégés par le saint. Frère Jacques Ipreuge ajoute, à son dire, un drôle de conte que voici :

« On raconte qu'un particulier, ayant perdu, par art diabolique, son membre viril, se présenta à une sorcière pour le retrouver. Elle lui montra au pied d'un arbre, un nid qui renfermait plusieurs membres; et lui dit qu'il pourrait prendre celui qui lui plairait. Il voulut en prendre un très grand. Ne prenez pas celui-là, dit la sorcière, il n'est pas pour vous, il appartient à un homme du peuple » (DULAURE, p. 327).

A Grandchamp, dans le département de la Seine-et-Oise, les femmes vont toucher la tête de saint Saturnin, pour avoir des enfants.

En Auvergne, les femmes vont à Sauvigny, toucher la robe de saint Maixent, pour obtenir la même faveur (DULAURE, *Auvergne*, t. VI, p. 35).

A Rocamadour, il y a le *braquemard de Rolland*. La légende raconte que: Rolland, neveu de Charlemagne, visitant Rocamadour, fit présent à cette abbaye, d'une masse d'argent, égale en poids, à son épée, qu'il appelait son braquemard.

Après sa mort, ce braquemard fut apporté dans l'église; et les femmes qui voulaient devenir fécondes allaient le toucher. Plus tard, on remplaça l'épée par une barre de fer; enfin, on a substitué à cette barre, un verrou que les femmes font jouer (allusion qui

ne saurait être méconnue !) (DULAURE QUERCY, t. III, page 6).

A Puy-Notre-Dame, en Anjou, les femmes grosses vont mettre la ceinture de la Vierge, pour avoir un accouchement heureux. Mais avant cela, elles ont fait certaines cérémonies, qui sentent le culte de la fécondité, pour se marier et devenir mère. Dans nombre de pays du voisinage, les jeunes filles qui désirent se marier, et les femmes qui veulent avoir des enfants, se livrent à des pratiques superstitieuses qui sont assez égrillardes.

A Bourg-Dieu, saint Guerlichon est invoqué pour la fécondité — les femmes grattent la partie que l'on suit du saint, pour être exaucées.

Dans toute la Bretagne, les jeunes filles qui veulent se marier et les jeunes ménages qui désirent des enfants, ont recours, aussi, à des pratiques, qui sont évidemment des vestiges du paganisme.

En France, Montaigne nous apprend, que dans un pays voisin de celui qu'il habitait, les femmes portaient le simulacre du phallus dans leur coiffure, sur le devant de la tête, et le faisaient passer derrière, lorsqu'elles devenaient veuves (*Essais*, liv. III, ch. v). Montaigne, parlant de la cérémonie phallique des Dames romaines, venant couronner Priape de fleurs, sur la place publique, dit, qu'il n'est pas bien certain, de ne pas avoir vu une pareille chose dans son pays (*Essais*, liv. III, ch. v).

Dans plusieurs localités, saint Gilles est invoqué. Le nom de Gilles proviendrait, d'après Duchat (DULAURE, 241), de Eschilles (Sonnettes).

Dans les environs de Brest, la chapelle de Saint-Guignolé ou Guingalais a une vieille réputation pour la fécondité. Les femmes vont invoquer le saint, pour avoir des enfants. Les dévotes grattaient dévotement, il n'y a pas bien longtemps encore, une cheville phallique que le sacristain avait soin de remplacer lorsqu'elle était usée. Cette râclure, mise dans l'eau, avait une vertu puissante pour la réalisation de leurs désirs.

A Argenteil, en Plerin, on va porter une offrande à saint Guogan, pour guérir la faiblesse, l'impuissance, etc., etc.

Ajoutons, que beaucoup de femmes allaient, dans une pensée pieuse, et pour n'avoir pas des maladies qui les rendissent stériles, désormais, se laver dans l'auge de la Vénus de Quinipily, après leurs couches (Marré, *Morb.*, p. 203), il n'y a pas bien longtemps, et qu'il ne serait pas impossible de rencontrer encore des vestiges de cette coutume, dans le moment actuel.

Les noms de Guignolé, Guinolé, Gunols, Vennolé, Guingalais, Winwalous, Guegan, Guchan, Gilles, Guilles, etc., se rapporteraient, d'après les hagiographes, au premier abbé de Landevenec, qui vivait en 480; et auquel on attribue des légendes merveilleuses très variées. Mais, en réalité, c'est du mot latin *gignere* (engendrer), que vient l'appellation de ce saint. Ce nom n'est, en réalité, que la christianisation de la divinité païenne qui présidait à la fécondité. Terminons en disant : que, dans beaucoup de pays de Bretagne, l'épreuve de la pierre branlante, sert encore, en ce moment, à connaître si les femmes ou les filles ont

manqué à leur devoir (*Mém. de l'Ac. Celt.* t. III, p. 217).

Dans le Cotentin, les femmes normandes, qui désirent des enfants, invoquent saint Gilles ou saint Guilles; elles se livrent, dans beaucoup d'endroits, aux mêmes pratiques superstitieuses que les bretonnes.

Il n'est pas impossible même que, comme on le voit encore, chez les Tasmaniens, les plus reculés, il y ait, jadis en Bretagne, comme dans un grand nombre d'autres contrées de notre pays, des fêtes; où on donnait aux pieux, le signal de la liberté des accouplements.

En Normandie, les femmes grosses vont en pèlerinage à la chapelle d'Ouville, où est Notre-Dame la bien tournée, pour avoir des accouchements heureux.

D'après la légende écrite de saint Romain, il paraît que le culte de Vénus était encore en vigueur à Rouen, au septième siècle de notre ère; et que le saint eut grande difficulté à le détruire.

Dans le département de Maine-et-Loire, les femmes grosses vont en pèlerinage à un sanctuaire de la Vierge, où elles ceignent la ceinture de la Vierge, apportée, dit-on jadis, de Constantinople, pour avoir de bonnes couches.

Dans une infinité de pays de l'Ouest, au Nord de la France, saint Cyre a été invoqué pour la fécondation (DULAURE, 244).

Dans un très grand nombre de localités de notre pays de France, les filles qui veulent se marier et les femmes qui désirent avoir des enfants, ont recours à

des invocations, des pèlerinages et des pratiques, dont l'origine païenne est parfaitement transparente, malgré les noms chrétiens dont elles ont été affublées. J'aurais tout un volume à écrire si je voulais les énumérer.

III

CÉRÉMONIES DES AUTRES PAYS DE L'EUROPE

Dans toute la Belgique, on rencontre des superstitions et des survivances très remarquables, au sujet de ce qui regarde : la fécondité, le mariage, la santé des enfants ; et, surtout, la vigueur des maris.

Dans la presque totalité de la Belgique, le culte de ce qu'on appelait *le Ters*, a été longtemps en grande vénération jusqu'à la fin du seizième siècle. Il suffit de jeter un coup d'œil sur l'image de ce *Ters*, pour comprendre ce qu'il signifiait, en réalité.

Sur la porte de la prison publique d'Anvers, il y avait une statue, dont l'appendice phallique fut supprimé très tardivement, et que les femmes d'Anvers tenaient en grande dévotion. C'était une petite statue en pierre, haute d'environ un pied, représentée les mains élevées, les jambes écartées, et dont le signe sexuel avait entièrement disparu depuis longtemps. « On a fait beaucoup de contes sur la cause de cette disparition ; et l'on parle aussi de l'usage où étaient les femmes stériles, de râcler la partie qui manque à cette statue, et de pren-

dre en pollen la poussière qui en résultait, dans l'intention de devenir fécondes » (ABRAHAM GOLDBERZ, cité par DELAUNE, p. 218).

A Agnès, on fait toucher un couteau, et on fait mettre une chemise de laine ayant appartenu à la Vierge, aux femmes en couches, pour qu'elles soient heureusement délivrées. Mais, bien avant, elles avaient fait des cérémonies païennes pour obtenir la fécondité.

Dans toute l'Europe Centrale, on rencontre des vestiges de l'antique culte de la fécondité. Ces vestiges sont restés, plus ou moins apparents, malgré l'étiquette chrétienne qui leur a été imposée dans les temps modernes.

C'est ainsi, qu'en Allemagne, saint Foulon était invoqué dans certaines localités, pour la fécondité des femmes; et, les filles prêtes à devenir épouses, leur offraient leur robe virginale (DELAUNE, p. 233).

En Suisse, nombre de superstitions ont trait: au mariage et à l'obtention des enfants.

En Italie, l'usage des amulettes phalliques existe encore, très répandu, surtout dans les provinces méridionales. D'ailleurs dans toutes les parties de cette contrée on rencontre, en plus ou moins grand nombre, des pratiques, des coutumes, des crédulités qui ne sont, en réalité, que des survivances du culte de la fécondité.

Au commencement du dix-huitième siècle, l'archevêque de Trani, dans les anciens Etats napolitains, défendit une cérémonie, mi-religieuse mi-bouffonne, qui se faisait dans le pays, depuis un temps immémo-

morial; et qui consistait à faire figurer, dans une procession; pendant le Carnaval, *il santo membro*, qui n'était autre chose qu'une idole de Priape (DULAVIN, page 230).

A Isernia, dans le comté de Molise, il se tient tous les ans, du 17 au 30 septembre, la foire dite : de *Pardonance*, près d'une chapelle dédiée à saint Pierre et saint Damien. Les habitants des villages voisins y viennent en foule, attirés, autant par la piété que par le plaisir. Ils achètent, à des marchands forains, des petits simulacres en cire de divers membres humains, et les portent dans la chapelle où ils les déposent, en même temps qu'une offrande en argent. Les images phalliques sont en grand nombre dans ces *ex-votos*. Pendant ces trois jours, on rit, on chante, on pleure, on danse et on fait des processions. Ce pèlerinage passe pour guérir les malades, surtout ceux qui sont atteints de certaines affections; et rendre les femmes fécondes.

Malgré les efforts du christianisme, le culte de la génération a persisté pendant longtemps en Grèce; il y a laissé des traces encore visibles, de nos jours, pour les observateurs. Les femmes grecques ont porté jusqu'à ces siècles derniers, des amulettes ithyphalliques; et nous aurions de longues pages à écrire, si nous voulions indiquer tout ce qui est considéré, dans ce pays, comme capable de favoriser la fécondité.

Dans la Russie Méridionale, sur les rivages de la mer Noire, depuis le Bosphore jusqu'au Caucase, les

pratiques qui émanent de l'ancien culte de la génération, sont encore si fréquentes, de nos jours, qu'on peut les considérer comme innombrables.

IV

CROYANCES DE L'ASIE

Dans le grand continent asiatique, on rencontre beaucoup de superstitions qui sont évidemment des survivances de l'ancien culte de la fécondité. Le christianisme : romain, grec, orthodoxe ; l'islamisme, le bouddhisme, etc., etc., ont été obligés de mettre leur étiquette sur ces pratiques, pour ne pas rencontrer une répulsion absolue, de la part des populations, qui auraient préféré rester païennes, que de renoncer à leurs antiques crédulités.

A Oulon-El, dans le pays des Tcherkesses, au Nord-Ouest de la Géorgie, il y a, sur un monticule d'accès très difficile, un sanctuaire, où les femmes grosses vont faire un pèlerinage, pour avoir de bonnes couches. Dans ce pays, comme ailleurs, les jeunes filles et les jeunes femmes ont accompli certains rites païens, pour se marier ou avoir des enfants.

Dans l'Inde, le culte de la fécondité est, de nos jours encore, très apparent. Dans presque toutes les régions du Sud, les Termes phalliques y abondent. Il est cependant à remarquer que, tandis qu'il se mani-

festé dans le Sud de cette grande péninsule, sous la forme grossière et prédominante que tout le monde sait ; dans les parties montagneuses de la zone méridionale, et dans les régions septentrionales, il ne se manifeste, au contraire, que sous forme de vestiges, assez bien dissimulés, en général, pour ne pas choquer la pudeur.

Le culte du bouc, avec le nom de Mendès, qu'il portait en Egypte, se retrouve dans l'Inde ; on voit l'image de ce bouc, dans les sculptures sacrées des grottes d'Houra.

Les Indiens de nos jours, portent, encore, au cou, une amulette phallique, le talq, qui représente les deux sexes. Les cérémonies des Indiens de nos jours, ressemblent à certains égards à celles que pratiquaient les anciens Egyptiens au sujet de la génération.

Dans le pays de Canara, des prêtres de Chiven, parcourent nus les rues des villes ou des villages, en agitant une sonnette ; et les femmes pieuses viennent leur baiser très dévotement : leur *lingam* (DULAQUE, page 07).

Les Cachi-Caoris de l'Inde, qui transportent l'eau du Gange à plusieurs centaines de kilomètres, font ce pèlerinage, pour aller jeter leur eau sur le *lingam* du temple de Rassemourin, qui est, en réalité, l'idole phallique des anciens.

Dans la cérémonie du Nagapoutché, les femmes indiennes portent un *lingam* en pierre sur le bord d'un étang, l'y haignent ; puis, après s'être purifiées elles-mêmes par le bain, elles brûlent devant lui, des mor-

peaux de bois sacrés et lui offrent des fleurs (SONNERAT, t. II, p. 40). Le Nagapoutche a pour but de faire obtenir de hommes récoltes, la santé, une grande postérité, etc.

Il faut ajouter que, dans l'Inde, on considère la stérilité des femmes comme une malédiction.

Les Indiennes du sud croient : qu'elles ne seraient pas reçues en paradis, si elles mouraient vierges. Aussi, lorsque le bourreau doit décapiter une fille vierge, il commence par la déflorer ; parce que la mort serait une trop grande punition, si elle était donnée seule, dans ce cas.

Da Sonnerat, raconte une curieuse anecdote, au sujet des crédulités des femmes indiennes. Elle ne sera pas déplacée ici :

Un capucin, missionnaire, eut une grande querelle avec les jésuites de Pondichéry, laquelle fut portée devant les tribunaux. Les jésuites, très tolérants, lorsque la tolérance favorisait leurs desseins ambitieux, n'avaient pas contrarié l'usage de cette amulette (le taly phallique). M. de Tournon, légat apostolique du Saint-Siège, qui ne badinait pas sur telle matière ; et qui n'aimait guère les jésuites, prohiba rigoureusement le taly ; il prescrivit aux chrétiennes de l'Inde de porter en place : une croix ou une médaille de la Vierge. Les Indiennes, attachées à leurs anciennes pratiques, se refusèrent au changement. Les missionnaires, craignant de perdre les fruits de leur zèle ; et de voir diminuer le nombre de leurs néophytes, entrèrent en composition ; ils prirent avec les chrétiennes de l'Inde un *mezzo-terme*. Il fut convenu que l'on graverait une

croix sur le taly. Le signe chrétien fut accolé au simulacre des parties de la génération des deux sexes » (Du SONNERAT, *Voy. aux Indes et à la Chine*, t. 1, liv. 10).

Quoique le culte de la génération ne soit pas suivi en Chine avec les rites extraordinaires qu'on lui connaît dans le sud de l'Inde, il n'en existe pas moins quelques vestiges curieux, dans les diverses provinces du Céleste-Empire. En effet, dans les Miaos (temples) chinois, on voit certains idoles caractéristiques, que les chinoises, d'ailleurs très pudiques, ne manquent pas d'invoquer. Les femmes stériles vont, même, toucher ces idoles avec leur ventre, persuadées que c'est un moyen assuré d'être exaucées. (BARNOW, *Voy. en Chine*, t. II, p. 321.)

V

CRÉDULITÉ DE L'AFRIQUE

Si nous examinons ce qui se passe en Afrique, nous voyons que le culte de la fécondité a laissé des traces considérables dans le grand continent.

Dans les pays musulmans, on voit souvent des femmes: baiser le lingam des inspirés ou fous qu'elles rencontrent. Pockoke a vu cette cérémonie à Rosette (DULAURE, p. 98.) et Dulaure dit: qu'elle était pratiquée aussi à Alexandrie. « Pendant que ce Turc se livrait à des actes de folie, arrive une vieille musulmane; d'une main elle tire son voile de côté, afin de lui laisser voir

une partie de sa figure ; et de l'autre elle prend, à genoux, la partie du fou, que la décence ne permet pas de nommer, quoiqu'elle fût plus malpropre que la houe même ; elle la baise et la porte à son front. Le saint ne fait aucune résistance ; la femme suit son chemin, et le fou d'un air dédaigneux, continue sa marche nonchalante » (DULAURE, p. 93).

Cet usage s'est conservé jusqu'à nos jours en Égypte ; et Dulaure raconte le fait signalé par l'adjudant général Julien, à l'institut d'Égypte, où un habitant de Ralmaniey, pris par les Mamelucks, fit un serment, en tenant, à pleine main, son organe viril (DULAURE, page 103).

Un officier français, M. de Grandpré (*Voy. à la côte occid. d'Afrique*, t. I, p. 118) a vu, en 1787, au Congo, une cérémonie religieuse dans laquelle des hommes masqués, promenaient en grande pompe un simulacre d'énorme phallus, qu'ils agitaient avec un ressort ; absolument comme la chose se faisait dans les cérémonies égyptiennes.

VI

CRÉDULITÉS DE L'AMÉRIQUE

En Amérique, les vestiges du culte de la fécondité ne font pas défaut. Les Caraïbes de Haïti rendaient un culte au phallus ; et, lors de l'expédition de 1790,

Arthault, médecin du corps d'armée, recueillit dans ce pays : plusieurs idoles, grandes ou petites, qui permettent de penser : que le symbole était représenté dans certains sanctuaires, promené en procession par les fidèles ; et porté sous forme d'amulette par certains dévots (DULAURE, 103).

Le culte du phallus a été trouvé au Mexique, par les Espagnols qui firent la conquête du Nouveau-Monde. Cette particularité a longuement exercé la plume des écrivains, car on s'est demandé : si l'idée fondamentale de ces pratiques était née spontanément de toutes pièces dans ces pays du Nouveau-Monde, ou bien si elle y avait été transmise par des relations entre ce continent et le nôtre, ou le continent asiatique.

Dans les villes de Fanuco, de Tlascalla (*Garielaso de la Vega*, liv. II, ch. VI), le culte du phallus était établi d'une manière extrêmement apparente ; les idoles phalliques se voyaient dans beaucoup de temples.

VII

CRÉDULITÉS DE L'OcéANIE

L'Océanie ne fait pas exception à la règle générale pour ce qui regarde le culte de la fécondité. J'aurais de longues pages à écrire, si je voulais signaler tout ce qu'on rencontre, de nos jours encore, dans cet ordre

d'idées chez les diverses peuplades de cette partie du monde.

On sait que dans toutes les îles : depuis Taïti jusqu'aux Hébrides, en Australie, en Tasmanie, en Nouvelle-Calédonie, etc., etc., il y a des pratiques extrêmement licencieuses, qui tiennent au culte autant qu'aux cérémonies laïques. Dans certaines fêtes, il y a, à un moment donné, une promiscuité épouvantable, qui fait partie du rituel ; et les ministres du culte idolâtre sont les premiers à donner le signal des débordements inouïs que l'on constate.

VIII

ORIGINE DE LA CRÉDULITÉ

Pour se rendre un compte exact de la signification et de la valeur de ces vestiges, souvent informes, du culte des forces génératrices de la nature, que nous rencontrons, çà et là, de nos jours, il faut rechercher : quelle fut la pensée initiale qui lui a donné naissance. Pour cela, nous avons besoin de remonter à l'antiquité la plus reculée, à l'origine même des sociétés humaines.

Si nous songeons aux conditions matérielles et intellectuelles dans lesquelles se trouvaient les premiers humains, nous comprenons, sans peine : que celui qui, pour la première fois, comprit le parti qu'on pouvait

tirer de la génération, pour augmenter le garde-manger des individus isolés et des agglomérations humaines, dut en être extrêmement frappé. En effet, un chasseur qui avait vécu, jusque là, du produit de ses captures, souvent difficiles ; et qui déplorait perpétuellement la rareté du gibier, voyant, une brebis, une chèvre, une vache, une jument faire : un ou deux petits, chaque année ; une chienne, une laie, une lapine, en mettre au monde : six, huit, dix, qui, en quelques mois, allaient acquérir la taille de leur mère. Ce chasseur, dis-je, songeant, qu'il y avait là : un moyen de doubler, quadrupler, décupler l'effectif de son garde-manger, ne pouvait refuser à cette fonction de la génération, une importance de premier ordre.

Passant du domaine de la vie animale, à celui de la vie de relations, nous comprenons, aussi : que celui qui songea, le premier : que les enfants augmentaient les membres de la famille, c'est-à-dire apportaient des bras au groupe ethnique, qui en avait tant besoin pour : l'attaque ou la défense, la capture du gibier ou la lutte contre les ennemis, etc., etc., fut porté, aussi, à trouver, logiquement : que la génération était chose de grande importance.

Donc, dans ces familles isolées ; séparées les unes des autres par des espaces plus ou moins grands ; vivant du produit de leur chasse et de la cueillette de quelques plantes, ou de quelques fruits trouvés çà et là ; familles exposées à la famine, si la chasse n'était pas habilement menée, ou la récolte laborieusement faite ; ayant à redouter : la dent des animaux et le bras des peuplades

voisines ; en ces temps, où le chasseur devenait gibier pour un plus fort que lui. Dans ces conditions, dis-je, l'homme ne pouvait être indifférent à la possession : de femmes et des bêtes fécondes. La richesse et par conséquent le bonheur étaient liés à la génération.

On devine, sans peine, qu'une chose aussi importante dans la vie de l'homme et de la société, devait entrer, sans tarder, dans le domaine de la religion et de la politique. Aussi, il est à penser : que le premier chef s'en préoccupa ; de même que le premier dévot n'oublia pas d'exploiter ce but si désiré de tant de convoitises.

Le jour, où l'homme ébaucha sa première invocation aux puissances surnaturelles, cette fécondité fut, peut-être, le premier objet de ses supplications. L'influence du premier féticheur sur des voisins naquit, peut-être, de l'habileté et du pouvoir qu'on lui prêta, pour ce qui touche la réussite de cette génération des êtres.

Les premiers linéaments du culte ont, probablement, visé ce détail ; les premières institutions politiques l'eurent, sans doute, pour objet principal.

Il s'écoula probablement des centaines de siècles, entre le moment, où : le culte des forces génératrices de la nature fut ébauché, et celui où il prit un corps capable de laisser des vestiges matériels, assez accentués pour venir jusqu'à nous. Mais, toujours est-il, que de très bonne heure, probablement, ce culte eut une importance de premier ordre. C'est ce qui explique : que sa généralisation se fit d'une manière très remarquable.

La preuve que j'en puis donner : c'est, qu'en exami-

nant l'histoire du passé, nous le voyons exister dans toutes les régions du monde, en général ; et dans toutes les peuplades antiques dont nous connaissons quelque peu les coutumes et les mœurs.

Aussi haut que nous remontons dans le passé, nous voyons : ce culte de la génération existant dans presque toutes les peuplades : en Mésopotamie, dans l'Inde, en Perse, en Syrie, en Egypte, en Grèce, en Italie, chez les Gaulois, chez les barbares de la Scandinavie, de la Germanie, de la Thrace et de la Scythie, partout en un mot.

D'autre part, ajoutons : que lorsque les Espagnols découvrirent le Nouveau-Monde, ils trouvèrent ce culte de la génération parfaitement établi : chez les Mexicains, qui possédaient, du reste, plusieurs autres cultes voisins : celui du soleil, par exemple.

Enfin, quand, dans les temps modernes, on a commencé à explorer les îles du Pacifique, diverses pratiques de ce même culte ont été trouvées chez les sauvages les plus arriérés. On peut donc affirmer : qu'il a été général dans l'espèce humaine.

Quoiqu'il en soit, on comprend qu'avec le temps, de nouvelles idées vinrent enrichir le cerveau humain ; et aussitôt, de nouvelles données furent exploitées par les féticheurs, toujours préoccupés d'augmenter leurs moyens d'action sur le *vulgum pecus*. C'est pour cette raison, que ce culte de la génération subit des adjonctions, des transformations sans nombre. Une des plus curieuses de ces modifications fut celle : de la fusion avec le culte de l'astrolâtrie.

C'est pour des raisons dont il est facile de se rendre compte, que le culte de la fécondité se lia d'une manière intime avec celui de l'astrolâtrie. Cette fusion, se fit à une époque que nous ne pouvons pas déterminer aujourd'hui; de même que nous ne pouvons pas savoir d'une manière certaine: si, dans certains pays, l'astrolâtrie s'est développée, sans avoir, en avant ou à côté d'elle, le culte de la fécondité de la nature.

En faisant la réserve: que nous sommes, en tout ceci, réduits aux conjectures; et que dans l'état actuel de nos connaissances, il y a mille points du grand problème de l'évolution de l'idée religieuse à travers les âges, qui ne peuvent être élucidés d'une manière assurée, nous pouvons dire: qu'il paraît assez probable, que, de même, que l'animisme, c'est-à-dire la croyance à des esprits sans nombre animant choses: êtres et gens, le culte de toute la nature entière a été probablement la première manière d'envisager l'idée du surnaturel chez nos premiers parents. Dans cette disposition d'esprit, l'idée de la force de la nature, c'est-à-dire de la fécondité a été une de celles qui ont, de très bonne heure, préoccupé les premiers hommes. En admettant cette hypothèse, on peut admettre: qu'il est assez vraisemblable, que l'idée de l'astrolâtrie a été postérieure à celle de la fécondité.

Quoiqu'il en soit, il arriva un jour, où l'homme, qui avait constaté d'abord que l'apparition du soleil sur l'horizon était liée avec le jour; et sa disparition avec la nuit; il arriva, dis-je: que l'homme constata qu'à mesure que ce soleil s'éleva vers le zénith, c'est-à-dire

se rapproche de la perpendiculaire au-dessus de nous, la force de fécondité de la nature semble plus intense ; et qu'à mesure que le soleil s'éloigne de cette perpendiculaire, elle semble se ralentir.

Bientôt, sans doute, il constata qu'il y a alternativement deux périodes : une, pendant laquelle, la nature semble forte et féconde ; l'autre, pendant laquelle elle a les attributs de la faiblesse et de la stérilité.

Une fois la donnée primitive éclose, elle suivit la marche ascendante, comme tout en ce monde ; et elle commença à se modifier, se transformer, par le fait d'adjonctions incessantes, qui prenaient successivement une place plus ou moins prépondérante, et produisaient, ces mille étapes de l'évolution, que nous connaissons. Sans compter mille autres transformations que nous ignorons encore, ou que nous ne savons pas apprécier.

C'est à cette fusion des deux cultes : de la fécondité et de l'astrolâtrie, que nous devons les religions des Assyriens, des Babyloniens, des Perses, des Egyptiens ; religions qui ont tenu une si grande place dans l'histoire de l'évolution de l'idée du surnaturel.

Le taureau et le soleil devinrent, suivant les pays : Osiris, Atys, Adonis, Mithra ; toutes divinités, ne furent, en réalité, que des personnifications de ce soleil. Et chaque collège de prêtres, adoptant certains rites, mettant en saillie certaines particularités de la fécondité de la terre, et de l'époque où cette fécondité est plus active, concourut à la création des divers cultes.

Je ne puis faire ici, on le comprend, une étude détaillée des divers cultes, dont les forces génératrices

ont été le fondement. Il me suffira d'indiquer quelques-unes des particularités saillantes de ces cultes, pour montrer la place très importante qu'ils ont tenue dans un grand nombre de peuples de l'antiquité, sinon même chez tous.

ASSYRIENS, BABYLONIENS, ETC., ETC.

Un des sanctuaires les plus révérés du culte des forces génératrices, fut, on le sait, le temple de Hiéropolis, en Syrie, qui avait dans son architecture, comme dans ses ornements, des formes symboliques.

C'est ainsi qu'il présentait, au milieu, un dôme circulaire qui fut aussi un symbole chthonique. Il était entouré de murs, enserrant l'espace réservé au culte ; et au centre de cet espace, était un pin, emblème phallique incontestable ; tandis que des deux côtés de la porte d'entrée principale, s'élevaient deux gigantesques pylônes phalliques, pour affirmer davantage, si chose était nécessaire, l'idée dominante de la construction.

On voit, en effet, que l'idée des forces génératrices se montre dans chacune d'elles ; et, même au cas où d'autres indices ne l'eussent pas démontré aussi, ces preuves seraient déjà suffisantes pour faire admettre la proposition.

« Les deux énormes pylônes, qui figuraient devant ce temple (Hiéropolis de Syrie), comme deux tours, figurent devant le portail de nos églises gothiques, parais-

sont avoir servi de modèle à ces sortes de constructions et généralement adoptées dans les derniers siècles. On nommait, du temps de Vitruve, *phalo*, des tours rondes, dont la cime représentait un œuf. Les tours qui servaient à la défense des camps et des villes portaient aussi le même nom dans le Moyen-Âge (DECAENS). La conformité des noms, les rapports qui existent entre les formes; et surtout la disposition de ces phallus et celle des tours de nos églises gothiques donnent beaucoup de vraisemblance à cette opinion » (DECAENS, p. 74).

Lucien, dans son traité de la déesse de Syrie, nous a transmis une compendieuse étude sur le culte pratiqué dans le temple d'Héliopolis. J'y renvoie le lecteur qui serait curieux d'en examiner les détails de plus près; et je lui rappelle que dans le chapitre sixième du tome II, *Mariage et Progeniture*, j'en fournis déjà dans cet ordre d'idées quelques indications, qu'il pourra consulter.

Tous les peuples asiatiques de l'antiquité: les Assyriens, les Perses, les Phéniciens, etc., etc., ont pratiqué, à un moment donné de leur histoire, le culte des forces de la nature. Le lecteur pourra consulter, avec fruit, les remarquables travaux que l'abbé Mignot publia dans les *Mémoires* de l'ancienne Académie des Belles-Lettres.

Le dieu Baal, Béel, Bel-Phegor, etc., etc., de la Syrie et de la Palestine, n'était, en réalité, qu'un mélange de la divinité, du soleil et de celle de la génération. Saint Jérôme nous le dit, positivement dans son com-

montaino sur le chapitre ix, du prophète Osee.....
*Ad bel phigor idolum inabiturum quem nos
 phlapum possumus appellare.*

Hébreux

De leur côté, les Hébreux ont, à diverses époques de leur histoire, suivi le culte de la fécondité et de l'astro-lâtrie, avec une ferveur qui contrebalançait et même eclipsait celle de Javeh ; et d'ailleurs, le nom d'Adonai, qu'ils donnaient à l'Être-Suprême, a une telle ressemblance avec celle d'Adonis, la célèbre divinité solaire de quelques peuples asiatiques, que nous sommes, peut-être, autorisés à penser : que, même, ce qu'on a appelé le culte israélite du vrai Dieu, n'a été en réalité, au moins dans ses débuts, qu'une variante de l'astro-lâtrie.

L'Ancien Testament fourmille tellement d'indications, absolument positives, au sujet des rites ou culte de la fécondité, qui était suivi à chaque instant, par tout ou partie des Hébreux, qu'il est presque inutile d'en fournir des exemples.

Ces endroits que la Bible appelle : les *hauts lieux* des Hébreux étaient des sanctuaires établis sur la cime de quelques montagnes ; et là étaient, soit des autels en pierres, soit pierres levées, colonnes, obélisques de pierre grossièrement préparés, où les adorateurs venaient faire certaines cérémonies. Ces hauts lieux étaient, en réalité, des symboles de la fécondité ; et les

cérémonies qui y étaient pratiquées se rapportaient à cette fécondité.

La Bible (*Rois*, liv. III, chap. xv), nous apprend : que les dieux du roi Aza, avaient introduit, chez les Hébreux, le culte du phallus; et que la mère d'Aza, en était même, la grande prêtresse.

Par ailleurs, les pratiques de promiscuité, d'holocauste, etc., etc., se rencontrent dans mille endroits de l'histoire des anciens Juifs; de telle sorte qu'il est impossible de ne pas en déduire qu'ils avaient bien des rites religieux voisins, sinon semblables à ceux des peuples qui habitaient l'Asie Mineure, ainsi que les vastes espaces qui vont de la Méditerranée à la Caspienne et au Golfe Persique.

Jacob épouse les deux filles de son oncle Laban; et lorsqu'elles sont devenues stériles, elles lui donnent chacune une esclave pour les remplacer (*Genèse*, ch. xxix).

L'esclave Bala, qui fut la concubine de Jacob, devint la concubine de Ruben, fils du patriarche.

Thamar, épousa successivement deux frères : Her et Onan, fils de Juda; et comme ils étaient morts sans enfants, elle se déguisa en prostituée, pour débaucher son beau-père, dont elle eut deux enfants.

Salomon, qui avait épousé la fille du Pharaon d'Egypte, eut des relations avec la reine de Saba; il avait sept cents femmes légitimes, et trois cents concubines.

Sarah, femme d'Abraham, livra sa servante Agar, à son mari, pour qu'il en eût des enfants (*Genèse*, chap. xvi).

Nachor, frère d'Abraham, eut plusieurs enfants d'une esclave nommée; Hama (*Génèse*, ch. 22).

Loth, offrit ses deux filles aux habitants de Sodome pour préserver ses hôtes (*Génèse*, ch. XIX).

Les deux filles de ce même Loth, ne paraissent pas avoir commis un crime, en enivrant leur père pour avoir des enfants (*Génèse*, ch. XIX).

Remarquons, qu'Abraham et Jacob, adressant à Isaac et à Joseph des recommandations antérieures, au moment de mourir, leur font toucher leurs cuisses, pour les lier par serment. Cet euphémisme des traducteurs nous montre que le symbole fondamental de la fécondité était, de leur temps, considéré comme sacré.

Avec le temps, le culte des Hébreux se transforma, et se débarrassa des pratiques grossières, dans lesquelles le culte de la fécondation apparaissait sans aucun voile; la réalité fut remplacée par des allégories dans lesquelles fécondité et astrologie se confondirent.

ÉGYPTIENS

Si nous tournons les yeux du côté de l'Afrique, nous voyons que les Egyptiens avaient, dans leur religion, des rites dans lesquels, le culte de la fécondité se montrait sans voile, et d'une manière absolument claire. D'abord, disons que, lors de la fête des Pamyllies, c'est-à-dire de la nouvelle année, on faisait, en Egypte, une grande procession, dans laquelle on promenait

une statue d'Osiris, munie d'un triple organe fécondateur (PLUTARQUE, *De Osir.*).

Le taureau Apis, quand il venait d'être découvert, partait de Nicopolis pour Memphis, dans un bateau magnifiquement disposé ; il était promené, à son arrivée, avec toutes les pompes du culte, ce qui a peut-être, comme le pense Dujaure (p. 38), été l'origine de la promenade du bœuf, à certaines fêtes de l'année. Les femmes, qui désiraient avoir des enfants, venaient vers lui, soit à ce moment ; soit dans son temple, à toute époque de sa vie ; elles lui faisaient des invocations, accompagnées d'une mimique et d'une gymnastique qui ne laissent aucun doute sur la pratique qu'elles désiraient voir couronner de succès.

Le pèlerinage de Bubaste, que faisaient les Egyptiens, appartenait au même ordre d'idées ; on ne saurait le nier, quand on lit les détails de cette étrange manifestation de l'idée religieuse, dans laquelle des cérémonies que nous considérons aujourd'hui comme extrêmement licencieuses, étaient accomplies avec une ferveur et un entrain extrêmes.

Ce pèlerinage se faisait par la voie du Nil ; hommes et femmes étaient confondus, et se livraient à la joie la plus exubérante : quelques femmes jouant des castagnettes, quelques hommes de la flûte ; et tout le monde chantant et battant des mains. Quand les bateaux passaient près des villes, des cris, des mots de gaité souvent obscènes, étaient échangés ; et les femmes relevaient volontiers leur robe pour faire rire les voisins. (HERODOTE, t. I, p. 166).

Dans le nome de Méné, le bouc remplaçait le taureau, comme symbole de la divinité; et les particularités qui touchaient à la fécondation étaient, dans cette province, plus évidentes et plus claires encore que dans les autres, si c'est possible; car il paraît, que les femmes qui voulaient avoir des enfants, allaient solliciter le bouc, avec des raffinements d'invocation qui attendrissaient parfois la bête.

Les fêtes d'Isis, à Alexandrie, avaient des cérémonies extrêmement licencieuses qui se rattachaient évidemment au culte de la fécondité. Nous aurions de longues pages à écrire, si nous voulions consigner, ici, les énormités que comportaient les pratiques de ce culte.

PEUPLES ANCIENS DE L'AFRIQUE

Chez les autres anciens peuples d'Afrique, le culte de la fécondité tenait une place importante; nous venons de voir qu'il était en très grande faveur en Égypte pendant longtemps. Nous ajouterons que, chez les Auziles d'Afrique, les filles se livraient aux étrangers, pour recevoir des présents; et elles tiraient vanité de ce qu'elles avaient reçu pour prix de leurs charmes.

Chez les Gindanes, les femmes portaient, autour de la cheville du pied, autant de bandes de peau qu'elles avaient eu d'adorateurs; celle qui en avait le plus, était la plus considérée (HÉRODOTE, *Métopomènes*, ch. 176).

Chez les Nasamons de Lybie, lorsqu'une fille se mariait, elle accordait ses faveurs à tous les invités de la noce, pendant la première nuit ; et recueillait, ainsi, des présents qui constituaient sa dot (HÉRODOTE, *Euterp.*, ch. 135).

Les Phéniciens avaient apporté, dans leurs colonies d'Afrique, le culte qui nous occupe ; car nous savons, d'après Virgile, que lorsque Enée vint aborder sur le rivage de Carthage, les habitants du pays étaient précisément occupés à célébrer les rites du culte de la fécondité ; et que les jeunes filles, vinrent s'offrir aux Troyens fugitifs, dans un sentiment pieux.

Grecs

Les Grecs ont eu, à certains moments de leur histoire, le culte de la fécondité pour principale religion ; et même, lorsque diverses autres manifestations de l'idée du surnaturel eurent pris une certaine prépondérance, on put, pendant longtemps, constater : que celle qui nous occupe ici, avait le premier rang dans la généralité des provinces de ce pays.

Ce culte de la fécondité remontait, en Grèce, aux temps les plus reculés : et, bien avant que l'Égypte eut envoyé dans ce pays des colonies, qui y apportèrent les idées religieuses de la patrie des Pharaons, les anciens Pélasges avaient invoqué la fécondité de la nature, comme une véritable divinité.

Hérodote et Diodore de Sicile, assurent : que le culte

de Bacchus, dans lequel les images et les cérémonies phalliques tenaient une place importante, fut porté d'Égypte en Grèce par Mélampus qui vivait 170 ans avant la guerre de Troie. La date de ce siège mémorable est assez incertaine, d'une manière précise ; et le chiffre de 170 ans, doit être considéré comme assez élastique, de son côté ; mais, néanmoins, nous pouvons nous contenter de dire : que cette introduction du culte de Bacchus, en Grèce, remonte à une antiquité très reculée.

Il y avait, dans le cours de l'année grecque, plusieurs fêtes dans lesquelles, le culte de phallus tenait une place plus ou moins grande :

Les grandes dyonisiaques, le 12 du mois élaphébolion (Mars).

Les thésmosphories, se célébraient pendant le mois de pyanepsion (novembre).

Les targilies, le 6 du mois de targélion (mai).

Les grandes dyonisiaques, avaient lieu dans l'Attique le 12 du mois élaphébolion, qui répond à notre mois de mars ; elles duraient trois jours, et avaient une grande solennité.

Les Baptes d'Athènes accomplissaient, en l'honneur de Cotytte, la Vénus populaire des Grecs, des cérémonies, dans lesquelles le culte génésique tenait une grande place.

Les anciennes Grecques, observèrent, longtemps, le culte de Vénus, parce qu'elles croyaient : que si elles le négligeaient, la déesse leur enverrait une de ces maladies qui affligent si souvent les femmes.

En Laconie, il y avait un temple de Junon Hyperchiria, où les mères qui voulaient marier leur fille, allaient faire un sacrifice (PAUSAN, *Lacon*, t. II, p. 67).

Enfin, terminons la série, en disant : que les veuves, qui voulaient se remarier, allaient adresser leurs vœux à Vénus, dans une grotte qui lui était consacrée, dans les environs de Naupaote (PAUSAN, liv. X, *Phocide*, t. IV, p. 305).

Le culte du bouc se rencontre aussi en Grèce. Il avait été probablement apporté d'Égypte.

ROMAINS

Bien avant la fondation de Rome, le culte de la fécondité était établi, et général, dans toute l'Italie. Le peu de ce que nous savons touchant : les Etrusques et les anciens peuples du Latium, nous le prouve surabondamment. La chose se comprend, d'ailleurs, très bien, en songeant : que l'Italie avait reçu, bien avant l'époque historique, des immigrants, venant : soit par le nord, c'est-à-dire par la voie de terre ; soit par le sud par la voie maritime. Or, ces immigrants venaient des pays d'Orient, où le culte de la fécondité était prépondérant, dans ces temps reculés : de sorte qu'ils avaient apporté leurs croyances naturalistes, qui vinrent se fusionner avec celles qui avaient déjà cours dans le pays ; et qui, très probablement aussi, avaient la fécondité comme donnée fondamentale.

L'influence que la Grèce exerça plus tard sur Rome,

déjà au temps des rois, puis pendant la République, ne fit qu'y multiplier les rites de la fécondité qui s'étaient déjà transformés dans l'Hellade ; et qui se transformèrent, aussi, en s'implantant sur le sol italique. Mais, néanmoins, malgré ces modifications, l'idée fondamentale resta, dans nombre de cérémonies, encore grossièrement reconnaissable ; ou bien, fut-elle voilée d'une manière assez imparfaite, pour que la signification première fut facilement appréciable, aux yeux de celui qui voulait y regarder quelque peu de près.

On a dit : que les Romains ne paraissaient avoir connu le culte de la fécondation, qu'à une époque assez tardive, après l'établissement de la République probablement ; et que les documents de la période des rois, qui sont venus jusqu'à nous ne disaient rien des cultes de Vénus, de Bacchus, de Priape, c'est-à-dire des divinités grecques. Je crois qu'il y a là : une confusion qu'il faut faire cesser.

Sans doute, les rites grecs ne s'introduisirent qu'assez tardivement à Rome ; mais, quand nous songeons à la cérémonie lupercales, qui paraissent être très anciennes et que nous examinons la légende qui avait trait à leur création, à savoir : que les femmes sabinnes enlevées étaient restées stériles, et que l'oracle ordonna de faire féconder par un bouc ; ce qui donna naissance à cette cérémonie des lupercales ; nous pouvons en inférer : qu'il existait dans le pays, avant la création de Rome ou peu après, quelque chose qui ressemblait : au culte du bouc égyptien de Mendès.

Une des manifestations les plus remarquables du

culte de la fécondité, apporté d'Égypte ou de Grèce à Rome, est la série de fêtes qu'on appelait : les libérales. Ces fêtes avaient lieu le 17 mars, six jours après la date des fêtes grecques, et trois jours avant celle des fêtes égyptiennes ; il y avait des particularités qui révélaient, d'une manière indéniable, la pensée fondamentale qui les régissait.

Une autre manifestation célèbre du culte de la fécondité, est la série de fêtes qu'on appelait : les bacchanales, qui se célébraient du 23 au 29 octobre. Ces fêtes ressemblaient beaucoup aux dionisiaques grecques, dont le symbolisme était, avons-nous vu, plus que transparent.

Lorsqu'en l'an 564 de la fondation de Rome, Posthumius fit interdire les mystères de Bacchus, les fêtes de la bonne déesse furent conservées, parce que les hommes en étaient exclus. Mais, Juvénal (sat. 6) raconte : que les femmes, quoique seules, se livraient, dans ces fêtes, à des orgies et des débauches inouïes.

Les Romains mettaient dans leurs champs le symbole masculin de la fécondité, constitué par des poteaux plus ou moins travaillés : depuis l'état informe, avec seulement une saillie centrale, jusqu'à la statue la plus complète, et ornée d'attributs allégoriques. Ces simulacres étaient placés, aussi, sur le bord des chemins, dans le but de protéger les voyageurs contre les mauvaises occurrences. Ils étaient appelés indifféremment, dans ce cas : Priape, Mercure, Pan, etc., etc.

Columelle (*de cultu hortorum*, lib. 10.) dans les vers suivants : « N'ayez point de labyrinthe, point de statue

de héros de la Grèce ; mais qu'au milieu du jardin, le tronc, à peine dégrossi, d'un arbre antique présente et fasse vénérer la divinité ithyphallique ; que cette branche formidable qui la caractérise épouvante les enfants ; et, la faux dont elle est armée, les voleurs », nous montre combien la coutume d'ériger ces symboles de la fécondité était générale.

Le symbole de la génération, adhérant à une pierre ou à un tronc d'arbre prit le nom de Hermès, Terme, Priape, etc., etc. ; faisons remarquer que l'étymologie de ce dernier nom (Pri-Apis), révèle son origine égyptienne, d'après Dulaure.

En outre de ces édicules champêtres, les Romains avaient, dans la plupart de leurs villes, des chapelles publiques, érigées en l'honneur du dieu Priape, c'est-à-dire : de la fécondation. Les dévots venaient, implorer le dieu, et lui apportaient des *ex-votos*, représentant leur maladie.

Ces *ex-votos*, étaient : des tableaux peints, des figures de cire, et même de marbre. En outre, les femmes qui voulaient avoir des enfants, allaient invoquer cette étrange divinité ; leurs invocations s'accompagnaient, même parfois, d'une gymnastique ; qui paraît avoir été réservée, il est vrai, pour les cas extrêmes, car, le plus souvent, il suffisait de s'incliner devant le dieu, de se prosterner, et de lui offrir des sacrifices ou des *ex-votos*. Mais, la gymnastique dont nous parlons, et qui ressemble à celle que l'on pratiquait jadis : en Assyrie, en Babylonie, en Égypte, ne laisserait place à aucun doute sur la signification de la prière,

si, par impossible, il en restait dans l'esprit de l'observateur.

Les filles et les femmes, ne rougissaient pas d'invoquer ce dieu. Dulauro nous fournit, dans son curieux livre, de très intéressants détails sur ce sujet. C'est ainsi, par exemple, qu'il cite ce passage des Priapées (p. 115), où une jeune fille, promet au dieu, des couronnes, s'il exauce ses vœux : *totam cum paribus, priape nostris cingemus sibi mentalum coronis*.

Il ajoute : que les dévotes, aussi lubriques que pieuses, offraient au dieu, autant de couronnes que leurs amants avaient été empressés auprès d'elles ; les appendant à sa partie saillante ; qui disparaissait, parfois, sous les fleurs. Ces dévotes venaient aussi pendre sur les murs de la chapelle, autant de petits simulacres ponnions en bois, que ce qu'il en fallait, pour évoquer le souvenir de telle ou telle nuit.

Les Romains, faisaient des pains à figure phallique ou cétélique. Martial, en parle dans diverses poésies ; Pétrone, nous l'apprend, aussi, dans un passage de son festin de Trimalcion.

D'ailleurs, à Syracuse, d'après Athénée, on envoyait à ses amis, à l'occasion des thesmophories, des gâteaux phalliques (DULAURE, p. 225).

Disons, en passant : que la coutume romaine de faire des pâtisseries et des pains à forme phallique, s'est continuée, dans nombre de contrées de France, pendant le Moyen-Age ; et même jusqu'à ces dernières années, dans l'ancienne province du Limousin, et notamment : à Brives, en Auvergne, Clermont-Fer-

rand, etc., etc., à Saintes, à Saint-Jean d'Angély (DEJANNE, p. 225).

Les Romains adoptèrent les amulettes phalliques, dont l'usage devint si général, que ce symbole se retrouve dans une grande quantité de cas, et sous toutes les variétés de forme, de volume, de position, etc., etc., qu'on puisse imaginer.

Avec le temps, le culte de Priape dégénéra à Rome; et tandis qu'au début c'était la pensée de la fécondité de la terre ou des mères de famille qui était visée en lui, il devint, à mesure que les mœurs se relâchèrent, le dieu de la luxure et de la débauche. La courtisane Téléphuse, lui faisait de riches offrandes; l'impératrice Messaline lui apporta solennellement quatorze couronnes magnifiques, dans une circonstance célèbre, où elle triompha à sa manière.

Tombé, ainsi, dans la boue, il devint l'objet des plaisanteries et des sarcasmes de tous ceux qui se respectaient quelque peu; et, longtemps avant que les premiers pères de l'église romaine eussent entrepris de le vouer au mépris de leurs néophytes, il avait perdu toute dignité; n'étant plus qu'un symbole de débauche, et une divinité ridicule. Malgré cela, l'habitude et la grossièreté des mœurs de la plèbe des campagnes, avait une telle influence, que, tout en disparaissant de la religion officielle, Priape conserva, dans le populaire, une sorte de culte, ou au moins des vestiges de culte, qui n'ont pas disparu après deux mille ans d'efforts de la religion et de la pudeur publique.

GAULOIS

On a dit que le culte de la fécondité ne s'était introduit dans les Gaules, qu'après la conquête de Jules César: la proposition est mal énoncée de cette manière. Il est vrai, que les rites romains qui touchent à ce culte, ne furent admis, dans notre pays, qu'après la conquête romaine; mais, bien avant et aussi haut qu'on remonte dans le passé des Gaules, on rencontre des manifestations qui prouvent: que là, comme ailleurs, ce culte de la fécondité de la nature, fut pratiqué par les peuplades du pays.

Lorsque les Romains eurent introduit leurs rites, touchant le culte qui nous occupe ici, on les vit se répandre avec rapidité dans nos contrées; et, s'y transformant à peine, ils constituèrent des mille et mille pratiques qui s'y sont perpétuées, pour ainsi dire, jusqu'à nos jours, malgré les grandes révolutions qui se sont succédées. Même chose à dire pour les pays ibériques.

IBÉRIENS

En Espagne, le dieu de la fécondité prit le nom, de: *Hortandès*, mot qui rappelle la protection des jardins que lui attribuaient les Romains; et dans nombre de

pays, à Nôbrina, par exemple (Lobrixa, en Andalousie), les habitants célèbrent des orgies restées célèbres
Silius Italicus: bella punica, liv. III.

CRÉTES

Les Crétois, adoptèrent avec grande faveur, le culte de la génération; des simulacres phalliques s'élevèrent bientôt dans les jardins; et furent invoqués, non-seulement pour la fécondité des terres, mais aussi contre tous les maux que pouvaient craindre les bestiaux et les femmes, touchant la génération.

BARBARES

Nous connaissons encore si imparfaitement l'histoire des nombreuses peuplades de l'Europe Centrale et Septentrionale, confondues pendant l'antiquité, sous le nom générique de: Barbares, que nous ne pouvons guère formuler que des hypothèses au sujet de leurs croyances religieuses. Néanmoins, nous pouvons admettre, sans grande crainte d'erreur, que chez ces barbares, comme dans toutes les autres peuplades mieux connues de nous, le culte de la fécondité a tenu une grande place dans les idées religieuses. D'ailleurs, l'importance du culte de Herta et certaines pratiques de ce culte venues à notre connaissance, nous en donnent l'assurance positive.

Nous pouvons penser aussi, que les peuples du Nord, Saxons, Suèves, etc., etc., avaient reçu d'Orient, par la voie de terre, des pratiques religieuses touchant le culte des forces génératrices de la nature, car une de leurs divinités très révérees était aussi Fricco, semblable au Priape grec et romain. Ce Fricco avait une femme du nom de Frigga, qui ressemblait à Vénus, c'est-à-dire, en d'autres termes, que les barbares avaient le culte de la fécondité sous ses deux formes : masculine et féminine.

Les femmes des peuplades au Nord de l'Europe sacrifiaient à Fricco et à Frigga, comme les Egyptiennes, les Assyriennes et les Grecques, parce que la stérilité était un opprobre, dans ce pays ; et nombre de leurs cérémonies religieuses ou pratiques superstitieuses étaient semblables à celles que nous savons avoir été en vigueur, chez les peuples mieux connus de nous.

Lorsque les Romains eurent pénétré en Germanie, le culte de Priape et de Vénus fut accueilli par les habitants de l'Europe Septentrionale, avec une faveur d'autant plus grande, que les cultes de Fricco et de Frigga les avaient déjà spécialement préparés à l'adoration de ces symboles ; et bientôt les rites se fusionnèrent si bien, qu'il en résulta un amalgame dont il fut désormais difficile de déterminer les éléments originels.

Lorsque les barbares eurent, à leur tour, envahi le monde romain, et que la période, dite du Moyen-Age, commença à s'ouvrir, les rites romains, grecs et barbares se fusionnèrent encore plus complètement. On

vii, çà et là, malgré le développement et l'extension du christianisme, les rites de la fécondité être très généralement en vigueur dans toute l'Europe, comme d'ailleurs, dans le Grand Continent Asiatique.

La grossièreté des Allemands et leurs tendances féroces, mêlèrent le culte de la génération avec celui de la guerre. Sous le nom de Pripe-Galla, ils arrivèrent à adorer une divinité qui tenait des deux principes. Ils lui faisaient des offrandes de victimes humaines, ajoutant à l'obscurité la fureur homicide ; ce n'est qu'à la fin du douzième siècle, environ, que ce culte s'atténa, et finit par disparaître de : la Saxe, de la Prusse et de l'Esclavonie.

Le christianisme devait exercer une influence considérable sur le culte de la fécondité, et en transformer profondément les rites. Mais ce résultat n'a pas été l'affaire d'un jour, ni même d'un siècle ; il a fallu plus de mille ans, dans beaucoup de pays, pour que le symbolisme originel perdît de sa grossière évidence. Dans une infinité d'endroits, comme dans beaucoup de cérémonies religieuses qui semblent, de prime abord, se baser sur des sentiments d'essence plus élevée et plus idéale, qu'on ne passe le mot, on trouve, par un peu d'examen détaillé, des traces encore évidentes du culte de la fécondité, dans sa plus naïve expression originelle.

IX

INFLUENCE DU CHRISTIANISME

Lorsque le christianisme fut établi dans les diverses contrées de l'Europe Méridionale, sa préoccupation la plus grande fut de faire disparaître le culte des forces génératrices, qui avait dégénéré en cérémonies et en pratiques licencieuses pendant les derniers siècles de l'empire romain ; mais il se trouva en présence, d'une résistance ouverte et latente tellement puissante et obstinée, qu'il lui fallut des siècles de persévérance ; et encore, comme je viens de le dire, il ne peut pas se flatter d'avoir fait disparaître tous les vestiges de ce culte, malgré ses efforts si énergiques et si longtemps continués.

Pour ce culte, comme pour toutes les pratiques païennes, le clergé chrétien procéda, suivant le cas : ou bien, par les défenses et les anathèmes ; ou bien, par le moyen habile de la transformation, qui, mieux que la force brutale, lui a fait obtenir le résultat qu'il cherchait.

Malgré l'extension du christianisme et sa généralisation comme religion officielle, le vieux culte de la fécondité, réduit à des pratiques superstitieuses, restait profondément enraciné dans l'esprit des populations. Les foudres de l'Église s'émoussèrent longtemps sans

pouvoir les entamer ; plus d'une d'elles a résisté jusqu'à ce jour, aux efforts persistants du clergé qui lui livre bataille acharnée depuis plus de quinze siècles.

C'est ainsi : que du temps de Grégoire de Tours, les fidèles allaient au tombeau de saint Fotin, dans le souterrain qui est au-dessous de l'autel de la basilique de Saint-Jean, à Lyon, pour râcler un peu de poussière, qui était un remède assuré contre : *plusieurs maladies*. Grégoire, ne dit pas quelles étaient ces maladies, pour ne pas servir à la continuation des scandales contre lesquels l'Église réagissait de toutes ses forces ; mais nous pouvons être certains, que : la stérilité et les affections féminines, étaient du nombre, sinon les seules visées.

C'est ainsi, aussi, que le culte de la fécondité a été longtemps pratiqué à Anvers, malgré l'introduction du christianisme. J'ai dit que : jusqu'au dix-septième siècle, on a vu : le Ters, être invoqué avec autant de confiance et d'empressement, que les saints les plus réputés du Paradis.

Cependant, dans beaucoup de pays, le clergé, suivant les recommandations faites depuis l'origine du christianisme, avec tant de persistance par les autorités ecclésiastiques les plus respectées, mit, de bonne heure, une étiquette orthodoxe aux symboles et aux rites du culte de la fécondité. Cette manœuvre habile atténuait le nombre de symboles et de pratiques du culte de la fécondité ; mais, en revanche, donna à certaines cérémonies chrétiennes, des allures qui en modifiaient notablement la donnée initiale.

Le symbole de la fécondité christianisé, prit, suivant les pays, divers noms, sous lesquels il a continué à être invoqué. Mais, comme le dit Dulaure, on lui conserva ses attributions, sa vertu préservatrice et fécondante; on lui conservera, aussi, cette partie saillante et monstrueuse qui en est le symbole, et sans laquelle le peuple n'eût plus reconnu sa divinité familière, métamorphosée en saint. Dans ces conditions, le Priape païen fut honorablement placé dans les églises, et invoqué par les chrétiennes stériles, qui, en lui faisant, comme les païennes d'antan, des offrandes, achetaient l'espérance d'être exaucées (DULAURE, p. 218).

En Provence, en Languedoc, dans le Lyonnais, le vieux dieu romain Fulinus, devint saint Foutin, qui se transforma peu à peu, sous les efforts de l'Eglise, en Fotin, Photin, Potin; et se rapporta au premier évêque de Lyon. Mais l'appellation primitive est restée dans la langue vulgaire de la plupart des pays; et le pouvoir qu'on lui prête, ne rappelle en rien: les attributs ou les tendances du vénérable évêque: saint Pothin.

Malgré sa transformation, le symbole masculin continua pendant des siècles à être considéré comme le préservateur le plus efficace qu'on pût employer contre: les maléfices, les mauvaises chances, tout, enfin, ce qu'on redoutait. La preuve en est que, dans plusieurs églises, celles de Bordeaux, de Toulouse, on l'a vu, jusqu'au siècle dernier (DULAURE, p. 221), s'étaler avec une crudité remarquable; et que, dans une infinité d'autres, il y a des traces, d'un naturalisme extrêmement significatif.

Dans les coutumes civiles, c'était bien plus encore ; c'est ainsi que Dulaure nous apprend, entre autres détails curieux que, dans le pays de Galles, Hoel-le-Bon, faisant, au dixième siècle de notre ère, une loi contre le viol, prescrivit : que la plaignante qui voulait poursuivre son ravisseur en justice, devait jurer, en posant sa main droite sur les reliques des saints, et la main gauche sur l'organe de l'accusé (DULAURE, p. 194).

Buchaud, évêque de Worms, raconte : que quelques femmes enduisaient leur corps de miel, puis se roulaient dans du blé ; les grains qu'elles recueillaient ainsi, étaient transformés en farine ; et enfin en pain, qui avait la propriété d'affaiblir leurs maris, et de les faire mourir (DULAURE, p. 230).

Il faut reconnaître, pour être juste, que le christianisme eut toujours, au fond, une répulsion pour le culte de la fécondité ; parce que ce culte était trop en opposition avec les principes de renonciation aux joies de ce monde, qui était son principal objectif. Et, lorsque obligé de céder à la poussée des vieilles habitudes païennes, il transigeait avec sa donnée ordinaire, c'était pour ne pas éloigner de son giron les populations, qui auraient préféré rester païennes ; que de renoncer à : certaines cérémonies, certains usages, certaines crédulités antiques au sujet de cette fécondité. Néanmoins, toutes les fois qu'il le pouvait, non-seulement il modifiait, transformait, atténuait le culte de la fécondité, mais, encore, il le rejetait de son rituel.

Repoussé des sanctuaires, le culte des forces génératrices passa, naturellement, dans le domaine de la

sorcellerie. Bientôt, les amulettes phalliques, qui avaient été considérées comme parfaitement orthodoxes, devinrent des talismans plus ou moins entachés de démonisme.

« Si quelqu'un fait des enchantements ou autres incantations auprès du *fascinum*, qu'il fasse pénitence au pain et à l'eau, pendant trois carêmes » (*Judicia sacerdotalia de criminibus*, huitième siècle (DULAURE, page 219).

Dans les statuts synodaux de l'église du Mans, qui datent de l'an 1247 (DULAURE, p. 220), les enchantements et le *fascinum* sont sévèrement condamnés.

Dans les statuts synodaux de l'église de Tours, en 1395, les mêmes défenses, sont faites au sujet du *fascinum*, francisé sous le nom de fesne (DULAURE).

Le Concile de Châlons, tenu au neuvième siècle, s'occupa des pratiques qui touchent à l'incantation du *fascinum*, pour les réprouver et les condamner.

L'Eglise avait tellement à compter avec les vieilles pratiques païennes, que les statuts synodaux du Mans (an 1247) disent : « Qui a péché auprès du *fascinum*, qui a fait des enchantements, ou qui a récité quelque formule, pourvu qu'elle ne soit pas le symbole des apôtres, l'oraison dominicale et d'autres prières canoniques. »

Cette superstition était autrefois si enracinée dans les esprits, que Godefroy de Bouillon, marquis de cette ville, pour la faire disparaître ou la ramener aux cérémonies du christianisme, envoya de Jérusalem à la ville d'Anvers, comme un présent inestimable : le *pre-*

puce de Jésus-Christ. Il croyait, par là, détourner les habitants d'un culte aussi honteux. Mais ce présent profita peu pour les femmes ; et ne leur fit point oublier : le sacré *fascinum* (*Johan Goroppi Becant origin. anti-verpiano* 1569, cité par DULAURE, p. 246).

Malgré son antipathie pour le culte païen de la fécondité, tout, plus ou moins christianisé qu'il fût, l'Eglise catholique ne gagnait pas beaucoup de terrain sur lui ; il ne fallut rien moins que les guerres dites de religion, pour atténuer quelque peu ces vestiges d'un autre âge, qui finissaient, en certains endroits, par étouffer les principes de la chrétienté, sous les pratiques du culte antique.

Sous l'influence des plaisanteries et même des sarcasmes des protestants, le clergé catholique s'attacha, avec plus d'ardeur qu'avant, vers la fin du quinzième siècle, à transformer les cérémonies phalliques du culte de la fécondité, restées, presque entières dans l'Eglise chrétienne, depuis son origine.

Pour contenter les impatiences des femmes stériles, on les poussa, désormais, à faire seulement : des neuvaines à quelques saints ou saintes, dont le nom ne rappelait pas, aussi grossièrement que les dieux païens christianisés, le but désiré par elles.

Certaines fontaines avaient, depuis un temps immémorial, la réputation de rendre les femmes fécondes ; elles continuèrent à être recommandées par le clergé, qui, ayant soin de faire disparaître, dans les cérémonies dont elles étaient l'objet, tout ce qu'ils pouvaient au point de vue de l'ancien symbolisme, parvint à rendre leur culte moins obscène.

Grâce à ce regain d'efforts, le vieux culte de la fécondité perdit enfin du terrain ; et les modifications apportées dans les habitudes de la vie civile aidant, le dix-huitième siècle a vu diminuer beaucoup ces vestiges du passé. Mais, à l'heure actuelle encore, malgré ces assauts répétés depuis plus de dix-huit cents ans, ce vieil ensemble de crédulités est loin d'avoir disparu.

X

CONCLUSION

Les nombreux exemples que j'ai cités en commençant cette étude, nous montrent que bien des siècles s'écouleront avant que la disparition des vestiges du culte des forces génératrices de la nature soit complète ; tant il est vrai, que dans les sociétés humaines, une fois qu'une idée est lancée, elle reste dans le domaine intellectuel des masses, pendant un temps tellement long, qu'on pourrait presque dire : qu'elles survivent perpétuellement à toutes les attaques dirigées, désormais, contre leur existence.

APPENDICE

LE CULTE DE LA NATURE CHEZ LES PROVENÇAUX

Dans le cas où je me suis placé pour étudier les superstitions et survivances, tout ce qui touche à la Provence a un intérêt spécial pour moi ; aussi, je crois utile de m'arrêter, un moment, sur quelques détails de ce culte, dans mon pays d'origine.

Conséquemment, je me poserai la question suivante : Le sentiment d'affection et de respect de l'enfant pour sa mère, franchit-il chez les Provençaux anté-historiques, la limite des banalités de tous les jours pour s'élever jusqu'à la religiosité proprement dite ; ou bien ce sentiment, après s'être élevé jusqu'à la religiosité, dans un autre pays, fut-il apporté en Provence, avec ces nombreuses migrations humaines, dont notre pays a été le théâtre, tant de fois ?

Pour ma part, je me range résolument du côté de cette dernière hypothèse ; je crois à l'extranéité du culte et de la puissance génératrice de la nature, dont nous trouvons tant de vestiges en Provence, de nos jours.

Je base mon opinion sur ce fait : que bien que nous retrouvions aujourd'hui, en Provence, des vestiges incontestables des cultes : cœïque, phallique et hétéro-

rique, nous constatons, cependant, qu'ils se présentent d'une manière quelque peu différente de leurs similaires observés dans les autres pays : l'Inde, l'Égypte, l'Asie-Mineure, la Grèce, l'Italie, l'Allemagne même.

Cette spécialisation que nous trouvons dans ces symboles en Provence, ne peut-elle pas être expliquée de la manière suivante : L'idée religieuse ayant pris naissance, et s'étant, même, élevée à la hauteur d'un véritable culte dans certains pays : au berceau des Aryas, par exemple, fut apportée, de toutes pièces, en Provence; et y fut accueillie, avec la faveur que toutes les manifestations religieuses rencontrent dans ce pays.

La nouvelle religion s'y installa, sans peine, et absorba une partie des croyances antérieures. Mais, en même temps, subissant cette loi que j'ai signalée tant de fois, à propos des caractères de la Provence et des Provençaux, elle y subit une modification qui la différençia suffisamment des manifestations primitives, pour lui donner, désormais, un cachet particulier.

Quoiqu'il en soit, quelque grossière que fût encore la représentation de l'idée religieuse, chez ces premiers Provençaux, il n'en est pas moins certain : que l'idée elle-même, fut très intense ; et tint une grande place dans leur existence, dès l'époque la plus reculée. Aussi, nous pouvons admettre : que les modifications qui vinrent successivement se surajouter au culte primitif, trouvèrent un terrain parfaitement préparé dans l'esprit de nos ancêtres ; car les Provençaux de toutes les époques, ont été remarquables, sous le rapport

de la pratique de la religion du moment : quelle qu'elle fût.

Jusqu'ici, nous n'avons envisagé la puissance productrice de la nature que sous la forme animale ; mais nous savons qu'elle a été adorée, dans sa forme végétale par certains peuples. Ceux qui ont étudié l'histoire des religions, ont trouvé la raison de ces deux manifestations différentes, dans une question d'habitat et de mœurs ; les pasteurs, adoptant la première ; les agriculteurs, la seconde. Nous n'avons pas, dans le cas où nous sommes placés ici, à discuter ce qu'il y a de fondé dans cette appréciation, il nous suffit de constater le fait.

Quels furent les premiers symboles de ce culte de la Terre-Mère ? Nous l'ignorons aujourd'hui, car il n'est venu à notre connaissance, que ceux de ces symboles qui avaient subi la transformation qu'on a appelé l'anthropomorphisme, c'est-à-dire alors que la divinité avait revêtu, dans l'esprit des dévots, les caractères et la forme d'un être humain : Mar et Marth, Isis, Ops, Tellus, Faunus et Fauna, Cérés, Cybèle, Flore, Hertha, etc., etc., suivant les pays. C'est sous ces symboles que nous retrouvons les vestiges du culte en Provence.

Cette raison prouve, d'une manière péremptoire, à mon avis, l'extranéité de cette forme de l'idée religieuse. Nous pouvons même ajouter : que le culte de la Terre-Mère, tout extrêmement ancien qu'il soit dans notre pays, paraît n'y avoir été apporté qu'à une date relativement récente. On sent, qu'il avait eu le temps de prendre ses développements, et de préciser ses contours, dans ses pays d'origine avant d'arriver

chez nous, quand on considère les vestiges que nous rencontrons dans notre pays.

Quand on étudie l'évolution de l'idée religieuse, chez les hommes, on constate : que dans certains pays, elle a pris pour objectif le monde sidéral, au lieu du monde terrestre. Les savants ont beaucoup discuté pour savoir : si l'astrolâtrie a précédé, ou a été imaginée postérieurement au culte de la fécondité soit animale, soit végétale. Nous n'avons pas à le rechercher ici, nous constaterons seulement : que nous rencontrons en Provence des vestiges incontestables de cette astrolâtrie.

Pour ce culte, par exemple, nous pouvons affirmer hardiment, qu'il fut d'origine étrangère ; qu'il ne fut même apporté en Provence, qu'assez tard, et d'une manière très restreinte. Tout concourt à le prouver dans l'examen de ces vestiges.

Je viens de citer, il y a un instant, les noms de Cybèle, de Mar et Marth, etc., etc. ; il resterait quelque obscurité dans l'esprit du lecteur, si je n'expliquais pas pourquoi il se fait : qu'à côté des symboles tout-à-fait matériels et inanimés, comme : la grotte, la fontaine, le pic d'une montagne, etc., etc., il y a des symboles de divinités masculines ou féminines, ayant toute l'apparence humaine, l'aspect anthropomorphique, pour me servir du mot consacré.

Or, je rappellerai, pour cela, que l'anthropomorphisme est la conséquence de l'animisme. Quand on y réfléchit un peu, on voit que : c'est la continuation, d'ailleurs très naturelle, de l'idée ; c'est une étape à laquelle

L'intelligence humaine devait, nécessairement arriver en suivant la voie ouverte devant elle. En effet, tout d'abord, l'homme s'est complu à prêter : une pensée, une volonté, des passions aux choses et aux êtres qui l'entouraient, il a fait le monde matériel à son image, comme on l'a dit tant de fois. Puis, en idéalisant la fécondité de la nature, la nature elle-même, les grands facteurs de cette nature, comme : la chaleur, la pluie, le vent, etc., etc., il est arrivé à leur donner des attributs, des influences, un rôle tellement précis, peut-on dire, qu'il en a fait des entités bien distinctes les unes des autres. De là, à leur donner une apparence humaine, à les considérer comme des êtres semblables à lui-même, il n'y avait qu'un pas.

Tout naturellement, alors, la divinité : symbolique d'abord, devint : homme ou femme, suivant qu'elle se rapportait à l'élément masculin ou féminin de la génération ; l'esprit humain créa même des divinités hermaphrodites, pour représenter tous les degrés de la gamme de son imagination. Et de même, qu'il donna à ces divinités, une apparence anthropomorphique ; qu'il leur attribua : des passions, des désirs, des joies, des peines, absolument comme lui-même en éprouvait ; de même, il les maria, et leur donna des enfants ; en un mot, il les fit, matériellement et moralement, à son image.

Nous comprenons aussi, très bien, comment le panthéon mythologique s'est formé, et a pris le développement que nous lui connaissons. Pendant que l'esprit humain évoluait, de manière à faire suivre aux manifestations de la religiosité, les transformations dont nous

parlons, les peuplades diverses avaient des migrations, des révolutions, des modifications politiques et sociales qui firent : que les diverses contrées de la terre envoyaient ou recevaient des essaims humains. De ces mouvements, résultaient des mélanges et des apports nouveaux, dans le champ des idées religieuses comme dans celui de : l'ethnographie, de la linguistique, de tout enfin ce qui touche à l'homme matériel et moral.

La Provence fut, on le sait, un de ces pays, vers lequel convergèrent vingt peuples divers : Phéniciens, Rhodiens, Carthaginois, Hellènes, par voie maritime ; Celtes, Galls, Kymris, Ligures, etc., etc., par voie de terre ; de ces divers arrivages humains, résulterent maintes acquisitions nouvelles dans les croyances religieuses.

Dans les vestiges des croyances antiques, que nous retrouvons sur notre sol et dans les habitudes de nos compatriotes, il en est quelques-uns, dont on doit rattacher l'intrusion à la période anté-historique ; ce sont ceux qu'apportèrent probablement : les Phéniciens, les Rhodiens, les Carthaginois, à une époque relativement plus proche de nous que les précédentes, je veux parler des symboles : de Baal sous leurs formes masculines et féminines ; ceux d'Hercule, d'Astarté, etc., etc.

L'idée religieuse, avait eu le temps, comme je l'ai dit déjà, à cette époque de progression, de subir la transformation antropomorphique, puisque le soleil, la lune, etc., etc., étaient déjà personnifiés, d'une manière précise.

Malheureusement, nous ne pouvons formuler que des hypothèses, parce que les vestiges de la domination phénicienne de la Provence ont été tellement effacés, par le temps et par les civilisations ultérieures, qui ont eu cours dans le pays, qu'il est extrêmement difficile de les retrouver. Par conséquent, de dégager : ce qui leur appartient en propre, de ce qui revient aux autres formes de la religiosité des Provençaux.

Néanmoins, nous retrouvons encore dans ce moment, des traces, incontestables pour quelques-unes, probables pour d'autres, de cet apport de civilisation phénicienne dans notre pays. Parmi les preuves que l'on peut invoquer dans l'ordre d'idées qui nous occupe ici, se trouvent : les débris de sculpture qui ont été trouvés, à divers moments, dans le sol de la Provence, et notamment : dans Marseille, dans la région rhodanienne, et sur divers points du littoral. L'abbé Bargès, professeur d'hébreu à la Sorbonne, qui s'est occupé avec grand soin des antiquités phéniciennes trouvées à Marseille, et sur d'autres points de la Provence, a étudié et décrit certaines pierres taillées, qui ne laissent aucun doute à cet égard.

Citons, par exemple, ce fragment d'autel trouvé au XIII^e siècle sur la colline de N.-D. de la Garde, et qui portait comme inscription : Au Seigneur Milcarth, autel de la Victoire. Citons aussi un autel qui servit longtemps de fonts baptismaux à l'église Saint-Laurent, et dont le lion et le sphinx qu'on y voit, sont le symbole d'Astarté, que les Grecs appelèrent Cybèle, et qu'en somme, n'est qu'une variété de l'idée de la terre mère,

Puis ce sont des stèles trouvées à Marseille en 1830, représentant soit : le dieu Baal, Hammon, soit la déesse Taneith, soit d'autres divinités phéniciennes. Enfin c'est la fameuse inscription du temple de Baal, trouvée à Marseille, en 1845, dans les fondations d'une maison sise à côté de l'ancien cimetière, et sur laquelle on a longuement disserté.

Voici le texte de cette inscription, que j'emprunte au livre de l'abbé Barges (*loc. cit.*, p. 105).

1^{re} et 2^e ligne. — Temple de Baal. — Les redevances qui désormais seront données (aux prêtres) par les maîtres des sacrifices, ont été réglées ainsi qu'il suit par Halisbaal, le suffète, fils de Bottamth, fils de (Bodmilcarth) le suffète, par Halisbaal, fils de Bodeschmoun, fils de Halisbaal, et par leurs collègues

3^e ligne. — Pour un bœuf entier, sacrifice ordinaire ou sacrifice holocauste, les prêtres auront dix, 10 sicles d'argent par tête d'animal. Pour l'holocauste, ils auront en sus de cette redevance (trois cents, 300, mischikals de chair).

4^e ligne. — Et pour le sacrifice ordinaire, ils auront les viscères (prosecta) et les intestins (magmenta). La peau, les reins, les pieds et le reste de la chair, seront au maître de sacrifices.

5^e ligne. — Pour un veau qui a encore la corne tendre, qui n'a pas encore le sabot fendu, ni porté le joug, ou pour un cerf entier, sacrifice ordinaire, ou sacrifice holocauste, les prêtres auront cinq, 5 sicles d'argent (par tête d'animal). Pour l'holocauste, ils auront :

6^e ligne. — En sus de cette redevance cent cinquante, 150, mischkals de chair, et pour le sacrifice ordinaire les viscères et les intestins. La peau, les reins, les pieds (et le reste de la chair) seront au maître du sacrifice.

7^e ligne. — Pour un bélier ou pour une chèvre entière, sacrifice ordinaire ou sacrifice holocauste, les prêtres auront un sicle, 1, d'argent plus deux oboles par tête d'animal. Pour le sacrifice ordinaire, ils auront (les viscères de la victime):

8^e ligne. — Et les intestins, la peau, les reins, les pieds et le reste de la chair seront au maître du sacrifice.

9^e ligne. — Pour un agneau, pour un chevreau, ou pour le jeune d'un cerf, le corps entier, sacrifice ordinaire ou sacrifice holocauste, les prêtres auront trois quarts de sicle d'argent plus deux, 2, oboles par tête d'animal. Pour le sacrifice ordinaire ils auront:

10^e ligne. — En sus de cette redevance les viscères et les intestins, la peau, les reins, les pieds et le reste de la chair seront au maître (du sacrifice).

11^e ligne. — Pour les productions des jardins, soit des fleurs, simple oblation, soit des jujubes, soit des légumes, les prêtres auront trois quarts de sicle d'argent, plus deux oboles, pour chacune de ces oblations, et l'oblation restera aux prêtres.

12^e ligne. — Pour un oiseau, pour les choses sacrées, pour une offrande de vivres, ou pour une oblation d'huile, les prêtres auront un sicle d'argent plus dix, 10, pour chacune de ces oblations (et l'oblation sera pour eux).

13^e ligne. — Dans tout sacrifice ordinaire qui sera

présenté devant les dieux, les prêtres auront les viscères et les intestins ; et dans le sacrifice ordinaire qui.....

14^e ligne. — Pour un gâteau pétri à l'huile, pour du lait, pour de la graisse et pour tout sacrifice qu'un homme aura à offrir en oblation non sanglante, les prêtres ne recevront point d'argent.

15^e ligne. — Dans tout sacrifice où il sera offert seulement une modique portion de chair de quadrupède ou de volaille, les prêtres n'auront à recevoir aucune redevance (en argent).

16^e ligne. — Tout indigent, tout esclave, tout homme qui veut implorer les Dieux, et tout homme qui viendra sacrifier et qui... quant à.....

17^e ligne. — Un homme de notre nation, sa redevance pour chaque sacrifice sera selon la mesure qui se trouve établie dans les prescriptions (ci-dessus).

18^e ligne. — Et pour la redevance qu'il doit apporter, elle a été établie dans ce tableau, et il s'en acquittera conformément au règlement écrit, et arrêté par (les deux suffètes Halisbaal fils de Bodta).

19^e ligne. — Nith par Halisbaal fils de Bodeschmoun et par leurs collègues.

20^e ligne. — Tout prêtre qui percevra une redevance, ajoutant à ce qui a été marqué dans ce tableau, sera puni d'une amende (de plus il sera condamné à restituer).

21^e ligne. — Au maître de sacrifice, l'argent que celui-ci aura apporté, et à lui donner le double de la redevance qu'il aura exigé (BARGÈS, *loc. cit.*, p. 108).

Quelque rares et aléatoires que soient les renseignements de l'histoire, ils nous permettent, on le voit, de

penser, sur des indices suffisamment clairs : que les Celto-Lygiens, reçurent des notions de la civilisation asiatique, par la voie maritime. Au contraire, rien ne nous parle encore d'une manière bien précise, des apports qui purent avoir lieu par terre : les documents du passé étant absolument muets là-dessus. Et cependant, rien ne peut nous enlever la conviction : qu'en même temps que les Phéniciens, les Rhodiens, les Carthaginois, venaient dans notre pays par la voie maritime, des migrations humaines venaient par terre, de leur côté, apportant, plus lentement peut-être, et avec des modifications plus ou moins grandes subies en route, je veux bien le croire, mais néanmoins d'une manière aussi féconde, des idées nouvelles, qui s'implantèrent dans le pays, et firent désormais partie du bagage intellectuel et religieux de nos ancêtres.

Pour en finir avec cette période anté-historique, nous dirons, en résumé : que, d'après les indices que nous trouvons çà et là, en étudiant le passé de la Provence, nous pouvons en inférer : que, nos ancêtres vécurent pendant de longs siècles, avec une religion qui avait pour éléments : les croyances primitives du pays plus ou moins modifiées dans certains détails par les progrès de la civilisation locale, mais restées néanmoins dans les usages, à côté des croyances apportées successivement soit du Nord, soit du Sud, de l'Est ou de l'Ouest, par les divers émigrants. Émigrants, qui, sous le nom de : Celtes, d'Ibères, de Ligures, de Gals, de Kimrys, de Phéniciens, de Rhodiens, de Carthaginois, etc., etc., sont venus, tour-à-tour, apporter leur

contingent ethnique, pour maintenir la population au degré de densité convenable.

Ce que nous savons de ces temps éloignés, comme ce que nous savons des époques ultérieures, nous permet de penser, d'une manière assurée : que le sentiment de la religiosité était intense, autant que la foi était éclectique, si je puis m'exprimer ainsi, chez les premiers Provençaux ; c'est-à-dire qu'ils avaient un riche fond de crédulités, de superstitions, de dévotions primitives, auxquelles ils ajoutaient, sans difficulté, au fur et à mesure, des idées et des pratiques nouvelles, qu'ils recevaient par l'importation, des individus, qui, soit incessamment par groupes isolés minimes et pacifiques ; soit sous forme d'invasions nombreuses et dominatrices, venaient combler les vides de la population, dans ce pays consommateur de sujets humains.

Avec une pareille disposition d'esprit, les Celto-Lygiens offraient un terrain merveilleusement fécond à exploiter par les praticiens du culte ; aussi, le clergé s'y constitua-t-il, sur des bases solides et extrêmement puissantes.

Ce que nous savons, par ailleurs, de l'influence énorme qu'avait le druidisme dans la Provence, au moment de la conquête Romaine et de la Gaule, au temps de Jules César, nous montre : de quel poids il devait peser sur toutes les actions de la vie ; et par conséquent nous renseigne sur la place qu'il occupait dans la société celto-lygienne.

PÉRIODE MASSALIOTE

On a dit, avec raison, que l'arrivée des Phocéens, dans la baie de Lacydon, fut un des événements les plus considérables de l'histoire de la Provence.

En effet, ces Phocéens ont apporté dans le pays, les premiers fondements de la civilisation actuelle, car on sait que l'action des Phéniciens, des Rhodiens et des Carthaginois paralysée, à un moment donné, par l'affaiblissement de la Métropole asiatique, s'était épuisée, pour ainsi dire. Cette influence phénicienne et rhodienne avait si complètement disparue, peut-être, de notre pays, que les historiens de bien des siècles, ont pu l'ignorer, et croire que les Phocéens avaient été les premiers immigrants maritimes sur notre littoral.

Les Phocéens, qui ont laissé dans la Provence des traces que nous retrouvons encore à chaque pas, de nos jours; soit, sur les monuments de la terre, soit dans l'esprit des hommes, arrivèrent dans la baie de Lacydon à une époque relativement rapprochée de nous (599 avant Jésus-Christ); de sorte que la civilisation avait eu le temps de faire bien des progrès déjà, depuis la première manifestation de la religiosité humaine. Par conséquent, les symboles primitifs grossiers et informes avaient eu le temps de se modifier, ainsi que les idées.

Le chthonisme, l'hétaïrisme avaient eu le temps de devenir, par une série de transformations successives : Diane, la Chaste ; Cybèle, la mère vertueuse ; Flora, la déesse honnêtement folâtre à ses heures, etc., etc. Et au lieu de la brutalité bestiale de la manifestation gésésique, la divinité cachait de plus en plus ses attributs, sous les voiles de la pudeur.

On se souvient : le rôle très remarquable que joue Diane d'Ephèse, dans la légende de la fondation de Massalie. Les Phocéens vinrent d'abord au sanctuaire principal de la déesse, pour mettre leur expédition sous sa protection. Cette déesse la leur accorda si pleinement, qu'elle voulut : qu'une de ses images les plus célèbres, et une de ses plus grandes prêtresses allèrent s'établir dans la ville future.

C'est encore Diane, qui apparaît à Cattumand, au moment où il allait donner l'assaut à Massalie ; elle le terrorise tellement, qu'elle transforme cet ennemi acharné en allié, désormais aussi fidèle que puissant pour la cité phocéenne de Provence.

Puis, c'est la même Diane, qui, sous la forme de Flore, sauve la ville naissante, des dangers que le complot de Coman allait lui faire courir.

Enfin, sans que j'aie besoin d'insister, on comprend combien il fallait que l'idée de Diane tint une grande place dans le sentiment de la religion des Massaliotes, pour que la légende ait souligné tous ces détails. Le raisonnement explique très bien pourquoi : les attributs de Diane d'Ephèse, sont restés vivaces dans les

croyanances du pays. Notre-Dame-de-la-Garde, en est la preuve la plus péremptoire.

A mesure que les Phocéens accrurent leurs relations avec le pays de Provence, et formèrent des colonies dans les environs : à Nicea, à Antipolis, à Athenopolis, Olbia, à Taurœntum, à Aer-Lath, à Tarasum, etc., etc., les croyances grecques pénétrèrent chez les Celto-Lygiens, par des voies de diffusion multipliées et fécondes. Et, comme en même temps, les relations, de plus en plus fréquentes et de plus en plus intimes, s'établirent entre la Grèce et la Celto-Lygie, il arriva peu-à-peu, que la forme du paganisme hellénique, en faveur dans le moment, pénétra dans notre pays ; il y acquit, grâce à certaines modifications, un droit de présence dont nous pouvons constater encore l'existence, en maints endroits, aujourd'hui, malgré le long temps qui s'est écoulé depuis.

Par ailleurs, n'oublions pas de rappeler : que, dès les premiers temps de l'occupation phocéenne ; et *a fortiori*, plus tard, la religion druidique avait une importance considérable dans le pays. On sait, par le récit des historiens les mieux renseignés, que les cérémonies religieuses des Celto-Lygiens, eurent, à diverses époques, une telle renommée de grandeur et de solennité, que Marseille et même, plus tard, Rome, eurent besoin de s'en préoccuper ; il leur fallut prendre des mesures très énergiques, pour empêcher un prosélytisme qui présentait des dangers, pour la prépondérance et la tranquillité matérielle des maîtres étrangers au pays.

Avec les caractères que je suis porté à prêter aux Provençaux, c'est-à-dire avec une disposition d'esprit résultant de cette influence consummatrice de population qu'à le pays ; influence consummatrice, qui nécessite des apports incessants de population ; résultant aussi de cette facilité qu'à le Provençal de s'approprier et de modifier, dans une limite qui le spécialise désormais, les idées comme les races humaines qui lui viennent du dehors. Avec ces caractères, dis-je, on comprend que les cultes apportés par les Phocéens vinrent s'implanter en Provence, sans en chasser les croyances religieuses antérieures ; au contraire, ces cultes vinrent, pour ainsi dire, les rajeunir et les fortifier, en leur fournissant quelques attributs nouveaux, qui, en se surajoutant aux anciens, donnèrent au sentiment de religiosité un regain d'activité.

Dans ces conditions, on comprend : que le culte tint encore une place plus grande dans l'esprit de nos ancêtres, quand Marseille commença à exercer son influence dans la contrée.

PÉRIODE ROMAINE

La domination romaine a joué un rôle si considérable dans la civilisation de la Provence antique, qu'elle a dû réagir puissamment sur l'évolution de l'idée religieuse dans le pays en imprimant à sa direction un cachet spécial. Il est facile, en effet, aujourd'hui, de constater : combien les traces de cette domination sont

restées vivement accusées, dans les pratiques et les croyances du culte, dans notre pays.

On sait comment procédaient les Romains dans les contrées conquises par eux, sous le rapport de la religion; ils respectaient d'abord toutes les pratiques et toutes les croyances qui ne gênaient pas leur domination. De sorte que les populations continuaient à exercer leur culte avec l'apparence de la liberté la plus complète. Seulement, les dominateurs étudiaient ce culte, et le panthéon local, de manière à bien en connaître les détails; ils lui trouvaient bientôt des analogies, qui leur permettaient de rapporter les dieux des vaincus à ceux du peuple romain. Ces dieux, perdaient ainsi, sans qu'il y eût des luttes ou des controverses religieuses, une partie, souvent la majeure, de leur personnalité primitive. Grâce à cette tactique, il arrivait, qu'au bout de quelques années de ce travail latent et silencieux, les mythologies locales ne présentaient plus de bien grandes différences vis-à-vis de la mythologie romaine.

Dans les conditions dont nous parlons, on comprend : que, d'une part les divinités massaliotes, d'autre part les divinités celto-lygiennes, qui étaient restées réfractaires à l'influence des Phocéens, se romanisèrent peu à peu à la surface. Et cela si bien, que pour un observateur superficiel, l'absorption paraît complète; tandis qu'en y regardant de près, on constate, sans peine, qu'en changeant de nom, la divinité avait conservé ses anciens attributs; elle n'avait fait que s'enrichir des attributs nouveaux que lui donnait sa nouvelle appellation.

On sait que cinquante ans à peine après l'invasion romaine de la Provence ; et au moment où son autorité commençait à peine à y être solidement établie, les Teutons et les Cimbres menacèrent terriblement le monde romain. Marius fut chargé de s'opposer, d'abord, à l'invasion des Teutons, qui, après avoir dirigé leurs pas vers le S. O., refluèrent vers le Rhône, pour envahir la Provence et marcher sur l'Italie. Pendant ce temps, les Cimbres allaient l'attaquer aussi énergiquement par la vallée du Pô. La campagne restée légendaire consista : dans une attente de trois ans, pendant lesquels il occupa la Provence, avec une armée forte de trois ou quatre cent mille hommes. Or, chacun comprend : combien pareille condition dut hâter, compléter et parfaire la romanisation de la Celtolygie. Cette Celtolygie, commença des lors à s'appeler du nom de : *Provincia*.

Les nombreux détails que nous possédons sur la campagne de Marius en Provence, et en première ligne, le travail remarquable de Plutarque (*Hommes illustres, Vie de Marius*), nous renseignent d'une manière très heureuse sur la manière de penser des Provençaux, au point de vue religieux. Il fallut, en effet : que, tant sur l'esprit des troupes romaines que sur celles des populations celto-lygiennes, l'idée de la religiosité fût puissante ; il fallait que les pratiques du culte et les superstitions tinssent une grande place, pour que l'intervention de Marthe, la prophétesse syrienne, ait laissé les souvenirs qui sont venus jusqu'à nous.

Donc, déjà, dès les premiers temps de la domination

romaine, nous voyons : que la religion, c'est-à-dire la collection de croyances antiques qui étaient venues s'ajouter et s'entremêler les unes aux autres, dans la population de nos contrées, présentait un ensemble très remarquable.

La campagne et la victoire de Marius en Provence, eurent une double conséquence : d'une part, elles romanisèrent le pays d'une manière très complète. C'est au point, nous le savons, qu'à partir de ce moment, la *Provincia* fit si complètement partie de la romanité, que les sénateurs romains pouvaient y venir en villégiature sans l'autorisation du Sénat, alors qu'ils avaient besoin de cette autorisation pour aller dans la vallée du Pô ou au pied des Alpes. D'autre part, cette campagne de Marius, introduisit dans le pays un nombre considérable d'esclaves ambrons, teutons et cimbres, qui apportaient, de leur côté, des éléments spéciaux de religiosité, avec : leurs croyances, leurs légendes et leurs superstitions.

Bientôt, sous l'influence des relations, de plus en plus fréquentes, qui s'établirent entre le monde romain et la Provence, le paganisme du peuple de Romulus; et bien plus : tous les cultes orientaux que Rome avait accueillis avec une égale bienveillance, à la suite de ses conquêtes, soit dans l'Europe orientale, soit dans l'Asie méditerranéenne, y vinrent laisser des traces ; traces résultant des crédulités apportées : soit par les soldats de l'armée romaine ; soit par les marins et les émigrants du commerce de Massalie.

PÉRIODE CHRÉTIENNE

Nous arrivons à une des époques les plus saillantes de l'histoire, non-seulement de la Provence, mais encore du monde tout entier, car nous savons que l'idée chrétienne eut un retentissement immense sur les idées de religiosité de nos ancêtres. Cette idée chrétienne devait absorber, peu à peu, les cultes antérieurs; et se substituer à eux d'une manière de plus en plus complète, en devenant la religion prédominante, puis exclusive, dans le pays.

L'histoire des progrès du christianisme en Provence, est extrêmement curieuse, à mille points de vue : les débuts, les conditions qui favorisèrent sa prépondérance, méritent d'arrêter la pensée de ceux qui aiment à réfléchir sur les événements de l'humanité; car, plus peut-être qu'ailleurs, on peut voir en Provence : l'enchaînement naturel et les conséquences réactionnelles des causes qui furent mises en jeu, à cette occasion.

Tout d'abord, nous avons besoin de nous poser ici une question. — A quelle époque le christianisme a-t-il pénétré en Provence; et comment s'est-il substitué au paganisme antérieur? Il y a là un sujet d'étude, fécond en résultats utiles, pour l'appréciation exacte de bien des détails, qui resteraient obscurs ou erronés, dans notre esprit, si nous n'avions pas le soin de bien spécifier ce premier point.

Une légende célèbre fixe à l'an 40 de notre ère, l'introduction du christianisme en Provence. Une barque, jetée dans la mer orageuse, sans voiles et agrès, sur les côtes de Syrie, vint aborder miraculeusement à l'embouchure du Rhône, ou à Marseille même, apportant les meilleurs amis du Christ : Marthe, Magdeleine, Lazare, Maximin ; ainsi qu'un certain nombre d'autres saints personnages : soixante-dix ou quatre-vingts, si on retient tous les noms que les diverses versions locales de la légende, citent, çà et là.

Je ne m'attarderai pas à raconter les détails merveilleux de cette légende si connue ; je me bornerai à dire : que les données plus solides de l'histoire, nous apprennent : qu'en réalité, c'est en 155, ou peut-être même en 190 après J.-C., que l'idée chrétienne commença à être perceptible en Provence.

Le P. Papon, qui, malgré sa qualité de religieux, était un historien sérieux, écrivait très sagement dans son histoire de Provence (*loci cit.*, t. I, p. 184) : « Il est difficile, pour ne pas dire impossible, de fixer l'époque où l'on commença de connaître la religion dans chaque diocèse ; la situation des lieux, le commerce qu'on y faisait et mille autres circonstances, peuvent y avoir attiré des chrétiens, avant qu'il y eut des évêques. Plusieurs mêmes de ces évêques nous sont inconnus ; et d'autres ne doivent leur existence qu'à une pieuse crédulité. En respectant la tradition populaire sur laquelle est fondée la vénération qu'on a pour eux, nous la retrancherons de notre catalogue, où l'on ne trouvera que ceux, dont l'épiscopat est appuyé sur de bonnes preuves. »

D'après cet auteur, si bien renseigné d'ailleurs, nous voyons : que c'est à Arles qu'est signalé le premier évêque, qu'on connaisse positivement, au point de vue de l'histoire : Saint Trophime en 153 — et surtout saint Régulus en 190 ; vient ensuite Marseille, avec Orézius en 314 ; Digne, avec saint Dominique en 370, venu avec saint Eusèbe en 374 ; Fréjus avec Acceptus, tous deux dans la même année ; Nice, avec saint Amant en 381 ; Apt, avec saint Auspice en 380 ; Aix, avec saint Lazare en 400 ; Riez, avec saint Maxime en 433 ; Sisteron, avec Chrysaphius en 451 ; Toulon, avec saint Honoré en 451 ; Antibes, avec saint Armentaire en 451 ; Glandevès, avec Fraternus, en 451 ; et Senès, avec Ursus en 451.

Tout cela semble bien montrer : qu'il s'écoula plus de cent ans, avant que l'idée chrétienne prit quelque consistance en Provence ; c'est-à-dire eut franchi la limite d'une simple secte isolée et ignorée, comme les mille associations religieuses de cette époque. Ce n'est même, qu'au quatrième siècle, qu'il y eut une poussée vraiment importante et généralisée de christianisme dans le pays ; et enfin, au milieu du cinquième, vers 451, l'organisation se compléta, en établissant enfin au grand jour son réseau, longtemps dissimulé. Quoi qu'il en soit, on voit en consultant l'histoire : que l'idée chrétienne pénétrant tout modestement et sans bruit en Provence, y prit peu à peu un développement de plus en plus grand ; elle s'accrût, par le fait de transformations insensibles et tellement ménagées, qu'il est impossible, pour une infinité de localités, de savoir :

d'une manière quelque peu précise : le moment où le changement peut être considéré comme opéré.

Une des causes qui favorisèrent le plus : l'introduction et les premiers progrès du christianisme, en Provence, fut l'état de malaise, de souffrance dont le monde romain se trouva, à la fin de l'Empire ; cela a été si bien mis en lumière déjà, qu'il serait inutile d'insister plus longuement sur le fait ; mais ce qu'il est facile de concevoir, c'est que la Provence se trouva : tant, par la disposition d'esprit de sa population très portée à la religiosité, depuis les temps les plus reculés, que par le bien-être et l'état florissant dans lequel elle avait vécu pendant plus de trois siècles ; et aussi, que par sa situation topographique qui allait la désigner comme une riche proie à tous les appétits des barbares ; la Provence, dis-je, se trouva dans des conditions spécialement favorables pour accueillir avec empressement la religion chrétienne, qui apportait plus d'une idée nouvelle pour la consolation des malheureux.

D'ailleurs, répétons, en passant, que la propagation du christianisme ne fit pas disparaître, comme on pourrait le penser, les pratiques pieuses et les croyances religieuses antérieures. Ce christianisme pénétrant doucement, et avec des apparences humbles dans le pays, se les assimila en partie, changea le nom des unes, modifia plus ou moins les détails des autres. Et, continuant, d'ailleurs, la voie que lui avaient tracée les Romains, il christianisa le paganisme romain, comme la domination romaine avait romanisé le

paganisme celto-lygien et massaliote, en pénétrant en Provence.

C'est là, un fait important qu'il faut garder en mémoire, car il explique : pourquoi nous retrouvons une grande diversité dans les vestiges des croyances anciennes de la Provence.

On sait combien les convulsions, qui signalèrent la chute de l'Empire romain, eurent de terribles retentissements en Provence, il arriva un moment, où toute autorité, toute intelligence laïque fit défaut dans le pays ; de sorte que le clergé devint : le protecteur, le conducteur de la population, C'est lui, en somme, qui devint l'âme de la résistance du pays. C'était, on le comprend, une puissante raison pour favoriser sa prépondérance.

D'autre part, le christianisme apportait en Provence une donnée qui devait y faire sa fortune plus que partout ailleurs ; je veux parler de l'idée : de la Vierge, mère de Dieu. On va voir, en effet, combien cette donnée devait trouver le terrain préparé, pour son adoption, et son accession à la place prépondérante.

La Provence est un pays consommateur de population, ai-je dit bien des fois ; or, il en découle : d'une part, que ce qu'on appelle le capital humain, c'est-à-dire la vie des gens, y a plus de prix, toutes choses égales d'ailleurs, que dans les pays producteurs de populations.

D'autre part, la consommation de la population s'effectue, on le sait, en Provence, par une moindre

natalité, et par la mort prématurée d'une grande proportion des enfants qui y naissent, déjà, en moins grand nombre qu'ailleurs. Il en résulte d'abord : que la femme y a moins d'enfants : trois, deux, un seul bien souvent ; sans compter : que la fréquence de la stérilité de nombre des voisines, fait : que la mère y sent, plus vivement qu'ailleurs, l'immense joie, quelque peu orgueilleuse, de la maternité.

Dans ces conditions, lorsque l'enfant, qu'on avait tant désiré, était atteint par la maladie, était frappé par la mort, la douleur des parents était doublement grande. On comprend, sans peine, alors, combien l'idée de la Vierge Mère, ayant tant souffert sur le Golgotha, en voyant mourir son fils, devait être accueillie, avec faveur, par la partie féminine de la population provençale.

Notre-Dame-de-la-Garde fut implorée à chaque instant, pour sauvegarder la vie de l'être chéri, qu'on craignait tant de perdre ; on lui attribua : toutes les guérisons, tous les événements heureux, tous les dangers évités ; et ce culte était, précisément, favorisé par les autres attributs de la divinité.

Si, au contraire, la maladie, le danger couru, etc., etc., avaient entraîné la mort, Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, la Vierge au Calvaire, etc., se présentaient naturellement à l'esprit de la mère éplorée ; et la divinité recevait, de ce chef, des prières et des invocations aussi nombreuses qu'ardentes.

Que le lecteur me permette de faire une digression dont il comprendra bientôt toute l'importance : Quand

on étudie l'histoire de la marche de la religion chrétienne en Provence, on est frappé du retentissement qu'eurent, dans le pays, les dissensions religieuses, à une époque relativement peu éloignée de nous ; c'est-à-dire, lorsque naquit le protestantisme. Tout le monde sait : les détails de la grande agitation dite de la Réforme, qui vint, alors, occuper les esprits d'une manière si passionnée.

En effet, la Provence fut le théâtre de luttes d'une extrême violence. Sous l'étiquette de la religion, protestants et catholiques se battirent entre eux, avec une fureur égale ; procédant également par le meurtre et le pillage. Puis, toute cette agitation disparut un beau jour, et le protestantisme est, aujourd'hui, la chose qui préoccupe le moins les Provençaux, dans un pays, où il suffit de jeter les yeux autour de soi, pour y voir : à l'étendue des châteaux ruinés dont les pans de mur restent encore sinistres et attristés comme des os de squelette sur un champ de bataille ; pour y voir, dis-je, combien les haines durent être vives et les colères aveugles.

Eh ! bien, la raison de cette chose si étrange, c'est que les guerres de religion ne furent, en Provence, que des excuses politiques : la croyance n'y était, au fond, pour rien : la religion réformée ne pouvait jeter des racines durables dans nos populations. Et cela, pour des raisons puissantes, celles de : la nature consommatrice de la population, que j'ai attribuée au pays.

La lutte du protestantisme contre le catholicisme est, en somme, celle de la divinité masculine contre la divinité féminine. Le protestant parle autant de Jésus-Christ, que

le catholique parle de la Vierge ; il n'est pas besoin de faire de longues recherches pour s'en convaincre. Or, chez les Provençaux, pour lesquels l'idée de la Vierge a une si grande importance, pour la double raison : qu'elle a succédé à Cybèle, Diane, Flore, etc., etc. ; et qu'elle se rattache à l'idée des joies et des douleurs de la maternité ; chez les Provençaux, dis-je, une religion qui ne donne pas une place prépondérante à cette Vierge, est une religion condamnée à ne pas acquérir droit de domicile au foyer.

Dans les contrées comme l'Allemagne, certaines régions montagneuses de la Suisse ou de la France, les familles sont nombreuses, les femmes si fécondes, qu'un enfant de plus ou de moins à la maison, a peu d'importance. Dans ces pays, les liens maternels sont infiniment plus lâches, relativement ; et la religiosité peut s'exercer sur l'idée de : la force masculine de la divinité, du créateur suprême, du chef souverain, du roi de la terre et des cieux ; le protestantisme peut, en conséquence, y trouver un terrain propice.

Mais en Provence, la femme est si peu souvent mère ; la femme a si peu d'enfants ; elle perd si fréquemment l'unique fruit de son mariage, que l'idée de la Vierge-Mère est une sauvegarde et une consolatrice à la fois de l'élément féminin de la population, parce qu'elle incarne : les joies et les douleurs de la maternité. Cette donnée y avait donc une force, contre laquelle le protestantisme était condamné à échouer impuissant.

Je signale au lecteur cette donnée des raisons ethniques, qui ont présidé : à l'établissement, ou à la

stérilité de l'idée du protestantisme dans les divers groupes des populations de notre Europe, persuadé qu'en y réfléchissant, il en sera, comme moi, frappé, d'une manière très vive.

Quoiqu'il en soit, tout ce que je viens de dire nous montre : combien l'influence de l'idée chrétienne devait se faire sentir facilement en Provence ; combien son importance devait devenir grande. Aussi ne doit-on pas être étonné de voir la place immense qu'elle a tenu dans l'esprit des Provençaux.

Nous l'apprécierons encore mieux, si nous songeons : qu'elle eut l'habileté de ne pas proclamer bien haut, dans le commencement, qu'un abîme la séparait des anciennes croyances locales. Au contraire, n'attaquant de front ces croyances locales, que lorsqu'elle était absolument certaine d'être : assez puissante pour réussir par la force ; les acceptant, au contraire, les accueillant avec bienveillance, se les appropriant, lorsqu'elle ne pouvait les combattre.

Sous l'influence de ces diverses conditions, il arriva un jour, ce phénomène extrêmement remarquable : que le clergé chrétien, qui dominait le pays, avait à conduire un troupeau de paroissiens païens,

On comprend sans peine, en songeant à ces allures de la religion chrétienne en Provence : que, pendant longtemps, qu'aujourd'hui encore, il soit resté dans le pays, tant de vestiges des croyances antiques. Chaque jour a, sans doute, fait disparaître quelque chose de ce qui était

trop disparate ; mais en y regardant quelque peu de près, on voit, bientôt : que ce qu'il en reste est encore considérable.

CONCLUSION

Tout ce que je viens de dire dans ce chapitre ; et, d'ailleurs, tout ce que j'ai dit déjà dans plusieurs chapitres des volumes précédents : notamment, quand je me suis occupé : de saint Sumian de Brignoles, dans le tome premier ; — du pèlerinage du Mai ; des Castelletts ; du mariage et de la progéniture ; des pierres et des rochers ; de l'échange à la muette, dans le tome deuxième ; — du pèlerinage à la Sainte-Baume ; des vertus miraculeuses des fontaines ; de la poussière du saint, dans le tome troisième ; — des saints pilons, dans le tome quatrième, etc., etc., a montré, je pense, au lecteur : combien l'idée des forces génératrices de la nature a préoccupé les Provençaux de tous les temps. Cette préoccupation a été telle, peut-on dire : que, tant dans le champ des pratiques religieuses proprement dites, que dans celui des superstitions, elle a laissé des traces, sous mille formes les plus variées.

Pendant longtemps, les progrès de la civilisation furent si lents, les moyens de communication furent si précaires, le niveau de l'instruction moyenne de la population fut si peu élevé, que les changements dans les habitudes séculaires étaient lents et peu accentués ; mais, depuis deux siècles environ, et surtout depuis une

cinquantaine d'années, le mouvement prend de telles proportions, que, bientôt, le niveau égalisateur résultant des contacts des hommes et du mélange des idées, l'aura fait disparaître : ou, au moins, considérablement diminuer les particularités qui spécialisent les divers groupes humains, ainsi que les usages de certains pays.

Aujourd'hui qu'il en reste encore suffisamment pour qu'on puisse les étudier dans leurs derniers lineaments, le moment me semble bien choisi pour s'en occuper ; plus tard, il y aurait peut-être de grandes chances pour que ces vestiges soient dégradés et atténués, au point d'être devenus méconnaissables.

CHAPITRE IV

Vestiges d'Astrolâtrie

I

PRÉLIMINAIRES

Pour fixer les idées du lecteur sur les diverses transformations qu'ont subi, à travers les âges, les superstitions et les survivances, je vais fournir, dans ce chapitre, quelques exemples, que je prendrai surtout dans le champ de la division du temps et de l'astrolâtrie ; car cette division du temps et cette astrolâtrie ont, de tout temps, grandement préoccupé les hommes ; et ont joué un grand rôle dans l'évolution des idées, touchant le surnaturel, c'est-à-dire : dans la succession des cultes.

Pour ce qui est des vertiges de l'astrolâtrie, que nous voyons persister dans les cultes actuels, je pourrais parler des grandes fêtes chrétiennes ; et montrer : que la Noël, n'est que la transformation des rites du renouvellement de l'année solaire ; que la Pâque, vient en droite ligne du culte d'Adonis ; que la Saint-Jean n'est

que la fête du solstice d'été ; enfin, que la Saint-Denis est celle de l'équinoxe d'automne. Mais, comme d'une part, les faits ont été parfaitement mis en lumière avant moi. Et, que d'autre part, je ne veux, comme je l'ai dit à plusieurs reprises, blesser aucune croyance, ni critiquer aucune piété, je laisserai ces sujets de côté pour m'occuper seulement de quelques autres vestiges astrolâtriques, dont l'étude ne soulevra pas tant de passions.

II

LONGUEUR DU JOUR ET DE LA NUIT

Lorsque l'homme fut arrivé, par une série de tâtonnements plus ou moins longs à l'idée de : mesurer le temps, à l'aide du cycle solaire, une des premières choses qui durent le frapper, fut certainement : la longueur inégale des jours et des nuits, aux diverses époques de l'année. Or, le moment passager où cette longueur est semblable, fut pour lui : un point de repère précieux, le premier probablement qu'il songea à inscrire sur son calendrier. Cette notation fut faite, assurément, par un signe très simple : deux barres d'égale longueur ; la figure ne pouvait être plus élémentaire en même temps que plus exacte.

Ce signe est devenu, par le fait de transformations successives, celui des : gémeaux, qui représente, au-

aujourd'hui, le mois de mai ; mais qui répondait, à l'époque où il fut tracé pour la première fois, au mois de mars. Cette particularité nous fournit une indication précieuse : sur l'époque où nos ancêtres ont commencé à tenir compte des variations de longueur des jours et des nuits. En effet, nous savons : que tous les 2151 ans, le soleil avance d'un cran sur le zodiaque ; or, comme depuis le seizième siècle de notre ère, l'équinoxe du printemps est arrivé au signe des poissons, nous pouvons en inférer, avec certitude : qu'il y a six ou sept mille ans, le signe des gémeaux répondait au mois de mars ; c'est-à-dire, à l'équinoxe du printemps : moment, où le jour a une longueur égale à la nuit. Le calendrier solaire, tel que nous le connaissons aujourd'hui, aurait donc eu son origine à cette époque.

Ce que je viens de dire nous porte à croire : que le signe de l'égalité du jour et de la nuit fut probablement le premier que l'homme nota pour l'équinoxe du printemps, il y a six ou sept mille ans. Disons, à titre de digression : que l'équinoxe d'automne n'a été indiqué sur le calendrier que postérieurement ; et même assez tardivement. Nous avons deux raisons pour le croire : la première, c'est : que tandis que l'équinoxe de printemps avait pour indice deux barres parallèles, figure très élémentaire, l'équinoxe d'automne avait l'indice du sagittaire. Or, non-seulement ce sagittaire est beaucoup plus compliqué que les deux barres semblables, mais encore, il ne rappelle en rien : l'égalité du jour et de la nuit.

L'autre raison, c'est : que tandis que les gémeaux, qui

furent primitivement l'indice de l'équinoxe du printemps, se trouvent aujourd'hui reculées jusqu'au mois de mai ; l'indice de l'équinoxe d'automne, qui est la balance, se trouve juste au mois de septembre de nos jours. Par conséquent, on peut en déduire : que cette figure de la balance, est d'origine relativement récente ; c'est à peine, à deux ou trois mille ans, qu'il faut la rapporter.

L'idée du calendrier solaire, une fois créée, dans l'esprit humain, devait progresser, comme tout progresse d'ordinaire ; peu à peu, on ajouta onze autres signes au premier, pour faire le cercle de douze, qui constitue le cycle solaire. Il nous vient, aussitôt, à la pensée, de rechercher : quels ont été ceux de ces signes, qui sont venus s'inscrire sur le zodiaque avant les autres ; en un mot, de déterminer : l'ordre de leur ancienneté. Ce problème est extrêmement difficile, sinon impossible, à résoudre aujourd'hui ; et nous sommes réduits aux conjectures pour cela. Or, on sait combien l'esprit est exposé à s'égarer quand il raisonne ainsi. Par conséquent, je fais, dès le début, cette réserve : que c'est une hypothèse que je formule ici.

Cette réserve étant faite, on peut admettre, je crois, sans grande difficulté, que : probablement à côté de l'idée d'égalité du jour et de la nuit, celle de la force du soleil, celle de la diminution des chaleurs, celle enfin de la fréquence de la pluie, furent de nature à frapper le plus l'imagination de nos premiers parents.

En admettant cette hypothèse, on arrive à penser : que le zodiaque fut bientôt constitué par quatre signes

principaux, répondant à des espaces de temps plus ou moins inégaux :

1^o L'égalité des jours et des nuits, soit les gémeaux, qui répondaient, alors, au mois de mars ;

2^o La force du soleil, soit le lion, qui répondait, alors, à la fin de mai ou au commencement de juin ;

3^o L'agonie de la chaleur, soit le sagittaire, qui répondait, alors, au mois de septembre ;

4^o Enfin, la période des pluies, soit le verseau, qui répondait au mois de novembre.

Ce calendrier très imparfait, encore, pouvait suffire à l'homme, au temps où il était à la période tout-à-fait primitive de la civilisation ; c'est-à-dire, alors qu'il n'était encore que consommateur des biens de la terre. Mais, n'oublions pas d'ajouter : que très probablement ce calendrier à quatre divisions, se complétait par l'observation des phases de la lune ; et comme douze lunaisons correspondent, à peu près, à une année solaire, il est naturel de penser : que depuis longtemps ce chiffre de douze mois, était entré dans les habitudes de la supputation du temps.

On arriva, donc, à un certain moment, à avoir un calendrier mixte, dont quatre époques importantes étaient réglées sur le soleil ; et dont les détails étaient partagés : en douze ou treize périodes, dont le cycle lunaire était l'unité.

Ce mélange du cycle solaire et du cycle lunaire, devait avoir pour conséquence : de compliquer assez le travail de la supputation du temps ; il est probable, que certains peuples prirent le chiffre de douze ; tandis que d'autres

prenaient celui de treize divisions pour les mois de l'année. Mais, peu à peu, celui de douze l'emporta; et il en résulta; que certains mois furent plus longs que d'autres. Nous trouvons un vestige de cette période des tâtonnements humains, dans la disparité de longueur et de nombre des mois de certains calendriers antiques.

Poursuivant sa voie d'amélioration et de perfectionnement, l'homme chercha à diminuer l'obscurité et la difficulté d'appréciation qui résultait de l'imperfection de son calendrier. Et, dans tel ou tel pays, on se mit à partager le cycle solaire en périodes à peu près égales; le chiffre de douze étant plus commode que celui de treize, lui fut préféré; et dans chaque case de la figure qui représentait graphiquement le cours de l'année on inscrivait des signes qui devaient servir à leur spécification: les gémeaux, le lion, le sagittaire, le verseau, qui existaient déjà y trouvèrent naturellement leur place respective dès le premier moment. Mais, il se trouvait des cases vides qu'il fallait doter de leur signe, tant pour la régularité de la forme graphique, que pour la commodité de la supputation.

Voici comment on peut penser que les choses se passèrent, si on prend pour guide l'analogie de ce que l'on sait, touchant les allures de l'esprit humain. Entre le signe d'égalité du jour et de la nuit, de l'équinoxe de printemps, et celui de l'hiver, se trouvait une case vide; elle répondait, au moment où la chaleur arrive, d'une manière plus ou moins inégale, suivant les pays. On y inscrivit la figure de l'écrevisse. Pourquoi cette figure? Est-ce à cause de l'inégalité de la marche ascension-

nelle de la chaleur ? Est-ce pour faire allusion aux pluies du printemps, qu'évoquerait ainsi un animal aquatique ? Est-ce pour faire allusion au moment où la pêche des crustacés était plus productive pour le garde-manger ? Ou bien, est-ce une autre pensée qui a présidé à cette disposition ? J'avoue, que toutes les hypothèses sont de mise, parce qu'ici, nous n'avons pas une explication certaine à formuler.

Quoiqu'il en soit, disons que la division du zodiaque en douze signes, remonte au-delà des temps historiques. On a longuement discuté pour déterminer à quelle époque on devait le rapporter. Diodore de Sicile a dit : qu'elle avait été imaginée par les Chaldéens ; il serait plus exact de dire : que c'est par eux, qu'elle a été terminée. Dans tous les cas, quels qu'aient été ses inventeurs, nous devons ajouter que : les Egyptiens, les Grecs, les Indiens de la plus haute antiquité le connaissaient déjà ; de sorte que les discussions célèbres qui ont eu lieu au dix-huitième siècle, entre Pluche, de la Nauze, Le Myre, Boyer, Freret, etc., etc., n'ont plus grand intérêt aujourd'hui ; et, d'ailleurs, elles ne parvinrent pas à fixer une date précise pour cette division.

Dulaure a pensé (*Cultes*, etc., etc., p. 81) que les douze signes du zodiaque, trouvés et tracés en même temps, dans une antiquité très reculée, étant devenus inexacts, dans la suite, on fit, un jour, une véritable révolution ; on décida de les changer de place. Mais alors, les gémeaux auraient dû être reportés au mois de mars ; et comme ils sont à celui de mai, il a essayé

d'expliquer l'anomalie en disant : que le culte des Dioscures ou gêmeaux avait une trop grande importance, et était trop généralisé pour qu'on pût songer à changer les dates de ses grandes fêtes. Aussi, c'est pour cela, qu'on n'a pas touché à ce signe, alors qu'on déplaçait les autres.

On sent, *a priori*, tout ce que cette hypothèse a de forcé, et par conséquent d'improbable ; elle entraîne une complication qui n'est pas dans les allures habituelles des décisions humaines. Je crois donc, pour ma part, qu'il vaut mieux admettre : l'évolution lente et graduée que je viens de spécifier tantôt, car elle nous explique : ces particularités et ces apparentes anomalies, d'une manière infiniment plus simple.

Ce que nous avons dit, précédemment, de la combinaison du calendrier lunaire avec le calendrier solaire, nous montre : que lorsqu'elle fut accomplie, et que le zodiaque posséda les douze divisions dans leur simplicité primitive, la marche du temps était réglée de la manière suivante : la lune faisait son entière révolution, divisée en quatre phases : nouvelle lune, premier quartier, pleine lune, dernier quartier, pendant que le soleil parcourait un signe du zodiaque. Mais, comme les deux cycles n'étaient pas parfaitement égaux, le calendrier eut été à chaque instant en défaut, si l'on n'avait pas eu des points de repère, pour rectifier la situation de temps en temps. Il fallut, donc, trouver ces points de repère : et on peut penser que les hommes qui observaient les astres dans ce but, constaterent, bientôt : que certaines des lumières qui brillent dans le firma-

ment pendant la nuit, se mouvaient avec une régularité qui permettait de les utiliser dans la division du temps.

Les points lumineux qui devaient les frapper tout d'abord dans cet ordre d'idées, étaient les planètes (*plana-ein* — errer, voyager); et trois d'entre elles : Vénus, Mercure, Mars, furent distinguées les premières, Jupiter et Saturne le furent ultérieurement.

Ces planètes, reçurent des noms différents, suivant les pays; leur représentation graphique différa aussi; elle fut l'occasion d'explications de légendes et de crédulités, qui devraient nous retenir longtemps, si nous n'étions pas dans l'obligation d'abréger notre exposition, pour ne pas retenir le lecteur plus qu'il ne faut, sur un sujet, qui ne constitue : qu'un mince détail dans notre cadre.

Les planètes, furent appliquées à la division du temps en jours. On sait, que probablement, les quatre quartiers de la lune, qui partagent le mois lunaire en séries égales d'environ sept jours, ont donné l'idée de compter le temps par semaines : et on peut penser, qu'avec le temps, ces jours furent distingués par des signes, représentant ces planètes; ce qui a réagi sur le nom de ces jours.

Lundi — *Lunæ dies* — jour de la lune;

Mardi — *Martis dies* — jour de Mars;

Mercredi — *Mercurii* — de Mercure;

Jendredi — *Jovis dies* — jour de joie;

Vendredi — *Veneris* — jour de Vénus;

Samedi — *Saturni* — de Saturne;

Dimanche — *Domini* — du Seigneur (*le Soleil*).

Pour consacrer cette division, il fallait qu'un des jours de la semaine fût pratiquement différencié des autres ; la chose fut facile en décidant qu'il serait consacré à la solennité du culte, ce qui entraînait le repos et la réjouissance, en même temps que la prière, toutes choses qui ont été réunies, sinon synonymes dans tous les temps et tous les pays. Et soit, que le vendredi, le samedi ou le dimanche, aient eu la préférence, il n'en est pas moins vrai, que depuis les temps les plus reculés, les hommes ont eu l'habitude de partager leurs jours de cette manière ; et de consacrer le septième de chaque semaine au repos.

En outre des planètes, quelques étoiles devaient frapper les hommes qui observaient le ciel, pour y découvrir les moyens de diviser le temps, car ces étoiles ayant un mouvement très régulier, leur lever et leur coucher, pouvaient fournir des indications très précises. Aussi, ces étoiles furent-elles inscrites successivement sur le zodiaque. Sirius, par exemple, se levant : au moment où le Nil va déborder, fut choisi, en Egypte, pour indiquer le commencement du nouvel an. Les pléiades, se levant : au moment où la moisson commençait en Grèce, et se couchant au moment où on s'occupait des labours, devaient être rattachées aux travaux de la terre. Orion, se levant : au moment propice pour fouler le grain, on dit que les aires devaient être garnies au moment de son apparition. Lorsque Orion était au plus haut du ciel et qu'Acturus se levait, il était temps de songer à la vendange en Grèce. Sans que j'aie besoin de fournir d'autres exemples, on voit déjà com-

bien l'observation des astres prenait d'importance pour les agriculteurs.

Avec le temps, la carte du calendrier qui, primitivement, n'était composée que de douze signes zodiacaux, se meubla d'une infinité d'étoiles, dont la grandeur, l'éclat et les mouvements furent notés avec soin, par les hommes qui avaient pour mission d'observer le cours des astres. On eut, alors, cent points de repère, pour déterminer, à chaque instant de l'année, et même du mois, le moment précis où l'on se trouvait.

A mesure que ces étoiles étaient découvertes, elles étaient classées ; et on lui attribuait un nom, variable, suivant les pays. On les représenta, aussi, graphiquement sur le zodiaque, en leur donnant souvent la forme de l'objet ou de l'individu que leur nom évoquait. C'est ainsi : qu'un serpent, un aigle, des ours, des chiens, des hommes, des instruments divers sont venus orner le planisphère céleste. La détermination précise des moments de l'année fut facilitée, naturellement, par la multiplicité des signes inscrits dans le zodiaque ; on sut, par exemple, que lorsque la flèche du sagittaire se lève, Orion se couche ; que lorsque le scorpion apparaît, Phaéton disparaît ; que Callisto de la Grande-Ourse approche beaucoup de l'horizon, sans jamais descendre au-dessous ; en un mot, par la position respective de deux ou plusieurs étoiles, on savait exactement : si on était au commencement, au milieu ou à la fin du mois.

Or, avec le temps, ceux qui regardaient les diverses figures du zodiaque, ne surent pas exactement pourquoi

on avait primitivement adopté la figure d'un chien, d'un cheval, d'un oiseau, d'un homme, d'un instrument, pour déterminer telle ou telle étoile ; et perdant de vue l'idée originelle, ils attachèrent : au nom et à la forme de ces lignes, des idées très différentes de celles qui avaient présidé à leur inscription initiale.

On sait, sans que j'aie besoin d'entrer dans de longues spécifications, à ce sujet, que les premiers hommes, comme les sauvages de nos jours et les enfants, employaient volontiers l'allégorie pour exprimer leur pensée. Cette allégorie, est un moyen commode de parler à l'esprit, et d'imprimer plus profondément un fait dans la mémoire. Il arriva donc : que bientôt l'allégorie envahit le zodiaque, comme elle envahissait tout le domaine intellectuel de l'homme primitif. Il est né de cela : les fables les plus étranges, les aventures les plus invraisemblables que l'on puisse imaginer : fables, aventure, qui, avec le temps, sont arrivées à constituer une mythologie extrêmement compliquée ; d'autant plus inextricable même que, non seulement, les données du zodiaque, différentes suivant les pays, arrivèrent à s'enchevêtrer, par le fait des relations de peuple à peuple, qui les mirent en contact ; mais encore, aussi, parce qu'aux données fournies par l'observation des phénomènes célestes, vinrent s'ajouter : celles de l'observation des phénomènes terrestres ; sans compter que des lambeaux de réalité, vinrent s'amalgamer à des fragments de fables. Aussi, est-il, aujourd'hui, très difficile, et parfois même impossible, de débrouiller le chaos du tissu d'erreurs, d'illusions, d'inexactitudes, qui se heurtent dans la *Mythologie*.

III

LES GÉMEAUX

Pour fixer les idées du lecteur sur les transformations, souvent étranges, qu'ont subi les données initiales les plus simples, parfois, en passant à travers les âges et se mélangeant avec des données semblables, ou seulement analogues, de pays à pays, prenons un exemple, celui des gémeaux du zodiaque.

Ce signe, qui se rattache aujourd'hui au mois de mai, mais qui primitivement fut l'indice de l'égalité des jours et des nuits, à l'équinoxe de printemps, fut représenté graphiquement, ai-je dit, par deux barres verticales, de même longueur, réunies par deux barres transversales. Ce signe si simple, devait se compliquer étrangement, avec le temps.

Sous l'influence persistante de l'animisme primitif, il s'anthropomorphisa ; et, au lieu de : deux simples morceaux de bois, ce furent deux êtres humains qu'on traça. Or, leur ressemblance exacte suggéra l'idée de deux jumeaux. Une fois lancé dans cette voie, l'esprit humain s'occupa de leur trouver des ascendants, des parents, des amis, des adversaires ; en un mot, de leur faire une légende ; légende qui a été très différente dans ses divers détails, suivant les pays et les temps, comme nous allons le voir.

En Phénicie, on raconte que : Iou, suivant la version ordinaire; Vulcain, d'après Hérodote, féconda une femme, ou une femelle d'oiseau, qui pondit deux œufs, d'où sortirent deux jeunes gens, qu'on appela : les Dioscures ; et qui portaient un chapeau blanc. Ces Dioscures, étaient les protecteurs des vaisseaux ; de sorte que les Phéniciens les représentaient sur la poupe de leurs navires. Le culte de ces Dioscures était célèbre en Samothrace, où l'on chantait en leur honneur des cantiques en une langue devenue incompréhensible au vulgaire ; et qu'on disait être : la langue que parlaient, jadis, Castor et Pollux.

En Grèce, la légende de Castor et Pollux, fut autrement plus compliquée. Iou ou Jupiter, amoureux de Leda, femme de Tyndare, roi de Sparte, se change en cygne, et se fait poursuivre par Vénus, changée en aigle, au moment où Leda, sortant des bras de son mari, était au bain. Ce cygne divin féconda Leda, qui pondit deux œufs : un, provenant de Tyndare, contenait : Castor et Clytemnestre, enfants humains ; l'autre, provenant de Jupiter, contenait : Pollux et Hélène, enfants divins. Laissons de côté les légendes d'Hélène et de Clytemnestre, d'ailleurs très compliquées, pour ne pas obscurcir notre exposition, en ce moment ; et tenons-nous-en à Castor et Pollux.

Ces deux jumeaux, étaient figurés : sous l'apparence de jeunes gens, montés sur des chevaux blancs, revêtus d'une tunique blanche et d'un habit de pourpre, ayant sur la tête un bonnet ressemblant à une demi-coquille d'œuf surmontée d'une étoile. L'oncle de ces deux

Jumeaux, l'unique frère de Tyndare, avait deux filles : Phébé et Hélios, qui étaient recherchées en mariage par Lynceus et Idas. Or, Castor et Pollux enlevèrent leurs cousines ; ils sont rejoints par leurs rivaux ; un combat s'ensuit. Castor est tué par Lynceus, après avoir tué Idas. Pollux tue Lynceus ; et obtient de son père Jupiter, que Castor aura la moitié de son immortalité ; de telle sorte que, désormais, Castor vivait pendant six mois de l'année, et Pollux pendant les six autres.

Il est facile de voir, en rapprochant la légende grecque de la phénicienne, que les Dioscures avaient la même origine dans les deux pays ; et si les Grecs avaient brodé le canevas primitif, d'une série de détails plus compliqués que ceux des Phéniciens, le fond original était néanmoins commun.

En Égypte, on connaissait la légende des deux jumeaux, seulement : l'un était Horus et l'autre Harpocrate ; Horus était le fils d'Osiris vivant, Harpocrate était un fils posthume. Le premier était brillant, vigoureux, etc., etc., l'autre faible, honteux et chétif. Quoique obscure et peu compliquée, cette légende est évidemment la même que celle des Phéniciens.

Les Romains avaient la légende de Romulus et Rémus qui, en y regardant de près, appartient bien évidemment à la même donnée initiale que les jumeaux Phéniciens, Grecs et Égyptiens. En effet, Rhéa, fille de Numitor est fécondée par Mars. Ces enfants sont allaités par une louve ; et lorsqu'ils fondent Rome, Rémus est tué par Celer, sur l'ordre de Romulus.

Enfin, ajoutons qu'on retrouve cette légende des

juméaux chez les Persans et les Turcs qui, depuis l'antiquité, commencent leur année, par la fête dans laquelle on évoque le souvenir de Hassan et Hossain, fils d'Ali, et de Fatima qui furent tués par Omar. On pourrait, en la cherchant avec soin, trouver cette légende de Castor et Pollux, dans la plupart des mythologies de l'Ancien et du Nouveau Monde.

Je ne m'attarderai pas à faire remarquer: que ces diverses légendes sont plus ou moins riches de détails, suivant qu'elles ont eu cours chez tel ou tel peuple, aimant plus qu'un autre le merveilleux. La question du génie spécial de chaque groupe ethnique, est assez bien connue, pour que je n'aie pas besoin de m'y arrêter bien longuement ici. Mais en revanche, je ferai remarquer, comme l'a bien démontré Court de Gébelin, dans son histoire du calendrier: que la légende de Castor et Pollux n'est autre chose que l'allégorie du soleil brillant et fort en été; faible et éteint en hiver.

Voici d'ailleurs les preuves que ce savant en donne: Si les gémeaux vivent et meurent tour à tour, en sorte que lorsqu'un renaît l'autre meurt aussitôt, c'est que le soleil d'hiver et le soleil d'été se remplacent, sans cesse, l'un par l'autre. Ils sont nés d'un œuf: Le chaos était figuré par les anciens sous la forme d'un œuf. Castor provient des mots orientaux: *Cash-tor* (lumière qui expire), Pollux vient de *pub* (soleil), *lux* (lumière). Ils portent une calotte qui a la forme d'une moitié de coquille d'œuf, cette calotte est bleue comme la voûte du Ciel. Cette voûte est ornée d'étoiles; la calotte des Dioscures, *dios* (jour) porte une étoile.

Ils président à la navigation, et sont montés sur les chevaux, allégorie de la marche du soleil qu'on a considéré : soit comme naviguant à travers l'espace, soit comme char traîné dans les airs par des chevaux.

Ils ont chacun une sœur : Héloé ou Séléné (la lune) et Clytemnestre (*Cly* former, *Méné* la lune). Héloé est immortelle ; l'autre, au contraire, meurt. Allégorie aux phases de la lune, comme Castor et Pollux sont une allusion au soleil.

Léda est leur mère, or, Léda est un mot oriental qui signifie : cacher, couvrir, allusion à la nuit du chaos qui a précédé la naissance des Dioscures ; comme celle d'Apollon (le soleil), Diane (la lune). Que le lecteur rapproche, aussi, le mot Léda de Letho (nuit), Lethé (oubli), Latone (mère d'Apollon et de Diane).

Léda est la femme de Tyndare (*Tin* ou *tan*, feu ou lumière), (*davas* permanent). Leucippe (chevaux blancs) est le frère de Tyndare ; il a deux filles : Phobé (la lune), Hilaré (celle qui réjouit). Castor et Pollux les aiment, mais Idas (*id*, le temps) est tué par Castor (le soleil de l'hiver). Lynceé (la lumière) meurt pendant le combat où Castor est tué.

L'allégorie de Romulus et Rémus, quoique moins compliquée dans ses détails, n'est pas moins claire. Les deux héros sont fils, de Mars (la force, le soleil) et de Rhéa Sylvia (la terre). Ils sont nourris par une louve, (*Lynceé* lumière). Rémus ne voit que six vautours, tandis que Romulus en voit douze. Celer (celui qui va vite), c'est-à-dire le temps, tue Rémus, au moment où il franchit le fossé (l'équinoxe de printemps). Les Romains

faisaient, en l'honneur de Rémus : des fêtes célèbres, les Lémuralos ou Rémuralos, fêtes des ancêtres (Mafores) ; et comme on était arrivé, de leur temps, à une époque relativement récente de l'histoire du monde, c'est en mai, que ces fêtes se faisaient ; alors que, primitivement, les géméaux se rapportaient au mois de mars.

La légende de Castor et Pollux, est une des plus anciennes que nous connaissions ; nous en avons la preuve par la translation du signe des géméaux de mars à mai ; et aussi, par l'ancienneté du culte des dieux Cabires (qui n'étaient, en réalité, dans certains pays, que Castor et Pollux). Il n'est donc pas étonnant, qu'elle se soit altérée, d'une manière très profonde, avec le temps ; et même, qu'elle se soit effacée, peu à peu, de l'esprit des hommes ; de même que les reliefs d'une pièce de monnaie, s'effacent, quand elle a passé longtemps de mains en mains. Aussi, n'en trouvons-nous, de nos jours, que des vestiges difficiles à reconnaître, et à apprécier à leur juste valeur. Cependant, il n'est peut-être pas impossible d'en constater quelques vestiges.

Citons, dans cet ordre d'idées, ce qui se voit dans le calendrier chrétien de nos jours : Le premier mai est la fête de Saint-Jacques et Saint-Philippe. Ces deux noms, ne sont-ils pas une réminiscence obscurcie des Dioscures ?

Saint Jacques dit le Mineur, était le frère de Jésus-Christ, si l'on s'en souvient. Or, le Christ étant immortel (Pollux), saint Jacques, mortel, représente, à certains égards, Castor. C'est le soleil d'hiver qu'il rappelle ; et il passe le premier dans l'expression :

Saint-Jacques et Saint-Philippe.

Saint Jacques, est le patron des pèlerins, des voyageurs ; car, si l'Eglise connaît plusieurs saints de ce nom, le vulgaire ne fait pas de différences bien subtiles entre eux. Or, le pèlerin (ou voyageur religieux) est représenté dans les peintures, comme un homme qui porte un chapeau à calotte sphérique, orné, ainsi que sa robe, de coquilles, coquilles marines, il est vrai, parce que : faire porter aux voyageurs, des coquilles d'œuf, eût été les agrémenter d'un ornement trop fragile.

Quant à saint Philippe, qui fut, dit la légende, un disciple du Christ aussi, je ne retiendrai ici que son nom (*phil-hippos*, celui qui aime les chevaux). Que le lecteur apprécie, après ces détails sommaires, s'il pense : que nous sommes ici, seulement en présence de coïncidences fortuites, ou bien, si la filiation lui paraît suffisamment probable.

IV

LE SOLEIL ET LA LUNE

Les premiers hommes prêtaient, avons-nous dit tantôt, une volonté, une puissance, une âme, enfin, à tout ce qui les entourait. Le ciel, le jour, la nuit, le soleil, la lune, la pluie, le vent, la chaleur, l'humidité, la sécheresse, le froid, la terre, l'eau, les plantes, les animaux ; tout, enfin, leur paraissait agité par les

passions qui les dominaient eux-mêmes ; et comme ils étaient exposés à souffrir, ou à éprouver du bien-être de la part de ces êtres ou de ces choses, ils les considéraient comme autant de divinités.

Pour ce qui est des astres, par exemple, le soleil rendait de tels services pendant le jour, et la lune diminuait si bien les horreurs des ténèbres de la nuit, qu'ils eurent de très bonne heure leur place marquée dans la religiosité des premiers hommes.

Tout d'abord, ce soleil et la lune furent l'objet d'un culte fruste, — qu'on me passe le mot, — c'est-à-dire qu'ils furent adorés purement et simplement. Au moment où il paraissait, le matin, l'homme adressait au soleil un regard, un cri de reconnaissance ; et ce culte élémentaire, initial mouvement instinctif, très naturel, du reste, s'est conservé jusqu'à nos jours, presque sans changement, chez certains peuples ; tandis que chez d'autres, ce culte du soleil a subi des transformations si profondes.

Lorsque la divinité s'anthropomorphisa dans l'esprit de l'homme, le soleil fut représenté par un individu, généralement du sexe masculin, qui prit les attributs : d'un homme, beau, jeune, vigoureux ; il devint, suivant les pays : le Bel ou Baal des Chaldéens, le Moloch des Chanaanéens, le Belphegor des Moabites, l'Adonis des Phéniciens, le Saturne des Carthaginois, l'Osiris des Egyptiens, le Myhras des Perses, le Dionisios des Indiens, l'Apollon ou le Phébus des Grecs et des Romains, etc., etc.

De son côté, la lune anthropomorphisée, prit généralement l'aspect d'une femme, qui s'appela : Astarté chez

les Phéniciens, Mène chez les Hébreux, Diane, Vénus, Junon, Uranie, Séléne chez les Grecs, Mylitta chez les Perses, Allat chez les Arabes.

Tout d'abord, les attributs du soleil et de la lune anthropomorphisés, furent simples, si je puis m'exprimer ainsi: ils ne représentaient que la clarté de l'astre; mais, peu à peu, d'autres idées étant venues se fondre avec la première, les attributs de la divinité s'accrurent, se compliquèrent, et finirent par être très divers. Apollon, cumula les fonctions de dieu de la lumière, de la musique, etc., etc., Diane, fut la déesse de la nuit, de la chasse, de la virginité, etc., etc.

Le firmament, d'abord adoré sous sa forme simple, s'anthropomorphisa sous celle de Jupiter, qui, par le fait des enjolivements de la fable, devint le fils et le successeur de Saturne; et prit, successivement, des attributs divers: celui de roi du Ciel, de chef des dieux, de maître du tonnerre. Sa masculinité fut unie à la féminité de Junon qui, à son tour, fut, en même temps, que: la reine des déesses, le symbole de la chasteté de même, qu'elle jouait un rôle important dans la fécondité; passant par des gradations insensibles de l'attribut de la nuit à ceux de l'humidité; de l'amour nuptial, de la mère protectrice; de la vierge reine des cieux; de la mère des dieux, etc., etc. Ce qui revient à dire: que, suivant les temps, les lieux et les circonstances, elle eut, tout ou partie, des caractères de: Vénus, de Diane, de Cérés, etc., etc.; de même que chacune de ces déesses, se confondait avec telle ou telle de ses voisines.

V

LA TERRE

Si nous regardons ce qui a trait à la terre, nous voyons : que les montagnes, les grottes, les fontaines, avec lesquels nos premiers parents avaient tant à compter, s'élevèrent de bonne heure au rang des divinités, et passèrent, de transformations en transformations : de l'état fruste élémentaire à celui de complexité très grande et très variée ; subissant l'anthropomorphisme, et donnant lieu à des contes, à des légendes, dans lesquelles la forme a fini par étouffer, le plus souvent, le fond ; de telle sorte, que la signification primitive a disparu, quelquefois.

Pour ce qui est des montagnes, leur culte occupa une place considérable dans la religion. Comme le dit très bien Dulauro (*loc. cit.*, p. 31), « elles étaient en grande vénération chez les peuples dont l'horizon se trouvait borné par les masses éminentes. Souvent leurs cimes cachées par les nuages semblaient atteindre les cieux ; de leurs flancs naissaient des fontaines, des rivières précieuses à la vie ou des torrents qui portaient la dévastation ; leurs sommités se couvraient de nuées orageuses, d'où partaient les éclairs et la foudre. Objets de reconnaissance et de terreur, de crainte et d'espérance, les montagnes, tour à tour menaçantes et protec-

trices opposaient encore aux ennemis du voisinage une barrière difficile à franchir : des hommes sauvages et grossiers pouvaient-ils ne pas voir en elles, une puissance surnaturelle, une divinité ? »

Pour n'en citer que deux, entre plusieurs centaines, disons : que la montagne qui s'élevait près d'Athènes ; que celle qui s'élevait près de Rome, et sur laquelle fut bâti plus tard le Capitole, furent appelées Saturne ; après avoir été adorés sous leur apparence primitive fruste, elles devinrent le sanctuaire d'un des grands dieux du paganisme. Dieu, que l'allégorie fit le mari de Rhéa (la terre) et le père de Jupiter (le tonnerre). Le lecteur sait : toutes les allégories, toutes les fables mythologiques, que nous aurions à rapporter ici, si nous voulions étudier la question plus à fond.

Les dieux et les déesses du paganisme, quand on les appelle par leur nom de : Jupiter, Junon, Apollon, Diane, Saturne, Rhéa, etc., etc., en s'en tenant aux attributs principaux qu'ils ont sous cette appellation, nous apparaissent comme des personnalités bien distinctes les unes des autres ; et nous sommes disposés tout d'abord à les considérer comme autant d'individus différents. Mais, lorsque nous essayons de comparer les mythologies des divers pays, et même les caractères de ces divinités dans une même contrée, suivant telle ou telle époque, nous arrivons à penser : que ces noms, si différents, ne sont, en définitive, que : l'expression des modalités nombreuses, presque innombrables même souvent, de la divinité, sous la protection

de laquelle l'homme a cherché à se mettre, depuis le premier jour, dans ses préoccupations de crainte et de désir.

VI

CONCLUSION

Je pourrais, on le comprend, citer encore bien des exemples ; mais ils n'ajouteraient rien à la démonstration, qui est bien faite, j'espère ; et ce que je viens de dire a suffi, je crois, pour entraîner la conviction, d'autant que mon cadre ne vise pas à peindre, en détail, l'histoire complète des transformations de la religiosité humaine ; mais à donner seulement une idée sommaire de la succession des cultes pour montrer : qu'ils ont laissé tomber en chemin, dans le domaine des coutumes populaires, des vestiges qui peuvent servir à reconstituer la chaîne de ces transformations. Je dois cependant ajouter : que lorsque le clergé fut assez fortement constitué pour être une institution puissante dans la société, il créa, dans le but de dominer l'esprit du vulgaire, des allégories, des légendes dans lesquelles : des phénomènes météoriques ou telluriques, des faits d'histoire ou de morale, se trouvaient cachés sous une trame incompréhensible pour le vulgaire.

C'est ainsi, par exemple, que pour ce qui est du soleil, l'on vit apparaître, suivant les pays, les contes

de Samson, d'Athys, d'Adonis, d'Osiris, de Phaéton, les aventures d'Endymion, d'Actéon, etc.; que pour ce qui est du tonnerre, de la terre, de la pluie, de la mer, on vit surgir peu à peu ces aventures merveilleuses de Jupiter, de Cérès, de Neptune, de Mars, de Vénus, etc., qui ont fait de la mythologie le compendium des récits les plus extraordinaires et les plus incohérents qu'on puisse imaginer.

Chaque peuple, ayant été plus spécialement frappé d'un des côtés de la question, la mit en lumière dans ses croyances. Les allégories, les contes, les légendes passant d'un pays dans un autre, par le fait des émigrations humaines, ou d'une génération à la suivante, allèrent se modifiant incessamment dans un détail puis dans un autre. Elles s'augmentèrent, se diminuèrent, se transformèrent de telle sorte, que, souvent, la donnée primitive disparut sous les enjolivements ultérieurs; et que le récit fut conservé, sans que le sens initial fut saisi par le contour, comme par les auditeurs.

Pour ne pas rester trop longtemps sur ce sujet, que le lecteur me permette de m'arrêter seulement sur le conte de Samson, pour montrer, une fois de plus, comment l'esprit humain s'est complu, pour ainsi dire, à broder les canevas élémentaires, de la manière la plus curieuse, et souvent la plus inattendue. Primitivement, Samson était tout simplement, comme son nom nous le révèle : la force du soleil (*Chems*), le soleil (*Zoun*) force — soleil qui se lève radieux le matin, dont les rayons dissipent les ténèbres; qui parcourt brillamment sa

carrière, puis qui va en déclinant ; et disparaît, ensuite, pendant la nuit (*lila*).

Cette donnée, si simple, subit avec le temps, des modifications et des transformations considérables ; et nous la voyons, un jour, apparaître dans les livres sacrés des Hébreux, sous la forme des exploits d'un Juge : Samson, qui eut de si beaux moments de vigueur, et de si tristes défaites ; qui, après avoir lutté si brillamment contre les ennemis, succomba sous les ciseaux de la perfide Dalila. L'anthropomorphisation est si complète, que pour un peu plus, on nous indiquerait, par le menu : la parenté et la descendance de Samson et de Dalila ; on nous montrerait : soit les cheveux, soit les ciseaux ; on nous ferait voir : le lieu où le héros fut tondu, etc., etc.

APPENDICE

TRANSFORMATIONS DE DIVERSES LÉGENDES

Laisant maintenant l'astrolâtrie, je vais m'occuper de quelques détails qui touchent, aux paganismes anté-historiques, ou contemporains des premiers temps de notre civilisation indo-européenne. Et pour ne pas tenir trop longtemps le lecteur sur ce sujet, j'arriverai, d'un coup, à l'époque plus voisine de nous : celle, où la religion chrétienne a succédé au paganisme gréco-latin. Quand on jette un coup d'œil comparatif : entre les idées, les croyances, les mots mêmes qui se rencontrent dans les choses de la religion actuelle, et ceux dont faisaient usage nos ancêtres, on voit : des similitudes si frappantes, que l'esprit ne peut qu'en être saisi. Nous pouvons être certains, que si nous faisons le même examen comparatif entre les paganismes grec et assyrien, ou égyptien ; entre les idées des Chaldéens, et celles de l'Inde antique, etc., etc., les mêmes similitudes et les mêmes survivances seraient constatées.

Quoiqu'il en soit, pour ne nous occuper que des temps modernes, disons, par exemple : que les paysans, de nos jours encore, croient fermement, dans plus d'un endroit, que les fées, les géants, les génies, etc., etc., ont construit ces monuments mégalithiques que nous

voyons, çà et là, dans nos campagnes ; les paysans de l'antiquité les attribuaient (MARNY, *Histoire des religions*, etc., etc. (t. 1^{er}, p. 17), aux cyclopes ; et, si nous prenions un à un, les caractères attribués par le vulgaire ; aux fées, aux géants et aux cyclopes, nous verrions, qu'en somme, c'est toujours la même idée fondamentale, plus ou moins transformée, par des adjonctions et des suppressions successives, qui a passé, d'âge en âge, des paysans grecs à nos contemporains.

Parlons-nous de la Providence qui a protégé, d'une manière si visible et si merveilleuse, tel de nos voisins, de nos parents, de nous même, dans le moment actuel, si nous en croyons la foi vive d'un grand nombre de ceux qui nous entourent ? Nous songeons, aussitôt : que « Thésée, après une action si hardie (le meurtre du minotaure), trouva le moyen de sortir du labyrinthe, sans être vu de personne, malgré les détours qui en rendirent le chemin si difficile, ce qui fait bien voir que : la *divine Providence* prenait un soin tout particulier de lui et de ses compagnons » (PAUSAN. liv. II, chap. XXXI). Or, qu'il me suffise de rappeler que Pausanias vivait 174 ans avant J.-C.

Dans nos églises, nous voyons souvent J.-C. représenté sous la forme : du Bon Pasteur, portant l'agneau pascal sur ses épaules ; or nous savons qu'une épidémie ayant éclaté à Tanagre, en Béotie, les habitants implorèrent Mercure, qui détourna le fléau : en promenant autour de la ville, avec un bélier sur les épaules, comme le Bon Pasteur chrétien (PAUSAN. liv. IX, ch. XXII.)

Jésus-Christ, se voit à chaque pas, dans les images saintes de nos jours, sous la forme d'un enfant porté par sa mère, et tenant dans sa main une boule de monde. Jupiter Crescens, était représenté de la même manière, dans l'antiquité (MILAN, *Voy. en Sicile*, t. 1, p. 121) et celui de Tégé, était renommé dans la vieille Grèce (PAUSAN. liv. VIII, ch. XI, VIII.)

A Thèbes, on voyait une statue de la fortune, qui tenait dans ses bras le dieu Plutus qu'elle allaitait; absolument comme les chrétiens représentent : la Vierge et l'enfant Jésus (PAUSAN. liv. IX, ch. XVI); comme les Indiens ont peint Krishna au bras de sa mère.

L'idée de la virginité de la divinité mère invoquée, est plus ancienne que le christianisme, on le sait. Junon, Diane, Vénus, même, ont été représentées souvent sous cette apparence, absolument irrationnelle pour celui qui se refuse à croire au surnaturel. « Dans le Parthénon, c'est-à-dire dans le temple de : la Vierge, ou de la Minerve, on allait adorer cette déesse comme on va adorer la Vierge dans les églises catholiques. D'ailleurs, les Athéniens, pour dire Minerve, disaient simplement et par excellence : *la Vierge* (PAUSAN. liv. X, ch. XXXIV).

On guérit aujourd'hui, au dire de bien de nos contemporains, les maladies les plus diverses, comme les plus graves, en allant en pèlerinage vers tel ou tel sanctuaire chrétien ou musulman. Or, dans l'antiquité déjà, Malampus guérit les filles de Protus de leur frénésie, en les conduisant au temple de Diane (PAUSAN. liv. VIII, chap. XIX).

Nous allons invoquer, çà et là, N.-D. de Bon-Secours dans telle ou telle église ; les Grecs allaient à Mantinée, invoquer de la même manière : la Vénus du Bon-Secours (PAUSAN., *Arcadie*, liv. VIII). Ai-je besoin d'ajouter que nos vierges noires d'aujourd'hui furent précédées par des déesses mélancholiques dans l'antiquité. Et que la mère des dieux de Pessinunte, comme ont symbolisé de : Diane, de Minerve, de Junon, de Vénus, etc., etc., étaient de cette couleur.

Les chrétiens ont attribué à l'archange Saint Michel la fonction de conduire les âmes aux enfers, qui était dévolue à Mercure dans le paganisme (DELLACOUR, Paris, t. I, p. 72). Le père éternel juge les âmes, comme Minos, Rhadamante, etc., jugeaient les Grecs de l'antiquité.

Sur la route d'Égypte à Pellène, en Achaïe, il y avait un temple de Mercure Dolus, qui exauçait toutes les prières que lui faisaient ses dévots (PAUSAN., liv. VII, chap. XXVII) absolument comme il y a aujourd'hui mille églises, chapelles, ermitages, etc., où les fidèles ont l'espoir d'être exaucés dans leurs prières.

Sur la route de Mégalopolis à Menale, près de l'endroit dit : les portes d'Hélos, il y avait un temple dédié au : *bon Dieu* (PAUSAN., liv. VIII, chap. XXXVI), où les dévots allaient, absolument, comme de nos jours, avec les mêmes paroles de prières et de supplications.

Les prêtres et les prêtresses du temple de Diane Hymnia faisaient vœu de chasteté, et menaient une vie très austère, ne buvant jamais de vin, ne se baignant jamais, etc. (PAUSAN., liv. VIII, ch. XIII) absolument comme nous voyons de nos jours, dans certains cou-

vants, la règle être très austère et la piété des Ascètes être très édifiante.

A Oehsenbach, en Bavière, les femmes vont, encore de nos jours, en pèlerinage à un ancien temple de Cybèle transformé en chapelle; et y font des cérémonies dans lesquelles se rencontrent des vestiges des fêtes palennes.

A Marson, dans l'Arégo, un ancien temple de Mars est devenu : une chapelle consacrée à la Vierge.

La célèbre N.-D. de Lorette, a succédé : à Junon Cupra qui avait un sanctuaire célèbre, à l'endroit où s'élevait actuellement l'église chrétienne.

A Guignac, dans le Languedoc, un temple de Vesta est devenu une chapelle de la Vierge.

A Lucques, en Italie, il y a une chapelle sur la montagne près du lac Marrionoli, qui a succédé à un temple d'Hercule. Si je voulais citer tous les sanctuaires qui ont ainsi, successivement changé d'étiquette, j'aurais à écrire plus de vingt volumes d'indications.

A Alach, en Bavière, on a pu constater la transition du culte des arbres à celui de la Vierge chrétienne. Il y avait, en effet, un endroit, où trois vieux chênes étaient l'objet d'une antique vénération, et le but d'un pèlerinage qui se perdait dans la nuit des temps. A un moment donné, on y bâtit une chapelle, puis un monastère; et le pèlerinage a continué, en changeant seulement d'étiquette.

Parfois, les pratiques du culte sont restées absolument les mêmes, malgré le changement absolu, en apparence, de la foi religieuse. Les Georgiens de nos jours vont,

comme leurs ancêtres d'avant le christianisme, à Djouaré Kad, invoquer l'image de saint Élie qui jadis fut simplement le prophète Élie; et comme leurs prédécesseurs, ils lui offrent des moutons en sacrifice. Bien plus, les dévots de religions absolument différentes, vont parfois dans le même sanctuaire, poussés par le même sentiment de pitié, hostile vis-à-vis du voisin. Le temple de Jérusalem nous en fournit l'exemple le plus remarquable.

A Maughier, dans l'Indoustan, les Indiens musulmans, comme les bouddhistes, vont, au moment de leur mariage, en pèlerinage au tombeau de Schah-Lohani, pour avoir des enfants. Dans l'Inde, à Ceylan, en Chine, dans le Thibet, etc., etc. Il y a nombre d'endroits où l'on voit, des dévots de religions différentes, faire leurs invocations à la même divinité.

Pour la reconstruction du temple de Delphes, on quêtait par toute la Grèce, et jusqu'en Égypte (HÉRODOTE, v. 62) comme on a quêté, pendant le Moyen-Age, pour mille églises; et comme on quète, à chaque instant de nos jours, pour l'édification de tel ou tel sanctuaire vénéré.

Les anciens Grecs, plaçaient leurs corporations de métiers, les associations, les groupes d'individus, etc., etc., sous l'invocation de divinités, absolument comme pendant le Moyen-Age, on se mettait sous la protection d'un saint chrétien (DURUY, Grecs, t. 1, p. 746).

Dans l'antiquité, les filles et les veuves imploraient Aphrodite, pour avoir un époux (PAUSANIAS, X c. XXXVII, § 6) absolument comme aujourd'hui, elles invoquent : la Vierge, sainte Madeleine, sainte Catherine, etc., etc., suivant les pays.

Un grand nombre de saints de la religion chrétienne, ont remplacé des divinités mythologiques ; et ont conservé leurs attributs, tant la transformation a été minime. De la déesse Pelina et du dieu Quirinus on a fait san Pellino et san Quirino à Romo.

Il n'est pas jusqu'aux animaux de la mythologie, qui ont passé dans le paradis chrétien. Vulcain, avait un lion comme saint Jérôme ; le loup, après avoir été l'animal d'Apollon, est devenu celui de saint Hervé et de saint Blaise. Le corbeau d'Apollon a été rattaché au prophète Élie, à saint Paul ermite, à saint Jérôme, à saint Memard. Le coq de Mercure, a été adopté par saint Pierre et saint Christophe. Le chien des lares antiques, est devenu le compagnon de saint Roch et de saint Anasthase. Le taureau de Neptune, accompagne saint Michel, saint Sylvestre, sainte Léa, sainte Grimonie. Le dragon de Bacchus et d'Hercule, se rattache aujourd'hui, à sainte Marthe, à saint Dôrien, saint Marcel, sainte Marguerite, saint Michel, saint Romain, sainte Radegonde, etc., etc. Le serpent d'Esculape, est attribué à saint Jean l'Évangéliste et à saint Victor. Le cor de Hercule, de Diane, d'Apollon, sont du domaine de saint Hubert, de saint Eustache, de saint Telo, de saint Rieul, de saint Julien l'hospitalier, de sainte Agnès, de saint François d'Assises. L'aigle de Jupiter, est au service de saint Jean l'Évangéliste, de saint Gervais. Le cheval de Mars, sert à saint Éloi, à saint Georges, à saint Maurice. Le pied fourchu du diable, n'est-il pas une réminiscence évidente du : dieu Pan, aux pieds de bouc ?

Il n'y a même pas jusqu'aux jeux de mots qui soient intervenus, d'une manière parfois risible sinon plus, dans les transformations. C'est ainsi : que la tour de Vrain, près de Grenoble, est appelée par le peuple la tour de *Sans Venin* ; d'où l'on a conclu que les animaux n'y avaient pas de venin ; et que les bêtes venimeuses y mouraient (BENOISEN, *Au du Daup*, t. 1, p. 211).

Saint Phoutin, du Martyrologe chrétien, s'est amalgamé, comme je l'ai dit précédemment, avec Priape dans certaines localités : à Varages, du département du Var par exemple, où jusqu'au commencement de ce siècle on voyait : des dévots, apporter dans la chapelle du saint, des ex-votos représentant les organes sexuels.

« Il y a eu des dévotions particulières, fondées sur de simples allusions des noms. L'on a invoqué saint Fort pour fortifier les membres, saint Genou, etc., etc. » (BENOISEN, t. 1, p. 304). Saint Clair est invoqué contre les maladies des yeux ; saint Ouen contre celles des oreilles. Je connais près de Lorient un : saint Colliquin qui guérit le mal au ventre.

D'ailleurs, la transition entre le paganisme et le christianisme, a été étudiée avec un tel soin ; et par des autorités si compétentes, que je puis ne pas insister bien longuement sur ce sujet. Il me suffira de rappeler au lecteur que, tantôt et le plus souvent, elle s'est faite d'une manière insensible, dissimulée ; tantôt, au contraire, d'une manière violente et brutale. Cette dernière a été, d'ailleurs, infiniment moins féconde que la première, devons-nous ajouter.

Saint Grégoire nous fournit, au sujet de cette trans-

formation du paganisme au culte chrétien, des indications précieuses, dans ses instructions touchant : la conduite que devaient tenir les prêtres, qui allaient évangéliser les Gaules, la Grande-Bretagne et la Germanie :

« Les chrétiens ne doivent point détruire les temples des idolâtres, mais ils doivent se borner à détruire les idoles qui s'y trouvent ; et à y faire des aspergions avec de l'eau bénite, à y construire des autels où seront placées les reliques des saints. Si ces temples sont si solidement bâtis, il ne faut qu'y changer l'objet du culte, et y substituer celui du vrai Dieu à celui du Démon : afin que le peuple, voyant qu'on ne détruit point les temples, entraîné par ses habitudes, s'y rende volontiers ; et adore le vrai Dieu, dans les lieux mêmes où il adorait les fausses divinités. » Saint Grégoire autorisait, même, la continuation des sacrifices païens dans les temples chrétiens ; en conseillant seulement d'apporter quelques modifications aux rites précédents ; par exemple, de faire ces cérémonies le jour de la dédicace ou de la naissance des saints dont les reliques reposent dans ces temples convertis en églises. « Ornez, disait-il à ce moment, le tabernacle de branches d'arbres, et célébrez-y avec pompe, le festin sacré ; que les animaux n'y soient point immolés au Diable, mais qu'on les tue pour les manger : en l'honneur de Dieu » (*Hist. Ecclésiastique, Conversion des Anglais*, cité par DULAURE. *Hist. de Paris, à la fin de la première période*).

Dans le cours du quatrième et du cinquième siècles,

la religion consistait, dit Dulaure, en une série de pratiques superstitieuses. Les rois, les nobles, comme le bas peuple, croyaient aux divinations, aux sorts, aux présages, aux prodiges ; et ne voyaient dans les cérémonies religieuses : qu'une puissance talismanique, qui écartait les malélices et procurait la fortune ou le succès.

On croyait que les saints, quand ils étaient invoqués et recevaient des offrandes pieuses, cédait aveuglément : aux prières, injustes et même criminelles, qu'on leur adressait (DULAURE, H. P., t. I, p. 109).

À la fin du quatrième siècle, le culte de Cybèle Bérécynthie, était encore publiquement célébré à Autun. La figure de cette divinité, accompagnée d'adorateurs qui dansaient et chantaient devant elle, était traînée, sur un char, dans les campagnes que sa présence devait fertiliser (DULAURE, t. I, p. 69).

« Les défenses prononcées par l'Église, et par les princes temporels, restaient impuissantes devant les vieilles croyances. Un respect pieux, continuait à entourer les objets si longtemps vénérés ; et ce n'était qu'en consacrant au nouveau culte les vestiges païens, que les apôtres de l'Évangile parvenaient à extirper les souches de la superstition. Ces forêts, dans lesquelles les Celtes ne pénétraient que comme dans un sanctuaire, l'âme saisie d'une crainte religieuse, reçurent des images sacrées ; et le peuple en venant, selon la coutume antique, se prosterner sous leur ombrage honora, presque à son insu, un nouveau Dieu. Plus d'un chêne dédié à Mor, passa sous l'invocation d'un saint ; plus

d'une fontaine, échangea sa divinité protectrice contre un patron du calendrier. Des croix surmontèrent les pierres druidiques; et les dolmens ainsi que les menhirs furent transformés en calvaires. Ce ne fut plus, à l'intervention des déesses-mères, à l'effet des incantations magiques de quelques druidesses, qu'on attribua la vertu de certaines plantes, de certaines fleurs; mais aux saintes, sous le patronage desquelles elle furent placées. » (DULAURE).

Cependant, sous l'influence des efforts constants du clergé chrétien, les vieilles habitudes païennes sont allées s'amointrissant, et diminuant de siècle en siècle, dans les pratiques du culte. Mais elles sont loin d'avoir disparu encore; et, dans la recherche que je fais ici des vestiges de ces vieilles crédulités qui subsistent, encore de nos jours, la moisson que j'ai pu faire a été très-abondante, comme on a pu le voir.

Malgré la longueur qu'a déjà mon étude, et le désir que j'ai de l'écourter, j'ai besoin d'arrêter, encore un instant, l'attention du lecteur sur un détail qui a son importance, dans l'histoire de la succession des cultes. On est frappé, aujourd'hui, quant on lit certains livres de piété, de voir attribuer à divers saints du Paradis chrétien, des faits, des aventures, des choses naturelles et surtout surnaturelles, que les auteurs de l'antiquité attribuaient, déjà, de leur temps, aux divinités du paganisme. La raison de cette singularité est facile à donner; et je l'emprunterai, comme on va le voir, à une des lumières de l'orthodoxie.

Valerio, évêque de Vérone, dans sa *Rhetorica Chris-*

Nana, nous apprend, en effet, une des causes les plus curieuses de l'altération des légendes, et de leur reproduction dans la vie de plusieurs saints. « La coutume qui s'observait jadis dans plusieurs monastères, dit-il, d'exercer les jeunes religieux, par des amplifications latines qu'on leur proposait, sur le martyre de quelques saints, en leur donnant la liberté de faire parler et agir les tyrans et les saints persécutés, en la manière paraissant la plus invraisemblable, leur donnait lieu, en même temps, de composer sur ces sortes de sujets, des espèces d'histoires bien plus remplies d'ornements et d'inventions que de vérités. Mais, quoiqu'elles ne méritassent pas d'être fort considérées, celles qui paraissaient les plus ingénieuses et les mieux faites, étaient mises à part. En sorte, qu'après un long temps, se trouvant dans les manuscrits, des bibliothèques de ces monastères, il était fort difficile de discerner : ces jeux d'esprit, des histoires véritables des saints qui s'y conservaient. » Saint Jérôme avait déjà signalé cette même cause d'altération, pour divers livres de la Bible, entre autres, pour celui d'Esther (MEYRAC, p. 322).

Pendant le Moyen-Age et jusqu'au seizième siècle, il y avait, aussi, un grand nombre de couvents, dont les moyens d'existence étaient tirés surtout : de l'histoire des saints, qu'ils écrivaient pour les dévots de telle ou telle localité, qui voulaient connaître les faits et gestes du patron de telle paroisse, de tel quartier de leur pays. Or, les religieux, chargés de cette hagiographie, recueillaient les récits légendaires lorsqu'ils en trouvaient. Mais, dans tous les cas, soit pour enjoliver ces

réçits, soit pour frapper l'imagination des fidèles, soit pour vendre à un prix plus avantageux leur marchandise hagiographique frelatée, lorsque ces légendes locales faisaient défaut, ils empruntaient aux sources qu'ils avaient à leur disposition des aventures extraordinaires.

Une fois lancés dans cette voie du plagiat, les moines hagiographes pillèrent, ainsi, les auteurs de l'antiquité, dont ils avaient connaissance, tant et si bien, qu'ils ont fait passer l'Olympe païen, tout entier, dans le Paradis chrétien.

Pour être juste, il faut reconnaître : que, de leur côté, les hagiographes musulmans, bouddhistes, sintoïstes, etc., etc., ont fait : exactement la même chose, pour l'édification de leurs dévots, aussi crédules et aussi amoureux du surnaturel que ceux de nos pays.

CONCLUSION

Pour le lecteur qui aime quelque peu à méditer sur la grande question des : superstitions et des survivances du populaire, les divers détails que je viens de spécifier, ont certainement un grand intérêt ; car ils lui montrent, d'une manière aussi simple que claire, deux choses :

1° C'est que la religion chrétienne s'est appropriée nombre de faits, de légendes, de pratiques, de crédulités qui avaient fait, précédemment, le fond du paganisme grec, romain, du judaïsme, etc., etc. A mesure

que cette religion devenait : le culte officiel, dans un pays, elle y absorbait : les crédulités, légendes, etc., etc., qu'elle n'avait pu faire oublier aux dévots crédules et superstitieux.

2. Il n'est pas nécessaire de bien longtemps réfléchir, pour admettre : que ces paganismes grec, romain, etc., etc.; ce judaïsme, n'ont pas été créés de toutes pièces; mais, au contraire, ont succédé à des cultes antérieurs. Le fait a été si bien démontré avant moi, que je n'ai pas besoin de le discuter.

En somme, l'esprit comprend sans peine : que des données qui remontent à un passé très éloigné, ont pu se transmettre, ainsi, à travers les âges; et faire, successivement partie des cultes, qui se sont succédé, quelque différents l'un de l'autre, que ces cultes paraissent être de prime abord.

CHAPITRE V

Les Arbres

FAITS DE LA PROVENCE

On ne rencontre plus, de nos jours, en Provence, que de rares vestiges du culte des arbres, qui a tenu, jadis, une place si importante dans la religiosité d'une infinité de peuplades ; mais, quelque atténués ou obscurcis qu'ils soient, par les transformations dont ils ont été l'objet ; ces vestiges suffisent : pour montrer que nos premiers parents n'ont pas échappé à la loi commune ; c'est dire, qu'ils ont vénéré les arbres et les forêts, avec le même respect que les autres habitants de la terre.

Dans divers chapitres de ce travail, sur les superstitions et les survivances ; et particulièrement dans ceux :

Du Roseau de Saint-Cannat, t. 1 ; du Passage à travers un tronc d'arbre, t. 1 ; de l'Esprit des Champs,

t. II; du *Mariage et de la Progéniture*, t. II; des *Fantômes*, t. III.

J'ai déjà parlé des vestiges du culte des arbres, qu'on retrouve, çà et là. Je n'y reviendrai pas, naturellement, en détail en ce moment; j'y renvoie le lecteur désireux de se renseigner sur la question.

Pour suivre la marche que j'ai adoptée jusqu'ici, je vais d'abord, dans le présent chapitre, énumérer ce que j'ai pu recueillir, en Provence, touchant le culte des arbres. J'examinerai sommairement, ensuite, les faits analogues que l'on rencontre dans les autres pays. Puis, remontant dans le passé, aussi haut que je pourrai, je chercherai alors à déterminer : quelle fut la donnée primitive qui a présidé au culte des arbres; et quelles furent les principales transformations qu'il subit à travers les âges.

Le passage d'un enfant malade à travers un arbre. — Dans le chapitre onzième, du tome premier de ce livre, je me suis occupé de ce passage : des enfants malades à travers un arbre; le lecteur pourra y voir : qu'entre maintes idées qui se rattachent à cette cérémonie, celle du culte des arbres peut y être constatée par l'observateur.

Les arbres du Mai. — Dans toute la Provence, on plante, encore de nos jours, des arbres qu'on entoure de fleurs et de rubans, à la date du premier mai. Il suffit de voyager dans le pays, à cette époque, pour voir : dans chaque village, dans chaque hameau, devant les fermes de quelque importance, ces arbres de Mai, sous lesquels la jeunesse s'égayé, et les vieillards se

reposent avec plaisir. On plante des Mâts devant les églises, sur les places publiques, devant la maison des autorités locales ou des personnes aimées; et non-seulement cette plantation se fait avec un appareil de fête, qu'on ne saurait méconnaître, mais pendant tout le mois de mai, ces arbres sont l'objet de soins attentionnés, dans lesquels on verrait bientôt, si on y regardait de près, un véritable sentiment pieux.

Le pin de Cucuron. — Dans le village de Cucuron, près de Cadenei, on a conservé, jusqu'à une époque voisine d'aujourd'hui, une coutume assez singulière, qui se rapporte au culte des arbres. A un moment donné du printemps, les jeunes gens s'en allaient dans la forêt voisine, en grande pompe, et y choisissaient un pin, le plus gros, le plus droit qu'ils pouvaient trouver. Lorsque le choix était arrêté, on se mettait rapidement au devoir de l'abattre, on le coupait ras de terre; et on le chargeait, tout fouillé, sur les épaules de la jeunesse entière, du village.

Lorsque le cortège arrivait à Cucuron, il était accueilli par les explosions de la joie populaire: on se hâtait de creuser un trou en terre, et de le planter au beau milieu de la place; puis on l'enguirlandait: de banderoles de fleurs, d'attributs, et pendant les jours suivants, il était le centre auprès duquel, on venait: danser s'amuser et manifester la joie publique.

Les branches d'arbre et les bouquets pendus à la demeure des jeunes filles. — A certaines époques, et surtout le premier mai, les jeunes gens de Provence, vont suspendre, pendant la nuit, des bouquets ou des

branches d'arbre devant les demeures des jeunes filles. Il y a toute une gamme allégorique d'amabilités et de critiques, dans le choix du végétal : la rose, le jasmin, l'oranger, etc., sont des témoignages de sympathie ; la ronce rappelle les mauvaises humeurs qu'ont subies certains amoureux éconduits ; la branche de figuier, souligne : que le mari tant désiré ne se présente pas, etc., etc.

Le roncain béni. — Le dimanche des Rameaux, on fait bénir une branche de buisier ou de buis, qu'on conserve pieusement à la tête de son lit ; et qui a la propriété d'éloigner tous les malheurs.

Les pèlerinages du Mal (voir le tome II, chapitre deuxième). — *L'olivier du Luc et celui de la Tourse d'Arz* (voir le tome II, chapitre sixième). — *Mariage et Progeniture ; Le châtaignier de Collobrières* (voir le tome II, même chapitre).

Notre-Dame-de-l'Espinaud, à Barjols. — A Barjols, il y a une statue miraculeuse de la Vierge, qui a été trouvée, d'après la légende, dans un buisson d'épines.

II

FAITS DES AUTRES PAYS

Le vieux culte des arbres se manifeste dans d'autres pays, sous forme de vestiges, parfois mieux accusés et encore plus reconnaissables, qu'en Provence. C'est

ainsi, par exemple, que dans plusieurs provinces de notre chère France, les cérémonies du mois de mai, les plantations de l'arbre de Mai, et même les feux de joie, les brandons, etc., etc., ont une importance plus grande, encore, que dans notre pays.

Les arbres à niche, contenant une vierge ou un saint, sont extrêmement nombreux en Bretagne, par exemple Malo (*Morbihan*, p. 333); ils sont manifestement la preuve de la christianisation de vieilles croyances des Celtes et des Gaulois. Dans toutes les provinces, d'ailleurs, on en rencontre fréquemment.

Le chêne d'Allouville. — En Normandie, il y a, encore de nos jours, un chêne ultra-séculaire, où l'on va en pèlerinage pieux. Le clergé a fait placer à son sommet, un petit clocher surmonté d'une croix, tandis que dans son trou, se trouve un petit oratoire consacré à la Vierge (*Dict. des Pèlerin.*, de Mionne).

Le pommier de Fatouville. — Sur la côte de Fatouville, près du Havre, on voit un énorme pommier, dont une branche horizontale constitue un point de repère, utilisé par les marins.

La légende raconte : qu'il y avait, jadis, à cet endroit, un vieux marin, qui, ne pouvant plus aller à la mer, passait son temps à indiquer la route aux bateaux qui cherchaient l'atterrissage. Or, lorsqu'il fut sur le point de mourir, ce vieux brave homme demanda à Dieu : de lui envoyer un successeur; et, plantant son bâton à terre, il le vit aussitôt prendre racine et devenir, tout-à-coup : le gros pommier indicateur, qui existe encore aujourd'hui (Amélie Bousquet).

Le bois de Saint-Pierre. — A Hauffemont, dans la Seine-et-Oise, le bois de Saint-Pierre, où se trouve la fontaine de Sainte-Radegonde, a été considéré longtemps comme sacré. Les dévots allaient y faire des cérémonies, qui étaient, évidemment : le vestige du culte des arbres, des forces de la nature, etc., etc.

Le hêtre des fées, près de Thuremy, que la crédulité publique a cru, si longtemps : hanté par des êtres surnaturels, était, toutes les années, entouré de fleurs et de rubans par la population qui venait vers lui : le seigneur, le clergé et les nobles en tête ; ce qui nous indique qu'il avait été jadis l'objet de cérémonies religieuses.

Bettarham. — Le nom de Bettarham, qui se rattache à un sanctuaire célèbre, signifie : beau rameau (Moïse) ; ce qui montre : que le culte de la Vierge de ce lieu, a été jadis lié ; peut-être, a succédé au culte d'un végétal.

Le cerisier de Sainte-Lucie. — Le cerisier de Sainte-Lucie, à Sampigny, dans la Meuse, n'était, en réalité, qu'un arbre sacré, vestige d'un culte antérieur au christianisme.

Le buisson de Saint-Servien. — A Saron, près de Liencourt (Oise), les dévots viennent tremper un fil rouge dans la fontaine de Saint-Servien ; puis le pendent à un buisson voisin, pour guérir les diverses maladies (*Dict. de Migne*).

Dans un grand nombre de localités des diverses provinces de la France, il est parlé : d'arbres qui ont servi d'abri à des statues miraculeuses de la Vierge. C'est ainsi, par exemple, que : Notre-Dame de la Romiguière,

à Carcassonne; que Notre-Dame-du-Chêne, à Louron-les-Bois, près Châteauneuf; Notre-Dame-de-l'Épine, dans la Marne; Notre-Dame-de-l'Étang, près Dijon, etc., ne sont, en réalité, que des christianisations de l'antique culte des arbres.

ENCORE

Dans les autres contrées de l'Europe, il existe des arbres, qui paraissent avoir été l'objet d'un culte; ou bien qui sont restés dans la mémoire populaire, mêlés à des aventures miraculeuses.

A Aliaga, en Espagne, Notre-Dame de Zarza (épine) a été trouvée, aussi, dans un buisson, qu'elle illuminait pendant la nuit.

Notre-Dame-de-Guadalupe, est dans le même cas; vingt autres pourraient être citées, également, dans cet ordre d'idées.

Le couvent des Dominicains de la Quercia, en Italie, a été bâti sur l'emplacement d'un chêne, où une image de la Vierge était entourée de lumières, pendant la nuit, d'après ce que dit la légende (LANAT, *Voy. d'Italie*, t. VII, p. 78).

A Viterbe, il y a, aussi, une Madone, qui a été trouvée dans un bois, qu'elle illuminait pendant la nuit.

A Aricia, en Italie, il y a un sanctuaire vénéré, où une Sainte-Vierge trouvée dans un bois, dit la légende, a remplacé la statue de Diane. Or, ce sanctuaire se trouve, précisément : dans le vieux bois sacré d'Aricia,

où était un temple de Diane ; et où la nymphe Egérie venait visiter Numa.

Le couvent d'Altaach, en Bavière, a été bâti sur l'emplacement d'une forêt de chênes sacrés, qui était l'objet du culte des habitants du voisinage.

A Aulica, en Saxe, il y a une chapelle célèbre, à laquelle se rattache la légende : du fils de Charlemagne qui oublia une statue de la Vierge dans un arbre, où il l'avait déposée ; cette Vierge s'y trouva si bien, qu'elle ne voulut plus quitter la place.

↳ Dans le Sud de l'Angleterre, on fait passer les enfants à travers les troncs d'arbres ou des arcs formés par des branches recourbées pour les guérir de diverses maladies et spécialement de la coqueluche.

↳ A Sognedal, près de Bergen, il y a un magnifique bouleau qui est sacré ; on dit : que jamais un instrument en fer n'a touché une de ses branches. Il n'y a pas bien longtemps encore, on lui faisait des libations de bière nouvelle à la Noël (*R. d. l. 1889, p. 22*).

↳ Près de Upsal, en Suède, dans l'île de Gothland, et en divers endroits de la Scandinavie, la tradition parle : de bouleaux, qui poussaient miraculeusement des feuilles, à certains moments de l'année, dans des circonstances extraordinaires.

↳ En Suède, en Norwège et Danemark, on rencontre certains bouleaux, hêtres, frênes, sorbiers, etc., etc., qui sont l'objet de la vénération des dévots (*HOLMBOË, le Bouddhisme en Norwège*).

↳ Dans une infinité de pays d'Europe, d'Asie, on a fait passer, pendant longtemps, les individus malades, sous

un arbre, à travers un trou fait dans un tronc; ou bien dans une anse formée par une branche d'arbre recourbée, pour les guérir et les préserver d'une maladie.

M^{me} Murray Aynsley (*R. U.* t. 1899, p. 23) raconte : que près de Roskilde, en Danemark, il y a un vieux hêtre, dont une branche, poussant à un pied de terre, et se réunissant plus haut au tronc, forme un arc complet. Les mères vont faire passer leur enfant malade à travers cet arc; et suspendent aux branches de l'arbre : un morceau de la robe de l'enfant, qu'elles déchirent après l'opération. Le vulgaire dit : que lorsque l'étoffe est emportée par le vent, l'enfant est guéri.

Dans nombre de pays de toutes les contrées de l'Europe, on signale, encore de nos jours : des arbres qui sont l'objet d'attentions pieuses; auxquels on suspend des *ex-votos*; sous lesquels on va prier, etc., etc.

ASIE.

En Asie, les vestiges du culte des arbres se rencontrent, plus nombreux et plus variés qu'en Europe.

Dans la plaine de Membre, près d'Ebron, il y a un vieux térébinthe formé de trois troncs. La légende dit : que c'est là que Dieu créa Adam; et que l'arbre est fructifère, en souvenir du dogme de la Trinité (*DELLA-VALLE*, t. II, p. 100).

Près de Bethléem, il y a aussi un vieux térébinthe, qui salua la Vierge, un jour qu'elle passait devant lui (*DELLA-VALLE*, t. II, p. 87).

A Nicomédie, on a montré longtemps : les arbres qui avaient poussé miraculeusement, en une nuit, sur le tombeau de Sainte-Barbe.

Les Cèdres du Liban. — Depuis un temps immémorial, les chrétiens de toutes les siècles vont, à certains moments de l'année, variables selon les rites, en pèlerinage : mi-pieux, mi-joyeux, aux arbres qui restent de l'antique forêt de cèdres dans le Liban. Les diverses réjouissances qu'ils font, avant ou après les offices religieux, montrent : que ce pèlerinage est le vestige d'anciens cultes antérieurs au christianisme.

Pietro Della-Valle (*Voy. en Perse et dans l'Inde*, t. vi, p. 298) parle : d'un arbre miraculeux qu'il vit près d'Ormus ; et que les pèlerins vont invoquer, pour obtenir les faveurs de divers ordres. Près de cet arbre, qui contient une idole bouddhiste, comme certains arbres du Moyen-Age portaient une statue chrétienne, il y a un petit réduit, dans lequel les femmes stériles vont s'enfermer, pour obtenir des enfants.

En Perse, on montre un cyprès miraculeux, dont les branches suintent tous les vendredis : un liquide qu'on regarde comme du sang ; et que les chrétiens comme les mahométans attribuent à une cause surnaturelle (P. DELLA-VALLE, t. v, p. 355-56).

En Perse, on fait, pendant le mois de mai : la fête des roses, qui est semblable à celle de Flore des Romains (DELLA-VALLE, t. III, p. 42).

Chardin (*Voy.*, t. IX, p. 182), dit : qu'il existait de son temps à Chira, en Perse, un vieil arbre, qui était invoqué ; et auquel on appendait : des chapelets, des amu-

lettes, des morceaux d'étoffes, des bougies enflammées, pour demander la santé. Il ajoute : que dans le pays, il y a une infinité d'arbres pareils.

Les Tartares Czérémisses du Volga, ont adoré, pendant longtemps : les arbres ; et vont encore, en grande dévotion, dans un sanctuaire, qui a conservé le nom de : *Nemda*, qui provient, évidemment, de : *Német* (forêt) de la langue celtique.

Choz tous les Tartares, on voit : des arbres sacrés, auprès desquels on fait brûler des cierges (*Recueil d'observ.*, t. II, p. 253).

Dans un grand nombre de localités de l'Asie centrale, on voit des arbres, qui sont l'objet des attentions pieuses : des chrétiens des diverses sectes, des musulmans ; et même des israélites, des bouddhistes ou des païens.

Dans la vallée d'Obi, de l'Asie centrale, certains arbres sont l'objet d'un culte important, de nos jours encore (*RABOT, la Revue scientifique*, mars 1887).

Dans le Thibet, le culte des arbres tient une grande place dans l'esprit des populations ; en divers endroits, et notamment : à Nagkanda, près de Simla, on va, en pèlerinage, autour d'un arbre, aux branches duquel, on pend des morceaux d'étoffe, et divers objets votifs.

Pallas (t. V, p. 151), raconte : que les Ostiaks adorent certains arbres. Rabot (*Rev. scient.* 1887) dit : qu'ils placent leurs dieux dans certaines forêts consacrées, qui sont l'objet d'un grand respect ; car l'abatage d'un arbre, ou même le bris d'une branche de ces sanctuaires, serait regardé comme une profanation ; les pins qui avoisinent

les idoles sacrées, sont couverts d'ex-votos les plus divers : morceaux d'étoffes, anneaux de cuivre, têtes et peaux de rennes, etc., etc. Les dévots viennent dans ces endroits, sacrifier des animaux, qu'ils mangent dévotement, pour se sanctifier ; se contentant de barbouiller les joues et les lèvres des idoles, avec un peu de graisse des victimes.

Les bouddhistes de l'Inde, ont, encore, de nos jours, le culte des arbres ; c'est ainsi, par exemple, que le banian (*ficus indica*), et le pipal (*ficus religiosa*), sont vénérés par eux.

C'est à l'ombre du pipal, que vont se faire les serments les plus sacrés ; et on ne voit jamais un marchand aller étaler sa marchandise au pied de cet arbre, parce qu'il croirait commettre le plus affreux sacrilège, en demandant à l'acheteur un prix qui ne serait pas la représentation exacte de la valeur de l'objet mis en vente.

Les Indiens pensent : que Dieu a créé un seul pipal dans ce monde ; et que tous ceux qu'on vénère dans les diverses contrées, proviennent de cette souche unique ; ils racontent, au sujet des pipals de l'île de Ceylan, la légende suivante, qui explique pourquoi le pipal continental originel, a pu donner naissance aux pipals de l'Inde : les dévots de Ceylan, désirant beaucoup posséder un pipal, envoyèrent une députation de saints, vers l'arbre originel ; ces saints adorèrent l'arbre, mais ne savaient comment faire, pour en prendre une bouture, car on l'eût souillée, en se servant : d'un couteau, d'une scie ou même en cassant une branche. Ils placèrent donc, au pied de l'arbre, un vase en argent pur ; et se

miront en prières; bientôt une branche du pipal vénéré se détacha, d'elle-même; et tomba, juste, dans le vase, où elle prit racine; de sorte qu'on put, ainsi, transporter la bouture bénie à Ceylan.

Les anciens écrits de l'Inde racontent: que c'est sous un pipal, que Bouddha parvint au Nivarna. Cela nous montre l'importance de cet arbre dans l'esprit des dévots bouddhistes. Une légende célèbre raconte: que cet arbre alla couvrir Bouddha de son ombre, un jour qu'il s'était endormi au soleil.

A Bodt-Goya, dans le Bengale, il y a un pipal qui est l'objet de la vénération: des dévots bouddhistes de presque toute l'Inde. On y vient, en pèlerinage, de très loin; et on y fait des cérémonies religieuses très importantes.

Près de Surat, il y a un arbre vénéré, vers lequel les Indiens vont en pèlerinage, et accomplissent diverses cérémonies pieuses. Sur le tronc de cet arbre, on passe de la couleur rouge, à une partie qui représente: la déesse Parvati, absolument comme les anciens Grecs passaient de la couleur sur les arbres ou les pierres qui symbolisaient Jupiter (DELLA-VALLE, t. VI, p. 295).

Dans le fort de Allahabad, il y a, dans un temple, un tronc de figuier pipal, qui a l'apparence: du buis mort, pendant toute l'année; et qui, une fois par an, est trouvé, le matin: couvert de feuilles, qui ont poussé miraculeusement pendant la nuit, au dire des desservants du culte.

Dans les pays de l'Inde où le pipal ne prospère pas, c'est un conifère: le déodura, qui est l'arbre béni; et

qu'on trouve dans les bosquets qui entourent les temples.

A Depal-Dal, il y a un mimosa sacré qui : trembla, parla, saigna, même, quand des impies voulurent le couper.

Dans la province de Visapour, les Indiens vont couper, en grande cérémonie, un arbre qu'ils portent processionnellement à la porte de leur pagode ; où, après avoir fait diverses prières, et avoir suspendu, à ses branches, des fleurs et des handerolles, ils le plantent dans un trou qui est sanctifié par de l'urine de vache ou de l'eau du Gange. Puis, ils entourent cet arbre de paille, et le brûlent avec tous les transports de la joie. Cette cérémonie a pour effet : d'assurer de bonnes récoltes pour l'année (COUTANT D'ORVILLE, t. II, p. 176) et (NOEL, *Diction. de la fable*, t. 1^{er}, p. 71).

A Ceylan, on adore l'arbre de Bouddha ; et on raconte, aussi, la légende merveilleuse du végétal qui marcha pour aller couvrir le dieu de son ombre.

Les Siamois adorent un arbre qu'ils appellent : l'arbre du grand Pouth-Tonpo (Major SYMES, *Ambassad. dans le roy. d'Ava*, t. III, p. 260). Dulaure nous apprend : que d'après Laloubère, Pont signifie Mercure ; de Pouth à Boudh, la distance n'est pas grande.

Gemelly Carrery (*Coll. des voy. autour du monde*, t. II, p. 334), dit : que les habitants de Manille adorent de vieux arbres.

AFRIQUE

En Afrique les vestiges de l'antique culte des arbres ne font pas défaut comme on va le voir.

Pachoke (*Voy. de rich. Pachoke en Orient*, t. 1^{er}, p. 482) raconte : qu'à Derb-el-Kammer, entre Suoz et Le Cairo, il vit un arbre, auquel les pèlerins de La Mecque suspendaient des morceaux de vêtements.

Denon (*Voy. en basse et haute Egypte*, t. 1^{er}, p. 429), raconte : que, pendant la campagne de Bonaparte, un sapeur français, coupa une branche sèche, d'un arbre de Chendavugeli, pour faire bouillir la soupe ; et qu'il provoqua ainsi, sans s'en douter, un grand tumulte, chez les Arabes qui l'adoraient.

Bruco (*Voy. aux sources du Nil*), dit : que chez les Gallas, plusieurs tribus adoraient, encore, des arbres, de son temps.

Près du tombeau de Sidi-Aïça, dans la province d'Alger, il y a un vieux tronc d'olivier, où les dévots pèlerins suspendent des morceaux d'étoffe, et de vieux vêtements, dans un sentiment de piété (TRUMLET, page 158).

Les femmes arabes, vont en pèlerinage vers de certains arbres, qu'elles croient hantés par des génies ; elles y suspendent des morceaux de leurs vêtements, en guise d'ex-votos, pour demander des faveurs ou pour remercier ces génies.

Les Arabes d'Algérie disent : que, lorsque Sidi-Hamed-el-Kobir mourut, les feuilles de tous les arbres tremblèrent, le ciel s'obscurcit, etc., etc. (THUMELER, pages 243-44).

Les Arabes racontent : qu'il y avait un arbre vénéré où l'on allait faire brûler des bougies, et suspendre des ex-votos. Or, un soir, les bougies mirent le feu à cet arbre qui parut brûler entièrement; mais le lendemain matin, on le trouva parfaitement intact; il avait repoussé pendant la nuit (*R. d. l.* 1893, p. 253).

Près des bains de Hammam-Mérouan, en Algérie, il y a deux fontaines, sur lesquels les malades déposent des ex-votos de diverses natures; et des morceaux de linge (*R. d. l.* 1892, p. 631).

Sur la route de Tuggurt, à Biskra, tout près de cette ville, il y a un vieux cyprès, qui est l'objet de la dévotion du peuple, malgré les efforts des marabouts; c'est encore un exemple du culte des arbres chez les Algériens.

Dans un grand nombre de villages de l'Afrique tropicale, il existe, sur la place, un arbre, assez généralement : un ficus religiosa, sous lequel les habitants notables se tiennent, devisent; et prennent les décisions importantes, qui intéressent la communauté; cet arbre est considéré comme sacré.

Loyer (*Voy. d'Issint*), dit : que les nègres de la Côte-d'Or, adorent des arbres; et que celui qui les attaquerait, serait puni de mort.

Le kola, est un végétal sacré dans plusieurs contrées de l'Afrique tropicale; et on rencontre des individus,

qui font leurs serments sur une noix de kola, pour bien montrer : qu'ils sont résolus à le tenir religieusement.

Dans le Boudou, le voyageur Mungo-Parek (*Travels*, t. 1, 134), a vu un arbre, aux branches duquel, les naturels suspendaient, au moment de se mettre en voyage, des morceaux de chiffons ; et même des bandes d'étoffe neuve.

Les mêmes coutumes se rencontrent à Chaudou dans le Yarriba (Lander).

A Madagascar on montre, sur la falaise du lac Tritiva, deux arbres que la légende dit : être un jeune homme et une jeune fille, qui, par désespoir d'amour, se jetèrent dans le lac, et furent transformés en arbres ; ils eurent, depuis, un enfant, qui est : un arbre un peu plus petit. Quand on casse une branche de ces arbres, il s'écoule du sang (*R. d. t.*, 1892, p. 700).

III

CRÉOULITÉS DES TEMPS PASSÉS

Si à notre époque, et dans les deux siècles qui nous précèdent, les vestiges du culte des arbres sont si fréquents, et encore si reconnaissables, dans une infinité de pays, le lecteur ne sera pas étonné de m'entendre affirmer que : dans les temps passés, et aussi haut que nous remontions dans l'antiquité, les pratiques pieuses

qui touchent aux végétaux, avaient une importance beaucoup plus grande encore.

Les anciens Hébreux, eurent, comme les autres, le culte des arbres; le térébinthe de Membre, entre Hébron et Jérusalem, que la tradition faisait remonter au temps d'Abraham, jouissait d'une grande vénération.

Abraham planta une chemise à Her Sochah (*Genèse*, ch. xxi, v. 33). Le chêne de Membre, qui peut bien être le térébinthe dont je viens de parler, où la Bible dit : qu'Abraham se reposait, existait encore aux premiers temps du christianisme; et était l'objet d'un culte superstitieux, de la part d'une infinité de pèlerins, qui venaient y brûler de l'encens, y faire des libations, et y apporter des offrandes. Constantin le fit abattre; et fit bâtir à sa place un temple superbe qui est resté célèbre (*Eusèbe, Vie de Const.*, liv. iii).

Les Arabes anté-islamiques, avaient le culte des arbres; c'est ainsi, par exemple, que les tribus des Koroisch, adoraient un acacia, auquel ils faisaient des offrandes (*Dosy*, p. 5). Un acacia sacré, était, aussi, l'objet du culte de la tribu des Koräschites, dans le Hedjar. Ces Arabes, y avaient une prêtresse attachée à son service, lorsque Mahomet le fit couper; il fit tuer cette femme, pour détruire l'idolâtrie chez les Arabes.

Nicéphore et Sozomène racontent : que les arbres d'Hermopolis s'inclinèrent devant la sainte famille, lors de son voyage en Egypte (*DELLA-VALLE*, t. 1^{er}, page 314).

Jonas, sortit de Ninive, par ordre de Jéhovah; et alla

s'établir dans le désert, où il se construisit une cabane; et Dieu, pour le garantir des ardeurs du soleil, fit pousser, miraculeusement, un arbre qui le couvrit de ses feuilles (*Jonas*, IV, 10).

Les Pélasges, adoraient les forêts; et, en particulier, celle de Dodone, en Thessalie, dont les chênes et les hêtres leur fournissaient une abondante nourriture, était leur sanctuaire le plus vénéré, où était un oracle célèbre. Ces chênes, ainsi que les hêtres de cette forêt de Dodone, la hane du temple de Junon à Samos, l'olivier de la citadelle d'Athènes, l'arbre de Ménelas à Caprie, en Arcadie, et cent autres, sont l'indice de la grande place, que tenaient les arbres, dans la religiosité des anciens Grecs.

Lorsque les Pélasges furent chassés par les colonies égyptiennes, ils s'enfuirent, on le sait, en Épire, où ils appelèrent, du même nom: de Dodone, la forêt qui devint leur sanctuaire, et qui fut érigée en oracle. A l'époque où florissait le paganisme grec, les temples des divinités anthropomorphes, avaient presque tous: un bois sacré dans le voisinage.

Le respect des arbres sacrés était tel dans certains pays de l'Hellade, qu'on condamnait à mort, dans certaines localités de la Grèce primitive, celui qui en coupait la moindre tige (*ELIEN, Hist. div.*, liv. v, chap. xvii).

Dulaure (*Cult. ant.*, p. 47), nous explique: la fable de Daphné changée en arbre, au moment où Apollon la poursuivait, comme: une allégorie, de la difficulté que les Egyptiens eurent, à remplacer le culte des arbres par celui du soleil.

Les prêtres aréadiens consacraient de grands sapins, à Pan (A. MAURY, t. 1^{er}, p. 111).

Dans les Dendrophorées, on portait un pin, qu'on plantait, comme aujourd'hui : on plante un pin, dans nombre de localités de notre pays de France.

Athénée (ll. xv, p. 669 et 670), dit : que les amants grecs couronnaient de fleurs les portes de leur maîtresse, à l'occasion du 1^{er} mai, usage qui dura encore en Grèce, comme en Provence (*Lett. sur la Grèce*, de GUIS, t. 1^{er}, p. 126).

Près de l'endroit où Thésée avait vaincu les Amazones, il y avait un olivier sauvage très tordu, qui était ainsi, disait-on, depuis que les rênes du char d'Hippolyte s'y étaient embarrassées (PAUSAN., lib. II, ch. XXXII).

Près de Trézène, il y avait un myrthe, dont les feuilles étaient criblées de petits trous. La tradition racontait : que Phèdre, éprise d'Hippolyte, trompait son ennui, en perçant les feuilles de ce myrthe, avec son épingle à cheveux (PAUSAN., lib. II, chap. XXXII).

Les arbres de l'antiquité, donnaient, parfois, asile à la divinité, comme ceux des temps modernes. La première statue de Diane, que les Amazones firent, fut placée dans un tronc d'arbre (DENIS PÉRIÉGÈTE, vers 826) (CALLIMAQUE, vers 240).

Près de la ville d'Orchomène, il y avait une statue de Diane, qui était placée dans le creux d'un grand cèdre (PAUSAN., liv. VIII, chap. XII). Chez les Romains, le culte des arbres était en faveur. La légende : de la nymphe Egérie venant conseiller Numa, dans le bois d'Aricie, en est une preuve entre cent autres.

Virgile (*Énéide*, lib. XII, v. 700) parle : d'un olivier sauvage, qui était le symbole du dieu Faunus ; et qui était vénéré par les navigateurs, qui voulaient suspendre à ses branches, en guise d'ex-votos, les vêtements qu'ils portaient au moment où ils avaient couru le danger de se noyer. Il raconte : que les Troyens l'abattirent, sans savoir : que c'était un arbre sacré.

Du temps de Jules César, le culte des arbres était encore en honneur dans nos pays. La preuve que j'en puis donner, c'est que Lucain s'en est inspiré, dans sa *Pharsale*, pour peindre, d'une manière sensationnelle : l'abatage de la forêt voisine de Marseille, pendant le fameux siège de Trébonius.

Les Celtes et les Gaulois, adoraient les arbres. Nous savons, par tous les auteurs qui ont écrit sur leur compte, combien la religion des druides faisait cas de ces végétaux. Leurs sanctuaires, se trouvaient dans des forêts ; certaines de ces forêts étaient respectées, comme spécialement sacro-saintes ; enfin, la fameuse cérémonie de la récolte du gui de chêne, montre la place importante, que les arbres tenaient dans le culte de nos ancêtres.

Les Germains, dit Tacite, auraient cru dégrader la majesté des dieux célestes, en les emprisonnant entre des murailles ; et en les représentant sous une figure humaine ; ils n'avaient point d'autres temples : que les bois et les forêts consacrées à leurs divinités, qu'ils adoraient en esprit, sans oser porter les yeux sur les retraites profondes, où elles faisaient leur séjour (TACITE, cap. IX).

Les anciens Galates, adoraient les arbres, au pied desquels, ils faisaient des cérémonies religieuses très importantes. Certains groupes de ces arbres, constituaient leurs sanctuaires, qu'ils appelaient Drynemet.

Le culte des arbres et des forêts, se conserva longtemps en Europe, après le commencement de l'ère chrétienne. Ce culte s'est prolongé, chez certains peuples, jusqu'à une époque très rapprochée, relativement, de nous; les Gaulois, les Germains l'ont conservé jusqu'au commencement de l'ère chrétienne; et même du Moyen-Age. En somme, c'est un de ceux qu'il est le plus facile de reconstituer, dans notre pensée, avec les indications que nous fournit l'histoire positive.

Les sanctuaires les plus vénérés de certains pays, étaient placés dans les bois, comme dans d'autres ils étaient sur des montagnes. Enfin, ajoutons que la vieille coutume de rendre la justice au pied des arbres, plantés sur la place publique, n'était, en réalité, qu'un vestige du culte des arbres.

IV

ORIGINE DE LA DONNÉE

Il n'est pas difficile de se rendre compte : de la pensée fondamentale qui régit tous les vestiges dont nous avons parlé jusqu'ici; et qui appartiennent, évidemment,

à l'antique culte des arbres. Cette pensée, se rattache à l'animisme des premiers hommes.

On sait, qu'à l'aurore de l'humanité, tout parut : animé de volonté et armé de puissance, à nos premiers parents. Cet animisme qui leur fit adorer l'air, le feu, l'eau, la terre, la nuit, les porta à rendre un culte aux montagnes comme aux plaines, aux sources comme aux grottes ; et, par conséquent, aux forêts comme : aux vents, aux animaux, à tout, enfin. Leur frêle existence avait, à chaque instant, à compter avec ces éléments divers ; il était juste qu'ils en fissent un grand compte.

Aujourd'hui, nous sommes, à priori, quelque peu étonnés, quand on nous parle de cette tournure d'esprit de nos premiers parents ; et nous nous demandons : pourquoi ils prenaient tant de peine à s'occuper du surnaturel ; mais, un peu de réflexion nous le fait comprendre. L'homme, dans sa faiblesse, avait : à craindre et à espérer, de tout ce qui l'entourait ; et cette raison, devait faire entrer ce tout, dans le domaine de sa religiosité.

Pour ce qui est de la partie de son culte qui nous occupe en ce moment, c'est-à-dire pour ce qui touche le sentiment qu'il devait avoir vis-à-vis des forêts, nous dirons : que leur ombre mystérieuse, leur profondeur impénétrable, le silence majestueux qui y régnait souvent ; et la répercussion, amplifiée par l'écho, des différents bruits qui s'y produisaient, étaient de nature à impressionner l'esprit de celui, qui ne savait encore analyser les sensations, avec le secours des connaissances de la physique et du raisonnement.

La forêt, recelait les animaux malfaisants que l'homme avait à craindre ; en revanche, elle le mettait à l'abri des coups de ses semblables, en cas d'invasion, au temps : où l'homme chassait l'homme pour le manger ou le réduire en servitude ; de sorte, qu'elle était, tour à tour : le danger et la sauvegarde.

Les ressources variées, et sans cesse renaissantes, que ces forêts présentaient pour l'alimentation des hommes, soit sous le rapport des végétaux, soit sous celui des animaux, montraient, au crédule, ces forêts : comme la puissance dispensatrice des satisfactions ou des angoisses de la faim.

Le chêne sacré de Dodone, portait des glands doux (A. MAURY, *Relig. de la Grèce antique*, t. 1^{er}, p. 11), et il est probable : que c'est en souvenir de son utilité pour la nourriture des premiers Pélasges, qu'il avait été sanctifié.

Il est probable aussi que c'est dans une forêt, que le tonnerre a allumé le premier incendie, qui révéla à l'homme : le feu, avec ses terribles dangers et son utilité immense. Or, dans l'état mental où se trouvaient nos premiers parents, ils ont pu aussi bien attribuer, à la forêt qu'au feu du ciel ou de la terre, le pouvoir volontaire de : lui donner ou lui refuser ce feu si désirable, en même temps que si redoutable.

Il est logique de penser : que, de bonne heure, les sociétés reconnurent la nécessité de conserver les arbres qui fournissaient la nourriture ; et voulurent prendre des mesures, pour les protéger contre l'imprévoyance destructive des ignorants. Le sentiment de la

religiosité, était le levier le plus puissant, comme l'a dit, avec tant de raison, Dulaure (*Cult. ant.*, p. 41). Le respect pour ces premiers végétaux fut alors sévèrement recommandé; et une loi de police, longtemps maintenue, devint, comme cela est arrivé souvent, une institution religieuse.

Toutes ces raisons, expliquent, surabondamment, le culte dont les arbres, les bois et les forêts, furent honorés, dans l'antiquité reculée, au même titre que tout ce qui entourait les premiers hommes. Nous ne sommes pas étonnés d'apprendre; que ce culte a joué un grand rôle au début de l'humanité.

Ce culte, se confondait, naturellement, avec les autres: les forêts sont souvent dans les montagnes, de même que les grottes, les sources, sont souvent dans les forêts; aussi la démarcation, entre les divers cultes, n'existait pas, à vrai dire, il ne faut pas l'oublier. Et si nous l'étudions isolément, en ce moment, c'est par l'effet d'une abstraction dont il faut tenir compte. C'est pour nous, un moyen de rendre le travail plus facile; et non pas, parce, qu'en réalité, le culte des forêts différait des autres.

De bonne heure, la tendance innée de l'esprit humain à la spécification, fit: que certaines parties absorbèrent, à leur profit et au détriment des autres, le monopole du respect religieux. C'est ainsi, que certaines forêts furent placées au premier rang, vis-à-vis des autres, pour ce qui était du culte; et que dans ces forêts tel quartier, dans ces quartiers: tel arbre, prit une prédominance, plus ou moins accusée.

En poursuivant cette idée, comme c'est l'habitude dans le cerveau de l'homme : la forêt, qui, primitivement, était le Dieu, devint le sanctuaire ; l'arbre qui avait été la divinité même, descendit au rôle de : symbole, ou même de simple logis de la puissance surnaturelle, qui était adorée par le dévot.

Un espace vide créé par la nature, ou plus tard par la main même des hommes, devint, généralement, le sanctuaire ; et un arbre, qui se trouvait là, remarquable à un titre quelconque : par sa forme, sa grandeur, son espèce végétale, etc., etc., devint le saint par excellence. Il absorba à son profit, les manifestations de la religiosité des habitants du voisinage.

C'est à lui, qu'on vint, peu à peu, s'adresser pour l'implorer ; et, par un sentiment bien humain, on lui apporta des offrandes, pour le rendre favorable à ses vœux. C'est ainsi, qu'on déposa à son pied des aliments ; qu'on suspendit à ses branches, mille objets divers, depuis : l'épée, le bouclier, les prémices des récoltes, jusqu'à la dépouille de l'ennemi. C'est là, en un mot, qu'on apporta : tout, enfin, ce qui paraissait précieux ou qui rappelait quelque chose de mémorable aux dévots du moment, précurseurs des porteurs actuels d'*ex-votos*, aux sanctuaires des diverses religions, de nos jours.

Par le fait d'un phénomène très naturel dans l'esprit humain ; et sur lequel, ceux qui ont écrit sur les transformations de la religiosité à travers les âges de l'humanité, ont appelé l'attention : la divinité qui avait été primitivement : vague, confuse et disséminée, se concrétisa, se localisa de plus en plus ; et subit, ainsi, de

modifications en modifications, la transformation anthropomorphique ; il en résulta : de nouvelles manières d'être, extrêmement curieuses à étudier, dans le culte primitif des arbres et des forêts.

D'une part, les divinités les plus diverses, prirent naissance ; et vinrent peupler les forêts, sous forme de Faunes, de Sylvains. Elles s'amalgamèrent avec les cultes voisins de Dryades, d'Amadryades.

D'autre part, l'arbre, qui tout d'abord avait été : la divinité tout entière, ne devint, à son tour, que : le sanctuaire, le piédestal, pour ainsi dire, de la divinité, qui se localisa, ainsi, de plus en plus.

On peut, par la pensée, aussi entrevoir la possibilité de la marche suivante, de la transformation qui nous occupe : L'arbre, adoré primitivement sous sa forme de végétal vivant, mourut, à un moment donné ; ses branches tombèrent peu à peu de vétusté ; et sous l'influence de telle pensée pieuse ou intéressée, il arriva à être réduit à un tronc, d'abord informe, puis taillé, et prenant, enfin, la forme humaine. De cette manière, il devint, peu à peu, l'idole ligneuse. La même évolution portant sur les rochers, produisit : l'idole de pierre, etc., etc.

Prendre une branche, ou un tronc dans le bois sacré, pour être : le symbole de la divinité, est une pensée si naturelle, qu'elle dut se produire, sans difficulté, au temps, où les adorateurs des montagnes prenaient : une pierre ou un rocher dans le même but.

Même, au temps du paganisme anthropomorphique romain, les temples avaient un bois sacré, grand ou

petit, dans leur voisinage; et dans nombre de localités, le nom de *luc*, qui leur est resté, de nos jours, est le vestige du mot : *lucus*, bois sacré.

Les Faunes, les Sylvains, et un grand nombre de divinités des bois et des forêts, des paganismes grec ou romain, dans la période anthropomorphique, avaient commencé par être : des arbres, à l'époque fétichique.

A mesure que la religiosité continuait son évolution, les divers paganismes : se créèrent, se développèrent, se transformèrent, par le fait de ce travail incessant de l'esprit humain; et, suivant les temps et les pays, on lui vit prendre : telle ou telle tournure, telle ou telle allure; et arriver à tel ou tel résultat.

Les forêts, s'appelaient : *Nemet* ou *Némétis*, en langue celtique. Or, Dulaure nous apprend, que les Galates appelaient leurs sanctuaires : *Drynemet*; les Tatares czérémisses du Volga, appellent un lieu célèbre de dévotion, du nom de : *Nemda*; les Irlandais, emploient le nom de : *Nemtha*, dans la même acception. Dans les capitulaires de Charlemagne, les forêts sont appelées : *Nimida*; *Numen* signifie divinité.

Nemus, en latin, veut dire une forêt; *Nemestrinus*, était, pour les Romains, le dieu des forêts; *Némée* était le nom de la fameuse forêt, où Hercule tua le lion; *Némétis* était le surnom de Jupiter; *Némésis* était la déesse qui inspirait l'effroi.

Enfin, pour parler plus spécialement de ce qui touche nos pays, nous avons à nous occuper : de l'intervention du christianisme, qui, à son tour, est venu apporter de

profondes modifications dans le culte, qui nous occupent ici, comme dans une infinité d'autres.

Ainsi que nous l'avons dit, cent fois peut-être, ce christianisme procéda d'une manière différente, suivant les cas, les pays, et les époques. Ici, il se substitua doucement et sans bruit, aux idées antérieures; en les acceptant tout d'abord, et en vivant en bonne intelligence avec elles, en apparence, pendant qu'il les étouffait peu à peu; là, il les attaqua violemment avec les foudres de la colère. Entre ces deux extrêmes, il y eut place, naturellement, pour mille variétés, mille transitions, qu'il serait peut-être impossible d'énumérer entièrement.

Agathias, le scholastique, reprochait, au sixième siècle, aux Allemands : d'adorer les montagnes, les fontaines et les arbres (lib. 1^{er}, p. 18).

Saint Eloy, évêque de Noyon (588-659), saint Grégoire, pape (540-604), reprochaient aux Francs, d'adorer encore : les montagnes, les fontaines et les arbres.

Le concile de Leptine, en 743, prohiba les cérémonies qu'on célébrait dans l'intérieur des bois.

Deux capitulaires de Charlemagne, en 789 et en 794, prohibèrent : le culte des pierres, des fontaines et des arbres.

Le concile de Nantes, dit : que la multitude gardait encore un tel respect pour certains arbres consacrés au démon, qu'elle n'osait toucher, ni à leurs troncs, ni à leurs branches.

Au treizième siècle (HELMODIUS, *Chron. Sax.*, ch. x), les Saxons adoraient encore : les fontaines et les arbres.

Le culte des arbres, qui durait encore pendant le Moyen-Age, consistait : on des cérémonies diverses. Les fidèles faisaient brûler des cierges devant eux, appendaient des offrandes et des ca-rotoz à leurs branches, ou les invoquaient : pour la santé des hommes et des troupeaux, pour la sécurité des maisons, l'abondance des récoltes. Les pratiques que nous constatons, de nos jours, dans certains pays : le passage des malades, à travers deux branches d'un arbre, d'un tronc fendu, etc., etc.; et qui nous paraît être, une rareté, étaient, au contraire : la monnaie courante de la crédulité, dans une infinité d'endroits.

Au neuvième siècle, on eut l'idée de mettre des images de : la Vierge et des saints, dans les arbres, pour que l'adoration, dont ces arbres étaient l'objet, tournât au profit de la religion catholique.

Le culte des arbres, persistant dans les Gaules et en Germanie jusqu'au neuvième, et même au dixième siècle, les évêques prirent, généralement, le parti : de placer, dans les troncs de ceux vers lesquels la piété publique se dirigeait, des statues des saints ou de la Vierge, pour forcer ainsi la population à faire acte de dévotion chrétienne, tout en continuant ses pratiques païennes. Et peu à peu, ils arrivèrent à faire tourner au profit de leur religion, la tendance pieuse que le peuple avait pour les divinités des cultes antérieurs.

V

CONCLUSION

Tout ce que je viens de dire, montre surabondamment : que le culte des arbres a tenu une grande place dans l'esprit de nos premiers parents ; et que, persistant à travers les âges, il a été utilisé par les diverses religions qui se sont succédées, les unes aux autres.

Aussi, n'avons-nous pas lieu d'être étonnés, quand nous rencontrons, aujourd'hui, soit dans notre pays, soit dans tels ou tels autres : des pratiques, des crédulités, des superstitions qui se rapportent aux arbres.

En présence de ces manœuvres, ou de ces opinions, qui ne nous paraissent pas être logiques ; ou bien, qui nous semblent être dénuées d'utilité ; si même elles ne sont pas considérées comme de véritables insanités, il faut nous souvenir : que dans les temps reculés des débuts de l'humanité, certains arbres, ceux par exemple qui étaient remarquables par leur volume, leur forme, leur situation ; ou bien par les fruits qu'ils portaient, les animaux auxquels ils donnaient asile, etc., etc., étaient considérés comme de véritables divinités, capables de disperser à leur gré le bien et le mal, le bonheur et le malheur à nos premiers parents.

L'idée, que ces arbres étaient : des dieux, dont il fallait fléchir la colère, ou solliciter la bonté, fut exploi-

tée par les féticheurs, comme toutes les crédulités de nos ancêtres. Aussi, le culte s'empara de la donnée, pour la faire entrer dans son rituel. Les féticheurs qui avaient, dans l'opinion publique, relative aux arbres, un moyen d'agir sur l'esprit des dévots crédules ou timorés, n'eurent garde de négliger ce filon productif pour leur influence; c'est-à-dire : pour leurs bénéfices matériels; et ils eurent soin de l'exploiter, tant et aussi bien qu'ils purent.

Avec le temps, d'autres données plus fécondes, furent exploitées par eux; et ils laissèrent tomber l'idée de la divinité des arbres dans l'oubli. Mais, pour ne plus appartenir au culte régulier et orthodoxe, la crédulité ne disparut pas de l'esprit du populaire. C'est pour cela, que nous trouvons, encore de nos jours, de nombreux vestiges de la croyance primitive qui avait cours à leur égard.

CHAPITRE VI

Les Vierges Noires

I

FAITS DE LA PROVENCE

Dans la chapelle de Notre-Dame-de-la-Garde, sur la montagne de Sicié, près Toulon, où l'on va en pèlerinage au mois de mai, en accomplissant certains rites qui rappellent les fêtes de Flore, de Cybèle et de Vénus, on voit une vierge miraculeuse, dont j'ai eu déjà l'occasion de m'occuper en parlant du pèlerinage du Mai (voir le chapitre deuxième du tome II); mais dont je dois encore signaler, en ce moment, certains caractères particuliers, qui méritent d'être étudiés à part.

Cette vierge du Mai est de couleur brunâtre; et s'appelle: Notre-Dame-la-Noire, par opposition à une autre statue de la Vierge, placée dans la même chapelle, et qu'on appelle: Notre-Dame-la-Blanche. Elle a une légende assez curieuse, et dont voici les principaux détails: Elle fut trouvée, dans le courant du seizième ou

du dix-septième siècle, dans la terre, sur la montagne de Sicé, par un berger qui gardait ses chèvres en cet endroit.

Lors de sa découverte, elle fut tour-à-tour transportée dans les églises de Six-Fours, de Reynier et de la Seyne, par les dévots de ces pays, qui voulaient la posséder ; mais, chaque fois, elle s'en retourna : nuitamment, d'une manière miraculeuse, à l'endroit d'où elle avait été enlevée ; de sorte qu'il fallut se résoudre à lui élever, sur le sommet de la montagne de Sicé, l'oratoire où elle réside depuis, sans chercher à s'en aller.

Il y a, à Marseille, dans l'abbaye de Saint-Victor, une autre vierge noire (*Nuestro-Damo-de-Fue-Noou*), qu'on expose à l'adoration des fidèles, le jour de la fête de la Chandeleur ; et que la crédulité locale affirme : avoir été sculptée par saint Luc, dans une racine de fenouil. Je ne discuterai pas la question de savoir, si saint Luc l'a sculptée ; mais je ferai observer qu'il n'est assurément pas exact qu'elle soit en racine de fenouil, pour la raison bien simple, que le fenouil est une plante herbacée, ou tout au plus, sous frutescente, tandis que la statue a : 78 centimètres de hauteur, et plus de 15 centimètres de diamètre. En réalité, la vierge noire de Marseille est en bois de noyer, et remonte, à peine, au douzième ou au treizième siècle. Disons, en passant, que cette affirmation : que la statue est en racine de fenouil, provient d'un jeu de mots, fait sur l'analogie de prononciation des mots provençaux : *fénoou* (fenouil) et *fué noou* (feu nouveau).

Cette vierge noire de Marseille a été étudiée par

M. Guichene, de la Société de statistique (Marseille, 1873). Sa légende, pour être différente de celle de Siclé, est assez remarquable, on le voit, pour que la crédulité des fidèles en soit vivement frappée : et comme la précédente, elle a accompli de nombreux miracles, si on en croit les bonnes femmes de l'endroit ; elle protège : les navigateurs, les enfants, les biens, la ville, à l'égal de Notre-Dame-de-la-Garde ; sans compter, qu'elle fait marier les filles, et rend les femmes fécondes. Aussi, elle a obtenu de la reconnaissance de ses dévots, de nombreux *ex-votos*.

Il y a nombre d'autres vierges, noires ou brunes, dans les diverses localités de la Provence ; celle d'Aix est renommée ; celles de Notre-Dame des Anges, près de Pignans, celle de Brignoles, etc., etc., peuvent être citées sous le rapport de leur couleur.

II

FAITS DES AUTRES PAYS

D'ailleurs, la Provence n'a pas le monopole des vierges noires, on le sait ; ces statues sont même si nombreuses dans toutes les provinces de France, d'Italie, d'Espagne, etc., etc., qu'il serait presque impossible de les énumérer toutes, quelque soin qu'on y mit. Et pour ma part, je ne saurais entreprendre ce travail. Qu'il me suffise donc de dire : qu'en France, nous

connaissions, entre cent autres, les vierges noires : de la chapelle des Saintes-Maries de la Camargue, de Strasbourg, de Lyon, de Clermont, de Vichy, de Chartres, de Nancy, de Reims, de Nyons, de Montpellier, de Saint-Maur, de Beaune, de Toulouse, de Mézières, de Mauriac, de Tournus, de Recamador, de Notre-Dame-de-Liesse, du Puy, de Saint-Denis, de Notre-Dame de Vernay, dans le Forez ; de Notre-Dame de Laval. Au Cap-Corse, il y a aussi une vierge noire de grande réputation, qui entretenait, jadis, des relations d'amitié surnaturelles avec Notre-Dame-de-la-Garoupe d'Antibes.

En parlant des transports miraculeux, dans le troisième chapitre du t. iv, j'ai dit : que ces deux vierges s'envoyaient, en effet, chaque année des cadeaux ; celle de la Garoupe, conflait à la mer, un baril d'huile, qui était miraculeusement porté, par la mer, jusqu'au Cap-Corse ; elle recevait, par la même voie, un pot plein de cire, envoyé par la vierge noire de Corse.

En Italie, on parle des vierges noires : de Notre-Dame de Marie-Majeure, à Rome ; de Notre-Dame-de-Lorette, de Caraluce ; de celle de l'église de Saint-Antoine-de-Padoue ; de celle de Nicopoeja, à Venise, qui est venue miraculeusement de Constantinople, lorsque les Turcs prirent l'antique Byzance ; de Vicence ; de Monte-Ortone, peuvent être citées au nombre des plus renommées.

Pour ce qui est de l'Espagne, contentons-nous de citer celles de : Notre-Dame-del-Pilar ; de Guadalupe ; de Atocha ; de Notre-Dame de Villa-Viciosa. Enfin, terminons cette énumération en disant que : dans nombre de

pays de l'Allemagne catholique, on en cite de très vénérées ; qu'en Belgique, Notre-Dame de Tongres fait des miracles nombreux ; qu'en Autriche, en Syrie, en Croatie, etc., etc., on en connaît plusieurs ; qu'en Grèce, la Vierge d'Amorgos a une grande réputation. Bref, on vénère, en nombre d'endroits, des statues de la Vierge de couleur brune ou noire.

Ces diverses vierges, ont souvent une légende plus ou moins extraordinaire. Une a été trouvée miraculeusement, par des paysans, des bergers, des enfants ; l'autre a été découverte, par des animaux, chien, bœuf, mouton, etc., etc., qui l'adoraient ; quelques-unes, sont arrivées, à travers les airs ou portées sur la mer ; il en est, qui ont été pêchées au fond d'une rivière ; celle-ci s'est alourdie prodigieusement, lorsqu'on a voulu l'emporter loin de l'endroit où elle voulait résider ; celle-là, est revenue nuitamment reprendre sa place. En un mot, toutes les variantes du surnaturel et de l'improbable sont de mise, pour ce qui les regarde ; y compris : les paroles prononcées par la statue, le sang, les larmes, etc., qu'elle a répandus, dans quelques circonstances importantes.

Si nous voulions rapporter toutes les légendes qui ont cours, pour expliquer la couleur noire des vierges qui nous occupent, nous aurions de longues pages à écrire, et des aventures bien extraordinaires à raconter. Ici, la statue de la Vierge est devenue noire parce qu'un impie a mis le feu à l'église, dans laquelle elle se trouvait ; et les flammes se sont contentées de noircir son visage, pour bien souligner : le respect qu'elles

avaient pour sa sainteté. Ailleurs, comme à Notre-Dame de Laval, la Sainte-Vierge qui, primitivement était d'une blancheur immaculée, est devenue, peu à peu, noire, de chagrin, en présence de la dépravation toujours croissante de la population, des crimes et de l'impiété : des protestants, des juifs, des mahométans, suivant le cas.

Quelques légendaires ont expliqué cette couleur noire, en disant : que, comme dans l'église des Saintes-Maries de la Camargue, la vierge noire ne représente pas la mère du Christ, mais sainte Sarah, la domestique, qui, en sa qualité d'esclave, était une négresse.

Certains auteurs, comme Millin (*Diction. des Beaux-Arts*), ont expliqué la couleur noire de certaines statues de la Vierge, en disant : que les Croisés, en revenant de Terre-Sainte, ont rapporté des statues d'Isis, qui ont été adaptées au culte chrétien. La chose paraît être exacte pour quelques-unes de ces vierges, celle de Nancy, par exemple ; mais il faut recourir à une hypothèse différente pour plusieurs autres : celle de Chartres, par exemple, qui paraît provenir du culte gaulois. Dans tous les cas, il y a, dans cette indication, un renseignement précieux à retenir.

Pour énumérer toutes les propositions formulées au sujet de cette couleur, disons qu'on est même allé jusqu'à dire, quelquefois, pour expliquer la faveur dont les vierges noires jouissent auprès des fidèles, que c'était, en réalité, la couleur de la peau de la vierge Marie qui, comme Eve, aurait été une négresse, tandis que : Jésus-Christ et Adam auraient eu, eux, la peau

blanche. Je laisse aux anthropologistes le soin de nous dire : si cette affirmation ne fait pas sourire.

Dans l'Inde, nous rencontrons nombre d'idoles qui ont la couleur noire. A Devaproyaga, sur les bords du Gange, entre autres, il en est une, en pierre, qui attire, chaque année, des milliers de pèlerins. Dans les sanctuaires les plus vénérés de cette grande péninsule, on en rencontre à chaque pas, qui sont l'objet du respect le plus grand parmi les dévots de la contrée. En Chine, au Japon, on en connaît aussi un grand nombre qui sont le symbole de telle ou telle divinité.

III

FAITS DE L'ANTIQUITÉ

Les statues de couleur noire, ne faisaient pas défaut chez les Romains ; et pour ne citer que la plus renommée, nommons : la mère des Dieux de Pessinunte, qui fut apportée à Rome, dans un moment solennel, en faisant des miracles, au moins aussi extraordinaires, que ceux dont on nous parle, pour les vierges noires de nos jours.

Dans la Grèce antique, les idoles noires étaient nombreuses ; et quelques-unes d'entre elles étaient très vénérées. C'est ainsi, par exemple, que les habitants d'Ambryssum, en Phocide, avaient une dévotion particulière, pour une déesse de Diané, faite en marbre noir

(PAUSAN., liv. x, chap. xxxvi) ; que sur le chemin qui allait de Tégée, vers la Laconie, il y avait un temple de Diane, dont l'idole était en ébène (PAUSAN., *Arcad.*, liv. viii, chap. lxi) ; que sous le règne de Simus, petit-fils de Lycaon, une vieille statue de Cérès, surnommée : la Noire, fut consumée par le feu (PAUSAN., liv. viii, *Arcad.*, chap. v). Sur le mont Elafus, en Arcadie, il y avait un temple consacré à Cérès, la Noire, parce que l'on disait : que Cérès cherchant Proserpine, avait été poursuivie et violente par Neptune, malgré qu'elle se fut changée en cavale ; et, que de dépit, elle était allée s'enfermer dans une grotte, où elle voulait rester toujours. Or, pendant le temps qu'elle passait là, la terre ne portait plus de fruits, et les dieux cherchèrent à la découvrir. Ce fut Pan qui y parvint ; et qui trouva la déesse, toute noire, dans son antre (PAUS., liv. viii, ch. xlii).

Mais c'est surtout Vénus, qui était, parfois, représentée sous la couleur d'une négresse. Près de Mantinée, en Arcadie (PAUSANIAS, liv. viii, ch. vi), à Corinthe (PAUSANIAS, ch. i), il y avait des temples de : Vénus Mélanis, qui attiraient de nombreux et fervents fidèles.

Faisons remarquer que l'idée de la coloration noire, due, soit à un accident d'incendie, soit à la vétusté, soit au chagrin, que nous avons signalée tantôt, pour les saintes vierges chrétiennes, avait déjà été formulée, dans l'antiquité, pour des idoles païennes. En effet, comme la statue de Cérès, qu'on voyait dans la grotte voisine de Phigalie, était noire ; les uns

disaient que c'était parce qu'elle était vieille ; d'autres, parce qu'elle était en deuil ; d'autres, parce qu'elle avait été brûlée (PAUSAN., liv. VIII, ch. XLII).

Pausanias, nous raconte : que la couleur noire, était choisie, dans l'antiquité, pour les statues des dieux, parce qu'elle signifiait : que la divinité se dérobe, sous un voile impénétrable, aux humains (PAUSAN., *Corinthe*).

En Egypte, la statue d'Isis, était souvent représentée sous la couleur noire ; et, chose bien faite pour frapper l'esprit, c'est que, souvent : elle portait un petit enfant sur le bras, absolument comme les vierges chrétiennes, et les divinités hindoues, qui représentent Kristna et sa mère.

IV

ORIGINE DE LA DONNÉE

Le lecteur qui m'a suivi dans l'énumération que je viens de faire, des diverses vierges noires, a donc déjà vu : que ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on les connaît ; et que, bien avant l'origine du christianisme, les dévots du paganisme : romain, grec ou égyptien invoquaient des idoles de couleur noire. Cette indication leur semblera peut-être, comme à moi, de nature, à fixer les idées sur la question de savoir : pourquoi nous voyons de nos jours, la vierge Marie représentée parfois sous cette couleur.

En effet, nous sommes, si j'en crois mon impression, en présence de la survivance : d'une croyance antique, transformée et mise en concordance avec la croyance actuelle, après avoir eu une signification très différente, de celle qui lui est prêtée par le vulgaire contemporain. Je vais développer cette pensée, pour qu'on juge du degré de croyance qu'on peut lui accorder.

Si je ne me trompe, donc la vierge noire, que nous voyons aujourd'hui dans les sanctuaires chrétiens, n'est que la survivance, modifiée par cent transformations successives, du symbole de la Terre-Mère. Et son culte, vient en droite ligne, de celui : des forces de la nature, qui a tenu, à son heure, une grande place dans l'esprit, et la dévotion de nos premiers parents.

Cette opinion est formulée par Strabon, liv. xvii, qui dit : que les pierres informes qui furent primitivement le symbole de Vénus, étaient ordinairement noires.

Lorsque nos ancêtres, dont le sentiment de la religiosité, né de la crainte et du désir, s'était manifesté d'abord par l'animisme le plus élémentaire, puis par le fétichisme le plus enfantin, furent arrivés à la période du : culte des forces de la nature, la terre dut jouer dans leur esprit, un rôle important. C'est de la terre, en effet, que proviennent les plantes, les fruits, qui servent de nourriture aux animaux de la création ; et le jour où le premier penseur remonta, quelque peu, dans la voie de la réflexion, touchant cette fameuse thèse : des *causes premières*, qui attire certai-

nement l'esprit humain, depuis la naissance du premier homme, il admit : que la terre jouait un rôle capital dans le grand problème de la création ; l'idée de la mère commune naquit, *ipso facto*, à ce moment.

La terre végétale, et en particulier, celle qui produit le plus plantureusement les végétaux comestibles ; celle, par exemple, qui est dans les plaines marécageuses, sur les bords des cours d'eau, est noire ; de sorte, que le jour où l'homme eut le désir de posséder : le fétiche de cette terre, le symbole de cette divinité, créé par son esprit, ce fut : un objet de couleur noire, qui lui sembla le plus propre à servir de type.

Une motte de terre, un peu de vase, jouirent, tout d'abord, probablement, de ses faveurs ; un caillou noir, plus solide et plus résistant contre les influences extérieures, devait bientôt avoir la prééminence ; et, comme d'ailleurs, le culte des pierres, représentant des fétiches d'un autre ordre, existait déjà, probablement, la transition se fit, tout naturellement.

Le culte de la Terre-Mère ainsi créé, d'abord, par les manifestations les plus élémentaires, subit, comme tout ce qui touche aux productions de l'esprit humain, des modifications et des transformations incessantes, suivant mille et mille conditions différentes.

Dans un pays, c'est une direction que prirent ces transformations ; dans un autre, ce fut une autre. Là, où l'homme se nourrissait surtout de plantes et de fruits, le symbole, la croyance, le culte, en un mot, tint une place prépondérante dans l'arsenal de sa religiosité ; là, au contraire, où la chasse, la pêche, l'éleve

du détail, avait la première place, il se rangea dans un rang inférieur. Et même, sans qu'il soit besoin de faire entrer en ligne de compte, les mille autres éléments qui sont venus réagir, çà et là, sur les divers systèmes, nous voyons déjà : un grand nombre de variétés de l'idée, se manifester à nos yeux.

Après un temps, plus ou moins long ; et par le fait de cette évolution de la pensée humaine, qui tend à anthropomorphiser les éléments, les objets, les idées qui le frappent, l'homme créa des dieux à son image. Dans ces conditions, la Terre-Mère prit la forme d'une femme : Isis, Cérés, Cybèle, Vesta, Hertha, pour ne parler que des divinités ethoniques, dont il est le plus souvent question, naquirent, dans les divers pays d'où procède notre société européenne. Nous savons que, précisément, ces déesses ont souvent été représentées : sous la forme noire dans l'antiquité.

L'idée : de la fécondité et de la virginité perpétuelles, vint, soit à cause de ses mille inconnus ; et peut-être même : à cause de ses contradictions, se mêler à d'autres ; ce qui fit, que dans les pays les plus divers, on a retrouvé cet étrange paradoxe de : la Vierge-Mère, qui fut aussi bien vénérée chez les Indiens de l'antiquité, que chez les habitants des Gaules, les Pélasges ou les Latins.

De ce fait encore, la donnée primitive trouva la condition de mille modifications diverses, à ajouter à celles qu'elle avait subies déjà.

Les Romains appelaient, l'une de leurs Vénus, du nom de : *Mélanis*, soit, parce que : l'amour est d'allures

nocturnes, soit parce que c'est le lieux obscurs et cachés qu'il préfère pour ses états. Les Grecs avaient une explication analogue, pour expliquer le nom de : Noire, donné à Cérès; maintes légendes furent imaginées pour traduire cette pensée. Et nous voyons encore apparaître, de ce fait, nombre de modifications de l'idée fondamentale.

Je n'entreprendrai pas de montrer que les diverses déesses : Isis, Cybèle, Cérès, Hertha, etc., etc., ne sont, en réalité, que des modalités de la même idée des forces de la nature, la chose a été démontrée surabondamment, déjà, par les mythographes : qu'il me suffise de rappeler : que la divinité qui représentait ces forces de la nature, a joué, dans tous les pays, un rôle considérable, qui lui a valu, bien avant l'époque où il a été parlé de la Vierge noire ; qui lui a valu, dis-je, les noms : de la Bonne-Mère, de la Grande-Mère, de la Mère-des-Dieux, de la Reine-des-Cieux, que les dévots des vierges noires donnent, aujourd'hui encore, à la statue qu'ils vont implorer.

Les auteurs qui ont étudié, sans parti pris, les origines du christianisme, ont signalé le rôle considérable qu'a joué le paganisme égyptien dans sa constitution. Et en rappelant, entre mille autres détails, qu'Isis, était représentée, sous forme : d'une femme noire, allaitant un petit enfant ; et que, dans la plus haute antiquité déjà, son image était portée au cou, comme un talisman ; qu'elle était invoquée comme une protectrice puissante, par tout le monde, et, notamment, par les filles et les femmes (KINKER, *Edip.*, t. I, p. 215 à 259), nous

voyons la filiation étroite : du symbole égyptien à la manifestation religieuse chrétienne. Nous comprenons, ainsi, mieux encore, si c'est possible, combien doit être profond, à cause de son ancienneté, le sentiment de piété des masses, vis-à-vis de cette forme de la divinité.

Isis, Cybèle, Cérès, Vesta, Hérta, avaient un culte très solennel chez les peuples qui se convertirent au christianisme, pendant la période de décadence de l'Empire romain : et, comme ce christianisme s'est infiltré, peu à peu, d'une manière vraiment insensible, dans les masses : procédant, par absorption et assimilation des anciens rites qu'il transformait à son profit, l'idée : de la Vierge Marie, se substitua à celle : des déesses chthoniques, d'une façon si ménagée, que la transition a été insensible. Grâce à cela, au retour des Croisades, les chevaliers chrétiens ont pu rapporter des statues d'Isis, qui ont été considérées, en France, en Italie, en Espagne, etc., etc., comme des représentations de : la Vierge Marie.

Or, comme souvent, les déesses chthoniques étaient de : couleur foncée ou même noire : Isis, la brune ; Cérès, la noire ; Cybèle, *Nigra* ; Vénus, *Melacis*, etc., etc., se sont trouvées, un jour, appelées du nom de : la Vierge-Noire.

La légende, est venue, naturellement, donner son explication fantaisiste au sujet de cette couleur noire, bien faite pour étonner celui qui voyait comparativement : deux saintes vierges, dans une même église ; et alors, sont intervenues les aventures : de transport miraculeux, de découvertes dans la terre, dans un

marais, de chagrin ou de honte de la statue, en face des crimes des impies; tous récits enfantins, qui suffisaient à la piété des fidèles du moment, et qui se sont transmis, ainsi, d'âge en âge, jusqu'à notre époque.

Faisons remarquer, d'ailleurs, que ces légendes chrétiennes, ne furent que la continuation des récits merveilleux de l'antiquité; les Grecs expliquaient la couleur noire de Cérès, par la décision qu'elle prit, de se cacher dans une grotte obscure, lorsqu'ayant eu soin de se changer en cavale, pour échapper aux poursuites amoureuses de Neptune, le dieu de la mer se transforma en cheval; et réussit à la violence.

Quoi qu'il en soit, les déesses chthoniques noires passèrent, comme nous venons de le dire, d'une manière insensible, dans le culte chrétien; elles sont venues apporter leur contingent, à la vénération des fidèles, pour la Vierge Marie, qui les a absorbées sous la forme de : Vierge noire. Cette Vierge noire, fut, surtout dans les premiers temps, la divinité des humbles, des pauvres, des petits; et c'est ce qui a fait sa grande popularité, en maints et maints endroits.

Dans son livre si curieux, sur : *Les Origines de la Religion*, M. Jules Braissac raconte, au sujet de la Vierge noire, une anecdote qui montre bien clairement, la survivance de l'affection des humbles pour la Vierge noire :

« En effet, la Vierge noire de Chartres, n'est pas belle, lui disait une dévote, au cours du pèlerinage qu'elle faisait; mais elle est moins grande dame, et plus

compatissante que Notre-Dame-des-Victoires ; et je l'aime davantage » (t. I, p. 52).

Pour ma part, je vois, dans la manière de cette dévote, d'apprécier la valeur de son fétiche, tout un horizon pour : l'antiquité et la nature du culte de l'idole de couleur noire.

On se demande, en présence de la grande vogue dont ont joui, et dont jouissent encore les vierges noires, pourquoi toutes les Madones n'ont pas cette couleur mélanique ? Car, il semblerait naturel, *a priori*, que le clergé avait intérêt ; et devait songer, à faire disparaître ces dissemblances, qui ne peuvent que prêter à la controverse.

La réponse à cette objection est facile :

Le catholicisme, en s'infiltrant dans les religions antérieures, d'une manière dissimulée et presque insensible, s'est approprié les divers symboles païens, en les modifiant, au début, le moins possible, afin de surprendre la naïveté confiante des fidèles ; et de ménager leur susceptibilité vis-à-vis du travail qu'il faisait, pour les amener : du culte d'une divinité mythologique, à celui d'une divinité chrétienne, sans qu'il s'aperçut du changement pendant qu'il s'opérait.

Or, comme un grand nombre d'images des déesses étaient blanches, il ne pouvait chercher à les peindre en noir ; de même qu'il ne voulait pas commettre l'imprudence de peindre en blanc, la Grande-Mère Mélanienne, en la faisant passer de l'Olympe dans le Paradis. Le clergé chrétien ne pouvait pas, non plus, supprimer les idoles noires, sans jeter la perturbation

dans l'esprit de gens, qui auraient peut-être résisté à pareille transformation. Et alors, il a, tout simplement, laissé subsister les deux ordres de statues, tout en ayant une préférence marquée pour les blanches; préférence qui se traduit par ce fait : qu'à côté de la Vierge noire, il y en a toujours une blanche; et que, toutes les fois qu'on peut, sous prétexte, de vétusté, remplacer une vieille statue par une nouve, la couleur noire court risque de rester en chemin.

Les fidèles, n'ont pas toujours été sans protester contre ces transformations; et la légende suivante, reflète assurément une lutte de ce genre :

Dans une église (les conteurs spécifient cent endroits différents), il y avait une vieille Vierge noire qui tombait presque de vétusté; le curé désireux d'enjoliver son temple, fit l'acquisition d'une nouvelle statue, qui fut placée sur l'autel principal, tandis que la vieille fut reléguée au-dessus d'une porte. Or, cette vieille statue jalouse, dit-on, des hommages que recevait sa rivale, se mit à pleurer de dépit. Elle émut tellement le cœur de ses dévotes, qu'il fallut la remettre à sa place primitive. Je connais, pour ma part, au moins dix éditions de cette aventure : une qui se rapporte à une vierge de Barjols, dans le département du Var, m'a été racontée avec des détails vraiment héroï-comiques.

V

CONCLUSION

Pour en finir avec l'étude que j'ai entreprise dans ce chapitre, je dirai : que ces vierges noires, dont nous savons maintenant : la provenance et la signification initiale, sont un vestige d'anciennes croyances, transformées, et mises à la hauteur des besoins du moment, par des modifications, qui ont changé profondément leur premier caractère. Les vierges noires sont destinées, sans doute, à disparaître, sous l'influence de cette tendance à l'unification que poursuit le culte chrétien. Mais leur évolution, n'est pas encore assez avancée, pour qu'il ne soit pas possible de voir encore, assez clairement : dans leurs attributs, aujourd'hui : les traces évidentes d'idées païennes, qui ont présidé à leur invention.

CHAPITRE VII

Moussu de Péséna

I
LA LÉGENDE PROVENÇALE

Pendant mon enfance, vers l'année 1840, j'entendis raconter, un soir à la veillée, l'aventure de : *Moussu de Péséna, qué fougué enterra avant qué d'estré na.* M. de Péséna qui fut enterré, avant que d'être né. — Cette aventure, était de nature à frapper, très vivement, mon imagination; et je crus à sa réalité, comme y croyaient, du reste, les bonnes femmes qui étaient autour de moi; c'est-à-dire de la manière la plus robuste.

Voici les détails de l'événement : Un jour, madame de Péséna, qui était la femme d'un riche bourgeois de Toulon, habitant : dans la rue de l' Arsenal, au dire de la conteuse : sur le cours Lafayette, d'après une amie qui aimait la contradiction. Dans tous les cas, qui était une jeune femme, belle, riche, aimée de son mari; et qui

était parvenue au septième mois de sa première grossesse, c'est-à-dire en pleine expansion de la vie heureuse, se trouvait à la fin de son déjeuner.

Elle allait se lever de table, lorsqu'en jetant les yeux sur un plat de prunes, qu'on venait de servir comme dessert, elle eut une envie, de femme grosse, d'en manger. Le malheur voulut que, dans un faux mouvement de déglutition, elle avalât le noyau, qui, s'arrêtant au fond de la gorge, lui coupa la respiration. La pauvre jeune femme tomba sidérée, comme une masse ; on la crut morte.

Son mari, essaya de lui donner des soins, fit appeler, en toute hâte, un médecin ; mais tout fut inutile, et il fallut se disposer à inhumer le corps de la victime. M. de Péséna, voulut que sa femme fût revêtue de sa robe de noces, et qu'on la parât de tous ses bijoux ; de sorte que, sur son lit funèbre, elle était, vraiment, resplendissante ; d'autant, que la figure était restée absolument inaltérée.

L'heure venue, on fit la cérémonie ; et on déposa ce corps charmant, dans la tombe de la famille, au milieu du concours de toute la population, qui partageait la douleur du pauvre mari.

Or, il faut savoir qu'un des fossoyeurs, qui avaient rendu les derniers devoirs à M^{me} de Péséna, avait éprouvé un sentiment de cupidité, à la vue des superbes diamants qu'elle portait. Aussi, lorsque la nuit fut arrivée, il se glissa dans le cimetière, ouvrit la tombe, et descella le cercueil.

Pour pouvoir dépouiller plus facilement la jeune

femme, il essaya de la mettre sur son séant, parce que le fermoir de son collier était placé derrière le cou. Mais, le haut du corps gardait difficilement la position verticale; il tombait: tantôt en avant, tantôt en arrière. Si bien que le fossoyeur, impatient, lui donna un grand coup de poing dans le dos; en lui disant, comme si elle avait pu entendre:

« Tiens-toi donc droite, à la fin. »

Mais, voilà qu'en recevant le coup, la jeune femme ouvre les yeux, pousse un soupir, et dit au voleur:

« *Merci, brave homme! m'avez soulagée.* »

« *Merci, brave homme! vous m'avez soulagée.* »

Le coup de poing, avait déplacé le noyau de prune; et la respiration, redevenant possible, la léthargie avait cessé tout-à-coup.

Le fossoyeur, terrifié, crut à l'apparition d'un fantôme, et s'enfuit. Madame de Péséna, revenue à elle, se rendit compte de sa situation; elle sortit aussitôt de la tombe, se hâta de quitter le cimetière, et prit le chemin de sa maison, où elle arriva bientôt.

La soirée était très avancée, M. de Péséna, qui, au retour du cimetière, avait congédié tous ses amis et ses parents, était dans sa chambre, seul, en proie à une grande douleur. Tout le monde dans la maison gardait le silence, pour respecter le chagrin du maître. On évitait donc de faire le moindre bruit, lorsque, tout-à-coup, la sonnette de la porte d'entrée se mit à carillonner violemment.

Un domestique se précipite vers cette porte, pour adjurer la personne qui arrivait, de ne pas troubler

le recueillement silencieux de la maison ; mais on comprend sa stupéfaction, son effroi même, quand il se trouva en présence de sa maîtresse.

M^{me} de Péséna rentra chez elle, sans prendre le temps de donner de longues explications aux domestiques ; elle alla droit à sa chambre à coucher ; et, en quelques mots, apprit à son mari les détails de l'aventure que nous connaissons.

On se figure la joie de celui-ci. Et la vie recommença dans ce ménage, alors qu'on avait cru : qu'elle avait violemment cessé déjà.

L'émotion fut grande, à Toulon, à cette nouvelle ; puis, deux mois après, lorsque la jeune ressuscitée accoucha d'un garçon, tout le monde disait, en voyant passer l'enfant, qu'on portait au baptême :

« Vaqui moussu de Péséna, qué fougué enterra, avant qué d'estré na. »

« Voilà M. de Péséna qui fut enterré, avant d'être né. »

Depuis le moment où cette aventure est venue, pour la première fois, à ma connaissance, j'ai eu, maintes fois, l'occasion de l'entendre répéter, par un grand nombre de personnes, avec une précision qui semblait prouver sa réalité. On allait, même, jusqu'à désigner, parfois, la maison où elle s'était passée. Il faut ajouter, cependant, qu'il y a, à Toulon, une famille de Péséna, mais qu'elle n'a aucun souvenir précis : de l'époque où l'événement, serait arrivé à une de ses aïeules.

II

FAITS DES AUTRES PAYS

Toulon n'est, d'ailleurs, pas la seule ville de la Provence, où cette légende saisissante est racontée : à Draguignan, à Grasse, à Cannes, Nice, à Marseille, on la rapporte, dans les récits populaires, soit au compte d'un M. de Péseña, soit à celui d'un autre nom, se terminant en *nas*, ou *na* : Mérona — Gravina — Rouvina, etc., etc., qui permet la rime.

J'ai constaté, aussi, son existence à Avignon, où elle est attribuée à une marquise de Sénas (Rastour, *Tableau d'Avignon*, 1836, p. 93) ; et où il est dit : que le voleur donna un coup de couteau, au doigt de la jeune femme, pour lui soustraire la bague brillante ; au lieu du coup de poing dans le dos, dont il est question à Toulon. Voici, d'ailleurs, cette légende in-extenso :

La Marquise de Sénas. — « Plus de joie, plus de festins, plus de danses folâtres à l'hôtel de Sénas. A la fleur de l'âge, comblée de tous les avantages réunis de la naissance, de la fortune et de la beauté, la marquise de Sénas languit en proie à une maladie douloureuse qui déjoue tous les calculs, toutes les ressources de la science. La voilà étendue sur son lit d'agonie, pâle, les yeux voilés, luttant contre la mort. A peine peut-on dire : *ce fut une rose.*

» Elle ne murmure point contre les décrets immuables de Dieu, elle se courbe avec résignation sous la main qui la frappe. Vivre était pourtant si beau ! — Se séparer brusquement d'un époux chéri ; mourir lorsqu'elle allait le rendre père, lorsque dans son sein elle portait un gage de leur chaste tendresse ! Si du moins cet enfant tant désiré, tant aimé, avait vu le jour, elle descendrait sans regret dans la tombe ; sa carrière serait remplie, épouse et mère...

» Oh ! comme ces pensées vibrent plus cruellement au cœur du marquis de Sénas ; comme il gémit sur cette double existence que la mort va briser à la fois ; car il a perdu toute espérance. Il ne se dissimule pas le danger ; il suit d'un œil inquiet le progrès du mal. Quelques heures encore : épouse, enfant, il aura tout perdu.

» La religion a apporté ses consolations sublimes ; elle est venue ennoblir la mort et l'empreindre du sceau de l'éternité. Au marquis, à sa compagne, elle a rendu moins douloureuse l'heure des adieux, de ces adieux qui ne sont pour le chrétien qu'un *au revoir* ; que le prélude d'une immortelle réunion.

» C'en est fait : le glas funèbre a tinté ; un vieux prêtre qui jadis fit couler l'eau du baptême sur le front de la marquise, a passé la nuit en prières, auprès du corps froid et glacé, auquel le trépas n'a pu ravir sa grâce, et sa beauté. Au point du jour, commencent les cérémonies des funérailles.

» La paroisse de Sainte-Magdeleine est tendue de noires draperies sur lesquelles brillent de grosses larmes d'argent. Les chants ont cessé ; le cercueil descend

dans le caveau destiné à recevoir la dépouille mortelle des Sénas. La foule se disperse et s'écoule ; de vieux serviteurs, des pauvres, dont elle soulageait la misère, sont venus s'agenouiller sur la pierre qui scelle le caveau et prier pour la marquise. Enfin, la nuit arrive ; les portes sont fermées ; le silence règne dans l'église Sainte-Magdeléine dont une lampe qui brûle devant le maître autel trouble seule l'obscurité.

» Quel est cet homme qui s'avance lentement, posant un pied furtif sur les dalles du pavé, comme s'il craignait, à chaque pas, de réveiller un écho ? C'est le sacristain de la paroisse de Sainte-Magdeleine. Dans la matinée, il a remarqué, à la main gauche de la marquise de Sénas, une bague enrichie de brillants ; ce bijou a excité sa cupidité ; pour la satisfaire, il va profaner la sainteté des tombeaux.

» Il se penche sur la pierre du caveau ; il la soulève avec effort ; le souvenir de la bague double son courage ; il franchit rapidement les marches glissantes de l'escalier funèbre. Il est en face de la bière ; il va écarter les cils mal joints ; il déchire le linceul ; et son cœur ne palpite pas plus vite et il n'éprouve aucun sentiment de crainte ; les diamants qui étincellent dans l'ombre du caveau absorbent toutes ses facultés.

» Il la touche, enfin, cette bague, objet de ses ardents désirs, pour laquelle il a tout bravé ; mais un obstacle invincible l'empêche de s'en emparer ; le doigt de la marquise prodigieusement gonflé ne lui permet pas de ravir ce trésor. Il se fatigue, il s'épuise en efforts inutiles. Sa cupidité exaltée au plus haut degré, par le

contact des diamants ne calcule plus rien. Qu'importe, se dit le profanateur des tombeaux, qu'importe une mutilation sur un cadavre ?

» Et il s'arme d'un couteau à la lame large et effilée ; il frappe. La violence du coup ; et la douleur a dissipé la léthargie profonde qui donnait à la marquise de Sénas les apparences de la mort ; elle pousse un cri et se lève de son cercueil. A ce moment le sacristain croit que le ciel a permis, pour le punir, cette apparition ; il fuit, laissant tomber son couteau.

» Cependant, la marquise interrogeait ses souvenirs, et promenait autour d'elle des regards étonnés. Peu à peu, elle comprit toute l'horreur de sa situation ; la nuit au fond d'une tombe, avec des lambeaux de linceul funéraire ! elle se sentit défaillir. Tout à coup elle se souvient de l'enfant qu'elle porte, il lui a semblé distinguer un léger mouvement. Mon fils ! s'écrie-t-elle, et le sang circule dans ses veines. Elle se prosterne, et adresse à Dieu une fervente prière ; ensuite, plus rassurée, elle pose ses pieds nus sur la pierre humide et glacée. Le couteau, instrument du crime, lui sert à déchirer le linceul ; elle se hâte de sortir du caveau, et de l'église ; la porte, que le sacristain, dans son effroi, a laissée entr'ouverte, lui ouvre un libre passage.

• Elle respire l'air pur ; c'est maintenant qu'elle revient à la vie. Les rues sombres et silencieuses, seulement éclairées, de distance en distance, par des lampes qui brûlent devant des madones ; mais le sentiment maternel la guide au milieu de la nuit.

» Enfin, elle heurte à la porte de son hôtel ; un domes-

tique ouvre machinalement, à moitié endormi; glacé de terreur, à l'aspect de ce fantôme, il laisse tomber sa lampe. La marquise s'élançe vers la chambre de M. de Sénas.

» Comment peindre leurs explications, entrecoupées de larmes, et d'actions de grâce.

» Il y avait quatre mois que cet événement s'était passé, lorsque la marquise accoucha d'un fils, qui devint, à son tour, père de famille, et duquel le peuple avignonnais disait, dans son langage naïf :

» *Moussu de Sénas*

» *Qu'ei mort avant d'estré na.* »

(RASTOUL, loc. cit.)

Cette légende se rencontre en bien d'autres endroits de notre pays de France. A Poitiers, par exemple, il est question : de la femme d'un orfèvre, du nom de Mervache, qui, ayant été enterrée pendant qu'elle était en léthargie, fut réveillée par un voleur, qui voulait lui ravir ses bagues; et rentra chez elle, où elle eut encore plusieurs enfants (Misson, *Voy. d'Ital.*, t. 1^{er}, p. 53). Il est à remarquer, que dans le patois du pays : Mervache, rime plus ou moins, avec : *nasce* ou *nache*, naître.

Voici l'aventure, copiée textuellement, à la source que je viens d'indiquer.

La femme de l'orfèvre de Poitiers. — « Quoique je me sois engagé dans une digression peut-être trop longue, je ne puis m'empêcher de vous parler encore d'un fait tout nouveau, de ma connaissance certaine, tout semblable à celui de notre ressuscitée (celle de

Cologne). Il y a quelques années, la femme d'un orfèvre de Poitiers nommée : Morvache, ayant été enterrée avec quelques bagues d'or, selon qu'elle l'avait désiré en mourant : un pauvre homme du voisinage, apprit la chose ; et déterra le corps, la nuit suivante, pour dérober les bagues.

» Ces bagues ne pouvaient être ôtées qu'avec effort ; le voleur réveilla la femme, en voulant les arracher. Elle parla, et se plaignit qu'on lui faisait du mal. L'homme effrayé s'enfuit ; et la femme revenue de son accès d'apoplexie, sortit de son cercueil ; heureusement ouvert ; et s'en revint chez elle.

» Dans peu de jours, elle fut tout à fait guérie. Elle a vécu plusieurs années depuis ce temps là ; et a eu plusieurs enfants dont il y en a qui vivent encore aujourd'hui, et qui exercent à Poitiers la profession de leur père. » (Misson, *loc. cit.*)

La ressuscitée de Saint-Jean-d'Angély. — Dulauro (*Description historique, etc., etc.*, t. III, p. 219), rapporte l'aventure suivante, pour la ville de Saint-Jean-d'Angély : « M^{me} Lacour, mère d'un jacobin de ce nom, fut enterrée, à Saint-Jean-d'Angély, avec les bagues qu'elle portait aux doigts, comme elle l'avait désiré.

» Sa femme de chambre, de concert avec le sacristain, résolut, pendant la nuit suivante, de s'emparer des bijoux, que la défunte avait gardés dans son cercueil ; et ils essayèrent d'arracher les bagues désirées ; les doigts gonflés rendirent cette entreprise difficile ; ils redoublèrent d'efforts.

» La prétendue morte, ainsi tourmentée, poussa un

grand soupir; et les deux voleurs, effrayés, prirent la fuite. La dame Lacour revint de ses assoupissements; elle s'en retourna, comme elle put, à la maison; et se rétablit si bien, qu'elle mit au monde, dans la suite, un fils qui fut le P. Lacour.

» *Le P. La Cour*

» *Qui fut enseveli avant de voir le jour!* »

(DULAURE, loc. cit.)

Cette légende : de la morte ressuscitée, qui se raconte dans le midi de la France et en Belgique, comme un fait réel, est arrivée, d'après les conteurs locaux : à Lille, pour les uns, à Nancy pour d'autres, à Bruxelles, à Namur, à Liège, etc., etc., pour plusieurs. Voici la version qui regarde Liège; et que j'emprunte à la *Revue des traditions*, 1896, page 328 :

La morte ressuscitée. — Il y avait, une fois, à Liège un mari dont la femme venait d'être inhumée au cimetière de la ville.

Le soir de l'inhumation, le malheureux époux se livrait aux plus vifs transports de désespoir, lorsque, tout-à-coup, il entendit frapper à la porte de sa maison.

« — Qui est là, clama-t-il.

» — Ouvre la porte, je suis ta femme, lui fut-il répondu.

» — C'est impossible, ma femme est morte, bien morte et enterrée. »

Et, sans plus faire attention aux bruits et aux cris du dehors, notre homme continue à se livrer à sa douleur.

Le lendemain, les mêmes faits se reproduisirent, sans plus de résultat que le premier jour.

Le troisième jour, sur un nouveau refus du mari d'ouvrir la porte, la femme ajouta :

« Je suis, cependant, réellement bien la femme, tu ne me crois pas et, cependant, ce que j'avoue est aussi certain que la présence de tes deux chevaux à la fenêtre du grenier. »

Devant une affirmation aussi catégorique, le mari fit appeler ses valets, qui eurent bientôt constaté la présence des chevaux à la fenêtre du grenier.

Il courut alors ouvrir la porte ; sa femme se jeta, aussitôt, dans ses bras ; elle était vivante.

C'est depuis lors qu'on aperçoit aux fenêtres d'Aix-la-Chapelle les têtes de bois de deux chevaux, placés, en souvenir de cet événement. (*Revue des Traditions*, loc. cit.)

Cette édition de la légende, n'est, en somme, qu'une variante contemporaine, assez imparfaite, d'une aventure merveilleuse, racontée, il y a deux ou trois siècles, pour la ville de Cologne.

Voici cette légende, que je copie encore, textuellement, dans le livre, si curieux, à bien des égards, de Misson (loc. cit., t. 1, p. 50.)

La femme du Consul de Cologne. — « J'ai remarqué, à l'entrée de l'église des Douze-Apôtres, un tableau, dans lequel est représenté : un événement assez extraordinaire, mais qui, néanmoins, peut être reçu pour véritable, à l'exception : d'une circonstance, ajoutée par une tradition populaire.

» La femme d'un consul de Cologne, ayant été enterrée, en 1571, avec une bague de prix ; le fossoyeur ouvrit le tombeau la nuit suivante, quand il se sentit serrer la main, et quand la bonne dame l'empoigna, pour se tirer du cercueil.

» Il s'en dépêtra, pourtant, et s'enfuit sans autre conversation. La ressuscitée, se développa, ainsi, du mieux qu'elle put ; et s'en alla frapper à la porte de sa maison. Elle appela un valet, par son nom ; et lui dit, en trois mots, le principal de son aventure, afin qu'on ne la laissât pas languir. Mais, le valet la traita : de fantôme, et courut, pourtant, tout effaré, raconter la chose à son maître.

» Passe, jusque là. Voici l'apocryphe : Le maître, autant incrédule que le valet, le traita de fou ; et dit : qu'il croirait plutôt que ses chevaux seraient dans son grenier. En même temps, on entendit, dans ce grenier, un tintamarre épouvantable. Le valet y monta ; et y trouva les six chevaux de carrosse, sans compter le reste de l'écurie.

» M. le consul, étourdi de tant de prodiges, n'avait pas la force de parler. Le valet était extasié ou évanoui dans le grenier ; et la défunte, qui n'était pas morte, grelottait dans son drap, en attendant qu'elle pût entrer.

» Il arriva, enfin, que la porte lui fut ouverte. On la réchauffa ; et on la traita si bien, qu'elle recommença à vivre comme si de rien n'eût été ; et, le lendemain, on travailla aux machines nécessaires pour faire descendre les chevaux.

» Pour preuve de tout cela, on voit encore, aujourd-

d'hui, dans ce grenier, quelques chevaux de bois, qui sont revêtus de la peau des autres. Et on montre, dans l'église des Douze-Apôtres, un grand rideau de toile, que cette femme fit, depuis son retour au monde, où elle vécut encore sept ans » (Misson, t. 1^{er}, p. 50).

III

APPRECIATION

Pour cette légende : de la femme enterrée avant d'accoucher, comme, en général, pour toutes celles que le vulgaire raconte, je n'ai pas la prétention de connaître toutes les variantes; et je ne puis citer tous les pays où l'on dit qu'elle s'est déroulée. Celui qui parcourrait les diverses contrées de l'Europe, de village en village, trouverait, peut-être, qu'il est plus facile de citer les endroits où elle n'est pas connue, que les autres. Mais, quelques exemples de plus ou de moins, n'ajouteraient aucun élément important à la question, telle qu'elle se pose à notre esprit : à savoir quelle est l'idée primitive, qui a donné naissance à ce récit extraordinaire ?

Or, il suffit de constater la présence de la légende dans diverses villes comme : Toulon, Avignon, Poitiers, Liège, Cologne, pour être autorisé à penser qu'elle est apocryphe, ou que : au moins trois fois sur quatre, elle n'est pas vraie.

Très probablement, cette légende est née du rapprochement fortuit de deux faits malheureusement fréquents; d'une part, les faits d'inhumation prématurée; d'autre part les crimes de violation des sépultures.

On comprend, sans peine que l'imagination populaire ait été vivement frappée, par certains cas de retour à la vie, au moment où l'on croyait à la réalité de la mort. Et si l'on rapproche cette impression de celle que produisent les violations de sépulture, on n'est pas étonné de voir naître dans l'esprit de quelque conteur, la coïncidence qui fait le fond de la légende de M^{me} de Péseña.

Dans quelques cas, on a parlé aussi de l'aventure : d'un individu qui va nuitamment ouvrir une tombe pour y dérober quelque chose de prix; et qui meurt d'effroi : soit par la résurrection de celui qu'il dépouille, soit par la fixation accidentelle de son vêtement sous le couvercle du cercueil, etc, etc. Il y a, là, on le comprend facilement, tout un thème qui a pu être ajouté à la légende précédente ou faire, à lui seul, les frais d'une aventure sensationnelle.

L'aventure de l'individu qui, venant de violer une sépulture, meurt de peur, parce que son vêtement reste accidentellement fixé à la bière par un clou ou par la chute du couvercle, a été rapportée, on le sait, pour cent endroits différents; elle m'a été contée, en 1895, comme un fait parfaitement réel, qui s'était passé à Solliès-Pont, près Toulon, il y a quelques années à peine. Celui qui me débitait ce conte bleu, avec, d'ailleurs, l'accent de la conviction, et la voix quelque

peu tremblante d'émotion, m'assurait : que son grand-père avait été témoin du fait, et avait parfaitement connu les défunts. C'est un exemple de plus à citer dans la longue histoire de la transmission des légendes.

IV

CONCLUSION

Quoiqu'il en soit, revenant à l'aventure de M^{me} de Pésena, je dirai, pour terminer : qu'une fois la donnée qui nous occupe ici, produite, on voit : que sa propagation a été facile ; et que, suivant le pays, le conteur a donné : tel ou tel nom à son héros ; afin de frapper plus vivement la curiosité de ses auditeurs. Et, aussi, pour pouvoir terminer son récit, par une rime destinée à résumer la légende ; et à la graver plus profondément dans le souvenir.

CHAPITRE VIII

Les Statues qu'on change de place

FAITS DE LA PROVENCE

Dans un certain nombre de villages de Provence, on a la coutume : de porter, à certaines fêtes, la statue d'un saint, d'un endroit dans un autre ; et de la changer, ainsi, de domicile, pour un certain temps, variable : de quelques heures à plusieurs mois, suivant les localités.

La statue de saint Probace. — Dans le voisinage du village de : Tourves, qui a succédé à l'ancienne station romaine de : Turris, entre Brignoles et Saint-Maximin, il y a une colline, sur laquelle s'élève une chapelle dédiée à : saint Jean et saint Probace. La population du village, va, le 25 août, chercher, en grande pompe, la statue de ce dernier saint, pour la porter dans l'église paroissiale, où elle reste pendant deux mois. Puis, cette statue est reportée à sa place, dans la chapelle rurale, où elle reste jusqu'à l'année d'après.

La translation se fait avec un appareil de solennité très curieux ; et, soit pour porter le saint de la chapelle au village ; soit pour le rapporter dans le quartier rural, les dévots se disputent l'honneur, à coup d'argent. Il y a, en effet, une enchère publique, dans laquelle celui qui tient absolument à être préféré au voisin, ne craint pas d'offrir davantage ; et arrive, parfois, à donner une somme assez élevée, pour concourir, de ses épaules, à la translation du saint.

La statue de sainte Christine, de Solliès-Pont. —

Dans la commune de Solliès-Pont, on porte, encore de nos jours, le premier dimanche de mai, la statue de sainte Christine, jusqu'à l'ermitage de ce nom. Actuellement, on la rapporte, le même jour, dans l'église de la ville, où elle reste jusqu'à l'année d'après. Il n'y a pas bien longtemps, encore, une trentaine d'années, m'a-t-on dit, en 1889, cette statue était laissée dans l'ermitage : depuis le premier dimanche de mai, jusqu'au premier dimanche de septembre, jour où l'on allait la chercher, en grande pompe, pour lui faire passer l'hiver dans l'église du pays.

N.-D. de Paracol du Val. — Sur la montagne qui est au-dessus du village du Val, près Brignoles, il y a une chapelle, dans laquelle se trouve une statue de la vierge, nommée : Notre-Dame de Paracol. Toutes les années, le dimanche qui précède le 8 septembre, on va chercher cette statue, qu'on porte dans l'église du Val. Là, elle est revêtue de beaux habits, et elle est exposée à la piété des fidèles pendant une semaine.

Passé ce temps, une procession, très solennelle, se

forme, pour rapporter la statue dans le sanctuaire, où elle réside pendant toute l'année.

Mais, arrivée à un endroit déterminé, au pied de la colline de Paracol, cette procession s'arrête; on dépouille la vierge de ses beaux habits de la ville, pour la revêtir de vêtements simples: plus en rapport, disent les bonnes femmes, avec son habitation à la campagne.

La cérémonie qui nous occupe, ici, se fait dans un très grand nombre de localités de la Provence, comme j'en ai dit déjà; elle présente, suivant les endroits, certaines particularités spéciales; tandis que par ailleurs, elle a des caractères généraux qui montrent l'origine commune de la manifestation.

Les particularités spéciales sont: soit le transport de la statue, à tel ou tel jour de l'année; soit le séjour, plus ou moins prolongé, qu'on fait faire à cette statue, dans tel ou tel endroit. C'est-à-dire, que, tantôt, elle est reportée à sa place habituelle, le jour même; tantôt, au contraire, c'est seulement, après une semaine, un mois, une saison même; soit, enfin, l'appareil plus ou moins militaire, la *bravade*, pour nous servir de l'expression consacrée, qui l'accompagne quelquefois. Dans certaines communes, à Saint-Tropez, à Castellane, etc., par exemple, cette bravade, faite avec une grande solennité, arrive à simuler un véritable combat. A Volx, entre autres, le saint est même capturé par les ennemis, à un moment donné; puis, reconquis à la pointe de l'épée et à grands renforts de coups de fusil.

Les caractères généraux de ce transport de l'idole, sont: la pensée et l'espérance qu'ont les dévots: de la

protection et du secours divin, qu'on obtient par la cérémonie.

C'est ainsi, d'abord, que la translation se fait, le jour d'une fête très solennelle; qu'elle se renouvelle, au besoin, soit, lorsqu'on craint : la sécheresse ou l'inondation; soit, lorsqu'on redoute, ou subit : une épidémie ou tel autre malheur public. Enfin, que les dévots se disputent, et paient, plus ou moins cher : l'avantage de porter la statue de leurs propres mains; désir qui, *a priori*, ne paraît être, aujourd'hui : que l'expression de l'orgueil personnel; mais qui, primitivement, était certainement inspiré par la pensée : qu'il en résulterait un bien-être manifeste, pour la santé ou le bonheur de ceux qui coopéraient à la translation.

II

FAITS DES AUTRES PAYS

Cette coutume : de faire changer de place une statue de saint, se rencontre dans beaucoup d'autres pays que la Provence; un des endroits que l'on cite, sous ce rapport, est : l'Auvergne, où l'on porte, à certains moments de l'année, la vierge de Vaissinière : de la ville à sa chapelle rurale, ou de cette chapelle à la ville, avec un concours de pèlerins venus de plusieurs lieues à la ronde (DULAURE. *Description des villes*, t. v, p. 304).

Saint Avenin de Beauregard, en Auvergne (DULAURE, t. v, p. 439), est porté, aussi, chaque année, de la ville à la campagne et vice-versa. La légende dit : que si on le laissait en place, il s'en irait tout seul là où il veut résider.

A Maurias, en Auvergne (DULAURE, t. v, p. 500), on change saint Marius de place toutes les années.

Dans nombre d'autres provinces de la France, dans une infinité de pays d'Europe, d'Asie, d'Afrique et d'Amérique, on voit des cérémonies analogues; c'est-à-dire, qu'on voit transporter, çà ou là, pour un temps plus ou moins long, le symbole de la divinité ou d'un saint, avec la pensée : que les pratiquants obtiennent, de cette manière, les grâces matérielles ou spirituelles qu'ils désirent.

Près de Bologne, en Italie, il y a une N.-D. de la Garde, qu'on va chercher, toutes les années, pour la promener pendant trois jours dans la ville, dans le but d'assurer la fécondité du sol et la santé des habitants. La légende affirme : que si on négligeait d'aller la chercher, elle viendrait toute seule; et, au lieu de grâces, ce seraient des malheurs qui atteindraient la localité (MISSON, t. II, p. 350, et LABAT, t. II, p. 294).

Même chose à dire, pour une infinité de statues : de la Vierge ou des saints, qu'on change de place ; soit en Espagne ; soit dans l'Allemagne catholique ; soit en Grèce, en Macédoine, en Roumanie, etc., etc.

La religion chrétienne n'a, d'ailleurs, pas le monopole de ces cérémonies : de translation de la statue adorée par les dévots ; il y a, dans l'Inde, on le sait, des fêtes

de ce genre, celle de Jaggrenat, par exemple, qui attire des milliers de pèlerins; et dans lesquels des faits les plus étranges sont signalés. Celui, entre autres, d'énergumènes qui se font écraser volontairement par esprit religieux.

Chez les mahométans, on rencontre, aussi, de pareilles choses; et, en somme, en comparant les coutumes des divers peuples, on arrive à constater : que c'est encore dans notre pays, que les choses se passent le plus simplement, dans cet ordre d'idées.

III

FAITS DU PASSÉ

La cérémonie qui nous occupe, remonte assurément, beaucoup plus haut que le christianisme. Nous trouvons dans l'antiquité : des exemples de cette translation de la statue divine, qui ne laissent aucun doute dans notre esprit.

Il y avait à Titane, dans la province de Corinthe, une statue de Coronis, que les prêtres tiraient, chaque année, à un moment donné, du temple où elle séjournait, pour la porter dans celui de Minerve; puis, après certaines cérémonies, ils la rapportaient à sa place habituelle (PAUSAN., liv. II, *Corinthe*, chap. II).

A Samos, on célébrait, chaque année, au dire d'Athénée (liv. XV), une grande fête, dans laquelle : on portait

la statue de Junon, jusqu'au rivage; et on la rapportait ensuite dans son temple. Cette translation se faisait, disait-on : en souvenir de ce qu'elle avait délégué, miraculeusement, aux injures des Thyrréniens, qui avaient voulu la dérober.

Il y avait dans le bourg d'Hellos, en Laconie, une statue de Proserpine, qu'on portait, chaque année, processionnellement, dans le temple de Cérès, pendant certaines cérémonies (PAUSAN., liv. III, chap. XX).

Les habitants de Sicione, avaient plusieurs statues de dieux, qu'ils tenaient enfermées dans une sacristie, pendant toute l'année; et, qu'à un certain moment, on portait dans le temple, pendant une nuit pour, les rapporter à leur place ensuite. En outre, le jour de la fête d'Apollon, et de Diane, on prenait les statues de ces divinités dans leur temple, et on les portait, en grande pompe, au temple de la persuasion; pour les rapporter à leur place, après la cérémonie.

La légende, attribuait ces translations, au fait : que Diane et Apollon, après avoir tué Python, avaient été repoussés par les Sicyoniens; et s'en étaient vengés, jusqu'à ce qu'on leur eût demandé de revenir dans le pays (PAUSAN., *Corinthe*, chap. VII).

Il y avait à Merva, en Achaïe, une statue de Diane, qu'on portait, tous les ans, à Patra, le jour de la fête (PAUSAN., *Achaïe*, t. III, p. 207).

Les Doriens, s'étant rendus maîtres d'Argos et de Lacédémone, Diane prévint, en songe, Preugène : d'avoir à emporter sa statue loin des vainqueurs. Preugène obéit aux ordres de la déesse, et l'emporta à Mervâ.

Pour perpétuer ce souvenir, les prêtres allaient, chaque année, pour la fête de Diane, prendre cette statue à Morva; et la portaient à Patra, pour la reporter, ensuite, à sa place habituelle (PAUSAN., liv. VII, chap. XX).

A Patra, on portait, aussi, en grande pompe, chaque année, la statue de Bacchus Arcus, dans le temple d'Esymnôte (PAUSAN.).

Chez les anciens Germains, Hertha était transportée, à certains moments, avec un appareil de solennité très remarquable. Tacite nous apprend : qu'à cette occasion, les cérémonies les plus étranges, celle de l'immersion de la déesse; et celle de la noyade des esclaves qui l'avaient lavée, entre autres, étaient pratiquées.

Chez les Scythes, les Thraces, à l'est de la Germanie; chez les Gaulois, à l'ouest; chez les Finnois, au nord, pareilles pratiques avaient lieu couramment.

Donc, d'après les indications que nous rencontrons, à ce sujet, dans les auteurs les plus divers, nous sommes amenés à penser : que cette translation du symbole de la divinité, remonte aux temps les plus éloignés; et appartient aux pays les plus divers.

IV

ORIGINE DE LA DONNÉE

Quand on cherche à se rendre compte, de la pensée fondamentale, qui a donné naissance à la coutume dont

nous nous occupons ici, on arrive à penser : qu'on se trouve, encore en présence, d'une manifestation du fétichisme des premiers hommes.

Dans la pensée de nos premiers parents, le fétiche ayant une action directe ; et limitée à une sphère peu éloignée de l'endroit où il se trouve, il était naturel de le placer, en permanence ou temporairement, à l'endroit où sa présence pouvait être utile. Cette manière de se rendre compte, de l'intervention efficace de la divinité, a donné naissance à : ces processions où l'idole était transportée, çà ou là ; était déposée, temporairement, dans tel ou tel endroit ; pendant plus ou moins de temps ; était même laissée à demeure, au besoin, à la place où l'on pensait qu'elle serait plus utile. Dans la suite des temps, par le fait de transformations dans l'idée ; d'analogies et d'extensions de la donnée primitive, on est arrivé, dans les divers cultes qui se sont succédés, superposés ou mêlés, à vingt variantes différentes, parmi lesquelles : le déplacement périodique de la statue, se range à côté : de la coutume, d'aller placer, en vedette permanente, le symbole de la divinité : dans un quartier rural, sur le bord d'une route, auprès d'une fontaine, sur une éminence, etc. La coutume : de transporter ce symbole autour de l'habitation, de la commune ou de la contrée, à certains jours déterminés, ou à certaines époques solennelles, se rapporte aussi à la même idée originelle.

V

CONCLUSION

Donc, nous pouvons dire, en résumé : que la cérémonie qui nous occupe dans ce chapitre, est une manifestation religieuse, qui, malgré ses modifications et ses transformations successives, n'est que le vestige du fétichisme le plus élémentaire et le plus enfantin.

Cela nous prouve, une fois de plus, que, malgré tant de siècles écoulés depuis l'apparition de l'homme sur la terre ; que, malgré toutes les modifications que les idées primitives de nos premiers parents ont subi ; que, malgré l'influence des mille événements qui ont fait marcher la civilisation vers le progrès, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours ; que, malgré, dis-je, tant d'éléments divers, les données les plus anciennes ont pu arriver jusqu'à nous ; et seront probablement encore de mise pendant bien longtemps.

Il est vrai, que pour expliquer cette persistance, on peut évoquer : les profits qu'ont tiré les féticheurs de leur conservation.

Quoiqu'il en soit, quand on examine de près ces vieilles survivances, on ne sait ce qui doit le plus frapper l'esprit de l'observateur : De l'habileté de ceux qui ont exploité le filon ; ou de la crédulité, également confiante, de ceux qui payent les frais de la cérémonie.

CHAPITRE IX**Devins et Sibylles****FAITS DE LA PROVENCE**

Il existe encore, en Provence, de nos jours, un grand nombre d'individus, des deux sexes, qui ont l'habitude d'aller consulter des devins et des devineresses, pour toutes les affaires de quelque importance ; et, même, pour les moindres choses : le désir d'avoir des nouvelles d'un parent ou d'un ami éloigné ; celui de se marier ou d'avoir des enfants ; de savoir ce que signifie un rêve, un pressentiment qu'ils ont eu ; ce qu'est devenu un objet, qu'ils ont égaré ou qui leur a été soustrait ; quel remède il faut employer pour telle ou telle maladie les conduisent chez le devin ou la tireuse de cartes. En un mot, ces individus recourent à la divination, pour tout, et à chaque instant de leur vie.

Aussi, le métier de diseur de bonne aventure est-il très lucratif ; et le nombre des habiles, qui en tirent des

profits est considérable. La quatrième page des journaux, de la moindre localité, contient, souvent, l'indication d'un ou de : deux voyants, cartomanciens, somnambules. Les feuilles de quelque importance en présentent un nombre souvent considérable ; j'en ai souvent compté : huit, dix ; et même quinze, dans un seul numéro d'un grand journal quotidien de la région.

Voici quelques spécimens des boniments : de ces prédiseurs de l'avenir, donneurs de conseils, etc., etc. On me permettra de ne pas copier leurs noms, et de ne pas indiquer leurs adresses, car je ne voudrais pas leur servir de réclame :

1° M X. (nom d'homme ou de femme, souvent un prénom seulement, ou bien, encore, un nom symbolique, signifiant : certitude, assurance, trouvaille, découverte) — somnambule. Quelquefois, c'est l'indication de cartomancienne qui est donnée.

2° M^{me} X., la célèbre cartomancienne de premier ordre, spirite, réussit en tout.

3° M^{me} X., vraie somnambule de naissance, très voyante, renseigne toujours exactement par des révélations ; forte cartomancienne, réussit en tout.

4° M^{me} X., somnambule et cartomancienne ; médaille hors concours ; succès assuré ; spirite et voyante de premier ordre.

« Si vous voulez savoir tout ce qui vous arrivera, dans l'année, et tout ce que vous devez faire pour réussir en tout, consultez M^{me} X., la célèbre cartomancienne, qui vous renseignera toujours, d'une façon assurée, avec

son incomparable jeu de quarante cartes, dont elle possède seule le secret. »

5^e M^{me} X., prophétesse de cartomancie, médium spirite très voyante, fait réussir, infailliblement, mariage, commerce, maladie, honneur; la consulter, c'est réussir.

6^e M^{me} X., sciences occultes, cartomancienne, somnambule, la seule dans son genre; spirite, médium, voyante de 1^{er} ordre; infaillible dans ses prédictions sur mariages, maladies, procès, commerce, héritages; traitement et consultations par correspondance.

7^e M^{me} X., la plus grande étoile du siècle, incomparable, somnambule de naissance, la plus forte médium, guérissenso, la plus habile cartomancienne du monde; seule diplômée et médaillée, est recommandée pour réussir en tout. Elle dévoile tous les mystères de la vie, d'une manière précise, guérit toutes les maladies, révèle des secrets magiques contre la fatalité. Se méfier des imposteurs qui prétendent égaler M^{me} X. Chez elle, pas de charlatanisme. Science, discrétion, loyauté, certitude de réussir, consultations par correspondance.

8^e M. X., Médium, spirite, somnambule, guérit, en trois jours, toutes blessures, plaies, maladies; affaires, conseils, renseignements gratuits aux personnes nécessiteuses. Le consulter, c'est réussir.

Mais le plus remarquable boniment, que j'ai rencontré, est le suivant, dont j'écourte la teneur, et dont je laisse de côté quelques épithètes :

9^e M. X., célèbre professeur, docteur, savant conférencier, somnambule, clairvoyant, professeur extatique,

docteur ès sciences occultes; roi des somnambules du monde, révélateur étonnant; le justement célèbre, l'universel renommé, le hautement admiré, qui est né naturellement somnambule, avec le don de seconde vue, né avec un double voile et avec le don prophétique.

» M. X., est le septième fils de la septième fille, de la septième génération, de la septième nation, du septième siècle. Il n'annonce rien que ce qu'il peut faire. Il ne faut, sous aucun prétexte, le classer avec beaucoup de personnes qui se prétendent somnambules, ou voyantes; et qu'on trouve dans les grandes villes. Il est prêt à le prouver, et à prouver tout ce qu'il dit, prédit et annonce. Venez le voir; même sans vous questionner, il vous dira: votre nom, le nom de vos ancêtres, vous racontera votre vie entière, présent, passé, avenir; tout mystère caché sera révélé; il vous indiquera le nom de votre futur mari ou femme, avec son âge, la date du mariage; si celui qui prétend vous aimer est sincère ou trompeur; discrétion absolue.

» Tous ceux dont les espérances ont été trompées par les fauses prédictions des autres somnambules, cartomanciennes, etc., etc., n'ont qu'à venir voir le docteur X., le célèbre professeur, ils seront aussitôt convaincus de sa science infinie. Il convaincra les plus sceptiques, car c'est un fait reconnu universellement par l'ancienne sorcellerie et dans le monde entier, que sa qualité de septième, en tout et pour tout; lui seul peut révéler exactement l'avenir. Donc, il vous consultera sur toute spécialité, pour mariages, affection, commerce, ma-

ladies, etc., etc. Le célèbre docteur X. est la plus grande merveille du monde. Il offre vingt mille francs de défi à tout clairvoyant, somnambule, cartomancienne, etc., etc., qui pourrait prouver qu'il le surpasse dans ses prédictions, pour l'avenir, et sa connaissance exacte du passé.

» Le docteur X. donne des conseils efficaces pour tout: questions d'intérêt, d'affaires, d'amour; divorce, maladies, secret; fait gagner au jeu, à la loterie, testaments, contestes, héritages; dissensions de famille, amis vrais ou faux, explication des rêves, spéculations, procès, amis absents, trésors cachés; renseigne sur la bonté des marchandises.

» Si vous consultez le célèbre professeur, vous porterez des diamants. Consultations par correspondance. Ne perdez pas de temps; venez consulter l'incomparable voyant. Il s'agit seulement d'un honnête chercheur de la vérité; il révèle tout, sans aucune imposture; vérité garantie. Prenez garde aux somnambules qui veulent l'imiter. Consultez ce *médium* admirable, doué de toutes les qualités surnaturelles et vous trouverez chez lui, en entier, toutes les sciences magiques des peuples de l'Orient, de la Perse, de l'Hindoustan, de l'Indo-Chine, du Japon. Il vous mettra en garde contre les malheurs, vous fera triompher de vos ennemis, vous défendra contre toutes les mauvaises influences, vous délivrera des soucis de toute sorte, vous fera revenir vos affections perdues, facilitera votre mariage avec la personne aimée; discrétion absolue.»

On a, vraiment, peine à croire que de pareilles insa-

nités et des bourdes aussi grossières, ne provoquent pas une unanime et méprisante risée dans le public. Et cependant, le nombre de ces discours et prédiseurs de bonne aventure est immense ; la profession est lucrative ; le chiffre des naïfs qui font des rentes à ces charlatans est infini. Dans toutes les foires, on voit : une baraque de cartomancienne, de somnambule ou de spirite sur dix ; et ce n'est pas celle qui reçoit le moins de visites.

Enfin, si on ajoute à cette liste déjà longue : les devins, hommes ou femmes, qui exercent dans le silence de leur galeas, sans enseigne, mais parfaitement connus par les naïfs de toutes les localités, on constate que le nombre de ces diseurs de bonne aventure, prophètes, conseillers, contemporains, etc., etc., est vraiment considérable.

Voilà, certes ! une assez grande variété de ces individus qui ont la prétention : d'être en rapport avec des puissances occultes qui leur permettent de connaître les choses cachées, et de prédire ce qui doit arriver. Or, je ne suis pas au bout de l'énumération ; et si je voulais rechercher dans les ~~milieux~~ diverses de la société, même dans les plus élevées, pour énumérer ce qu'il y a de spirites ; de gens qui font tourner les tables, écrire les planchettes, etc., etc. ; de médiums ; de théosophes ; d'hypnotiseurs ; d'évocateurs des esprits ; de magnétiseurs ; de voyants, etc., etc., j'aurais à dresser une longue liste de charlatans qui abusent la crédulité des procédés extrêmement variés.

D'ailleurs, il n'y a qu'à entendre parler les bonnes

femmes ; et plus encore, à suivre les débats de la police correctionnelle, pour se rendre compte : de l'étendue et de la variété des sujets dont : maints tireurs ou tireuses de cartes, somnambules, spirites, devins ou devineresses, etc., etc., s'occupent.

Ici, c'est une question de maladie qui leur rapporte de grasses prébendes : on les a consultés, de préférence à un médecin ; et on a payé trop cher les drogues qu'ils ont fournies. Là, c'est une affaire d'amour dans laquelle ils ont trompé ; et si je voulais. Je le répète : faire une énumération complète de ce qu'on leur a vu faire, il faudrait aller, pour quelques cas, depuis le détournement d'une mineure, l'excitation à la débauche, jusqu'à l'avortement ou la vente de mirobolants excitateurs.

Le plus souvent, c'est un songe qui a préoccupé, une lettre qu'on attend, un pressentiment qui est venu à l'esprit, la simple curiosité même, qui a poussé un naïf ou un crédule, à aller consulter un voyant ou une devineresse. Je n'en finirais pas si je voulais essayer de relater toutes les variétés de la crédulité.

Il n'y a pas jusqu'aux choses, dites saintes, qui sont venues se mêler à la partie. Le nombre de dévots, qui demandent : à un saint, à la Vierge, au Bon-Dieu, et à toutes les Puissances du paradis, des renseignements et des indications, touchant : ce qu'elles doivent faire, ce qui doit leur arriver, etc., etc., est innombrable.

Il y a cent prières diverses, cent systèmes d'invocations aussi efficaces les unes que les autres pour

obtenir de la divinité les renseignements que l'on désire avoir, comme les protections dont on a besoin dans le cours de l'existence.

II

LES PROPHECIES DE NOSTRADAMUS

Je ne saurais parler des devins et des prophètes de la Provence, sans rappeler : le célèbre Nostradamus. Michel de Nostre-Dame, né en 1503, à Saint-Rémy, d'une famille juive, et mort en 1566, à Salon, où il fut enterré, dit la légende, ni dedans, ni dehors de l'église, parce qu'il fit disposer son tombeau de telle sorte : que l'entrée était dans la nef et le caveau, hors du mur de l'édifice. Nostradamus a écrit ses prophéties, qui sont trop connues, pour que j'aie besoin de les indiquer plus longuement ici. Mais, on me permettra de rapporter la légende qui a cours sur son compte ; et qui montre, la confiance que la crédulité publique prête à son pouvoir de divination.

La fille de Nostradamus. — Lorsque la femme de Nostradamus fut sur le point d'accoucher, il se mit en observation devant les astres, recommandant qu'on le prévint du moment bien exact où l'enfant naîtrait.

Ce qui fut dit fut fait. Nostradamus tira, dès ce moment, l'horoscope de son enfant, sans en rien dire à personne.

C'était une fille, qui grandit et fut élevée très pieusement.

Un jour, un jeune homme du pays, la demande en mariage. Il était dans les conditions pour faire un excellent parti ; le mariage fut donc fait.

Aussitôt après, Nostradamus le prit à part et lui dit :

« J'ai un secret à vous confier ; votre femme sera une mère de famille parfaite, mais auparavant, elle fera trois escapades :

» Une, avec un bourgeois.

» L'autre, avec un soldat.

» La troisième, avec un prêtre.

» Il dépend de vous de l'empêcher de commettre ces trois fautes. Je vous préviendrai à temps ; et si vous vous déguisez successivement : en bourgeois, en soldat et en prêtre, vous réussirez. »

Le gendre suivit les conseils de son beau-père. A un moment donné, il s'habilla, en conséquence ; sa femme qui ne le reconnut pas, se livra à lui, à trois reprises différentes, croyant être en bonne fortune ; et ensuite, elle fut la plus honnête mère de famille qu'on pût voir.

La légende prête, en outre, à Nostradamus, mille aventures très curieuses. Je me bornerai à rapporter celle-ci :

Dans sa vieillesse, il était devenu aveugle. Un jour, il se chauffait au soleil, devant sa porte, lorsqu'une jeune fille passe devant lui et lui dit :

« *Bounjour moussu Nouostro-Damo.* »

« *Bounjour filletto* », lui répond le vieillard.

Un quart d'heure après, la jeune fille passe et lui dit encore :

« *Bonjour maïssu Nostro-Dama,* »

« *Bonjour frémetto!* », lui répondit Nostradamus, qui avait compris, au son de sa voix, l'événement d'amour qui s'était accompli, entre les deux salutations de la jolie fille.

III

FAITS DES AUTRES PAYS

Il ne faut pas croire que la Provence est le pays, où l'on rencontre le plus grand nombre de : devins, magiciens, somnambules, spirites, etc., etc.; et, si les indications que j'ai fournies pour notre contrée, sont si nombreuses, relativement, c'est qu'il m'a été plus facile de les colliger, étant sur les lieux. Si au lieu d'écrire cette étude, à Toulon, je l'avais écrite, au Havre, à Bordeaux, à Brest ou à Nancy, j'aurais fourni des faits, qui, par leur abondance, auraient fait penser : que la Normandie, la Bretagne, la Saintonge, la Champagne, etc., etc., sont plus fécondes que la Provence.

La vérité, c'est que la crédulité qui nous occupe, est extrêmement répandue; et que, quelle que soit la localité où on l'observe, on constate : que le chiffre des naïfs, qui vont échanger du bon et bel argent

contre des banalités ou des mensonges, est incommensurable. A chaque pas et partout, on voit : un pauvre domestique, qui gagne à peine pour sa subsistance, dépenser un quart de sa paye du mois, en une seule séance de somnambulisme ou de cartomancie. Un ouvrier, un petit employé, qui ont toutes les peines du monde à joindre les deux bouts, se gênent ou empruntent, même, pour aller consulter le devin. Et ils croient fermement aux bourees qui leur sont racontées, même alors qu'ils ont la preuve matérielle de leur fausseté.

La France, n'est d'ailleurs pas le pays où ces trompeurs des naïfs sont les plus nombreux et les plus variés. Dans toutes les contrées du monde, depuis : Londres, jusqu'à Calcutta; depuis New-York jusqu'à Yokohama, en passant par les îles Fidji ou les villages de Palestine; en Europe, comme en Polynésie, au centre de l'Afrique, comme sur les boulevards de Paris, les mêmes insanités ont cours, et les crédules sont aussi aveugles. Les honiments des devins varient, sans doute, dans leur forme apparente; mais malgré leurs variétés infinies, le résultat est toujours le même : soutirer la monnaie de la poche du naïf.

IV

FAITS DES SIÈCLES PASSÉS

Quelque saisissantes que soient certaines anecdotes racontées de nos jours, touchant : les devins, prophètes,

cartomanciens, spirites, magnétiseurs, etc., etc., il faut convenir qu'elles ne sont rien, à côté de ce qui est rapporté pour les siècles passés.

On peut même ajouter : qu'au plus on remonte haut dans la chronologie du temps, au plus ces aventures sont entourées d'enjolivements extraordinaires. Tous les souverains, tous les hommes remarquables, ont appris, de la bouche d'un devin : des choses extraordinaires, si nous en croyons les légendes qui ont cours.

Napoléon I^{er} aurait été, disent les crédules, instruit, dix fois : dans son enfance, sa jeunesse, son règne, des événements qui devaient survenir ; et du rôle qu'il devait jouer. Dans un rang plus modeste, se placent tous les hommes qui ont joué un certain rôle : dans l'armée, la magistrature, le clergé, etc. ; et, quand on collectionne ces : prophéties, anecdotes, aventures sensationnelles, on constate : que ce qui a été dit à Fouché, avait été dit à Masséna ; que Talleyrand a eu exactement la même histoire merveilleuse que Robespierre ou le pape Pie V ; sans compter que : Nelson, comme Blücher, Lafayette, comme Mélas ; que cent autres ont été logés à la même enseigne.

Tout le monde sait : l'aventure de Cazotte, prédisant à divers individus, réunis dans un salon de Paris, après avoir bien dîné : les événements de la Révolution qui devait éclater ultérieurement ; et disant à Madame du Barry :

« Votre tête appartient au bourreau ! »

Si nous remontons dans les siècles antérieurs ; et même jusqu'aux temps du Moyen-Age, nous voyons que le

nombre, la variété et les usages de ces devins, étaient, alors, infiniment plus considérables que de nos jours ; ils tenaient, dans l'esprit des gens, et dans la vie des sociétés, une place que nous avons peine à comprendre, aujourd'hui, malgré les exemples de prodigieuse crédulité que nous constatons chez nos contemporains.

Mosmor, Cagliostro, Albert-le-Grand, Raymond Lulle et mille autres, viennent à la pensée, aussitôt qu'on parle des individus qui ont eue l'opinion publique, par leurs connaissances des choses cachées, et par leurs prédictions de l'avenir. On ne peut ouvrir un livre de l'histoire : positive ou légendaire, de n'importe quel pays, sans y trouver une trace, plus ou moins accusée, de l'intervention incessante des : devins, devineresses, magiciens, etc., etc., dans tous les actes de la vie des individus ou des nations.

Les laïques comme les religieux, avaient une égale foi dans les prédictions et les divinations. Il suffit de parcourir, par exemple, le livre de Grégoire de Tours, pour voir que le saint homme y croyait, comme les autres.

V

FAITS DE L'ANTIQUITÉ

Au plus on remonte dans le passé, au plus le nombre, et l'action des : devins, sibylles, prophètes, sont considérables. Nous allons en avoir la preuve indéniable, en

examinant, sommairement, ce que nous savons de la crédulité qui nous occupe : chez les Romains, les Grecs, les Perses, les Assyriens, les Egyptiens, les Hébreux, etc., etc. Chez les Romains, le nombre et la variété des devins, magiciens, diseurs de bonne aventure, pronostiqueurs, prophètes étaient extrêmement nombreux.

Cicéron, qui a fait une longue étude sur la divination, telle qu'elle se pratiquait de son temps (*De Divinatione*, liv. 1), nous montre : qu'en somme, on y croyait fermement dans tous les pays, et à toutes les époques de l'antiquité.

Désobry, dans son livre si intéressant sur : *la Stèle d'Auguste*, a étudié la question des devins et magiciens, à Rome, avec une telle autorité, que j'engage le lecteur à lire ce passage de son livre ; il y trouvera l'exposé magistral des crédulités de l'ancienne Rome.

Chez les Grecs, dont la civilisation est de : cinq à six cents ans plus ancienne que celle des Romains, la séparation entre : les devins religieux, parfaitement orthodoxes, c'est-à-dire occupant une place officielle dans la vie du pays, et les diseurs de bonne aventure, était beaucoup moins tranchée. Dans quelques circonstances, cette différence était impossible à déterminer. L'abbé Barthélémy, dans son *Voyage du Jeune Anacharis*, nous montre d'une manière claire, la liaison qui existait entre eux.

J'engage, aussi, le lecteur à consulter ce livre, dont voici quelques extraits :

« A la suite des prêtres, on doit placer ces devins, dont l'Etat honore la profession, et qu'il entretient dans le

Prytanée (Aristoph., *in Pac.*, v. 1084, Schol., *ibid.*)
Ils ont la prétention de lire l'avenir, dans le vol des oiseaux et dans les entrailles des victimes ; ils suivent les armées ; et c'est de leurs décisions, achetées quelquefois à un prix excessif, que dépendent souvent les révolutions des gouvernements et les opérations d'une campagne. On en trouve dans toute la Grèce ; mais ceux de l'Elide sont les plus renommés. Là, depuis plusieurs siècles, deux ou trois familles se transmettent de père en fils, l'art de prédire les événements, et de suspendre les maux des mortels (HÉRODOTE, liv. ix, chap. xxxiii ; PÉLOPONÈSE, liv. iii, chap. xi, p. 232 ; liv. iv, chap. xv, p. 317 ; liv. vi, chap. ii ; p. 454 ; CICÉRON, *de Divinat.*, liv. i, chap. xxxxi, t. iii, p. 34).

» Les devins, étendent leur ministère encore plus loin. Ils dirigent les consciences ; on les consulte, pour savoir : si certaines actions sont conformes ou non à la Justice divine (PLATON, *In Euthyphr.*, t. i, p. 4). J'en ai vu, qui poussaient le fanatisme jusqu'à l'atrocité ; et qui, se croyant chargés des intérêts du ciel, auraient poursuivi, en justice, la mort de leur père, coupable d'un meurtre (PLATON, *In Euthyphr.*, t. i, p. v).

» Il parut, il y a deux ou trois siècles, des hommes qui, n'ayant aucune mission de la part du gouvernement ; et s'érigeant en interprètes des dieux, nourrissaient parmi le peuple, une crédulité qu'ils avaient eux-mêmes, ou qu'ils affectaient d'avoir. Errant de nation en nation ; les menaçant toutes de la colère céleste ; établissant de nouveaux rites pour l'apaiser ;

et rondant les hommes plus faibles et plus malheureux par les craintes, et par les remords dont ils les remplissaient.

» Les uns, eurent leur haute réputation à des prodiges; les autres, à de grands talents; de ce nombre furent: Abiris de Scythie, Empédocle d'Agrigente, Epiménide de Crète (DIOC. LAERT, liv. 1, § 109; BRUCK., *Hist. Phil.*, t. 1, p. 357).

» L'impression qu'ils laissèrent dans les esprits a perpétué le règne de la superstition. Le peuple découvre des signes frappants de la volonté des dieux, en tous temps, en tous lieux, dans les éclipses, dans le bruit du tonnerre, dans les grands phénomènes de la nature, dans les accidents les plus fortuits. Des songes (HOMÈRE, *Iliade*, liv. 1, v. 63; SOPHOCLE, *In Electr.*, v. 426); l'aspect imprévu de certains animaux (THÉOPHILE, *Charact.*, chap. xvi); le mouvement convulsif des paupières (THEOCR., *Idyll.* III, v. 37); le tintement des oreilles (ALIAN., *Var. Hist.*, liv. IV, chap. xvii); l'éternuement (ANISTOTELE, *In Av.*, v. 721); quelques mots prononcés au hasard, tant d'autres effets indifférents sont devenus des présages heureux ou sinistres. Trouvez-vous un serpent dans votre maison, élevez un autel dans le lieu même (THÉOPHILE, *Charact.*, chap. xvi. *Terent.*, *in Phorm.*, act. 4, scène iv). Voyez-vous un milan planer dans les airs, tombez vite à genoux (ANISTOTELE, *in Av.*, v. 501). Votre imagination est-elle troublée par le chagrin ou par la maladie, c'est Empusa qui nous apparaît; c'est un fantôme envoyé par Hécate;

et qui prend toutes sortes de formes pour tourmenter les malheureux (*Id. in Ran.*, v. 293).

» Dans toutes ces circonstances, on court aux devins, aux interprètes (*Tuforn, Ibid.*) Ces ressources qu'ils indiquent sont aussi chimériques que les maux dont on se croit menacé.

» Quelques-uns de ces imposteurs se glissent dans les maisons opulentes, et flattent les préjugés des âmes faibles (*PLAT., de Rep.*, liv. II, p. 381). Ils ont, disent-ils, des secrets infailibles pour enchaîner le pouvoir des mauvais génies. Leurs promesses annoncent : trois avantages dont les gens riches sont extrêmement jaloux, et qui consistent : à les rassurer contre leurs remords ; à les venger de leurs ennemis ; à perpétuer leur honneur au delà du trépas. Les prières et expiations qu'ils mettent en œuvre sont contenues dans de vieux rituels, qui portent les noms : d'Orphée et de Musée (*Id, Ibid.*)

» Des femmes de la lie du peuple font le même trafic (*DEMOSTEN., de Cor.*, p. 516., *Dion. Laert.*, liv. X, § 4). Elles vont dans les maisons des pauvres distribuer une espèce d'initiation : elles répandent de l'eau sur l'initié, le frottent avec de la boue et du son, le couvrent d'une peau d'animal ; et accompagnent ces cérémonies de formules qu'elles lisent dans le rituel, et de cris perçants qui en imposent à la multitude.

» Les personnes instruites, quoique exemptes de la plupart de ces faiblesses, n'en sont pas moins attachées aux pratiques de la religion. Après un heureux succès, dans une maladie, au plus petit

danger, au souvenir d'un songe effrayant, elles offrent des sacrifices ; souvent même, elles construisent, dans l'intérieur de leurs maisons, des chapelles qui se sont tellement multipliées, que de pieux philosophes désireraient qu'on les supprimât toutes, et que les vœux des particuliers ne s'acquittassent que dans les temples. » (Plat. *De Leg.*, liv. 10, p. 909).

Chez les barbares, les devins tenaient une place importante dans les décisions que prenaient les peuplades entières, et les individus en particulier. Les moyens qu'ils employaient pour consulter la divinité, étaient nombreux ; et variaient, suivant les pays ou les circonstances. Mais ce qui restait toujours immuable, c'était : la crédulité du vulgaire en présence des boniments débités par ces habiles qui, en leur qualité de féticheurs en titre de la religion en vigueur, pouvaient disposer : de la vie et de la mort d'une infinité de pauvres diables.

Chez les Egyptiens, la divination faisait partie du culte ; les prêtres évoquaient la divinité, la consultaient, lui demandaient de révéler l'avenir, etc., etc. Et le peuple prêtait une foi absolue, dans ce que ces prêtres leur disaient parce qu'il croyait, d'après eux, avoir l'assurance : que c'était d'origine divine.

Chez les Hébreux, les devins, prophètes, devineresses, magiciens, etc., etc., étaient aussi nombreux qu'écoutés et respectés. L'histoire du peuple dit : de Dieu, est pleine d'aventures dans lesquelles, la divinité est intervenue. Les législateurs, les chefs politiques, religieux et militaires, ont souvent porté le nom de : prophètes, comme synonyme de : commandant.

La religion officielle employait mille moyens, appartenant au rituel des cérémonies liturgiques, pour consulter la divinité : sur les choses passées, présentes ou futures. Ce que nous savons de Saül, allant consulter la devineresse d'Endor, nous montre : qu'à côté de la divination orthodoxe et officielle, il y avait des individus, jouissant de la confiance des intéressés, quoiqu'ils exerçassent leur profession en cachette.

Chez les Assyriens, les Perses, les Médes, etc., etc., les devins appartenaient à la religion en vigueur : ils savaient parfaitement tout ce que la divinité pensait. Leur rôle était considérable, et les conséquences de leurs agissements ou de leurs prédictions, ont été parfois immenses.

Disons, pour en finir avec cette trop longue énumération, que plus on remonte haut dans le passé, plus on voit les devins, magiciens, enchanteurs, etc., etc., exercer une influence considérable sur l'esprit des masses : et avoir une place élevée dans la hiérarchie du clergé. A côté d'eux, étaient déjà, aux époques les plus reculées, des individus, qui exerçaient leur art de tromper la foule, d'une manière qui était réprouvée par le clergé en fonction. Souvent, même, la lutte entre les deux catégories de devins, prophètes, etc., etc., a entraîné de véritables batailles, ou des révolutions sanglantes.

VI

ORIGINE DE LA DONNÉE

Il n'est pas nécessaire de réfléchir longtemps, pour avoir une opinion faite sur l'origine de la donnée des : devins, magiciens, devineresses, somnambules, médiums, hypnotiseurs, etc., etc. Ce que nous voyons, de nos jours, chez les peuples restés encore à l'état barbare, et ce que nous constatons dans l'histoire des temps passés, pour tous les peuples de l'ancien ou du nouveau continent, nous montre que : nous sommes en présence d'une dégénérescence de l'action des féticheurs primitifs, c'est-à-dire, d'une déviation, d'une transformation, d'une réminiscence, enfin, des pratiques des religions anciennes.

La chose n'est pas difficile à prouver, de la manière la plus péremptoire, en analysant : les moyens qu'ils emploient, le rituel, si je puis m'exprimer ainsi, de leurs incantations, opérations magiques, questionnement des esprits, consultation du hasard, etc., etc.

Nos premiers parents, préoccupés de tout, étonnés et même : toujours effrayés par tous les phénomènes de la vie, furent : dans leur pensée touchant le surnaturel, entraînés, d'une manière irrésistible, vers le fétichisme, comme on l'a si bien et si parfaitement démontré.

Le fétichisme donna, naturellement, naissance : au féticheur.

Celui-ci, ne tarda pas à exploiter la crédulité des naïfs, qui croyaient en ses affirmations ; et, comme la prédiction de l'avenir était une des choses les plus désirées, il se mit en quête des moyens d'abuser de la confiance publique, en prédisant ce qui devait arriver. Ce que j'ai dit dans le chapitre qui traite des prodiges et des miracles, nous a montré l'immense variété des ressources que ces féticheurs possédèrent dans l'antiquité (voir ci-dessus, page 413) pour frapper l'esprit des masses. Les trucs employés par ces féticheurs, pour convaincre les crédules, nous expliquent qu'ils ont dû, sans hésitation, entreprendre de prédire l'avenir, comme ils avaient la hardiesse de s'entretenir avec la divinité.

Les religions antiques employèrent : la divination, les incantations, sur une très grande échelle ; et, pendant de longues séries de siècles : religion et magie furent synonymes ; le prêtre n'était, en réalité : qu'un devin, un sorcier, un enchanteur qui savait : interroger le destin, prévoir surtout l'avenir ; et interpréter les volontés de la divinité. La chose est tellement connue que je n'ai plus besoin d'insister pour la faire admettre.

Mais, avec le temps, les prêtres des religions officielles comprirent, que des jongleries grossières ne pouvaient continuer à assurer leur prépondérance ; et ils diminuèrent, peu à peu, leur arsenal de magie et d'incantation ; ils cherchèrent à élever la religion à des hauteurs, quelque peu plus dignes de l'intelligence et du raisonnement.

Cette élévation de la tendance des religions, était en rapport avec les nouveaux besoins, que l'avancement de la civilisation avait créés chez les hommes intelligents ; mais les progrès de cette civilisation sont lents et surtout fragiles. Le nombre des individus qui, par manque de raisonnement, atavisme, désir de faire comme les autres, paresse d'esprit, etc., etc., restent dans les anciens errements, se laissent reprendre par les anciennes habitudes, est si grand, que les anciennes pratiques de : divination, de conjuration, d'incantation continuèrent à avoir leur vogue, malgré leur inanité, leur fausseté, et leurs tromperies, mises à nu mille fois pour une.

D'ailleurs, ces : divinations, incantations, etc., etc., en quittant le sanctuaire orthodoxe qu'elles avaient fait vivre grossièrement pendant de longs siècles, tombèrent dans le domaine de gens, qui, pour ne pas être : des féticheurs en titre, pour ne pas appartenir à un clergé régulier, ne savaient pas moins abuser de la crédulité des masses. Dans ces conditions, il se créa, à côté des prêtres de la religion, des : prêtres *marrons*, qu'on me passe le mot. Ces *prêtres marrons*, continuèrent à exploiter les naïfs, en persistant à faire vibrer la corde, dédaignée désormais, par le culte orthodoxe de l'endroit.

De longs siècles se sont écoulés ainsi ; les boniments grossiers de ces : devins, enchanteurs, magiciens, etc., etc., sont allés, en donnant moins, de gros bénéfices, à ceux qui les employaient, il est vrai ; mais le nombre de crédules propres à servir de dupes, est toujours si grand, que, de nos jours encore, la profession est assez lucrative.

VII

CONCLUSION

En somme, ce que j'ai dit touchant : les devins et devineresses, nous montre : que nous sommes en présence d'un vestige de crédulités les plus antiques ; et que les habiles, qui parviennent, si bien de nos jours, à abuser une grande partie des populations, descendent en ligne directe des féticheurs antiques.

La croyance à la possibilité de : prédire l'avenir, de connaître les choses cachées, de se mettre en communication avec les puissances surnaturelles, a constitué, au début, la plus grande partie du bagage des religions ; et fait partie des cultes les plus respectés. Puis, avec le temps, les bourdes, répétées incessamment, ont fini, par être : tellement en opposition avec le bon sens, que les ministres du culte officiel ont cherché d'autres moyens d'agir sur l'esprit des masses.

Mais, la crédulité populaire trouvait trop de plaisir à être ainsi abusée ; aussi, de nos jours encore, le nombre de ceux qui échangent : du bon argent contre de paroles creuses, est encore infini.

A voir, même, combien d'individus, qu'on serait, *a priori*, porté à considérer : comme assez intelligents et assez instruits, pour résister aux grossières sollicitations, et aux absurdes affirmations des devins, sibylles,

tireurs de cartes, etc., etc., se laisser prendre à ces ridicules pratiques; à voir, l'influence, encore énorme, que : le magnétisme, la divination, les sorts, l'hypnotisme, etc., etc., exercent dans mille circonstances de la vie, chez des personnes de conditions très diverses, appartenant même à la société dite intelligente; on est en droit de s'étonner du peu de chemin parcouru par l'humanité, dans la voie du progrès, depuis les temps les plus reculés jusqu'à ce jour. Et on se demande : pendant combien de temps encore, il y aura des crédules.

CHAPITRE X

Le Feu de Prométhée

LA LÉGENDE PROVENÇALE

Sur les côtes de Provence, comme d'ailleurs sur les côtes d'Algérie, on trouve un conte populaire, qui a d'étroits liens de filiation avec la légende: du feu dérobé à Jupiter par Prométhée, qu'Hésiode, Sophocle, Eschyle, etc., etc., ont rendue célèbre dans l'antiquité. Voici la version que j'ai eu l'occasion de recueillir dans les environs de Toulon.

« Un jour, Dieu se mit en colère contre les hommes, parce qu'ils se livraient à tous les débordements. Ils étaient cruels et dissolus; mais cela eût été peu de chose aux yeux du Tout-Puissant, s'ils avaient été moins gourmands. C'est qu'ils faisaient ripaille en: Carême, Quatre-Temps, Vigiles, comme aux autres époques de l'année. L'odeur de la friture et du rôti était si forte, qu'on en était incommodé en Paradis.

» Dans sa mauvaise humeur, Dieu dit :

« Je veux que les hommes n'aient plus de feu à leur disposition. Ne pouvant cuire leurs aliments, ils ne feront plus de festins ; et ils seront punis par où ils ont péché. »

» Aussitôt, les feux s'éteignirent sur la terre. Malgré tous les efforts on ne put plus obtenir la moindre étincelle. Les hommes furent obligés de manger leurs aliments crus ; et la cuisine fut déserte. Plus de soupe, plus de rôt, plus de café ; impossible de fumer ! La terre devint triste comme un tombeau ; ce fut un corps sans âme. Les humains s'en allaient, découragés, semblables à des bêtes, mangeant sans plaisir, juste ce qu'il fallait pour apaiser la faim. On n'entendait plus de chansons, plus de plaisanteries, il n'y avait plus de fêtes ; l'ennui régnait sur toute la terre ; l'amour lui-même devenait indifférent, à l'humanité privée de son mobile le plus énergique.

» Mais il arriva ce résultat imprévu : que les hommes redevenus semblables aux bêtes s'occupèrent, encore moins qu'avant, de la religion. Comme on le comprend, ce fut une grande peine pour Dieu et ses saints. Comment sortir de cet embarras ? Le plus puissant des archanges, le beau Gabriel, dit à Dieu :

» Seigneur, il me vient une idée. Si vous le permettez je descendrai sur la terre avec quelques charbons enflammés, j'irai chez les hommes, ainsi qu'un marchand de feu ; ils auront grand désir d'acheter ma marchandise ; je ne la livrerai que contre : l'engagement de vivre, désormais, pieusement. »

» L'idée fut agréée, et sur l'heure, même, l'archange se mit en route. C'était au coucher du soleil ; il gagna le village voisin, s'accroupit en un coin du marché, devant des petits tas de charbons enflammés, en attendant les clients.

» On devina la joie de ceux qui virent le feu. La foule se précipita vers l'archange.

» Je ne veux ni or ni argent, dit Gabriel, à ceux qui voulaient lui acheter le feu ; ces charbons enflammés seront vendus sous la seule promesse : d'une vie pieuse.

» On lui offrit de l'argent, de l'or, des étoffes précieuses, des bijoux, des terres, des troupeaux ; mais personne n'eut le courage de lui offrir la piété. L'archange ne vendit pas la moindre parcelle de feu.

» Les plus considérables, comme les plus modestes, vinrent successivement ; ne pouvant obtenir le feu à prix d'argent, certains essayèrent inutilement de le ravir par la force. Ils furent obligés de se retirer sans la moindre étincelle.

» La nuit tombait, personne n'était resté sur le marché ; et l'archange attristé allait retourner au Paradis, quand il vit une vieille femme, qui marchait appuyée sur un bâton.

» — Bonsoir, heureux possesseur du feu ! Je suis une pauvre vieille, chargée d'ans et de misère ; faites-moi l'aumône d'un peu de ce feu que je vois briller devant vous ! » fit-elle en touchant avec son bâton un charbon enflammé.

» — Je ne donne pas mon feu, répondit l'archange, je le

vends, même, aux plus pauvres, au prix : de la piété et de la vertu.

» — Puisque vos prétentions sont si élevées pour ce morceau que je n'ai pas le moyen d'acheter, combien vendez-vous celui-ci ? fit-elle en touchant avec son bâton un autre charbon. L'archange répondit de même. La vieille toucha un troisième charbon et s'en alla en grommelant.

» La nuit était tombée, personne ne venait plus marchander le feu. L'archange remonta bien triste au Paradis, pour raconter son insuccès.

» Tandis qu'il faisait son récit, une odeur de friture et de rôti, se répandit dans la demeure des bienheureux ; le bruit des chants, des rires, des plaisanteries, l'odeur du tabac monteront jusqu'au trône de Dieu.

» Aussitôt le Tout-Puissant, de jeter un coup d'œil sur la terre. Au lieu de l'obscurité des jours précédents, il voit des milliers de feux briller : un peu partout, ici des poêles à frêre, dans lesquelles l'huile bouillante dore des beignets ou des poissons ; là, des broches chargées : de gigots, de volailles, de gibier tournent en grésillant ; d'innombrables marmites laissent échapper l'odeur appétissante du ragoût. Des pipes, des cigarettes brûlent avec des spirales de fumée bleuâtre.

» Qu'était-il arrivé ? L'archange avait été le jouet de la ruse d'une femme. La vieille, n'avait point eu l'envie d'acheter du feu. Elle avait dérobé ce qui lui était nécessaire pour rallumer son foyer, en touchant avec une tige de férule, les charbons qu'elle semblait marchander. Et, tandis que Gabriel avait pensé, que le bâton était un

moreau de bois dur, destiné à soutenir sa démarche chancelante, le rusé comédor avait eu le temps d'enflammer la moelle de la fêrûle; cette tige qui conserve le feu dans les campagnes.

« L'archange était dépitê; il aurait voulu ôteindre le feu à l'aide d'une pluie diluvienne, qui eût noyé les hommes, comme au temps de Noé. Mais le Seigneur, dans sa bonté infinie, se mit à rire du bon tour que la vieille avait joué à son envoyé. Il pardonna à l'espèce humaine; préférant sentir les odeurs de la cuisine, entendre le bruit des chansons ôgrillardes ou tachiques, dans lesquelles son nom était prononcé irrévérencieusement; être incommodé par la fumée du tabac, que de voir les hommes, redevenus sauvages par la privation du feu, rester muets et taciturnes, comme des bêtes. »

II

LA LÉGENDE GRECQUE

J'ai dit: que ce conte provençal a d'étroits liens avec la légende du larcin de Prométhée; il me suffira de: citer un passage de la *Théogonie* d'Hésiode, pour le prouver:

« Dès lors, Jupiter irrité et ne pouvant oublier cet outrage n'accordait plus l'usage du feu aux malheureux mortels. Mais le fils de Japet, trouva encore le moyen de le tromper; il déroba le feu qu'il cacha dans une tige de fêrûle et le ralluma ainsi sur la terre.

» Jupiter apercevant, du haut des cieux, la lueur du feu parait les hommes, en conçut un nouveau ressentiment ; et résolut de les punir de ce vol. Il donna l'ordre à Vulcain, de former avec de la terre la figure d'une fille également belle et modeste. Minerve, prit le soin de la parer et la revêtit d'une robe blanche, lui mit sur la tête une coiffure artistement arrangée, une guirlande des plus belles fleurs, une couronne d'or d'un travail exquis, où Vulcain avait déployé toute son industrie pour plaire au souverain Jupiter. Il y avait gravé la figure de la plupart des animaux qui vivent sur la terre ou dans la mer, avec tant d'art, qu'ils paraissaient vivants ; et qu'on ne se lassait pas de les admirer.

» Après avoir ainsi formé, avec un art infini, cette dangereuse merveille, il la fit apparaître dans l'assemblée des Dieux et des hommes, avec toutes les grâces dont Minerve s'était plu à l'embellir.

» Les uns et les autres, virent avec une admiration égale, le don séduisant, mais funeste que l'on allait faire aux hommes.

» De là, est venue cette race faible et délicate des femmes, que les mortels gardent parmi eux pour leur malheur. Jamais amies de la pauvreté et de l'épargne ; elles n'ont de goût que pour le luxe et la dépense ; semblables aux frelons qui se nourrissent du travail des abeilles, auquel ils n'ont point de part ; qui, tandis que ces diligentes ouvrières sont occupées, du matin au soir, à faire leur miel, se tiennent oisifs dans la ruche, ne pensant qu'à dévorer le fruit des peines d'autrui.

» C'est ainsi que Jupiter a fait aux hommes le funeste présent des femmes pour partager leurs travaux et leurs fatigues.

» Il ne les a pas moins affligés d'une autre manière : quiconque craignant les ennuis du mariage et l'embarras d'une femme, demeure dans le célibat ; s'il vient à vieillir, il est privé des secours les plus nécessaires à la vieillesse ; s'il est riche une troupe de parents éloignés se partageront ses biens après sa mort. Celui qui a été assez heureux, ou se mariant ; pour rencontrer une femme sage et fidèle, trouve dans ses maux mêmes une ressource puissante. Mais, si par malheur, on l'a pris d'un mauvais caractère, c'est un chagrin qui rongé éternellement le cœur ; et auquel il n'y a point de remède. Ainsi l'on ne peut échapper à la vengeance de Jupiter, ni tromper ses desseins. » (Hésiode, *Théogonie*, vers 560 à 615 — Trad. Benoien, t. 1^{er}, p. 338.)

III

CONCLUSION

Le lecteur a constaté, par le simple rapprochement des deux versions : que les liens de filiation sont indiscutables, quoique constituant deux variantes différentes puisque le supplice de Prométhée qui fait le fond de l'aventure, dans la *Théogonie* d'Hésiode, manque dans le conte provençal.

Leur communauté d'origine ne saurait être mise en doute. D'ailleurs, il est facile de se rendre compte de cette divergence. Tandis que le supplice de Prométhée, c'est-à-dire la punition terrible infligée par la divinité à celui qui a essayé de contrebalancer sa puissance est l'objectif visé par Hésiode; le conteur provençal moderne, n'a en vue que : de démontrer l'étendue de la ruse de la femme.

En réalité le conte actuel n'est qu'une moitié du thème développé par l'auteur de l'antiquité.

CHAPITRE XI

La Croix de Fumée de la Chandeleur

I

LA PRATIQUE DE NOS JOURS

Un grand nombre de dévotes provençales de nos jours, ont grand soin, de ne pas négliger de faire la : *croix de fumée*, dans leur habitation, le jour de la Chandeleur, c'est-à-dire le 2 février. Pour cela, elles vont entendre la messe, et font bénir deux cierges : l'un, assez gros, qu'elles suspendront au chevet de leur lit ; et qui servira, soit à préserver du tonnerre, les jours d'orage, en étant pieusement allumé pendant tout le temps que durera le danger ; l'autre : petit, simple petite chandelle de cire, est destinée à être consumée le jour même de la chandeleur.

Jadis, ce petit cierge était allumé dans l'église, au feu béni ; et était porté, ainsi enflammé, jusqu'à la maison ; mais aujourd'hui, ce n'est que les extra-dévotes qui procèdent ainsi ; le commun des bonnes âmes, se contente

d'allumer le cierge, après avoir pénétré dans les appartements de l'habitation.

Quoiqu'il en soit, la chandelle étant allumée, la dévote en approche la flamme contre la porte d'entrée ; et fait avec elle le signe de la croix, qui imprime sur cette porte, une trace cruciforme de fumée. Cette opération est reproduite sur toutes les ouvertures, fenêtres, portes de communication d'une chambre à l'autre. Et même, on n'oublie pas les cheminées, car elles communiquent avec l'extérieur, à l'aide de leur tuyau.

La dévote, qui fait ainsi : nombre de croix de fumée dans sa demeure, a la persuasion, que, grâce à ce soin, elle sera exempte des accidents de la foudre, pendant toute l'année ; elle ne sera plus inquiète, quand les orages gronderont ; ce qui n'empêche, cependant, que pour plus de sûreté, elle allumera l'autre cierge de la chandeleur, lorsqu'il tonnera.

II

LES PRATIQUES DU PASSÉ

Pour celui qui aime à rechercher l'origine des pratiques populaires, ces croix de fumée rappellent des choses intéressantes ; elles montrent, entre autres, que c'est une coutume pieuse, qui s'est continuée jusqu'à nos jours, en se transformant, à mesure que les croyances religieuses se modifiaient.

Marchetti, dans un curieux livre sur : les usages religieux des Marseillais, raconte : que, d'après la tradition acceptée de son temps, cette coutume fut introduite à Marseille, en même temps que la cérémonie des Rogations, par Gallus, évêque d'Arles (GRÉGOIRE DE TOURS, liv. IV, § 5), dans la pensée de délivrer la population d'une épidémie de peste inguinale qui la ravageait. La cérémonie, se fit à la mi-carême, dit-il ; et on marqua les maisons et les églises du signe T (la lettre thau des Grecs).

Pour montrer l'origine judaïque de cette croix imprimée sur les portes, rappelons, que les juifs racontaient : que lorsqu'ils étaient sous le joug des Egyptiens, Dieu décida d'envoyer l'ange exterminateur, pour tuer le premier né de chaque ménage ; et que de peur que cet ange, qui parcourait les villes et les villages pendant la nuit, ne se trompât d'adresse, et ne pénétrât dans une maison israélite, il commanda à son peuple : d'immoler un agneau, et d'appliquer sur la porte de la maison, la main trempée dans son sang (*Exode*, chap. XII). Il ne s'agit pas, dans ce cas, de la croix, à proprement parler, mais d'un signe équivalent. D'ailleurs, cette croix se trouve bien dans la Bible. En effet, il est dit dans Ezéchiël, que : « Les habitants de Jérusalem, ayant commis des crimes abominables, à une certaine époque, Dieu résolut d'envoyer l'ange exterminateur pour punir les coupables ; mais il eut soin de lui donner pour consigne : d'épargner les maisons sur les portes desquelles, il verrait la lettre T (thau) (Ezéchiël, ch. IX, §§ 4 et 6).

On voit aussi, que dans le chapitre vii de l'*Apocalypse*, il est dit : que lors du règne de l'Antéchrist, les anges marqueront du signe T le front des élus.

La pratique pieuse, consistant à imprimer sur la porte de la maison, la main trempée dans le sang d'une victime sacrée, était, d'ailleurs, commune à tous les sémites ; elle s'est perpétuée jusqu'à présent, chez les Arabes : depuis le Golfe Persique, jusqu'au Maroc ; et tend à se généraliser dans les pays de l'Afrique Tropicale ou de l'Asie Orientale, que l'islamisme envahit.

Dans le monde païen, il y avait aussi des croyances qui se rattachent à la croix de fumée de nos jours ; et qui nous montrent : que la coutume de se garantir, par un signe sacré des mauvaises occurrences, remonte, non-seulement très haut, mais aussi, a été largement généralisée dans les temps antiques.

Clément, d'Alexandrie (*Stromat*, liv. vii), nous apprend, par exemple, que les Grecs et les Phéniciens, étaient persuadés : qu'on pouvait empêcher, les fantômes, spectres, lémures, revenants, etc., etc., et autres esprits malins, d'inquiéter les habitants d'une maison, en ayant soin d'écrire sur la porte, les mots suivants :
« *Le vainqueur Hercule demeure ici ; que rien de mauvais n'y entre.* »

En somme, nous voyons par ces citations, qu'il serait facile de multiplier : que la pratique des dévotes contemporaines, traçant une croix de fumée, sur les portes de leur demeure, est une coutume religieuse, qui remonte à la plus haute antiquité. C'est une manifestation du fétichisme des premiers âges, qui est allé,

se transformant, suivant les temps et les pays, pour se mettre en harmonie avec les croyances du moment.

Au fur et à mesure des modifications qui se sont produites dans l'idée du surnaturel, chez les peuples, le rituel de toutes les religions s'est approprié cette pratique, comme tant d'autres, afin de donner une sanction orthodoxe à la superstition populaire.

III

ORIGINE DE LA DONNÉE

Cette croix de fumée, que les bonnes femmes de nos jours, font, en divers endroits de leur habitation, le jour de la Chandeleur; et qui, comme je viens de le dire, est une pratique fétichique, modifiée par les divers cultes qui se sont succédés, nous amène à la pensée, de faire la distinction et la comparaison entre : le fétiche et le symbole, car si je ne me trompe, nous nous trouvons, avec elle, en présence d'une : *fétichisation du symbole*, qu'on me passe ce mot, pour exprimer brièvement l'idée formulée.

Pour montrer l'exactitude de ma proposition, j'ai besoin, tout d'abord, de définir ce que l'on doit entendre par : fétiche et par : symbole.

Le fétiche, c'est un objet d'apparence et de nature très diverses, depuis la pierre jusqu'au morceau de bois, ou l'os d'un individu mort depuis plus ou moins

de temps, que les premiers hommes considéraient, comme : la divinité même ; et auquel, ils adressaient directement leurs prières ou leurs vœux, pour obtenir ce qu'ils désiraient.

Le symbole, est : un corps ou une figure, qui rappelle, d'un coup d'œil : tout une idée, une série d'idées même ; et qui fait, que sa représentation matérielle, ou son énonciation rappelle, à l'œil ou à l'esprit, tout un horizon, plus ou moins étendu. C'est, en réalité, un moyen mnémorique, qui évite de perdre un temps, parfois long, à spécifier : le fait, l'idée, ou la croyance dont on s'occupe.

Comme on le comprend très bien le fétiche a été le premier en date, sous le rapport de sa création ; l'homme primitif l'a imaginé, croyant trouver en lui la divinité elle-même.

Plus tard, lorsque : la civilisation ayant progressé suffisamment, l'esprit humain a été assez cultivé pour aborder les conceptions métaphysiques, l'idée du symbole s'est, peu à peu, présentée à l'esprit des individus qui réfléchissaient, et qui étudiaient les questions abstraites. Ce symbole, devint pour eux, comme sont certains signes algébriques : le moyen de spécifier d'un mot, ou d'un trait matériel, tout un ensemble de pensées. C'est ainsi, par exemple : que les chrétiens ont adopté la croix, comme signe représentatif de toute leur doctrine ; que les musulmans, ont adopté le croissant dans la même pensée, etc., etc. Il suffit de voir une croix ou un croissant, sur : une maison, une pièce de monnaie, un drapeau, etc., etc., pour savoir quelle série de

croyances, de loulancos, d'affections, de craintes, d'espérances, ou d'ambitions, appartiennent ceux qui ont trace ce signe.

Dans un autre ordre d'idées, une couronne, un bonnet phrygien, un triangle, une équerre et un compas enlacsés, etc., etc., ont constitué le symbole de la monarchie, de la république, de l'égalité, de la franc-maçonnerie, etc., etc. C'est-à-dire, que ces signes rappellent, d'un seul coup et instantanément, tout un ordre d'idées, à celui qui les voit.

Seulement, si les hommes instruits ont pu se familiariser avec l'idée du symbole, le *Vulgam pecus* de la population, n'est pas assez intelligent encore, pour élever sa pensée jusqu'à cette hauteur; et il reste volontiers dans le terre à terre du fétichisme, en présence du symbole; de telle sorte, que le symbole devient, pour la masse inintelligente, un véritable fétiche.

La preuve que je puis donner, c'est: qu'après avoir adopté la figure de la croix comme symbole de leur croyance, et comme une représentation synthétique de leur religion, les dévots chrétiens sont arrivés: à adorer cette croix, comme la divinité même; à porter cette croix sur eux, comme un talisman. Car, quelque subtils que puissent être les raisonnements qui sont fournis, pour justifier l'usage de ces: croix, scapulaires, figures saintes, etc., etc., qu'on rencontre sur tout, et partout, dans le monde catholique, le bon sens et la logique ne peuvent établir aucune différence entre: ces objets de piété et la dent de requin ou de

tigro, le morceau d'os ou de métal, que le négro porte, avec la même confiance que le chrétien, dans l'acception la plus absolue du fétiche.

IV

CONCLUSION

Donc, que ce soit la croix ou le talisman, la relique ou le gri-gri. C'est le retour en arrière, que fait faire le populaire crédule et ami de la superstition, à un progrès imaginé par les féticheurs. Tant il est vrai : qu'à chaque instant, lorsque les cultes nouveaux ont voulu consacrer des pensées plus élevées, touchant le sentiment de la religiosité, la masse crédule et paresseuse, dans son ignorance, n'a pas pris la peine de les suivre ; elle est volontiers, restée cantonnée aveuglément, dans ses interprétations initiales grossières du surnaturel.

CHAPITRE XII

Les Etoupes enflammées qui tombent du Ciel

LA LÉGENDE DE LA PROVENCE

Les loustics de Provence, rapportent, parfois, dans leurs récits plaisants, l'aventure suivante : « Un vieux curé de village, navré de voir ses paroissiens se laisser aller sur la pente de l'impiété, résolut de les ramener à de meilleurs sentiments, par un stratagème qui devait faire croire : à un miracle ; il fit monter son sacristain, dans le clocher, avec une certaine quantité d'étoupes ; en lui recommandant, d'en jeter des brins enflammés, assez minimes pour être consumés avant d'arriver par terre ; au moment où il dirait, en chaire : « Flammes du ciel, descendez sur les impies. »

» Ce qui fut dit fut fait ; et les paroissiens terrifiés, croyaient à la réalité de la colère divine, c'est-à-dire,

étaient bien près de se convertir, quand le bonhomme de curé fut tristement désabusé ; en effet, dans sa joie de voir trembler ses ouailles, il se laissa aller à répéter trop souvent :

« Flamme du ciel descendez sur les impies » ;

Et, comme malgré sa parcimonie, le sacristain était arrivé à la fin de sa provision de combustible ; au moment où le saint homme répéta, une fois encore, son invocation ; il répondit en passant la tête par le trou de la voûte :

« Moussu lou Curé, ai plus d'estoupos. »

« Monsieur le Curé, je n'ai plus d'étoupos. »

La fraude pieuse se trouva ainsi découverte ; et un décret de rire général vint montrer : que personne n'était plus dupe de la machination.

Le récit, est parfois modifié par ceux qui aiment le gros sel : c'est la servante du curé, qui est chargée de sauter sur des plaques de tôle, pour simuler le tonnerre ; et qui glisse, si malheureusement, qu'elle reste suspendue par ses jupes ; de sorte que le curé ordonne aux fidèles de se prosterner, disant : que celui qui regarderait en l'air deviendrait aveugle. Or, un garçon boulanger, quelque peu sceptique ; et soupçonnant une fraude, à quelques mots échappés au prédicateur, prit le parti de se couvrir un œil avec la main, pendant qu'il regardait en l'air avec l'autre ; en se disant :

« Tron dé Diou n'en arrisqui un ! »

« Tonnerre de Dieu, j'en risque un ! »

Il y a encore une variante du récit, c'est celle dans laquelle : le curé, voulant ramener ses paroissiennes à

des habitudes moins mondaines, et son sermon contre leurs débordements ; et dans le feu de son improvisation, il dit :

« Si mandai ma calotto en l'air, tomberai sus d'uno coquina ? »

« Si je lançais ma calotte en l'air, elle tomberait sur une coquine. »

Or, comme il brandissait cette calotte avec frénésie, les dévotes prurent, qu'il allait réellement l'envoyer en l'air ; et se mirent toutes à se sauver, comme une compagnie de portreaux effarouchés.

II

APPRECIATION

Je laisse de côté les variantes, qui sont des dérivations de la donnée, s'éloignant tellement d'elle, qu'elles nous entraîneraient dans des digressions inutiles ; et je ne retiendrai que cette histoire des étoupes enflammées, pour souligner : qu'elle est une réminiscence altérée d'une cérémonie qui se passait jadis dans les églises.

Cette cérémonie, tombée en désuétude, n'a plus eu de signification pour le vulgaire. Dans ces conditions, la tendance des Provençaux à la plaisanterie sceptique aidant, cette réminiscence a été travestie, de la manière bouffonne que je viens de dire.

Pendant tout le Moyen-Age, on a jeté, à certaines

fêtes, des brins d'étoupes enflammées, du haut des voûtes des églises, pendant la messe. Saint-Foix et Dulauro nous le signalent positivement. « Le jour de la Pentecôte, il était d'usage, pendant le Moyen-Age, de jeter des étoupes enflammées du haut des voûtes des cathédrales; et de lâcher des pigeons, qui volaient sur les assistants pendant la messe. » (SAINT-FOIX, *Essais sur Paris*, t. II, p. 5.)

« On pratiquait aussi à N.-D. de Paris, comme ailleurs, dit l'abbé Lenglet (*Hist. du diocèse de Paris*, t. 1^{er}, p. 17), l'usage de jeter par les voûtes des pigeons, oiseaux, fleurs, étoupes enflammées, et oublies, le jour de la Pentecôte, pendant l'office divin. » (DELAURE, *Hist. de Paris*, t. 1^{er}, p. 207.)

Cette coutume des églises chrétiennes du Moyen-Age n'était, d'ailleurs, que la continuation d'une cérémonie, qui faisait partie des rituels : païen et juif, auxquels la religion actuelle a fait de si nombreux, et de si larges emprunts. Puis, cette pratique a été délaissée; son souvenir est tombé, de chute en chute, jusque dans le domaine des histoires pour rire, dernière étape des superstitions d'antan, survivant jusqu'à notre époque.

CHAPITRE XIII

Evolution de l'Idée du Surnaturel

ENTRÉE EN MATIÈRE

Pour permettre au lecteur de se rendre plus facilement compte, de la pensée fondamentale qui m'a guidé dans la longue étude que je viens de faire : sur les superstitions et les survivances, il faut m'occuper, actuellement, de l'évolution de l'idée du surnaturel chez l'homme, à travers les âges. L'examen de cette évolution fournit, en effet, des indications utiles pour la compréhension de certains détails, qui resteraient obscurs, inexplicables, même parfois, si l'on ne tenait pas compte, des conditions qui ont réagi sur la manière de penser de nos premiers parents.

Par ailleurs, ce chapitre sera aussi, comme je l'ai dit dans le premier volume (*Introduction*, p. 12), le lien qui réunira, en un faisceau homogène, les divers sujets que j'ai traités dans ce labour; sujets qui, par leur

grande variété, ont pu paraître, de prime abord, n'avoir aucune relation de parenté entre eux ; tandis qu'en réalité, ils sont incontestablement des parties de ce grand tout : la *crédulité*, qui tient une place si considérable dans l'esprit humain, depuis les premiers linéaments de la civilisation.

Quand on veut approfondir la question des superstitions et survivances, étudiées au point de vue de leur origine et de leurs transformations, il faut : d'une part, tenir compte des particularités qui caractérisent l'esprit humain ; d'autre part, avoir, présentes à la mémoire, les conditions dans lesquelles se sont trouvés les individus, suivant les localités. J'ai à peine besoin de faire remarquer combien : ces deux éléments ont eu d'importance, pour la marche des idées et l'accomplissement des actes, chez les peuplades qui se sont succédées, d'âge en âge, depuis le premier jour de l'humanité, jusqu'au moment actuel.

II

PARTICULARITÉS CARACTÉRISTIQUES DE L'ESPRIT HUMAIN

Dulaure, qui s'est occupé avec grand succès, de l'évolution de l'idée du surnaturel dans son livre sur : les cultes qui ont précédé l'idolâtrie, a fait jouer à l'habitude un rôle considérable : « Il est, dit-il, dans l'homme en société, une affection souvent nuisible au progrès

de la raison, mais toujours conservatrice des usages antiques. Cette affection, c'est l'habitude. L'histoire, n'a pas : de monument plus durable, de tradition plus certaine. L'habitude transmet, de génération en génération, toutes les pratiques originellement instituées, les conserve souvent intactes, à travers les ravages des siècles ; et les met à l'abri des atteintes des institutions contraires ; elle résiste à la violence des gouvernements les plus tyranniques ; et ne cède enfin que devant une persécution constante, énergique, et longtemps prolongée.

» L'habitude, rapproche l'intervalle immense qui se trouve entre le passé et le présent. C'est par elle, par sa continuité, que : les usages, les mœurs des siècles les plus reculés, des premières époques des sociétés, ont été fidèlement conservés, et transmis à des temps où la civilisation avancée a permis à l'histoire d'en recueillir le tableau.

» Chez les peuples, où la civilisation et les révolutions politiques n'ont point existé, ou n'ont point opposé à l'habitude des obstacles assez puissants ; les mœurs, les usages, les pratiques anciennes, se sont continuées et maintenues jusqu'à nos jours. » (DULAURE, *Des Cultes, etc., etc.*, p. 2.)

Je crois, comme Dulaure, à l'influence considérable de l'habitude, sur les idées et les actions des hommes ; mais je crois, aussi, qu'elle n'est qu'un des facteurs du problème ; et que, pour envisager la question dans son ensemble, il faut la prendre de plus haut ; il faut remonter jusqu'au : caractère fondamental, qui engendre cette habitude, chez l'être humain.

En conséquence, sans avoir la prétention d'analyser l'esprit de l'homme sous toutes ses faces, car cet esprit est si complexe que son étude restera toujours inachevée, je dirai, pour le cas où nous sommes placés ici : que, comme tous les animaux, comme tout ce qui vit, non seulement dans la série animale, mais encore dans l'échelle organique tout entière : l'homme a, pour caractère fondamental, par le fait de sa vie elle-même : le sentiment d'amour de lui-même ; et le désir de bien-être personnel, qu'on appelle l'*égoïsme*.

Ce mot *égoïsme* me déplait profondément, *a priori* ; sa signification vulgaire a quelque chose de l'antipathie ; aussi, il me répugne de l'employer. Il semble, en effet, avoir la prétention de montrer l'homme, sous un jour pessimiste, qui rabaisse, d'une manière intentionnelle, ses qualités parfois si attrayantes, par ailleurs. J'aurais voulu trouver une autre expression, pour formuler ma pensée ; je me suis, néanmoins, décidé à la conserver, parce que je n'ai pu lui trouver un synonyme exact.

J'ai pensé, dans ces conditions, qu'il était suffisant de souligner la raison de ma détermination, pour que le lecteur prit le mot pour ce qu'il veut dire d'une manière générale, c'est-à-dire : spécifiant, une tendance inhérente à tous les êtres animés, disons mieux : à tout le monde organique ; et non, pour ce qu'il entraîne de conséquences, dans la conversation ordinaire, sous le rapport : de la sécheresse, et de la dureté du cœur.

Je sais, qu'*a priori*, l'opinion affirmant : que l'*égoïsme* est le caractère fondamental de l'animal, et par consé-

quent de l'homme, déplaira à plus d'un, comme il m'a déplu à moi-même; mais, en y réfléchissant, on arrivera, je crois, à être de mon avis. Je vais exposer, d'ailleurs, les raisons sur lesquelles je me fonde dans mon appréciation :

A chaque instant, on rencontre, en ce monde, un homme qui aime sa femme plus que lui-même, une femme qui aime son mari d'une manière semblable. On voit, soit un père, soit une mère préférer mille fois sa propre mort à celle de son enfant; un enfant aimer ses parents au delà de toute limite. Cet amour, a inspiré parfois : au mari, à la femme, aux parents, à l'enfant, des actes sublimes de dévouement.

Il semble, donc, que ces cas, en opposition absolue avec l'égoïsme, sont de nature à prouver : qu'il n'est pas le caractère fondamental de l'animalité; ou, au moins, de l'espèce humaine.

Et cependant, il n'est pas difficile de prouver qu'ils n'infirmement pas ma proposition, car il suffit, pour qu'elle reste tout entière, d'ajouter : que dans ces cas, un autre caractère de l'animalité : *la volonté*, est intervenue. Cette volonté, a été capable de dominer l'égoïsme fondamental, par un effet passionnel; mais au fond, cet égoïsme n'en existe pas moins.

La preuve qu'on en peut donner, c'est qu'à chaque instant, on voit une mère, qui adorait son enfant pendant la veille, l'étouffer accidentellement par le poids de son corps, en dormant; parce que, inconsciemment, elle a pris une attitude qui lui était commode. La volonté, abolie momentanément par le sommeil, a remis

les deux êtres dans les conditions initiales de la vie ; et la mère endormie, réduite à l'état d'organisme dégagé de toute relation extérieure, a étouffé ce qu'elle avait de plus cher au monde, pour satisfaire le relâchement de : tels muscles, de tels ligaments articulaires ; et cela, seulement, parce qu'elle était plus forte que son nourrisson.

Que de fois, aussi, la femme ou l'enfant tombés à l'eau, n'ont-ils pas noyé le mari ou le père, qui cherchait à les sauver ; parce qu'ils ont paralysé ses mouvements, par un enlacement instinctif funeste ; alors, cependant, qu'ils savaient parfaitement : qu'en laissant celui-ci agir librement, il chercherait, avec ardeur, à les tirer du danger.

On le voit, l'égoïsme est bien un caractère fondamental de l'animalité.

Cet égoïsme, pousse l'individu à aimer, à rechercher ce qui lui plaît ; à détester, fuir ce qui lui déplaît ; il constitue : le plus puissant mobile qu'on puisse imaginer. Il a pour conséquence naturelle : la paresse du corps et de l'esprit. Aussi, arrive-t-il qu'en dehors des circonstances spéciales, c'est-à-dire lorsque ses passions : la faim, la soif, le sommeil, l'amour, la haine, le plaisir, la colère, la crainte, la curiosité, etc., etc., ne sont pas en jeu, tout travail, quel qu'il soit, entraînant bientôt la fatigue, n'est accompli, par l'homme, que : sous la pression de la nécessité.

Restreignant la question aux choses de l'intelligence, seul détail que je veuille envisager ici, je dirai : qu'en dehors des moments où il est mû par la passion,

l'homme occupe peu son esprit; il cherche à comprendre, il réfléchit, tout juste autant que cela lui paraît nécessaire pour ses besoins courants; il ne se donne pas volontiers la peine, d'aller plus loin que l'indispensable, dans le champ de l'exercice de la mémoire et du raisonnement.

Il résulte de cette paresse innée, que les idées fondamentales sont peu nombreuses dans son bagage intellectuel: il est extrêmement sobre d'inventions proprement dites, c'est-à-dire dans le sens littéral du mot. C'est surtout, en imitant et en perfectionnant ce qu'il sait déjà, qu'il avance dans la voie du progrès.

Une conséquence de la paresse de l'homme, est: qu'il se laisse souvent aller à l'illusion de ses sens; il y croit, *a priori*, ne prenant, généralement, pas la peine de contrôler l'exactitude de ses impressions. Pour la même raison, encore, dans ce qui touche: au souvenir que lui laissent ses impressions, il oublie certains détails qui l'ont moins frappé que d'autres; il ajoute, retranche, modifie successivement quelque chose aux idées fondamentales qu'il possède; se contentant de les transformer, tout juste autant qu'il est nécessaire pour les adapter aux exigences du moment, au lieu de chercher à faire du neuf de toutes pièces. Car, faire du neuf, l'obligerait à plus de travail intellectuel.

Pour ne pas oublier ce qu'il sait déjà, et dont il pense avoir besoin de se souvenir, l'homme a cherché, de bonne heure, à le représenter à ses sens, d'une manière matérielle: véritable artifice mnémotechnique, destiné à éviter du travail à sa mémoire. Or, par

le fait de sa paresse innée, il ne prend pas la peine de reproduire très exactement le modèle initial; toujours, pour éviter la fatigue, il se contente généralement d'à peu près; il cherche à arriver au but, le plus facilement et le plus rapidement possible. Cela est encore une cause de modification et de transformation des données initiales. Aussi, au lieu de se conserver intactes, ces données finissent, dans la suite des temps, par avoir subi de profondes altérations.

J'ai dit, tantôt, que l'égoïsme entraînant la paresse du corps et de l'esprit, lorsque les passions ne sont pas en jeu, est inhérent à tout ce qui vit. Il faut cependant reconnaître : que l'homme est supérieur à la bête, à ce point de vue, comme à bien d'autres; en effet, s'il n'avait pas, quelque chose de plus qu'elle, il serait resté perpétuellement dans la condition de l'animal, qui, de génération en génération, reproduit les mêmes actes, sans rien ajouter ni rien retrancher, généralement, à ce que faisaient ses ancêtres. Nous savons, au contraire, péremptoirement, que l'homme, soit avec plus ou moins de rapidité et de constance, mais enfin, d'une manière indiscutable, suit une voie ascensionnelle, vers le mieux, c'est ce qu'on appelle : le progrès.

C'est, grâce à une autre disposition spéciale de son esprit : à la *curiosité*, que l'homme a marché, dans l'ordre des choses de l'esprit, comme dans celui des choses matérielles, d'une manière ascensionnelle, vers : ce mieux; et qu'une distance, vraiment considérable, sépare la société actuelle de celle des temps antérieurs.

sous le rapport matériel, comme dans le champ intellectuel.

Cette constatation, est encourageante pour l'homme qui aime à penser, et qui étudie l'histoire du développement de nos richesses intellectuelles ou matérielles.

La curiosité, pousse l'homme, par l'attrait du plaisir, à chaque instant de sa vie, et contrebalance souvent la paresse. C'est elle, en somme, qui est : la cause puissante et perpétuelle des progrès humains. Cette opinion, peut paraître bizarre, *a priori* ; et cependant, je crois qu'elle est rigoureusement exacte. L'homme, envisagé sous le rapport de ses tendances, n'est-il pas, en somme, semblable à l'enfant ? Or, chacun sait, la puissance des mobiles : paresse et curiosité, chez ces enfants. Ces deux éléments contraires, sont perpétuellement en lutte chez eux. On sait le résultat de cette lutte, sur la carrière, et la vie de l'enfant, même, devenu homme, suivant que celle-ci ou celle-là a prédominé.

L'esprit humain, présente encore une particularité, qui doit nous arrêter un instant, parce qu'elle joue un rôle important, dans l'histoire : de l'évolution de l'idée du surnaturel, c'est : *la crédulité*.

L'homme naît et meurt crédule, a dit, avec grande raison, un penseur (E. Salverte) qui s'est occupé, avec succès, de la question que nous étudions ici ; et cette crédulité, est si bien inhérente à l'homme, que celui qui est le plus disposé à trahir la vérité, est, instinctivement porté, tout d'abord à penser : que les autres la respectent.

Pourquoi l'homme est-il, ainsi, crédule ?

C'est encore, un peu : la paresse, qui peut être invoquée ici. L'homme est crédule, parce qu'il accepte, trop souvent, sans contrôle : les indications de ses sens et de son intelligence, qui l'induisent en erreur, dans un grand nombre de cas ; en effet, combien de fois, notre vue, notre ouïe, notre toucher, notre raisonnement, nous abusent, lorsque nous ne soumettons pas l'impression première, à une analyse, et à un contrôle attentifs : Deux choses, qui nécessitent un travail assez minutieux, parfois.

Enfin, il faut ajouter au tableau que je viens de tracer des particularités de l'esprit humain : que l'homme est, volontiers : *menteur*. Dans certains cas, c'est pour frapper plus vivement l'attention de celui qui l'écoute.

Il est menteur, dans d'autres cas, pour montrer, plus énergiquement, l'impression qu'il a ressentie ; dans d'autres cas, quelquefois aussi, il ment, par l'imperfection de sa parole et par pénurie des mots capables de traduire sa pensée, dans l'exacte mesure de ce qu'il veut exprimer. Bref, il faut retenir : que l'homme ne dit toujours pas la vérité, ou bien l'entoure assez d'inexactitudes pour que cette vérité empiète, plus ou moins, dans le champ du mensonge.

Le lecteur trouvera, certainement, que le tableau que je fais de l'homme intellectuel, est : trop poussé au noir, et désespérément pessimiste. Aussi, je me crois obligé de faire remarquer : que l'on n'est pas logiquement autorisé à déclarer l'homme mauvais, en se basant sur les éléments de son intelligence ; d'autant, qu'il ne faut pas oublier, qu'avec des éléments

de nature médiocre et même mauvaise, on peut obtenir, parfois, un résultat passable, et même assez bon, dans le champ de maintes choses de ce monde.

Pourquoi n'en serait-il pas de même, pour ce qui regarde l'esprit humain ? Pour ma part, je suis persuadé qu'il en est certainement ainsi ; et d'ailleurs, pour le prouver, qu'on me permette de choisir un exemple, qui va entraîner, j'espère, la conviction, en faveur de mon opinion :

Quand on examine un enfant, au point de vue des qualités de son esprit, on voit : qu'il est paresseux, égoïste, éraintif, souvent un peu menteur, volontiers cruel ; sans compter : la gourmandise et le reste. Il est incontestable que ces éléments ne sont pas de bonne nature ; et cependant, combien l'enfant nous paraît intéressant ; inspire notre sympathie, et bientôt notre affection, même lorsqu'aucun lien de parenté ne nous lie à lui !

Par conséquent, on le voit, malgré les attributs que je viens de prêter à l'esprit humain, on peut ne pas envisager l'homme d'un oeil trop pessimiste ; et on peut admettre : que par le fait des circonstances de la vie, ces divers attributs sont parfois combinés de telle manière, que l'humanité peut être considérée avec sympathie par le penseur. On ne peut lui refuser, en effet, que dans nombre et nombre de cas, elle a fait des efforts extrêmement louables, pour : le bien, le beau et le vrai.

Les éléments, que je viens d'étudier, s'appliquent à l'intelligence, au domaine de la pensée de l'homme ;

mais il y a en nous, autre chose que le cerveau ; il y a : le tube digestif, les membres, etc., etc., c'est-à-dire ce qu'on a appelé la vie animale ; de sorte que : la nourriture, la fonction génésique, la préoccupation de conserver la santé et la vie, sont venues, à leur tour, influencer sur lui et réagir sur ses actions, d'une manière extrêmement puissante ; si puissante même, que dans mille circonstances de la vie, elles l'ont conduit et gouverné tyranniquement.

Or, lorsque, comme nous le verrons plus loin, les cultes s'établirent, sous l'influence du désir qu'avaient les fétichéurs, d'accroître leur prépondérance, ces éléments matériels : nourriture, génération, santé, ont servi de base à des pratiques et des croyances, qui constituèrent les religions primitives.

On peut donc, je crois, se rendre un compte exact de ce qui s'est passé dans l'histoire de l'humanité, en considérant l'homme primitif, comme un enfant : paresseux, égoïste, curieux, crédule, et menteur. Le conflit de ces attributs, le rendait : versatile, inconstant ; mais en somme, la curiosité prédominant sur les autres, dans certaines peuplades, a poussé l'humanité vers la voie du progrès. Il y a bien eu, des temps d'arrêt, des hésitations, des fausses pistes, des recules même ; mais néanmoins, l'homme est allé, accroissant, peu à peu, son bagage intellectuel, comme son avoir matériel. Et, du petit au grand, du simple au composé, il a passé, de l'état d'animalité, peut-être absolue, à l'état de prééminence que nous lui reconnaissons, aujourd'hui, dans la nature.

En tenant compte des particularités de l'esprit humain que je viens de spécifier; en méditant les conséquences que devaient avoir les facteurs précités, sur les choses de la vie, la question s'éclaire, il me semble : l'absurdité et les variations les plus extrêmes de certaines de ses croyances, se comprennent sans difficulté; et sont expliquées d'une manière rationnelle.

Si nous cherchons à résumer, d'une manière schématique, ce que nous avons voulu signaler au lecteur, jusqu'ici, nous pouvons dire, pour bien faire comprendre notre pensée, touchant l'évolution de l'idée du surnaturel : que quand l'homme est frappé par un fait :

1° Ses sens, le lui indiquent, d'une manière parfois différente de la réalité; et voilà déjà une cause d'erreur.

2° Puis, la mémoire le lui rappelle incomplètement; nouvelle cause d'erreur.

3° Il consigne ce fait par un symbole, qui, à son tour, n'étant pas la représentation matérielle absolument complète et parfaitement exacte du fait, concourt encore à égarer l'esprit.

Il résulte de tout cela, que : dans la suite des temps, de transformations en transformations, d'erreurs d'appréciation en erreur d'appréciation, l'esprit humain s'en va, ballotté, dans les sens les plus divers, sous l'influence de mille facteurs successifs. On peut le comparer, à la feuille détachée de l'arbre, que le vent emporte, par des tourbillons qui semblent capricieux, *a priori*, tout en suivant une direction déterminée, en fin de compte. On comprend, que dans pareilles conditions, non-seulement le point de départ d'une idée est

oublié, peu à peu ; mais, qu'au fur et à mesure, le souvenir de ses étapes successives s'efface, avec le temps ; de telle sorte, que, souvent, il peut n'y avoir plus aucune liaison apparente : entre le commencement et l'état actuel, d'un fait dont on étudie l'évolution.

III

TEMPS ÉCOULÉ DEPUIS L'ORIGINE DE L'HUMANITÉ

Avant d'aller plus loin, j'ai besoin de m'arrêter, un instant, sur un détail, qui a une grande importance, dans la question que nous étudions ici :

— Combien de temps s'est-il écoulé entre l'origine de l'humanité et le moment actuel ?

Jusqu'au commencement, et presque jusqu'au milieu de ce siècle, l'idée chrétienne avait une telle prépondérance dans la société européenne, que presque aucun auteur n'osait écrire, à ce sujet, autre chose, que ce que la Bible permettait d'écrire : *Paradis terrestre ; Faute du premier homme ; Révélation directe de la Divinité à nos premiers parents ; Obscurcissement de l'idée d'un Dieu unique, comme punition des péchés des descendants d'Adam, etc., etc.* Le tout, remontant à quatre mille ans avant Jésus-Christ. C'est-à-dire, que l'apparition de l'homme sur la terre, datait à peine de : six mille et quelques centaines d'années.

Pendant longtemps, il eût été plus que téméraire de

penser et d'écrire, qu'une pareille opinion était absurde. Des peines plus ou moins sévères : la mort, il y a quelques siècles ; la prison, jusqu'à la fin du siècle dernier, étaient la punition réservée à celui qui commettait cette faute.

Mais, avec le temps, les découvertes, l'observation et l'analyse des faits ont démontré l'inexactitude des affirmations de la Bible d'une manière tellement écrasante, qu'il a fallu abandonner cette version. Aujourd'hui, grâce aux connaissances acquises, et à la liberté d'écrire ce que l'on pense, on en est arrivé à formuler : qu'il faut admettre, que l'homme est sur la terre depuis probablement deux cent quarante à deux cent cinquante mille ans, peut-être davantage, même.

D'ailleurs, on sait que les civilisations : babylonienne, assyrienne, égyptienne, remontent à deux ou trois mille ans plus haut, que l'époque : du Paradis terrestre de la Bible. Et, le simple bon sens commande d'admettre : que ces civilisations étaient extrêmement avancées, relativement à l'état social, intellectuel, etc., etc., de ce qu'on a appelé les barbares. Ces barbares, eux-mêmes, étaient déjà infiniment plus civilisés que l'homme primitif.

Donc, il est rationnel d'admettre : qu'un temps très long s'était écoulé, entre le début de l'humanité et les civilisations les plus anciennes que nous connaissions.

Je n'entrerai pas dans tous les développements qui pourraient trouver place ici, pour ne pas donner une trop grande longueur à mon étude. Je me bornerai à dire, en résumé : il y a au moins deux cent vingt ou

deux cent quarante mille ans, que nos ancêtres ont ébauché leurs premières idées animistes, c'est-à-dire que depuis ce moment, la terre a nourri quelque chose comme : dix mille générations d'hommes.

Il y a peut-être, deux cent mille ans, déjà, que le premier féticheur a imaginé son premier truc, pour abuser les naïfs et les crédules. Or, dix mille générations successives de féticheurs, ont eu le temps de découvrir les moyens de faire des miracles les plus extraordinaires ; et de développer les théories les plus variées, touchant l'idée du surnaturel.

On comprend alors, sans peine, combien doivent être anciennes, certaines données touchant ce surnaturel. Et on comprend, aussi, que : quelque lent qu'ait été le progrès, çà et là, mille et mille transformations, mille et mille adjonctions, modifications, etc., etc., ont dû se produire dans ces données initiales, pour en arriver aux crédulités qui hantent encore le cerveau de nombre de nos contemporains, à l'heure présente.

IV

CONDITIONS MATÉRIELLES DE L'HOMME A TRAVERS LES AGES

Le second point de la question que nous avons à étudier, a aussi son influence indéniable ; car, suivant que l'homme s'est trouvé dans tel ou tel milieu, telle ou telle nécessité a pesé sur ses déterminations ; et, il a pris

des habitudes, il a eu des aspirations, il a marché vers le progrès, d'une manière différente.

Point n'est besoin d'insister longuement, pour faire comprendre que, suivant que le climat était : froid, tempéré ou chaud ; que la région était littorale ou intracontinentale ; le sol plat ou montagneux, humide ou sec ; la végétation luxuriante ou maigre ; la faune composée d'animaux doux ou féroces, etc., etc., l'homme a acquis tel ou tel caractère. Ce caractère est venu, à son tour, réagir sur sa manière d'être.

Ce premier fait étant établi, voyons d'une manière générale, comment on peut se représenter l'état mental et matériel, dans lequel se trouvèrent nos ancêtres, il y a quelque deux cents mille ans, si nous admettons, comme les géologues semblent le penser actuellement, que la date de l'apparition de l'homme sur la terre, remonte à environ : deux cent quarante ou deux cent cinquante mille années.

Pour ce qui est des conditions matérielles, l'homme primitif, faible, isolé, misérable souvent, se trouvait, vis-à-vis de la nature, dans un état d'infériorité qui, sans son intelligence rudimentaire, l'eût placé au dernier rang des êtres animés.

Au point de vue de ses relations avec ses semblables « la force primait le droit ». Celui qui était vigoureux, chassait, peut-être, le faible comme un véritable gibier, pour en faire sa nourriture. A coup sûr, quand l'amour le poussait, il prenait une femme, par la voie de conquête brutale ; et la gardait, tant que cela lui était agréable, en vertu de la loi du plus fort, s'il ne

l'attirait pas à lui, par l'attrait du plaisir. Il commandait à ses enfants, comme le fort commande au faible ; il dominait ses voisins, au même titre, lorsqu'il n'était pas opprimé par eux.

Bref, la force bestiale commença par être, probablement, la dominatrice de l'humanité ; et cela, d'une manière si absolue, que, malgré des milliers de siècles, nous en voyons, encore, de bien tristes vestiges, de nos jours.

Sous le rapport de l'intelligence, lorsqu'aux premiers linéaments de l'aurore de l'humanité, l'homme commença à ébaucher ses premières pensées, comme l'enfant bégaye ses premières paroles, mille phénomènes objectifs et subjectifs frappèrent vivement sa raison naissante.

Cette raison, ne pouvait encore le défendre, contre mille impressions provoquant des erreurs d'appréciation ; elle ne pouvait, non plus, le garantir, contre ses propres rêves, même, qui lui montraient : des personnes, des choses, des actes purement illusoires, comme l'expression absolue de la réalité.

L'homme était, on le comprend, d'autant plus facilement exposé à s'abuser, que le combat de la vie était dur pour lui : chasseur, il était, aussi, chassé, par certains animaux. Sa vie s'écoulait, partagée : en fatigues excessives, et en repos prolongés ; en jeûnes forcés, et en intempérances fortuites. Joies et terreurs ; plaisirs et peines ; dangers et sécurité ; bombances et jeûnes, se succédaient d'une manière aussi intense que rapide. Tout cela venait prêter à son ignorance initiale d'innombrables éléments d'erreurs.

Pensant et réfléchissant déjà, il était porté à croire : que l'animal qu'il poursuivait, ou qui, au contraire, le guettait ; que l'arbre qui l'abritait, ou lui cachait le soleil ; que la plante nutritive ou vénéneuse ; que le vent glacial ou rafraîchissant ; que l'eau dangereuse ou utile ; que la montagne, la grotte, la plaine, la pierre, etc., etc. ; que tout, enfin, pensait et réfléchissait comme lui ; était susceptible d'amour, de haine, de joie, de tristesse, etc., etc.

Dans ces conditions, il fut porté, tout naturellement, à ce qu'on a appelé l'*animisme*, au début de ses efforts intellectuels. Animisme, d'abord hésitant dans un esprit naissant ; puis se concrétant, peu à peu ; et prenant, avec le temps, des caractères assez importants, pour avoir laissé des traces qui sont venues jusqu'à nous.

V

ANIMISME

Arrêtons-nous un instant, sur ce qu'on a appelé : l'*animisme*, depuis Tylor, pour bien déterminer, ce qu'on doit entendre par ce mot. Comme je viens de le dire, les premiers hommes n'étaient pas encore suffisamment armés, par leur intelligence, pour établir la différence qu'il y avait, entre eux et ce qui les entourait : bêtes et choses. Parcequ'ils étaient vivants, avaient des

besoins et des passions, ils étaient persuadés : que tout, autour d'eux, éprouvait les mêmes sentiments.

Par ailleurs, l'idée de la mort était très imparfaite dans leur esprit. Et le rêve, leur montrant des individus trépassés, depuis plus ou moins longtemps, avec les attributs de la vie, la croyance à l'âme et aux esprits, se compléta par celle : des revenants, des fantômes, qui leur parurent, comme ces esprits, faire partie intégrante et naturelle de la réalité.

Sans que j'aie besoin d'entrer dans de longues explications à ce sujet, le lecteur comprend, combien dans ces conditions, nos ancêtres eurent un vaste champ de crédulités à parcourir. On peut s'en rendre compte, en lisant les livres si remarquables, de Tylor (*Civilisation primitive*) et de Lefèvre (*La Religion*) qui traitent, avec grand soin, ce point de l'histoire des débuts de l'humanité.

L'animisme des premiers hommes, fut-il semblable partout, et constitua-t-il, dès le début, quelque chose : d'homogène, de concret, présentant dans ses linéaments initiaux des goûts ou des tendances analogues ? Nous pouvons répondre hardiment : Non ; et, bien que nous n'ayons que le raisonnement pour le certifier à notre esprit, ce raisonnement nous fournit mille preuves, pour une, en faveur de la négation. Et, en effet, cet animisme, à peine ébauché, au début, devait nécessairement subir, à mesure qu'il se développait, çà et là, des influences capables de le faire diverger considérablement, dans un sens ou dans l'autre, suivant les conditions dans lesquelles se trouvaient les divers groupes ethniques.

Nous n'invoquerons même pas : les différences originales des races, pour justifier une première cause de divergence de cet animisme, afin de ne pas donner lieu à des discussions secondaires touchant la proposition que nous formulons ; il nous suffit de parler : de l'influence exercée par le milieu dans lequel se trouvèrent les premières agglomérations humaines.

Cette influence, a été certainement considérable ; et ce que nous savons des modifications matérielles qu'ont subi, de ce chef, les divers animaux, nous permet de croire : qu'il en a été de même pour l'homme, tant au point de vue des formes de son corps, que de la tournure de son esprit.

La manière de voir, de penser, d'agir, pouvait-elle être la même dans toutes les contrées ? Dans l'extrême-nord de la planète, le ciel est souvent sombre et nuageux ; la température basse et aigre ; l'inégalité de longueur des jours et de la nuit considérable, suivant les époques de l'année ; les tourmentes de l'air terribles et fréquentes ; les productions de la terre maigres et intermittentes. Dans les régions tropicales, au contraire, le firmament est habituellement resplendissant de lumière et de sérénité ; la chaleur oscille entre de faibles limites ; les jours sont égaux aux nuits, pendant toute l'année ; les bourrasques sont passagères ; et la terre fournit abondamment une nourriture variée, avec une inépuisable continuité.

Les habitants des grandes plaines, où le pays paraît sans limites, à l'homme qui y vit sédentairement ; où la végétation herbacée prédomine, nourrissant certains

animaux qui vivent en troupeaux (boeufs, moutons, chevaux, etc., etc.), ne pouvaient voir les choses de la vie, de la même manière que ceux des pays de montagne, où la végétation sylvestre, entretient une faune très différente; ou bien, que ceux des pays littoraux, où l'influence maritime, lacustre ou botanique, réagit, d'une manière puissante sur les productions animales et végétales.

On le voit, de la diversité des conditions *d'habitat*, devaient résulter des différences : de mœurs, de coutumes, d'attributs intellectuels, de caractères physiques. L'influence du milieu, si puissante chez les animaux, ne pouvait être indifférente pour l'homme. Il est donc logique de penser : que ces différences *d'habitat* ont réagi puissamment sur les allures de l'idée du surnaturel, à travers les âges ; et, que les diverses variétés de culte que l'on a enregistrées dans l'histoire des religions, ont eu souvent pour raison d'être : l'influence du milieu sur l'individu.

VI

ANIMISME DES PREMIERS PROVENÇAUX

Pour bien faire comprendre au lecteur toute ma pensée, sur l'influence du milieu, dans la question de l'idée du surnaturel, je devrais passer en revue les divers groupes ethniques, habitant : le nord ou les

régions équatoriales de notre planète, les montagnes, les plaines, les contrées maritimes, afin de spécifier l'action que ce milieu a pu exercer sur leur croyance initiale. Ce travail, donnerait, sans doute, à mon étude, un cachet de synthèse très recommandable ; mais il ne faut entreprendre que ce qu'on est capable de mener à bonne fin, dit le proverbe ; et, en généralisant trop ici, je courrais le risque certain de me tromper sur maints détails, parce que, ne connaissant pas suffisamment bien, certaines peuplades, je serais obligé de donner trop de place à mon imagination, touchant ce que je crois être la réalité, au lieu d'exposer cette réalité elle-même.

Aussi, vais-je me borner, à prendre un exemple entre cent ; et on me permettra, naturellement, de choisir, parmi les groupes ethniques, dans celui que je connais le mieux. Je parlerai donc : de cette partie de la population, de notre chère Patrie française, où je suis né, où j'ai passé, à diverses reprises, de longues années de mon existence, entre des voyages lointains ; et où j'ai pu étudier, mieux qu'ailleurs, les caractères physiques et moraux de mes semblables.

En appliquant, en comparant ce que je dis des Provençaux, à tel ou tel groupe humain qu'il connaît plus spécialement, le lecteur, étranger à la Provence, pourra se rendre compte de l'exactitude de ma manière de voir, touchant la réaction du milieu, dans la question de l'idée du surnaturel.

Quelle fut la tendance de l'animisme des premiers Provençaux ? Pour essayer de répondre à cette question,

Il y a deux sources d'indications à consulter : d'une part, le caractère de nos compatriotes contemporains, qui peut, par analogie, nous fixer sur celui de nos ancêtres ; d'autre part, les particularités du sol et du pays, qui ont dû, naturellement, réagir puissamment sur les populations primitives de la contrée.

La Provence est, on le sait, un pays extrêmement remarquable, sous le rapport : de la topographie, de la géologie et de la climatologie. Topographiquement, elle se partage en quatre zones : une, septentrionale, montagneuse, ayant les caractères atténués de la région alpestre, hautes montagnes arides et froides, vallées parcourues par des torrents. L'autre, méridionale, qui comprend surtout : le département du Var et un peu de celui des Bouches-du-Rhône ; c'est celle des côteaux et des collines boisées, région de fertilité moyenne, où les végétaux et les animaux vivent dans de bonnes conditions. La troisième, occidentale, longe les bords du Rhône, depuis Avignon jusqu'à la Camargue ; c'est une région : fluvio-marine et paludéenne ; aride à La Crau, fertile dans les prairies du bord du Rhône ; dans tous les cas, différente de la première. Enfin, la zone orientale, est, sous le rapport topographique, le prolongement de la portion alpestre, jusqu'à la Méditerranée.

Géologiquement, la Provence présente les terrains les plus variés. Certaines localités, même, de son étendue : le bassin de Toulon, par exemple, sont comme un musée, où tous les types de roches, sont représentées. Mais, d'une manière générale, on peut dire : que les zones, septentrionale et occidentale, sont cal-

caires : l'orientale est alluvionnaire ; la méridionale est mêlée de terrains primitifs et secondaires.

La topographie du pays, qui fait que la Provence est : comme un amphithéâtre placé au pied des Alpes, regardant au Sud et à l'Ouest ; la composition du sol ; la direction des vallées ; et les variétés de végétation qui se rencontrent, çà et là, devaient lui donner des allures climatologiques spéciales. Le ciel étant, généralement pur, parce que les courants aériens en éloignent facilement les nuages ; il en résulte que la pluie est relativement rare. Conséquemment, la sécheresse y est assez habituelle. Enfin, les Alpes au Nord ; les plaines rhodaniennes ; la vallée du Rhône, qui arrête les contre-forts des Cévennes, à l'Ouest ; la Méditerranée, au Sud, font : que suivant qu'il fait calme ou que le vent souffle ; suivant, que ce vent vient des parties du Septentrion, et surtout du Nord-Ouest (le Mistral), ou bien de la mer, la température présente des écarts aussi brusques qu'imprévus. On passe, en Provence, du chaud au froid, sans transition, et de la manière la plus remarquable ; je ne sais, si pareils phénomènes, se présentent, d'une manière aussi accentuée, dans aucun pays du monde.

Ces variations climatiques, plus encore que la géologie et la topographie, réagissent puissamment sur les hommes qui habitent le pays. Le Provençal, est comme son climat, a-t-on dit avec raison : il manque de mesure. Il y a longtemps qu'on a signalé, que ce Provençal est, tour-à-tour : avenant, franc, bienveillant, comme son beau soleil ; rancunier et dissimulé, à ses

heures, comme le vent d'Est et de Nord-Est; emporté, violent, dans ses rares moments de colère, comme le Mistral; mais, le plus souvent, doux, poète, rêveur, optimiste et un peu sceptique, comme les belles séries de calme, qui sont la majeure partie des journées de l'année, en Provence.

Par ailleurs, n'oublions pas d'ajouter ce fait, que : la Provence est un pays consommateur de population. Cette particularité a eu, à toutes les époques, pour conséquences : qu'à mesure qu'on descend vers le littoral, la femme y est moins féconde, les enfants moins nombreux; et que ces enfants ne s'y élèvent pas, d'une manière aussi facile, que dans bien d'autres contrées. C'est là, un détail qui a eu son importance directe sur la Provençale de toutes les époques; et, secondairement, qui a influencé les pères, les maris, et les enfants, dans le pays.

Dans ces conditions, on comprend que l'animisme des premiers Provençaux, devait présenter certaines particularités caractéristiques. En effet, la vie relativement facile, le climat généralement clément, faisaient que l'homme y voyait assez volontiers les choses sous le bon côté; et, comme il n'avait pas besoin de désirer beaucoup les aliments de première nécessité, et les abris contre la froidure, un peu de scepticisme vis-à-vis des puissances surnaturelles, pointait souvent dans son esprit, aux heures de repos et de bien-être qui étaient fréquentes pendant certaines saisons; et même pendant certaines années, tant qu'il était : adulte, fort et insouciant.

Mais, dans d'autres moments, au contraire, la fréquence de la stérilité de la récolte ou de la chasse, sous l'influence d'une chaleur ou d'une froidure, d'une sécheresse ou d'une humidité intempestive, fit naître, chez les faibles, les besogneux, les souffrants, la pensée de solliciter la clémence de l'esprit surnaturel chargé d'assurer la subsistance des hommes ou des animaux. De ce fait, des prières, des sollicitations, des pratiques pieuses de divers genres, se présentèrent à la pensée des intéressés ; et devinrent l'origine d'un culte, plus ou moins développé, suivant le temps.

Les alternatives brusques : de beau, de mauvais temps, sur les rivages de cette mer Méditerranée, où la tempête succède au calme et *vice-versa*, en quelques heures, en quelques minutes même, parfois, avaient pour résultat, de faire courir fréquemment des dangers, à ceux qui demandaient leurs moyens d'existence à la mer. Et, avant que l'expérience eût appris les règles de prudence à suivre, pour éviter les accidents, on espéra échapper aux mauvaises chances, par : des invocations, des prières, des sacrifices, des dons capables de fléchir la puissance surnaturelle, dont on craignait les caprices dangereux.

D'autre part, et j'y reviens, parce que c'est un détail qui a son importance : la fécondité des femmes étant faible, les enfants étaient plus désirés que dans d'autres pays. Or, ne venant, ni assez vite, ni assez nombreux, au gré des parents, l'idée de demander aux puissances surnaturelles, un aide pour forcer la nature ordinaire qui semblait avare, devait germer bientôt

dans l'esprit des intéressés, et surtout des femmes du pays.

Puis, la crainte de la maladie, de la mort de ces chers petits êtres, que les parents avaient en si petit nombre, au gré de leurs désirs ; qu'ils avaient tant de peine à élever, quelquefois, était un puissant facteur, pour l'intervention des puissances surnaturelles. Nous verrons, combien dans la nuit des temps, cette influence a été grande.

Voici donc, si je ne m'abuse, comment nous pouvons nous représenter l'état d'esprit de nos premiers parents, en Provence :

Au foyer, l'enfant voyait l'aïeule et la mère, sous la domination de la religiosité : ferveur, dévotion, superstition ; et, par conséquent, craintes irréfléchies de tout. Quant à son père, c'était autre chose qu'il constatait : un peu de scepticisme, peut-être, plus apparent que réel, mais d'autant plus bruyant, peut-être, qu'il était plus superficiel ; une tendance à tourner au plaisant, sinon un peu au ridicule, ce que les autres regardaient avec respect. Et, comme l'enfant aime à jouer à l'homme, le fils se complaisait à imiter son père, à mesure que sa virilité s'accroissait.

Mais, quand venait l'heure : du danger, de la souffrance, ou même seulement, de la peur, les germes de religiosité, que le foyer maternel avait déposés dans son esprit, se traduisaient par des résultats, qui montraient bien, qu'ils étaient restés vivaces quoique latents.

VII

FÉTICHISME

Quand on étudie l'évolution de l'idée du surnaturel, chez l'homme placé dans les conditions, que je viens de spécifier, on arrive à penser : que de l'*animisme* dérive le *fétichisme*, c'est-à-dire : l'idée de la puissance spéciale, attribuée à : tel objet, ou à tel élément animal, etc., etc. De cette idée de puissance que possède quelqu'un ou quelque chose, à celle de la prière qu'il faut lui adresser pour se le rendre propice, il n'y a qu'un pas, bientôt fait. De la croyance à la divinité, dérive la pratique du culte.

Donc, du fait que l'homme primitif, prêtait une âme à tout ce qui l'entourait, depuis : le ciel, le vent, le soleil, le tonnerre, jusqu'aux arbres et aux pierres, en passant par les animaux ; sans compter les revenants, et tous les monstres créés par son imagination ses rêves ou son délire, il en résulta naturellement, qu'il craignait ce qui lui paraissait dangereux ; et se préoccupait peu, s'il ne méprisait pas, ce qui lui paraissait faible ou impuissant.

De la crainte au respect, et du respect à la prière, il n'y a qu'un pas, ai-je dit ; l'objet ou l'individu qu'on sollicite à l'aide de cette prière, est bientôt adoré, par une conséquence naturelle du raisonnement inconscient.

Preons un exemple, pour fixer les idées :

Supposons le cas : du culte d'une montagne, né de la pensée, que cette montagne était la protectrice ou l'ennemie des hommes d'une contrée. Le dévot, trouva commode autant que logique, d'attribuer à une des parties de cette montagne, une importance prépondérante, afin que ses prières, adressées directement à cette partie, eussent plus de chances d'être exaucées. Et, de même, que chez un individu animé, certaines régions du corps ont une prépondérance sur les autres ; de même qu'en lui parlant, on cherche plutôt son visage que son pied, son œil, que son nez ; de même, l'homme chercha : la partie efficace de la nouvelle divinité qu'il imaginait. Ce fut l'origine des symboles.

Dans une montagne adorée, tout d'abord, dans son ensemble, telle pointe, tel pilon, telle anfractuosité, etc., frappa ensuite, plus particulièrement l'esprit, et devint la région qui résumait cette divinité ; dans une rivière, ce fut un rapide, une cascade, un flot, la source, etc., qui devint la partie adorable. En un mot, il s'opéra dans l'esprit du suppliant, un travail de localisation qu'on comprend facilement.

L'extension de ce travail de localisation devait, avec le temps, faire absorber par telle partie, l'importance attribuée, d'abord, à la totalité de la divinité. C'est ainsi que : tel pilon, telle grotte, tel rocher, telle source, tel arbre, etc., devinrent la divinité, tandis que les parties voisines, prenaient un rôle accessoire.

Nous verrons plus loin, que dans la suite des temps, la divinité s'anthropomorphisant, ces parties, d'abord

capitales, devinrent seulement les sanctuaires de la divinité au lieu de la divinité elle-même.

Quoiqu'il en soit, au début, l'homme adorant tel pilon, tel rocher, etc., etc., il arriva, un jour, que pour voir ces objets, même alors, qu'un nuage les cachait à ses yeux; pour les toucher sans se fatiguer, dans une ascension pénible; pour leur parler de plus près, sans avoir besoin de se déplacer; le dévot imagina: de prendre une pierre, qui devenait le symbole du pilon, du rocher adoré; et de la porter dans le voisinage de son habitation, pour l'invoquer plus commodément.

Si au lieu d'une montagne, nous parlons d'un arbre, c'est: une branche, une feuille, etc., etc., qui le représentera au dévot; s'il s'agit d'une source, un peu d'eau, une plante, une pierre, en sera le symbole; s'il s'agit d'un animal, la peau, la corne, la tête, le poil, etc., rempliront le même office. Nous voyons par cette indication: comment le fétiche fut inventé désormais.

Ce fétiche devait jouer dans l'évolution de l'idée de la religiosité, un rôle considérable; et à mesure que les générations se succédèrent, la divinité qu'il symbolisait, devait se transformer un nombre infini de fois; d'autant plus facilement, que par des gradations insensibles, les fétiches devinrent de plus en plus nombreux; et qu'à mesure, l'idée initiale qui avait présidé à leur adoration chez les ancêtres, s'obscurcissait chez les descendants.

C'est ainsi, par exemple, que primitivement, l'homme savait: que la pierre qu'il révérait, était une partie de la montagne sainte; son fils le sut encore, mais seule-

ment : à peu près ; son petit-fils ne s'en souvint que vaguement, tout en continuant à adresser ses prières à cette pierre ; un autre descendant ne le sut plus du tout. Il arriva, donc, que l'adoration se pliant aux idées du moment, touchant la divinité, un symbole fut l'objet de la piété d'hommes qui avaient cependant une religion très différente de celui qui l'avait adoré primitivement.

Supposons, pour fixer les idées, un dévot du littoral, où s'élève aujourd'hui Marseille, c'est-à-dire, ayant devant lui, la colline, si remarquable, de Notre-Dame-de-la-Garde. Ce dévot, adorait, d'abord, la colline, dans son ensemble. Un jour, il alla prendre, à son sommet, une pierre, qu'il porta dans son habitation, pour lui adresser plus commodément ses prières. Cette pierre devint, dès lors, un objet saint et sacré, pour lui. C'était, il est vrai : simplement le symbole de la colline vénérée. Mais, pour un de ses descendants, qui ignorait l'origine primitive du caillou, ce fut le symbole de la Terre-Mère, si l'on était à la période du culte des forces de la nature ; ou bien celui du soleil, si l'on était au moment de l'adoration des astres.

A un autre moment, cette même pierre, représenta le *phallus* ou le *cteïs*. Un jour arriva, où ce fut un *hermès*, ou bien, encore, Cybèle.

Notons, aussi, qu'en même temps que la signification changeait, l'homme modifiait parfois la forme matérielle du fétiche ; telle partie saillante fut supprimée ou augmentée ; telle portion creuse fut agrandie ou comblée ; la sculpture lui donna une apparence humaine ou bestiale.

On comprend, sans peine, ainsi, que par le fait de mille et mille modifications, la même pierre, a été l'objet d'une égale piété, depuis le moment où elle était fruste, jusqu'à celui, où elle a été une statue ou un autel. Cette même pierre, a été appelée des noms les plus divers, suivant les temps et les idées courantes des divers moments : depuis celui de la montagne où elle avait été dépouillée, jusqu'à celui de telle ou telle divinité contemporaine.

Je pourrais faire le même raisonnement, pour les bois, les métaux, la terre, etc., etc. Tous les fétiches imaginables, se plieraient également, sans peine, à ces transformations innombrables.

VIII

FÉTICHISMES INDIVIDUEL ET COLLECTIF

Le fétichisme, a donc été une des premières étapes du culte, dans l'histoire de la religiosité ; et, on peut ajouter : qu'il a pris droit de domicile, si complet, dans l'esprit humain, que, malgré mille et mille transformations, il fait encore, de nos jours, la base fondamentale des cultes les plus divers.

En l'étudiant, au point de vue de son évolution, nous voyons qu'il peut être partagé : en deux périodes distinctes, bien remarquables.

La première est celle du fétichisme particulier.

L'autre, celle du fétichisme collectif, qu'on me passe ces mots.

Il est facile de se représenter la raison de cette transformation capitale, dans l'histoire du surnaturel. Nous allons nous y arrêter un instant, car, comme on va le voir, la chose en vaut la peine.

Tout d'abord, l'homme, mû par le sentiment de sa faiblesse, vis-à-vis de tout ce qui l'entourait, voulut se créer des protecteurs; et imagina le fétiche, par la succession des raisonnements que nous venons de voir. Cet homme, chercha ces fétiches isolément, pour son usage particulier. Puis, par une gradation, facile à comprendre, ce fétiche, d'abord personnel, s'étendit à la famille, à l'agglomération humaine. Et cette extension allait donner naissance au féticheur qui, après avoir été tel ou tel individu, pris au hasard; et exerçant son ministère accidentellement ou temporairement, devint, peu à peu, un féticheur de profession: sorcier, thaumaturge, magicien, etc., etc., ancêtre des ministres de toutes les religions.

A son tour, le féticheur de profession, devait transformer le fétichisme particulier en fétichisme collectif; c'est-à-dire, en culte organisé, règlementé, et infiniment plus important que le précédent.

Entrons dans quelques détails, pour bien exposer les conditions de cette évolution, dont l'influence a été considérable dans la vie des sociétés. Nous avons dit, précédemment, que: c'est la crainte, qui fut le mobile initial de la religiosité; cette crainte de la misère, de la maladie, de la douleur, de la

mort, donnant naissance à l'animisme, devait faire imaginer la prière.

Or, soulignons, tout d'abord, que la prière est un acte passionnel par excellence, on le comprend sans peine. Celui qui demande quelque chose, avec ardeur, et en suppliant, emploie toutes les ressources de ses facultés mentales à cet objet ; il est, perpétuellement, en quête : d'une parole, d'une pensée, d'un acte, d'une formule, en un mot, qui lui fait obtenir sûrement l'exaucement de ses désirs. Par conséquent, la prière, tout en ayant un objectif précis dans son but, à quelque chose d'essentiellement mobile dans sa manifestation. A mesure qu'une idée nouvelle, vient à l'esprit du suppliant, il la saisit, s'y cramponne, pour ainsi dire, avec une ardeur, qui a pour conséquence : le délaissement, et bientôt l'oubli, d'une autre idée, paraissant moins efficace, pour l'obtention de la faveur sollicitée.

Le désir d'être en possession d'une prière infallible, a fait inventer, primitivement, le fétiche utile à un seul dévot, c'est-à-dire particulier. Mais bientôt, tel fétiche paraissant plus puissant que tel autre ; tel individu étant considéré comme sachant mieux que les autres faire exaucer ses prières, le féticheur de profession fut inventé. On entra alors dans la phase du fétichisme collectif.

Ce féticheur de profession, devint bientôt un homme d'importance ; d'autant que, trouvant, dans cette fonction, un filon riche à exploiter, il fut bien vite : devin, prophète, faiseur de charmes, inventeur d'amulettes, conseiller, directeur spirituel des dévots, etc.

Bref, on voit découler de la donnée que je viens de spécifier : les clergés, toujours portés, depuis leur origine, à augmenter leur action, leur puissance : et passant : du spirituel au temporel, toutes les fois que la chose leur a été possible.

Le féticheur primitif, une fois créé, imagina, pour faire sa position lucrative, une formule de prière qui, tout en se basant sur les connaissances du moment, c'est-à-dire se mettant, à la portée de l'intelligence du suppliant, afin de lui donner la confiance fondamentale nécessaire, renfermât, aussi, une particularité inconnue, une nouveauté capable de séduire l'esprit du dévot, par l'attrait de l'imprévu.

Mais, la paresse innée de l'homme, a fait : que le féticheur, après avoir adopté cette formule, s'y est tenu, parce que sa prière, devenue professionnelle, devait être, nécessairement banale. Le culte s'est trouvé ainsi codifié ; or, cette codification a enserré la supplication dans un cadre, dont le principal caractère était, nécessairement, le : *ne varietur* ; et il en est résulté que la prière, d'essence spécialement mobile, a été faite, au contraire, d'après un rituel spécialement immobile.

Il devait, en résulter, fatalement, quelque chose d'analogue à ce qui se passe pendant le phénomène de la cristallisation dans une solution saline, si on me permet de prendre cet exemple, pour faire comprendre ma pensée. Le rite, a empêché désormais, la transformation perpétuelle de la prière, comme la cristallisation fait disparaître la fluidité de la solution saline.

La conséquence de cela, a été : que dans la suite des siècles, on a vu, perpétuellement, un certain cycle très uniforme, à certains égards, être suivi par les populations, dans la pratique de leur religiosité. C'est, ainsi, qu'à un moment donné, la crainte a donné naissance à la prière; le désir de rendre cette prière plus efficace a fait naître le culte. Ce culte, a eu pour conséquence : la création des ministres qui, pour leur commodité, ont codifié la prière. Cette prière étant en parfait accord avec l'état des connaissances, au moment de sa création, est restée fatalement en retard sur la pensée humaine à mesure que celle-ci a progressé, et que de nouvelles connaissances sont venues prendre domicile dans le cerveau des hommes.

Cette divergence s'accroissant, ainsi de plus en plus, il est arrivé, un jour, où l'échafaudage religieux, démodé, a croulé, parce que la religion du moment était trop en opposition avec : ce que le bon sens et l'expérience des choses faisait admettre à la population, malgré les efforts des ministres du culte.

Une véritable révolution religieuse s'est produite alors; mais la crainte de la souffrance, du mal et de la mort persistant, une autre formule de prière a été cherchée; un autre culte, un nouveau rituel ont été imaginés, une nouvelle religion a été enregistrée.

Les ministres de celle-ci ont trouvé commode, ou utile à leurs intérêts matériels pour des raisons diverses, suivant les temps, les pays et les circonstances, d'utiliser maintes portions de l'ancienne

religion, qui étaient encore en faveur chez les dévots du moment.

Ce que je viens de dire d'une manière très sommaire et très incomplète, nous explique, cependant, pourquoi : nous trouvons dans toutes les religions, des vestiges des religions précédentes : tel symbole antique qui nous paraît grossier, aujourd'hui, a eu son heure de vogue ; et si nous le comparons à celui qui jouit de notre faveur, nous ne tardons pas à nous apercevoir, qu'il y a entre eux, des liens de filiation directe absolument indiscutables.

Qu'on me permette de prendre encore un exemple pour fixer les idées : supposons qu'on fasse une exposition des moyens de transport dont se sont servis les hommes à travers les âges. Eh ! bien, nous, qui sommes habitués : aux trains rapides de chemin de fer ; aux paquebots à grande vitesse ; nous sourirons à la vue de : l'âne muni de deux paniers ; du radeau, des utriculaire, etc., etc. Et cependant, il fut un temps, où l'homme était heureux de se servir de ces modestes agents de locomotion, pour ne pas porter le fardeau sur ses épaules. Il arrivera, un jour, où nos descendants souriront en songeant à l'imperfection : de nos chemins de fer et de nos navires.

Ce raisonnement appliqué aux choses de la religion, ne nous ouvre-t-il pas tout un horizon ?

IX

INFLUENCE DE L'ANIMISME PRIMITIF
SUR L'ANTHROPOMORPHISATION DES FÉTICHES

Quand on étudie l'évolution de l'idée de la religiosité chez les hommes, on est frappé de ce fait : que nos ancêtres ont eu une constante tendance, à considérer les objets inanimés les plus divers, comme des êtres animés, et même des individus humains ; de telle sorte qu'il en est résulté une confusion souvent difficile, impossible, même, à démêler dans bien des cas. Tel saint du calendrier romain, tel santon musulman, bouddhiste, etc., etc., n'est, en réalité, que : l'anthropomorphisation d'un objet matériel, d'un état de l'atmosphère, d'une qualité de l'esprit ; et nos crédulités d'aujourd'hui, ne sont, que la copie, plus ou moins exacte, des mythologies antiques, sous ce rapport.

La raison de cette remarquable disposition d'esprit, n'est pas difficile à donner : c'est l'animisme primitif des premiers hommes, qui a été la cause de l'anthropomorphisation ; et, si l'on y réfléchit un instant, on comprend, que du moment que l'homme prêtait à tout ce qui l'entourait : une volonté, des passions, une âme enfin, il était fatalement conduit à suivre la pente naturelle qui lui faisait arriver à considérer les fétiches, comme de véritables êtres vivants.

Preons, par exemple, la montagne qu'un homme vénérât, parce que c'était, de son sommet couvert de nuages, que paraissait partir : la pluie, les éclairs, le tonnerre, etc., etc., que c'était de ses flancs, que descendaient les cours d'eau fertilisants ou destructeurs. Dès le moment que cet homme prêta à cette montagne un pouvoir quelconque sur sa félicité ou son malheur, il la considéra comme un être animé. Bientôt, il regarda telle partie, comme sa tête, telle autre comme son corps, etc., etc. Par un raisonnement de comparaison très simple, cette montagne devint : un géant ; et, de ce moment, par exemple, la donnée : des géants et des nains était éclosée dans l'esprit humain.

Lorsque l'homme imagina, de tracer graphiquement cette montagne dans son écriture primitive, qui était naturellement hiéroglyphique, parce que les hiéroglyphes sont, comme le *rébus*, le moyen le plus simple de présenter la pensée de celui qui écrit ; quitte à être difficile à déchiffrer par les autres ; cet homme, dis-je, la représenta : sous la forme d'un cône plus ou moins aigu. Le sommet de ce cône était la tête, c'était à lui, qu'on allait désormais s'adresser de préférence, puisque c'est la tête qui : entend, voit, parle, etc., etc.

Et de déductions en déductions, il arriva : que, dans l'esprit du dévot, la divinité anthropomorphisée de la montagne, fut un être qui la surmontait.

Plus tard, par le fait de la continuation du même raisonnement, cette montagne devint : l'habitation, le temple, le piédestal de la divinité ; de divinité qu'elle était primitivement.

Quand l'homme prit, pour la première fois, une pierre de la montagne, pour en faire un fétiche, qu'il pouvait adorer plus commodément, il ne se préoccupa probablement pas beaucoup de sa forme, bien que, souvent, cette forme ait pu réagir sur l'esprit humain. En général, il se contenta de la laisser fruste, dans les premiers temps ; le respect qu'il avait pour elle, suffisait à son adoration ; mais avec le temps, dans le but de commander le respect à ceux qui ne savaient pas, aussi bien que lui : combien cette pierre était sainte, il chercha à lui donner des apparences anthropomorphiques. La statuette fut créée : *ipso facto*.

Cette statuette, consista probablement, dans le principe, dans un trait de terre colorié qui représentait : le nez, les yeux, la bouche, le sexe, etc., etc. ; puis, ce fut une ébauche de sculpture de la tête, seulement, sur la pierre fruste, ou le tronc d'arbre ; et, de perfectionnements en perfectionnements, on arriva à ces admirables statues, qui font l'admiration générale depuis l'antiquité.

Le soleil, la lune, les étoiles, furent anthropomorphisées, à leur tour, par un travail mental, très facile à comprendre ; et leur représentation graphique leur donna, bientôt : la forme d'homme, la forme d'enfant, d'animal, que l'esprit humain leur attribuait ; enfin, les phénomènes de la nature : le jour, la nuit, la pluie, le vent, etc., etc., furent traités de même, par le fait d'une suite très naturelle de l'idée animiste originelle.

Une fois l'anthropomorphisation créée, la conséquence naturelle fut : la vie imaginaire de ces symboles de la

divinité ; il ne suffisait pas à l'homme, d'avoir fait une statue ou d'avoir dessiné une forme animale ; il fallait lui faire une biographie. Alors, les parentés, les affections, les haines les plus bizarres, furent imaginées, peu à peu et par le fait de l'oubli ; et, de l'ignorance, des idées qui avaient présidé à la création première du symbole. Tout un monde nouveau : d'allégories de légendes, entra ainsi, peu à peu, en scène ; et vint compliquer encore l'enchevêtrement, déjà inextricable, des nombreux détails, qui constituaient le domaine de l'idée religieuse, chez nos ancêtres.

Ce que nous devons retenir, en ce moment, de tout cela : c'est l'explication qui en résulte, touchant l'influence de l'animisme primitif sur les fétiches. Nous comprenons facilement, ainsi, pourquoi jadis : la pierre, l'arbre, l'eau, etc., etc., qui n'éveillent en nous, aujourd'hui, aucune idée : des hommes, des femmes, des animaux ont été anthropomorphisés par les crédules.

X

INFLUENCE DU LANGAGE ET DE L'ÉCRITURE SUR L'ÉVOLUTION DU SURNATUREL

J'ai dit tantôt : qu'un des premiers progrès réalisé par l'esprit humain fut la plus facile et la plus complète expression de sa pensée ; aussi, arrivé à ce point de mon étude sur l'évolution de l'idée du surnaturel, j'ai besoin

de m'arrêter un instant, sur le langage et l'écriture ; détail qui pourrait être considéré comme une digression ; et, qu'il est cependant nécessaire de faire entrer en ligne de compte pour comprendre, plus facilement, certains faits qui resteraient trop obscurs, dans l'esprit du lecteur, sans cela.

Tout à fait au début, l'homme posséda, pour traduire sa pensée : seulement sa voix, qui lui servait à exprimer, comme les autres animaux : sa joie, sa peine, sa colère, sa frayeur, etc. etc. La parole, fut certainement une acquisition ultérieure. Ce fut, sans doute, par la mimique, et l'harmonie initiative, qu'il commença à se faire comprendre par ses voisins, pour : les appeler, les prévenir d'un danger ou d'une aubaine ; pour témoigner de son affection ou de sa haine. Mais, lorsqu'il eut besoin de transmettre des détails plus complexes, il trouva dans la flexibilité des intonations de son larynx, le moyen de combiner des sons, qui constituèrent, peu à peu, le langage. Comme pour tout, on peut admettre que ce langage : est allé se perfectionnant à travers les âges, par les adjonctions et des améliorations successives.

Avec le temps c'est-à-dire avec les acquisitions successives de leur intelligence les hommes parvinrent à posséder un langage plus précis ; ils purent, alors, exprimer des pensées, plus complexes que dans les premiers temps ; de sorte qu'ils n'eurent plus besoin, pour se faire comprendre, de faire des images verbales. Ils articulèrent, donc désormais, ce qu'ils voulaient dire, d'une manière plus correcte, en même temps que plus rapide.

Ce nouveau filon était trop fécond en bons résultats, pour ne pas être exploité avec ardeur ; et il arriva, probablement que, grâce au concours apporté par la transformation de l'écriture qui, de hiéroglyphique devint phonétique, divers idiomes prirent une forme, infiniment plus commode que par le passé, pour les relations humaines.

De ce fait, la conversation par images, devint plus rare ; elle disparut, même, à peu près ; et les images du langage primitif ne furent plus comprises, à leur tour aussi facilement que précédemment. Avec le temps, les caractères extérieurs de ces images, frappèrent seuls, l'esprit des auditeurs, au lieu de les pousser dans la voie de l'illusion qu'elles évoquaient jadis.

Dans ces conditions, le lion, par exemple, au lieu d'exprimer habituellement l'idée de force, devint purement et simplement le carnassier félin de ce nom ; le centaure, au lieu de réveiller l'idée du cavalier ; le satyre, au lieu de signifier un berger, devinrent des êtres monstrueux, ou surnaturels. Et, avec de pareils éléments, l'homme se trouva entraîné, pour expliquer les représentations graphiques ou verbales qu'il ne comprenait plus, à imaginer : des actes et des aventures plus ou moins extraordinaires, invraisemblables ; ce qui donna naissance aux légendes les plus contraires à la réalité des choses : c'est ainsi par exemple, que dans une de ces explications fantastiques, il fut dit que le lion avait parlé à un homme ou à un autre animal ; et voilà, tout un nouveau filon de surnaturel qui entra, désormais, dans l'arsenal mythique.

On expliqua le centaure, en prétendant : que dans certaines contrées il y avait des peuplades de cette organisation anatomique. — Nous savons, qu'un père de l'Eglise chrétienne a dit, sérieusement : qu'il avait rencontré un satyre, pendant un voyage.

Comme l'a très bien fait ressortir Rabaut-Saint-Etienne, dans ses lettres à Bailly, sur l'histoire primitive de la Grèce, nous pouvons nous représenter les premiers hommes : comme les sauvages d'aujourd'hui : ignorants, frappés par tout ce qu'ils voient et entendent ; n'ayant, en même temps, pas l'instruction et l'expérience nécessaires, pour rectifier les illusions de leurs sens. « Leurs idées, ne sont donc pas des jugements, mais des images ; êtres passifs ils reçoivent des impressions, mais ils ne les comparent pas. Ce sont, comme on l'a dit ingénieusement, des *enfants robustes*, ils ont la mobilité, la docilité, la crédulité, l'imagination. »

Or, comme Rabaut l'a fait remarquer, et comme les observateurs l'ont constaté, par l'examen des sauvages de l'époque actuelle, de pareils hommes, parlent surtout par images ; et, de même que leurs premiers mots furent l'expression de l'harmonie imitative des sons qu'ils voulaient rappeler à l'esprit de leurs semblables, de même, leurs premières pensées figurèrent les faits qu'ils voulaient exprimer.

La transmission orale des pensées, et l'instruction des ignorants par la parole, a été un instrument considérable du progrès des connaissances humaines ; certains : dictons, proverbes, contes ou légendes, conseils d'hygiène, de prudence, etc., etc., que nous entendons formuler,

aujourd'hui ; et que nous savons remonter aux époques les plus reculées, en sont une preuve indiscutable.

Mais, dans la voie de perfectionnement que suit l'homme, un moyen plus efficace devait bientôt être acquis. Je veux parler de : l'écriture, qui allait venir singulièrement en aide à la mémoire ; et centupler la facilité de transmission des idées et des connaissances acquises, à travers les âges.

Ainsi qu'on l'a fait remarquer avec raison, l'écriture n'est, et ne peut être que la copie du langage, puisqu'elle a pour but de retracer, d'une manière matérielle, la pensée et la parole humaine ; et qu'elle a été imaginée pour suppléer, ainsi, à la faiblesse de la mémoire. Donc, les premiers linéaments de cet art de « peindre la pensée, et de parler aux yeux » ont certainement consisté : dans des dessins, c'est-à-dire quelque chose d'analogue aux rébus qui servent aujourd'hui de passe-temps à quelques désœuvrés. Comme je l'ai dit tantôt : nos ancêtres voulant parler : d'un bœuf, d'un ours, d'un oiseau, tracèrent d'abord la figure de ces animaux ; voulant appeler l'attention sur : une montagne, un fleuve, la mer, le soleil, la lune, ils représentèrent ces objets, comme ils les voyaient.

On comprend, sans peine, l'imperfection d'une pareille écriture ; outre qu'il fallait un temps très long pour exprimer la moindre association d'idées, il arrivait, en outre, qu'une fois tracée, elle était interprétée, souvent, d'une manière plus ou moins différente de ce qu'avait pensé l'auteur ; de sorte que : très incommode, insuffisante, inexacte, elle n'était qu'un instrument extrê-

moment imparfait. Ici, encore, le progrès l'améliora, peu à peu, par une pente naturelle ; et, soit par le fait d'une invention ultérieure faite de toutes pièces, soit plus probablement, par celui d'une transformation successive, on arriva, un jour : à remplacer l'écriture hiéroglyphique, par l'écriture phonétique ; « au lieu de peindre les idées, on peignit les sons de la voix. Et de là, naquit : l'alphabet, dont les éléments renferment précisément les sons de la voix ; et dont le nombre des lettres devait être borné, comme eux. On était sûr, alors que : puisque les mots sont composés de sons : il n'y avait point de mots, que les signes représentatifs des sons ne pussent exprimer » (RABAUT-SAINT-ETIENNE, p. 75.)

Cette nouvelle écriture, constitua, on le devine, un progrès immense ; l'esprit humain dut faire, de ce chef, de nombreuses acquisitions ; car on put désormais renfermer beaucoup plus d'idées dans un même espace ; de même, que les détails de la pensée furent infiniment mieux reproduits ; par conséquent, l'écriture devint plus intéressante en même temps que plus précise.

Nous n'entreprendrons pas d'énumérer, en détail, tout ce que la nouvelle écriture eut de conséquences, dans les sociétés humaines, parce que nous étendrions notre cadre outre mesure. Ne nous occupons, en ce moment, que de ce fait : qu'en changeant la manière de représenter les idées, cette nouvelle écriture changea la manière de les voir ; et lança l'esprit humain dans un sillon nouveau très différent de l'ancien.

Si la première écriture avait été plus imagée et plus

diffuse, la seconde fut plus précise, en même temps que plus simple. Dans celle-ci, on eût, un cavalier ne fut plus : un centaure ; une montagne ; un géant ; un torrent ; un serpent ; un dragon ou un hydro ; le soleil ne fut plus un dieu, promenant sur son char lumineux ; et la lune, une déesse, parcourant l'espace. Ainsi disparut, dans certains cas, le royaume des prodiges. Mais cette disparition ne fut que partielle ; et au lieu d'être une simplification, ce fut au contraire une complication de plus.

On se trouve donc en présence de deux écritures, et aussi de deux styles, de deux manières de parler, ce qui entraîna deux manières de penser. Le style primitif, qui avait été adopté par la religion ; et qui était employé pour la détermination du culte, fut conservé par les féticheurs, pour la raison : que les religions, quelles qu'elles soient, ont le désir, avec la prétention, de rester immuables ; et par conséquent sont volontiers réfractaires aux idées nouvelles. Le style nouveau, entra dans les habitudes du vulgaire, qu'on ne passe le mot. On eut donc deux langages : un figuré, employé par le clergé, langage plus obscur, mais plus solennel et frappant davantage l'esprit des masses, par : les peintures imaginées, les prodiges, les légendes qu'il évoquait ; l'autre plus simple, plus modeste, mais plus précis, plus utile pour les choses de tous les jours.

Ce dualisme, une fois créé, devait s'accroître chaque jour davantage ; le style religieux, conservant ses antiques images, ses allégories et ses légendes d'antan. finit par être tellement éloigné des allures du moment,

que ce qu'il disait ne fut plus compris exactement. On continuait à le parler et à l'écouter, dans certaines conditions de la vie, par le fait de l'habitude; mais on ne sut plus son exacte signification. Et, pour comble de complication, de nouvelles légendes furent imaginées, pour expliquer ce qu'on ne savait plus; l'écheveau fut encore plus inextricablement embrouillé, désormais.

XI

INFLUENCE DE L'AGRICULTURE SUR L'ÉVOLUTION DU SURNATUREL.

J'ai cherché dans ce qui précède, à montrer : comment je me figure, d'une manière générale, que se sont trouvés nos premiers parents, au commencement de l'humanité; il me faut maintenant tracer sommairement l'influence qu'a eue l'agriculture, sur l'évolution de leur religiosité, pour faire comprendre : comment l'idée du surnaturel est allée en se modifiant à travers les âges.

Au début, l'homme réduit au minimum de tout ce qu'il a possédé d'intelligence et de connaissance depuis par la civilisation, était encore bien voisin de la bête. Il cherchait sa nourriture, au jour le jour, sous la pression de la faim, sans rien conserver pour le lendemain; ignorant de tout, environné de dangers, sachant à peine exprimer sa pensée par un langage rudimentaire; et, par conséquent, ne pouvant que très-

imparfaitement héritier de l'expérience de ses ascendants, il était pris à chaque instant au dépourvu.

Il croyait, ai-je dit, que tout, autour de lui, était actif et passionné. La croyance aux *esprits*, était la seule manifestation de sa pensée, touchant le surnaturel. Mais, il devait bientôt avancer dans la voie de la civilisation; et ses idées élémentaires, en même temps qu'elles s'étaient exprimées plus facilement, allaient s'accroître de données surajoutées, tant pour ce qui regardait la religiosité, que les autres détails.

D'autre part, cette disposition fondamentale de son esprit dont j'ai parlé en commençant : l'égoïsme, lui fit comprendre : qu'au lieu de laisser perdre, à certaines époques d'abondance, des aliments qui lui faisaient si péniblement défaut aux heures de disette, il était sage de garder, quand il était repu, un peu de son superflu, pour le moment où il aurait faim de nouveau. Ce fut là un pas immense, fait dans la voie du progrès; car de cette pensée, devait découler toute la civilisation : la domestication de certains animaux, l'agriculture, l'industrie, le commerce, tout, enfin, ce qui constitue la vie des sociétés.

Le désir de faire une provision d'aliments, en prévision de la faim à venir poussa l'homme : à chercher un lieu, où il pourrait déposer cette provision; et réagit, ainsi, sur son habitation; il fut incité à choisir, entre les excavations de rochers, où il s'était abrité jusque là, celle qui était : la plus commode, la mieux disposée, la mieux cachée, souvent, aux yeux des indiscrets, pour s'y établir d'une manière plus permanente, bientôt définitive;

à défaut d'une grotte, il édifia quelque chose qui pût lui servir de grenier. On voit découler : de ces modestes points de départ, la gamme toute entière des habitations humaines, depuis la plus grossière jusqu'à la plus perfectionnée ; de même que celle, qui va de l'état isolé des individus ou des familles, jusqu'aux agglomérations humaines les plus considérables.

Dès le moment qu'il se mit à amasser des provisions végétales ou animales, pour satisfaire plus commodément sa faim, quand elle l'aiguillonnerait, l'homme observa avec plus d'attention, encore, les endroits où il trouvait plus abondamment les éléments de sa nourriture. De là, découla l'étude : des moments, et des conditions les plus propices, pour faire son butin. Et, si jusque-là, il avait vécu sans attacher une bien grande importance à la succession des saisons, cette succession l'intéressa plus directement, désormais.

De ce fait, l'astronomie devint une de ses occupations familières. L'importance de cette connaissance, si utile : à la chasse, à l'agriculture, etc., etc., nous explique le soin avec lequel elle fut étudiée, de bonne heure ; et nous fait comprendre ses progrès, relativement rapides, dans les sociétés primitives. Ai-je besoin d'ajouter : que parallèlement à cette observation des influences extérieures, le langage se perfectionna, et l'art de noter graphiquement les faits le créa ?

L'observation de la succession des saisons, mit à son tour, mieux en lumière, dans l'esprit de l'homme : l'importance des forces de la nature ; il comprit, qu'il y avait des moments : où il fallait semer, pour avoir une plus

abondante récolte ; il constata, mieux qu'au passé : qu'à certains moments, les animaux étaient plus faciles à capturer, à cause de leur jeunesse. Voilà l'agriculture, la domestication et l'élevage du bétail, créés dans leur essence.

L'idée religieuse, n'était pas restée oisive, pendant cette évolution de la civilisation commençante ; elle avait marché parallèlement. C'est ainsi : que la croyance aux esprits qui, primitivement, se bornait à attribuer : une volonté, une puissance, une passion : à la terre, aux plantes, etc., etc., s'accrut de données nouvelles : l'action du soleil, de la lune, de la pluie, du vent, etc., etc. Cette croyance aux esprits prit, de ce fait, plus d'importance dans le domaine religieux.

Une fois entrée dans la voie : de l'adoration des forces de la nature, la gamme toute entière fut parcourue. La végétation, depuis la germination jusqu'à la fructification ; depuis sa phase d'activité, jusqu'à celle de repos ; la vie animale : depuis la génération jusqu'à la mort, devaient désormais être l'objet de ses réflexions, mieux et plus complètement qu'au passé.

De ce fait, aussi, le culte s'accrut de nouvelles pratiques ; mais, par suite de la transformation très lente et très ménagée des idées ; et aussi, par suite de cette particularité de l'esprit humain qu'on appelle : l'habitude, et qui fait, que les actes de la veille sont volontiers répétés le lendemain ; et qu'en réalité les variations brusques, sont la grande exception, dans l'histoire de notre existence, il arriva : que les nouvelles pratiques se glissèrent au milieu des anciennes ; ou bien, que les

anciennes restèrent égarées au milieu des nouvelles. Ce n'était pas logique, mais c'était commode ; et il arriva, ainsi, que dans la suite des temps : certaines superstitions antiques, certaines cérémonies primitives continuèrent à avoir cours, dans la pratique des choses, sans avoir subi la moindre modification, alors qu'elles ne répondaient plus, cependant, aux connaissances acquises depuis l'époque de leur naissance.

C'est ainsi, par exemple, que nous trouvons encore, de nos jours, dans les pays qui semblent tenir le rang le plus élevé dans la civilisation moderne, des vestiges des crédulités les plus anciennes, des peuples primitifs. Sans doute, quelques-unes des superstitions originelles subiront : des transformations, des modifications, et se fusionneront avec les nouvelles ; mais, ce ne fut pas une simplification, bien au contraire : il résulta de ces mélanges, des complications bien plus grandes encore.

Si l'on ajoute à ce que je viens de dire : l'influence que durent avoir, forcément, les relations de peuple à peuple ; c'est-à-dire que : tantôt deux groupes ethniques qui avaient passé de longs siècles sans avoir aucune communication ; et par conséquent avaient progressé d'une manière inégale, ou dans un sens différent, se trouvèrent, tout-à-coup : mélangés, fusionnés, plus ou moins intimement, et mettaient plus ou moins en commun, des pratiques différentes. Que tantôt, au contraire, deux peuples, qui avaient longtemps vécu côte à côte, et possédaient le même fonds de connaissances, se trouvaient ne plus avoir aucune relation ensemble ; et marchaient désormais, dans la voie du progrès, par deux chemins

font-à-fait séparés. Si on ajoute, dis-je, à ce que je viens de spécifier, ces deux nouveaux facteurs, on voit, par la pensée : que toutes les combinaisons, que toutes les complications, ont dû se produire, dans la suite des temps ; combinaisons et complications, rendant le problème de l'étude : soit des origines, soit des survivances de nos crédulités, plus ardu, plus difficile à résoudre, dans un grand nombre de ses détails.

Comment s'est faite l'évolution des sociétés ? L'homme a-t-il été partout : chasseur d'abord, puis pasteur, puis agriculteur ? ou bien, a-t-il passé : de la chasse à l'agriculture directement, et de celle-ci à la vie pastorale ? C'est là un problème que nous ne saurions résoudre d'une manière parfaitement assurée. En effet, s'il paraît certain, que la première étape de l'humanité a été : la chasse, c'est-à-dire : la recherche d'une nourriture, fournie par le hasard de la découverte ; on peut admettre que, parti de ce point initial, l'homme a progressé ensuite, selon les milieux où il s'est trouvé. Ici, il est resté chasseur, depuis le premier jour jusqu'à l'heure actuelle. Là, il a passé : de la chasse, à la vie pastorale, ou à la vie agricole, etc., etc.

Mais, il ne faut pas oublier, en ceci comme pour tout, que les relations entre peuplades, ont eu, dès la première heure, pour résultat : de diffuser les notions acquises ; de sorte que, si dans l'étude de l'évolution de l'humanité on peut faire : un schéma, espèce de règle fondamentale ; il ne faut pas oublier de souligner que mille cas particuliers se sont présentés, et ont produit toutes les variantes que l'on puisse imaginer.

XII

INFLUENCE DE L'OBSERVATION DES ASTRES
SUR L'ÉVOLUTION DU SURNATUREL.

Nous avons besoin de nous arrêter un instant, sur : l'observation des astres, qui a joué un rôle considérable dans l'histoire des progrès de l'esprit humain ; et par conséquent, sur l'évolution de l'idée religieuse. Cette observation des astres, a donné naissance au calendrier, qui a été, comme l'a si bien fait ressortir, Court de Gébelin, une des remarquables productions de l'humanité ; car il a fourni aux peuples, d'une manière simple autant que précise, les indications les plus nécessaires ; celle, par exemple : des moments où il fait froid, où il fait chaud, l'époque des vents, du calme, de la pluie, de la sécheresse, de la germination, de la fructification des plantes, de l'émigration du gibier terrestre, aérien et aquatique, etc., etc., toutes choses qui ont, aujourd'hui encore, une grande importance ; et qui en avaient une bien plus grande encore, si c'est possible, au début de l'humanité.

Aussi, ne sommes-nous pas étonnés de constater : que les hommes ont fait le plus grand cas du calendrier, depuis les temps les plus reculés ; il était tracé dans les temples ; il a inspiré les monuments les plus respectés ; il a servi de base aux allégories, aux

légendes, aux récits qui ont joué un rôle capital dans l'évolution religieuse, et dans la succession des cultes.

Court de Gébelin, et nombre d'autres auteurs très recommandables, ont cru pouvoir assurer : que l'idée du calendrier, date de l'époque de l'invention de l'agriculture. « Dès qu'il y eut un labourer, dit-il (p. 2), un almanach exista ; et cet almanach se perfectionna, avec l'agriculture et les sociétés. » Sans doute, je crois, avec ces dérivains : que les premiers labourers possédaient un calendrier, plus ou moins élémentaire, ou plus ou moins complet ; mais je crois aussi : que, cette fois encore, il nous faut remonter plus haut, dans la nuit des temps, pour ce qui est de l'origine de l'idée ; il est probable, que bien avant les premiers linéaments de l'agriculture, l'homme posséda un embryon d'almanach, pour le renseigner sur certains détails qu'il avait intérêt à connaître.

Le calendrier, n'a pas été créé de toutes pièces ; comme toutes les œuvres humaines, il a eu les débuts les plus modestes, les plus imparfaits ; et, comme elles, il est allé : se complétant, se précisant, se compliquant. Il a, ainsi, présenté ce phénomène constant dans l'histoire des progrès de l'humanité, à savoir : que, lorsqu'un moyen plus perfectionné a été imaginé, il s'est substitué à l'ancien, plus incommode et plus imparfait, dans la main de ceux qui avaient pour profession de s'en occuper ; mais, en même temps, des vestiges du moyen démodé persistaient dans le vulgaire, avec une telle ténacité, que longtemps après l'époque du changement, on pouvait en retrouver des parcelles plus ou

moins grandes, amalgamées ou non, avec le nouveau.

Cette particularité a fait que, plus tard, il a été, parfois, difficile, impossible même, de déterminer les diverses phases par lesquelles la question avait passé, à travers les âges.

Il est probable, que le premier phénomène astronomique qui a frappé l'homme primitif, en quête d'un moyen de partager le temps en périodes appréciables, a été la succession des phases de la lune. En effet, rien n'est plus frappant que les variations de cet astre ; de sorte, que nos premiers parents eurent, certainement là : un point de repère, précieux pour la supputation des époques où ils avaient à compter avec : le froid, la chaleur, la pluie, la sécheresse, etc., etc.

Le calendrier, a donc dû se baser, à une certaine époque, sur la lune. Ce calendrier lunaire pouvait fournir des indications précieuses aux premiers hommes, mais il manquait, à certains égards, de précision ; et à ce titre, ne devait pas être conservé perpétuellement. Le cycle de la lune s'accomplissant en vingt-neuf jours, il en résulte : que douze révolutions lunaires ne correspondent pas au cycle du soleil ; il y a entre les deux, un écart de : onze jours, qui rendait, de temps en temps, inexacts les indications du calendrier. Or, le soleil ayant une prépondérance incontestable sur la vie de notre planète, les efforts des hommes devaient tendre vers la découverte : d'un calendrier, qui se baserait sur le cycle solaire . et c'est vers ce but, que convergèrent, bientôt, les recherches.

Le jour où le calendrier solaire fut constitué, le ca-

lendrier lunaire fut abandonné par ceux qui s'occupaient de la supputation du temps ; mais il avait été employé assez longtemps, et il avait tenu assez de place dans l'esprit des hommes, pour y laisser des vestiges persistants. Certains peuples : les Arabes, par exemple, comptent encore, de nos jours, leur temps par lunaisons. Les phases de la lune, sont restées, pour eux : comme l'élément fondamental, pour la date de certaines fêtes religieuses, dans les cultes les plus récents. Ce qu'on appelle : les fêtes mobiles, dans la religion chrétienne, peut être cité comme un exemple : de cette persistance des souvenirs inconscients du calendrier lunaire. La pleine lune de mars ou d'avril, suivant les années, est, on le sait, le moment de la fête de Pâques. Ajoutons : que, même chez les peuples les plus civilisés, on retrouve aujourd'hui : mille superstitions, mille crédulités, qui sont le vestige de l'importance, qu'eurent les phases de la lune chez nos premiers parents.

XIII

PRINCIPALES RELIGIONS PRIMITIVES

Nous avons vu précédemment : que le féticheur adopta, dès le début de son apparition, certaines formules de prières, qui avaient la prétention d'être plus efficaces que d'autres, pour l'obtention de la faveur divine désirée par le dévot. Cette manière d'agir, devait produire, par

son évolution, un ensemble de cérémonies et de croyances, qui allaient constituer les religions.

Il nous faut jeter un coup d'œil, sur celles de ces religions, que nous pouvons considérer comme : primitives, dans l'ignorance où nous sommes des autres, car ces religions primitives ont joué un rôle considérable, dans l'histoire de l'humanité.

Cette étude est extrêmement difficile ; nous ne connaissons pas encore parfaitement les croyances de certaines peuplades contemporaines ; nos renseignements touchant la religion des Romains, des Grecs, c'est-à-dire de peuples vivant à une époque relativement peu éloignée de nous, sont déjà très imparfaites ; la religion des Babyloniens, des Perses, des Chaldéens, en un mot, de ces grandes agglomérations humaines, de l'Asie-Occidentale, dont la civilisation a fourni les éléments de la nôtre, est à peine connue de nous, dans les grandes lignes. Et on remarquera : que nous ne parlons là, que d'une antiquité de : six à huit mille ans, au plus, alors que les traces de l'homme, trouvées jusqu'à présent, nous permettent de penser, que l'humanité a près de : deux cent quarante, à deux cent cinquante mille ans d'existence.

Or, si comme on peut le penser, la religiosité a été une des premières préoccupations de l'esprit humain, on sent la gigantesque lacune qui existe dans nos connaissances à cet égard. Le champ des hypothèses est si immense, relativement à celui de nos connaissances, que l'esprit s'arrête : stupéfait, effrayé, découragé presque, au premier pas, lorsqu'il entreprend de

s'occuper de l'évolution de l'idée du surnaturel, chez nos ancêtres, depuis le début de l'humanité.

Quoiqu'il en soit ; et, ces réserves étant faites, pour bien montrer que les opinions actuelles sur la matière, ne peuvent être que des hypothèses d'attente, nous dirons : qu'une fois lancé dans la voie de la religiosité, l'homme a suivi quelques sillons principaux, que l'on a classés de diverses manières, pour la commodité de l'étude.

Quelques auteurs, comme Dupuis, ont été tellement frappés : de la prépondérance du culte des astres, qu'ils ont fait découler toute la religiosité de cette adoration ; mais, quelque puissants que soient leurs arguments, on constate sans difficulté, que ces astres n'ont tenu : qu'une place relative, dans l'ensemble du sentiment pieux. La Terre, l'Esprit humain divinisé, etc., etc., ont joué un rôle assez considérable, pour ne pas devoir être négligés.

D'autres auteurs ont préféré l'hypothèse de Dulaure, qui, dans son remarquable livre sur les : *Cultes qui ont précédé l'idolâtrie*, a partagé les diverses manifestations religieuses primitives : en fétichisme, sabéisme et héroïsme.

Nous pourrions citer, ainsi, vingt classifications, qui, toutes, prêtent le flanc à des critiques, et n'ont satisfait que leur auteur ; aussi, peut-être, le mieux est de dire, avec Lefèvre (*La Religion. Biblioth. des Sciences Contemporaines*) et d'une manière générale, que l'homme a tout adoré : les animaux, les plantes, les pierres, l'eau, le feu, la génération, les esprits, l'atmos-

phère, les astres, et même les conceptions de la pensée humaine.

D'ailleurs, il ne faut pas s'y tromper, si tous les essais de classification ont été stériles, jusqu'ici, et le seront, probablement, pendant longtemps encore : c'est qu'il y a dans les croyances qui nous paraissent, même les plus primitives, un mélange déjà tellement inextricable d'éléments essentiellement différents, qu'il est impossible, dans le moment présent, d'en débrouiller l'écheveau, d'une manière quelque peu satisfaisante.

En effet, dans le culte de la Terre, on voit, à tout instant, intervenir, celui des esprits ; dans celui-ci, se glissent, celui du feu, des astres, etc., etc. Nous en sommes donc réduits, à nous contenter de groupements artificiels, illogiques même, pour étudier, avec fruit, les religions de nos premiers parents.

Au début de l'humanité, la religion n'était pas une institution organisée, comme on l'a vue ensuite ; le sentiment de la piété, étant étroitement en rapport avec les connaissances intellectuelles du moment, fut d'abord : vague, informe, hésitant, mobile, changeant. Dans tel pays, il fut plus avancé ou plus en retard que dans tel autre ; de sorte, qu'il s'est produit bien certainement, mille transformations, mille mélanges, mille reculs même. Les émigrations de peuples, les guerres, les conquêtes, ont produit des modifications complexes ; et ont provoqué une immense confusion, dont nous ne pouvons aujourd'hui démêler le chaos, parce que les liens, les relations : de cause à effet, ont disparu à jamais.

Néanmoins, comme il nous faut adopter un groupement des diverses variétés de l'idée religieuse, nous dirons qu'elles peuvent se classer en deux catégories :

- A. — Le culte des forces de la nature.
- B. — Celui de l'esprit humain.

Dans la première, se rangent les cultes de la Terre et du Firmament; dans la seconde, ceux des esprits, pris en général, et de l'esprit souverain, en particulier.

Nous allons donc examiner successivement :

- Le Chthonisme, ou culte de la Terre ;
- L'Astrolâtrie ou culte du Firmament ;
- Le Larisme, ou culte des Ancêtres ;
- Le Monothéisme ou culte du Dieu-Suprême.

Mais je ne saurais trop le répéter : il ne faut pas oublier, quand on s'occupe de ces quatre grandes directions, qu'à suivies l'esprit humain, dans l'évolution de l'idée religieuse, qu'elles ont été prises assez tard, relativement, pour que leur idée originelle ne fût plus parfaitement pure. Les données animistes déjà acquises, et les transformations subies, jusque là, par le fétichisme, avaient déjà : une telle importance sur l'esprit des hommes, pour que les religions, dites primitives, ne furent, en réalité, que le mélange de plusieurs éléments, plus ou moins différents.

Si nous ajoutons : que les relations chthoniques, ont augmenté les points de contact, et par conséquent de mélange, dans des proportions difficiles à apprécier, mais assurément considérables, nous comprenons,

sans peine: qu'elles doivent présenter une grande complexité.

On le voit, il y a, au moins, deux conditions, pour une, d'obscurité, dans l'étude que nous allons en faire.

XIV

CHTHONISME

L'idée de la puissance créatrice de la Terre, ou chthonisme, a tenu une grande place dans l'esprit de nos ancêtres. Le fait est trop connu, aujourd'hui, pour avoir besoin d'être affirmé de nouveau. Voici, comment nous pouvons nous figurer, qu'elle a germé dans le cerveau humain. Elle s'est présentée sous deux formes: la force génératrice animale, et la force génératrice végétale. Et, bien que ces deux individualités aient mille points communs, je dois parler séparément d'elles, pour la commodité et la clarté de mon exposition.

Au début de l'humanité, les hommes vivant dans l'état social le plus rudimentaire, et leur existence s'écoulant comme celle des animaux, ils étaient occupés du soin: de leur conservation personnelle et de leur nourriture, en temps ordinaire. Ce n'était qu'exceptionnellement, et d'une manière intermittente, qu'ils étaient entraînés par la passion du rut, à perpétuer l'espèce. Dans ces conditions, on comprend que leurs croyances, reflet des préoccupations de

leur esprit, se rapportaient principalement aux faits de la vie de nutrition. Ce ne fut que plus tard, que les premiers linéaments de la vie de relation prenant naissance par le fait du rapprochement des sexes, réagirent sur leurs pensées ; et donnèrent naissance, d'une manière secondaire, relativement aux premières, aux croyances touchant cette vie de relation.

Les pensées, se rapportant aux faits de la vie de nutrition, engendrèrent, comme nous l'avons dit précédemment : l'animisme, que l'on rencontre dans tous les débuts des groupes ethniques, quels qu'ils soient. Et, cet animisme a été si général, chez les hommes primitifs : qu'ils fussent placés dans l'ancien, comme le nouveau monde ; qu'ils habitassent les grands continents, ou les petites îles, qu'on peut penser : que cet animisme est une phase intellectuelle, commune à tous les hommes.

Si l'animisme, a été une étape, par où tous les groupes humains ont passé, nous devons dire : qu'on peut penser, d'après le peu que nous savons, des croyances et des tendances des hommes primitifs, que, dans quelques pays, le besoin inné de la reproduction, dépassa le champ des choses matérielles ; et réagit sur l'intelligence, au point de préoccuper les penseurs de l'agglomération humaine du moment. L'idée de la puissance créatrice de la nature, en fut la conséquence ; elle frappa, si vivement, l'esprit, qu'elle devint, chez nombre de peuplades : une des manifestations de la religiosité.

Or, si nous cherchons à nous représenter la filiation des diverses étapes, dans cette voie, nous sommes, lo-

giquement, portés à penser : que, dans les premiers temps de l'humanité, la femme résuma, à elle seule, la famille ; qui, d'ailleurs, était réduite au seul soin d'élever les enfants, pendant le temps où ils étaient trop faibles et trop chétifs, pour pourvoir à leur nourriture.

A cette époque éloignée, plus encore qu'aujourd'hui, peut-on dire, le mot de Georges Sand : « L'amour, n'est qu'un épisode de la vie de l'homme ; c'est la vie entière de la femme », était applicable au genre humain.

A ce moment donné, un garçon rencontrait une fille, disposée à répondre à ses sollicitations ; ou bien la prenait de force. Pendant un moment, ils se livraient à des ébats amoureux, dont ils ne savaient, ni l'un ni l'autre, les conséquences éloignées. Et bientôt, les exigences de la vie végétative, reprenant, impérieusement, leur empire, le couple se séparait ; chacun allant chercher sa nourriture, de son côté.

Le mâle, comme la femelle, avaient bientôt oublié l'aventure ; l'homme, tout au moins, continuant à être dispos, se mettait, peut-être, de nouveau en quête d'une rencontre aimable. Mais la femme, entrant dans la phase de la gestation, d'abord ignorée, puis, prenant une importance, de plus en plus grande, sur son existence, par les malaises et la gêne physique qu'elle entraînait. Un jour, enfin, arrivait le moment de la parturition ; et cette femme se trouvait : avoir un enfant, sans savoir comment elle l'avait conçu. L'idée de la paternité n'était pas née encore.

Comme c'est l'habitude dans la nature, cette femme était : bonne mère ; elle soignait son enfant avec sollici-

ture, l'allaitait, le garantissait, de son milieu, contre les agents extérieurs, faisait son éducation, afin qu'il sût comment il fallait faire, pour : se procurer des aliments, se garantir du froid et des bêtes féroces, etc., etc. En revanche, l'enfant voyant en sa mère, la seule puissance affectueuse et sympathique qu'il connaît, avait, naturellement, pour elle, le sentiment : d'affection, de considération, de respect, que le faible a pour celui qui lui rend service, et qui lui est supérieur, tant au titre physique qu'au titre intellectuel.

Or, pour la raison que nous avons donnée, précédemment, c'est-à-dire : de la tendance qu'avait le sentiment de la religiosité, à symboliser la puissance, à laquelle s'adressait la prière, en se basant sur les idées du moment, il en résultait : l'établissement du culte de la mère.

La donnée : de la Vierge mère, de l'Immaculée Conception, si célèbre dans plusieurs cultes relativement récents, date probablement de ces temps reculés ; et a été due à l'ignorance initiale des lois de la physiologie.

Pourquoi, ce culte de la mère, prit-il : le cétisme pour symbole ? On a longuement discuté pour élucider cette question, et on pourrait discuter encore longtemps sans épuiser le sujet. Une des explications les plus logiques semble être celle-ci : étant donné, le sentiment d'affection de l'homme, pour sa mère, basé sur le souvenir de tout ce qu'elle lui avait fait de bien, pendant son enfance. Et, par ailleurs, cet homme trouvant, dans les grottes, qu'il rencontrait, un abri contre les éléments, le froid, la pluie ou le soleil d'été ; un asile facile à rendre inexpugnable, contre les bêtes féroces qui l'en-

touraient ; une cave toute faite pour conserver ses minimes recherches et, entre autres, les malgres provisions qu'il amassait, à l'automne, pour ne pas mourir de faim pendant l'hiver. Cet homme trouvant encore dans cette grotte, le sanctuaire où il enterrait ses parents et amis, pour les garder près de lui ; croyant que ces morts étaient ainsi à l'abri des injures du temps et de la faim, pendant l'hiver. Cet homme, dis-je, se prit, naturellement, à aimer ces grottes.

Comme ces grottes lui rappelaient, par leur existence aux flancs des collines et des montagnes, l'organe de sa mère, d'où il avait procédé, elles devinrent, par une extension logique du raisonnement, le symbole de son culte matrilatitique. Et, cela, d'autant plus facilement, que, le plus souvent, presque toujours, même, peut-on répéter, c'est dans une grotte qu'il avait vu le jour ; c'est là que sa mère l'avait caché, aux premiers temps de son enfance, quand elle allait chercher la nourriture de la famille au loin.

Cette grotte était, donc déjà, pour lui : la maison, le sanctuaire où reposaient ses parents et ses amis, à l'abri de toute injure, le refuge, le lieu vers lequel il aspirait, lui-même, aux heures du danger ou de la souffrance ; elle devint le temple, ainsi que le symbole, de la divinité ; ou, au moins, le lieu où cette divinité aimait à résider.

Par une succession, très logique, des idées, le culte des fontaines vint s'ajouter à celui des grottes. En effet, la plupart de ces grottes contiennent une source, et n'est-ce pas une ressemblance, de plus, avec le ciel ? Ne

pourrions-nous pas dire quelque chose d'analogue, pour les bois qui sont dans les environs des grottes ?

A priori, l'explication fait sourire ; mais, on y réfléchissant, on arrive bientôt à penser : que ce rapprochement a pu être, pour beaucoup, dans l'origine du culte des fontaines.

Plus tard, le culte des fontaines, comme, celui des arbres, des bois, etc., etc., entra davantage encore, dans le domaine religieux ; amené, par l'idée de la puissance génératrice végétale : celle de la terre-mère, proprement dit. Mais, déjà, on le voit, ces bois et ces arbres, avaient des liens avec le culte primitif.

Le chthonisme, tel que nous venons de le spécifier, devait fatalement se modifier, à mesure que les hommes, cessant, peu à peu, de vivre, à l'état absolument primitif, firent leurs premiers pas vers le progrès ; en effet, lorsque l'accouplement des sexes se régularisa, la relation qu'il y avait entre : l'intervention du mâle et la conception de la femme, dut se dégager, dans l'esprit de nos ancêtres. A ce moment, d'ailleurs, l'homme commençait, sans doute, à domestiquer déjà quelques animaux, qui étaient : les premiers rudiments de la richesse personnelle, des individus ou des familles. Dans ces conditions, l'action du mâle ne pouvait manquer d'être découverte.

La conséquence de la connaissance du rôle du mâle devait, naturellement, faire compléter le culte du Cteis par celui du Phallus ; l'idée est si naturelle, si logique, qu'elle n'a pas besoin de longs développements. Le

second forme du culte de la terre-mère, fut inventé, de ce jour-là.

J'ai dit, tantôt : que le chthonisme devait se modifier, à mesure que les hommes firent leurs premiers pas vers le progrès; et, en effet, quand nous l'étudions au point de vue de son évolution, nous voyons, qu'il s'est déroulé sous quatre formes successives :

- 1^o La Vierge mère ;
- 2^o L'hermaphrodisme ;
- 3^o L'hétérisme ;
- 4^o La mère épouse.

Il n'est pas difficile de comprendre la raison de cette succession.

Au début, l'homme ne se rendait pas encore un compte exact de la nécessité de l'intervention du mâle, dans l'acte de la génération; la femme ne perdait pas sa virginité en mettant des enfants au monde; et cette donnée, ultra-antique : de la vierge mère est restée, si profondément, gravée dans l'esprit humain, que nous la voyons reproduite dans : à peu près toutes les religions, même les plus récentes, malgré tout ce qu'elle a de contraire, à ce que nous savons, aujourd'hui, de la fécondation.

Lorsque le rôle du mâle, dans cette fécondation, fut apprécié, la divinité créatrice, adorée, jusque là, sous la forme de la mère, était menacée, dans son culte, puisqu'elle allait, logiquement, être obligée de partager sa puissance avec l'élément du mâle. Or, pour parer à cet inconvénient, la logique enfantine des anciens, imagina l'hermaphrodisme. Mais, cette concep-

tion parût, bientôt : trop contraire à la réalité pour satisfaire l'esprit; aussi, imagina-t-on la troisième forme : l'hétaïrisme qui, d'ailleurs, existait dans la société du moment.

Puis, il arriva, par le fait de la marche des sociétés, que le mâle prit plus d'importance, vis à vis de la femelle; et la religion se plia aux nouvelles exigences, en donnant, à la mère créatrice, la forme d'épouse. En d'autres termes, le dualisme sexuel de la divinité fut, alors, un fait accompli.

Le chthonisme végétal, passa, vraisemblablement, par les mêmes phases que le chthonisme animal, et en prit les symboles; puis, s'anthropomorphisa, comme lui, en vertu de cette loi générale que nous avons spécifiée précédemment. Et il se présenta, dans l'esprit des dévots, avec la forme et les caractères d'un être humain : Mar, Marth, Isis, Ops, Tellus, Fauna, Cérés, Cybèle, Flora, Hertha, etc., etc., suivant les temps et les pays. C'est-à-dire, ayant le caractère de : vierge mère, d'hermaphrodite, d'hétaïre, ou, simplement, d'épouse, indices divers des quatre périodes du culte chthonique.

Les deux formes de ce culte qui nous occupe, coexisterent, dès lors; la chose ne fait pas un doute, puisque nous voyons que ces deux formes sont venues jusqu'à nous, parfaitement distinctes; et appréciables encore, malgré les transformations profondes que tout a subi en ce monde, depuis le temps si reculé que nous évoquons.

Quelle fut l'importance relative des deux variétés du

culte ? Lequel des deux eut la prédominance ? Telle est la question qu'il serait intéressant d'éclaircir, mais que les investigations ne peuvent encore espérer, aujourd'hui, de résoudre, faute d'éléments suffisants d'appréciation. Aussi, ces questions ne nous arrêteront pas plus longtemps, car pareille étude nous ferait sortir du cadre que j'ai en vue dans mes présentes recherches.

Les symboles matériels du céleste et du phallique, entraînent naturellement pour conséquence, l'acte du rapprochement des sexes ; et, par une suite logique du raisonnement, on devait arriver, à l'étape de l'hétaïrique, dans le culte de la force créatrice de la nature, en passant par celle de l'hermaphrodisme. Ici, comme cela se présente toujours, dans les conceptions de l'esprit humain, toutes les formes, toutes les combinaisons ont eu leur heure de prépondérance, dans telle ou telle contrée, ou dans telle ou telle peuplade ; et nous aurions fort à faire si nous voulions essayer de les passer toutes en revue.

Aujourd'hui, que notre civilisation est plus avancée, que des sentiments de pudeur personnelle, de convenances sociales, sont venues prendre dans notre esprit, une place prépondérante, la grossièreté des symboles : céleste, phallique et hétaique, nous révolte du premier coup ; mais en réfléchissant aux conditions de l'existence des premiers hommes ; et en laissant de côté, un instant, ce que la manifestation a de brutal, pour ne voir : que l'essence de l'idée rappelée par ces symboles, nous comprenons, très bien, que ce culte de la

nature fécondante et fécondée, se présentât, tout naturellement, à l'esprit de nos premiers parents.

D'ailleurs, pour pouvoir raisonner sur ce point, sans être aveuglé par la répulsion que nous éprouvons à parler de ces grossiers symboles du culte primitif, il faut nous souvenir : que les sentiments de la pudeur, de la chasteté, de l'horreur de ce que l'on appelle l'inceste, n'ont pas été innés dans l'humanité ; mais au contraire, sont d'une origine relativement peu ancienne dans la société. Si nous ne tenions pas compte de ce fait, nous serions exposés à ne pas comprendre : la possibilité, et même la réalité de faits qui nous choquent invinciblement aujourd'hui ; et qui, cependant, furent parfaitement naturels, aux premiers âges du monde.

Ce que nous venons de dire, nous montre, j'espère, comment il a été possible, que les symboles dont je viens de parler, tout grossiers et immondes même, qu'ils nous paraissent aujourd'hui, ont pu être accueillis, avec respect, par les premiers hommes. Et, alors, ce que nous serions tentés, *a priori*, de rattacher à un vice odieux, hautant l'esprit de nos premiers parents, perd aussitôt, il me semble, de son horreur.

Qu'on me permette d'insister encore sur ce point, car il a sa notable importance, dans la question que nous étudions ici. Ce ne fut pas par le fait d'une lubricité ignoble, autant que coupable, que les premiers hommes eurent pour manifestation de l'idée religieuse : les symboles dont nous parlons ; ce fut, bien positivement par le fait du peu d'étendue de leurs acquisitions sociales ; et, ce que nous voyons d'un œil de dégoût aujour-

d'hui, fut pour eux : saint et sacré. Aussi bien : que la viande, le poisson putréfiés, et mille autres aliments qui soulèvent le cœur de certaines personnes de notre monde civilisé, ont pu, et peuvent paraître encore, des aliments délicieux, à certaines peuplades sauvages.

XV

ASTROLATRIE

L'astrolâtrie, a tenu dans l'esprit des hommes primitifs, une place, au moins aussi grande, que celle du chthonisme; et peut-être, même, serait-il exact de dire : que cette place fut plus grande; car, on le comprend sans peine, une des premières choses qui ont dû frapper nos ancêtres, c'est l'influence exercée par le soleil sur toute la nature.

Le lever de cet astre, faisait disparaître les dangereux aléas de la nuit; ses rayons, tour à tour plus intenses ou plus faibles, réagissaient sur le bien-être des individus, de maintes manières : soit sous le rapport de la température; soit sous celui de la longueur du jour; soit, enfin, pour ce qui regardait : l'abondance du gibier, des fruits, etc., etc., qui servaient à la nourriture. Ce que j'ai dit précédemment, à l'occasion du calendrier, nous a fixé, j'espère, sur : cette importance considérable du soleil.

A côté de lui : la lune, les étoiles, la sérénité du ciel,

la pluie, les orages, etc., etc., étaient des facteurs, trop importants dans le bien-être ou les souffrances des hommes, pour ne pas entrer, de plain pied, dans le champ de la religiosité.

Le culte astrolâtrique, commença par : le sentiment de joie qu'entraînait l'arrivée du Soleil ; et la tristesse que provoquait son départ ; le plaisir et la peine que faisaient la chaleur, le froid, la pluie, la sécheresse, le calme ou l'agitation de l'atmosphère, etc., etc. Et, pendant la période de l'animisme et du fétichisme individuel, il fut très simple. Mais, pour ceci comme pour tous les flons de la crédulité humaine, la création du fétichisme collectif, devait entraîner : une extension et une complexité considérables. Le féticheur allait l'exploiter, avec soin, au mieux de ses intérêts.

On peut penser, lorsqu'on jette un coup d'œil synthétique, sur les diverses religions astrolâtriques venues à notre connaissance : que, dans le début, le lever du soleil, et son coucher ; le moment du printemps et celui de l'automne, furent les époques importantes de l'exercice du culte. Certaines cérémonies, comme celle du sacrifice, à Agni, certaines légendes, comme celles : d'Adonis, d'Attys, d'Osiris, etc., etc., qu'on rencontre dans des pays très éloignés les uns des autres, et à des époques très diverses, nous montrent : l'importance que dut avoir, dans l'esprit des dévots, l'influence du soleil sur notre planète.

Avec le temps, les féticheurs imaginèrent des cultes astrolâtriques, qui se compliquèrent peu à peu, et constituèrent des religions qu'on a appelées : le Sabeïsme,

de Védisme, le Mazdéisme, etc., etc. Je n'ai pas besoin d'examiner, ici bien longuement, les phases par lesquelles le féticheur a fait passer ces rites, pour attirer le dévot, depuis le moment où le culte astrolâtrique était embryonnaire, jusqu'à celui où il constitua une religion dans toute l'acception du mot ; phases, que nous devinons bien implicitement, mais qu'aucun vestige matériel ne nous révèle. Je me bornerai à dire que l'astrolâtrie se manifeste à nous, dans les monuments de l'histoire, sous certaines variantes qui, quoique assez voisines, l'une de l'autre, présentent cependant des différences qu'on ne saurait méconnaître : Je veux parler des religions : assyrienne, babylonienne, égyptienne, du védisme indien, etc.. etc. Mais, ce qu'il faut bien souligner, c'est que, telles qu'elles nous sont connues, ces religions n'étaient déjà plus : de l'astrolâtrie pure ; elles avaient déjà subi, au préalable, l'influence de l'animisme primordial ; de telle sorte, qu'il était impossible de faire bien exactement la part : de ce qui revenait à chacun de ses divers éléments constitutifs.

XVI

LARISME

Sous le nom de Larisme, il faut entendre le culte du foyer, des lares, ou ancêtres, des hommes éminents de

la peuplade, etc., etc. Ce culte, n'est pas une des moins curieuses formes de la religiosité ; et il a occupé l'esprit des hommes primitifs, dans quelques contrées, et à certaines époques, au moins autant que les autres éléments des religions diverses. Voici, comment nous pouvons nous représenter, d'une manière générale, ses transformations successives.

L'animisme, qui a été constaté dans toutes les peuplades, de n'importe quelle partie du monde ; et que l'on peut, par conséquent, considérer, comme ; la première croyance de l'homme, eût, dès le début, des allures différentes, suivant les contrées où il allait évoluer.

Chez les uns, qui vivaient sous un climat agréable, c'est-à-dire, dans des conditions d'existence relativement moins pénibles, il prit une tournure plus bienveillante, plus optimiste. Chez d'autres, ce fut le contraire. Les tendances, comme les exigences de la vie, qui s'imposaient à certaines peuplades ; maintes autres causes très diverses, devaient agir, dans des sens très différents. Et nous comprenons, sans peine, qu'à mesure que l'humanité progressait, cet animisme se modifiait très dissemblablement, suivant les groupes ethniques. Chez les uns, les phénomènes météoriques ; chez d'autres, les phénomènes terrestres ; chez quelques-uns, les phénomènes sidéraux, etc., etc., prirent une place prépondérante.

Dans ces conditions, l'esprit de la grotte, de la cabane, du coin de terre qui servait : d'abri de repaire, de cachette, devait, d'une manière générale, avoir des

attributs de : bienveillance et d'affection; alors, que : les esprits des champs, de l'air, de l'eau, revêtissent, parfois, les attributs opposés. Il découla de cela, un sentiment de : reconnaissance pour l'esprit de la maison, qui devait se traduire, par des invocations, des prières, par un embryon de culte, en un mot.

D'autre part, l'enfant éprouvait pour ses géniteurs, une reconnaissance, née des soins qu'il recevait de leur sollicitude ; et lorsque ces géniteurs mouraient, il ne voulait pas croire : qu'ils disparaissaient, en entier, de la scène du monde. Il se figura, donc : que leur âme continuait à vivre dans son voisinage ; et il continua à avoir pour cette âme, l'affection qu'il avait vouée à l'individu vivant.

Le premier enfant qui vit mourir un de ses géniteurs, eut d'abord : qu'il dormait, jusqu'au moment où la décomposition cadavérique fut irréversible ; et se trouvant, alors, dans l'alternative : d'exposer le corps du défunt aimé, aux dangers qu'il redoutait lui-même, en le jetant au loin, ou bien d'être insupportablement incommodé par la putréfaction, il imagina un moyen terme, conciliant à la fois, ses sentiments d'affection, et son bien-être égoïste. Ce fut, de déposer le corps mort, soit dans un compartiment éloigné de l'habitation, soit de couvrir ce corps d'une couche de feuilles, d'herbes, de terre.

De là, naquit, bientôt, la coutume d'ensevelir les parents dans le lieu qu'habitaient les enfants. Le *larisme* était créé, car : le souvenir affectueux pour le disparu, et la pensée de la persistance de l'âme du

défaut, dans l'endroit où était le corps, allaient faire naître tout un rituel. Rituel, qui devait se compléter et se compliquer, avec le temps; car une fois créé, le culte des ancêtres devait progresser, comme toutes les données de l'imagination humaine; devait s'adjoindre mille éléments divers, qui à leur tour, devaient engendrer les variantes les plus diverses.

Une des premières combinaisons qui durent se présenter à l'esprit des hommes, fut : la fusion des deux idées : A. — Le foyer. B. — Les ancêtres. Cette fusion fut bientôt si intime, qu'il devint impossible de séparer les deux éléments, l'un de l'autre. Avec nos idées actuelles sur la Divinité, nous ne pouvons comprendre, aujourd'hui : que les hommes aient adoré leurs générateurs comme des dieux; mais, si nous songeons à l'état de leur intelligence, nous comprenons, que le phénomène de la génération, dans ce qu'il a de plus matériel, était pour eux, ce que : le mystère de la création, dans son idéal est, pour nous, aujourd'hui.

Bien plus, en y réfléchissant un peu, nous comprenons, sans peine, comment : du culte des ancêtres, a pu découler, par une logique infantine, très admissible, le culte de la génération. Et, en effet, le *phallus* et le *cteis*, sont des symboles de cette génération. Or, il était naturel, pour des gens, qui n'avaient pas, au sujet de la pudeur, les règles que nous avons aujourd'hui, il était naturel dis-je : que ces signes devinssent l'indice : du père et de la mère, des ancêtres, en un mot.

Fustel de Coulanges, a étudié, avec une rare sagacité, ce filon des croyances primitives, dans son beau

Héro : *La Cité Antique*. Le lecteur y trouvera des indications précieuses que je ne fournirai pas ici, pour ne pas donner une trop grande étendue à mon travail ; il a montré : que le culte du foyer et des ancêtres, le *tarénié*, en un mot, date de la plus haute antiquité. « C'est, dit-il, une grande preuve de l'antiquité de ces croyances, et de ces pratiques, que de les trouver, à la fois, chez les hommes des bords de la Méditerranée et chez ceux de la presqu'île Indienne.

Assurément, les Grecs n'ont pas emprunté cette religion aux Hindous ; ni les Hindous aux Grecs. Mais les Grecs, les Italiens, les Indous appartenant à une même race, leurs ancêtres, à une époque fort reculée, avaient vécu ensemble dans l'Asie-Centrale. C'est là, qu'ils avaient conçu, d'abord, ces croyances, établi ces rites. La religion du feu sacré date, donc, de l'époque lointaine et obscure où il n'y avait encore : ni Grecs, ni Italiens, ni Hindous ; et où il n'y avait que des Arias. Quand les tribus s'étaient séparées les unes des autres, elles avaient transporté ce culte avec elles ; les unes, sur les rives du Gange ; les autres, sur les bords de la Méditerranée. Plus tard, parmi ces tribus séparées et qui n'avaient pas de relations entre elles, les unes ont adoré Brahma ; les autres, Zeus ; les autres Janus ; chaque groupe s'était fait ses dieux, mais tous ont conservé, comme un legs antique, la religion première qu'ils avaient connue et pratiquée au berceau commun de leur race » (FUSTEL DE COULANGES, *Cité Antique*, page 26).

Avec le temps, la Divinité subit, on le sait, la trans-

formation anthropomorphe ; et le Larisme se partagea en deux variétés assez distinctes : d'un côté, le foyer : *Hestia*, devint la déesse *Vesta* ; de l'autre, les Ancêtres, devinrent les dieux *Lares* ou *Pénates*. Chacune de ces subdivisions devait, à son tour, prendre des spécifications différentes ; et constituer des sous-religions, si l'on peut s'exprimer ainsi, suivant les pays.

Le culte des Ancêtres, a joué un rôle important dans les sociétés antiques ; et même à une époque assez voisine du début de notre ère. On se souvient, que les Grecs, condamneront à mort tous généraux, qui n'avaient pas fait l'impossible, pour ensevelir leurs morts. L'histoire grecque reflète, d'ailleurs, à chaque instant, combien ce culte des morts tenait une grande place dans la religion publique et privée. Nous pouvons ajouter, d'ailleurs : que tant dans la Romanité que dans les autres civilisations ; tant dans le paganisme, que les religions nées depuis la chute de la République romaine, les perpétuelles préoccupations de l'homme, au sujet de *l'au-delà*, ont fait que le Larisme antique, n'a été délaissé par aucune secte religieuse. Aussi, dans notre monde moderne, tient-il une place que l'on ne saurait méconnaître. Nous voyons, en effet, dans tous les pays, depuis l'Extrême-Occident, jusqu'à l'Extrême-Orient, des vestiges très frappants de ce culte antique, soit dans les pratiques religieuses, soit dans les habitudes de la vie ordinaire.

Du culte des Ancêtres, on peut faire découler, sans difficulté, celui des héros. Et, comme grâce à l'anthropomorphisation de la Divinité, l'homme s'était habitué,

depuis longtemps déjà, à considérer : les corps inanimés, les météores, les phénomènes atmosphériques, les animaux, les végétaux, les minéraux divisés comme des êtres animés, on voit que le Panthéon, le Paradis, l'Olympe, etc., etc., de chaque peuple, devait se garnir, bientôt, d'une innombrable légion de dieux et de déesses.

XVII

PAGANISMES GREC ET ROMAIN

L'évolution des divers éléments religieux que nous venons d'étudier précédemment à savoir : le ethnisme, l'astrolâtrie et le larisme, enfants de l'animisme primitif, donnèrent dans la partie dite civilisée de l'ancien monde, c'est-à-dire : chez les Grecs et les Romains, naissance à ce qu'on a appelé : le paganisme, mélange confus d'une infinité de rites souvent très disparates ; et traduisant l'idée religieuse, d'une manière d'autant plus variée, que ce mélange était instable si je puis m'exprimer ainsi. En effet, tantôt tel élément prédominait sur un autre, dans l'ensemble des croyances d'un pays ; tantôt, tel culte augmentait ou diminuait d'importance suivant : tels événements, telles relations de peuple à peuple, tels événements politiques, etc., etc.

Il y avait dans le monde, au moment de l'apogée des

civilisations : grecque, et surtout romaine, un certain nombre de foyers religieux : l'oracle de Delphes, celui de Dodone, les temples de Corinthe, d'Hierapolis, de Memphis, de Samothrace, qui attiraient plus ou moins de dévots. Il y avait maintes corporations religieuses, qui cherchaient avec plus ou moins de succès à faire des prosélytes; et il en résultait, que nombre d'individus pratiquaient plusieurs cultes différents, se faisaient initier à divers mystères. Les clergés n'ayant, en général, qu'une influence locale, travaillaient chacun dans sa sphère; et préconisaient : les rites, les pratiques, les données religieuses et morales les plus opposées parfois.

Dans ces conditions, on devait arriver à la confusion, en matière de divinités; d'autant que l'esprit humain plus éclairé, à mesure que la civilisation progressait, commençait à se préoccuper des grandes données de la philosophie, de la morale, etc., etc. La critique commençait à s'exercer; elle révélait, que telles divinités, en apparence très différentes, n'étaient que : la même, envisagée à des points de vue variables; elle prouvait que l'on avait considéré, çà et là, comme un être animé, un phénomène de la nature, etc., etc. Bref, la crédulité publique allait être ébranlée dans ses fondements; et si les cérémonies religieuses continuaient à être pratiquées par le fait de l'habitude, la foi était singulièrement amoindrie, en bien des cas.

XVIII

MONOTHÉISME

Par le fait, d'une tendance très naturelle à l'esprit de quelques peuplades, le culte des diverses divinités devait arriver : à l'adoration d'un dieu unique et souverain. Avec le progrès de l'intelligence, l'homme après avoir adoré un plus ou moins grand nombre de puissances divines, devait : les classer, les catégoriser et les hiérarchiser. De ce moment, le monothéisme était créé en principe. Un des exemples les plus remarquables de ce monothéisme est le Yavehisme des Juifs.

Il est préférable d'appeler la religion dont nous allons parler : du nom de Yavehisme, plutôt que de celui de : Judaïsme, pour bien rappeler que : c'est la forme ultime de la religion des Hébreux ; et non leur religion, à travers les âges de l'histoire, qui nous occupe ici en ce moment. En effet, si on se rapporte aux indications fournies par la Bible, c'est-à-dire par le livre officiel de la religion juive, on constate que : les Hébreux furent, d'abord, animistes, adorant leurs fétiches comme les autres hommes primitifs ; et que ce n'est que par une suite de transformations, que leur idée religieuse est arrivée au Yavehisme, après avoir traversé des périodes : de chthonisme, et d'astrolâtrie. La chose est tellement évidente, qu'il suffit de l'énoncer, pour entraîner l'opinion, aussitôt.

Rachel, fille de Laban et niece de Rebecca, c'est-à-dire cousine germaine de son mari Jacob, déroba les *téraphim* ou fétiches de son père, lorsqu'elle quitta la maison (GÉNÈSE, chap. XXIV). Puis, Jacob enterro solennellement ses fétiches sous un chêne (GÉNÈSE, ch. XXXV) lorsqu'il changea son nom en celui d'Israël, c'est-à-dire quand il abandonna le fétichisme naturaliste, pour adopter le culte d'Adonai (Adonis, le soleil). Voilà des preuves, qu'on ne saurait contester ; sans compter : que le culte des bois, des pierres, des grottes, etc., etc., se rencontrent, en cent endroits, pour prouver l'exactitude de cette assertion.

Je pourrais fournir mille exemples, pour prouver qu'on trouve dans la Bible de nombreux indices des cultes préétés, chez les Juifs ; mais il me suffira de dire : que le clergé juif, ayant été très fortement constitué de bonne heure, poussa le culte : de l'astrolâtrie et du chthonisme primitifs, vers le monothéisme, qui eut Yaveh pour symbole, c'est-à-dire : un *tout-puissant*, qui exigeait qu'on lui obéît passivement ; qu'on suivit sa loi c'est-à-dire sa volonté ; promettant, en retour, la victoire sur les ennemis ; et le bonheur dans l'intérieur des familles.

Ce clergé puissant exploitait le filon de cette conception : du dieu, qui promet la félicité en retour de l'observation du culte ; et, comme on même temps, les peuples voisins, plus nombreux, et mieux organisés, au point de vue militaire, réduisirent les juifs en esclavage, à diverses reprises ; c'est-à-dire : que comme le peuple hébreu eut souvent à souffrir de maints malheurs

publies, le honneur promis, prit la forme : de l'arrivée d'un Messie, envoyé par Yaveh. Messie qui devait venir délivrer, surnaturellement, son peuple de ses ennemis ; ce qui lui donnerait : force, richesse et pouvoir. Remarquons que cette promesse, étant faite, surtout, dans des moments où de simples secours ordinaires ne paraissent pas capables de délivrer les Juifs de leurs puissants agresseurs, était de nature à faire considérer la venue du Messie, comme le plus grand honneur que le peuple juif pût désirer.

Cette conception : de l'envoyé de Dieu, constitue une étape très remarquable, dans l'histoire de l'évolution de l'idée religieuse ; elle n'est pas née de toutes pièces, à l'état de perfection ; mais n'a été, en somme, que le résultat de la transformation et de l'amélioration de la donnée : d'un prophète, d'un juge, pour me servir des termes consacrés ; c'est-à-dire, d'un simple mortel, envoyé par Yaveh, qui avait remporté telle victoire, réalisé tel progrès social, etc., etc.

Cette idée du Messie, a été féconde, car elle a donné, plus tard, naissance : au christianisme et au mahométisme ; de même, qu'elle a donné au Yavehisme, un regain de vigueur tel, qu'il a résisté, jusqu'à ce jour à tous les efforts tentés pour sa destruction. Grâce à cet appoint : du Messie attendu, le Yavehisme paraît devoir jouir, pendant longtemps encore, d'une vitalité incontestable.

Dans le cas où nous sommes placés ici, il nous faut souligner deux faits principaux dans l'histoire du Yavehisme.

1^o C'est l'idée monothéiste, qui est résultée de la comparaison de puissance des diverses divinités. Idée monothéiste, vers laquelle marchèrent, aussi, tous les paganismes, le paganisme romain, entre autres, qui est relativement mieux connu de nous. Mais n'oublions pas de constater : que cette idée n'a été nulle part aussi bien et aussi clairement spécifiée, que dans la religion juive. A ce titre, ce Yavehisme a constitué une étape très remarquable, de l'évolution que nous étudions.

2^o C'est, que dans le monothéisme, comme dans les autres, il est arrivé : que tandis que le clergé se basait, sur une idée ou un principe nouveau, pour dominer la masse, populaire, les vieilles pratiques, qui étaient le vestige des croyances antérieures, persistaient à avoir cours. Ces vieilles pratiques se soudaient intimement à l'élément nouveau.

Cette fois, comme toujours, il en est résulté : un mélange intime, et bientôt presque inextricable. C'est ainsi, par exemple, que chez les juifs, malgré l'idée de Yaveh, on continua à faire la cérémonie : du feu nouveau, qui venait du culte astrolatrique ; on continua à célébrer : la fête des cabanes, qui remontait au chthonisme ; et on chassa, comme par le passé, le bouc émissaire, qui datait du temps de l'animisme.

XIX

RELIGIONS RELATIVEMENT MODERNES

Comme nous ne faisons pas ici une histoire détaillée des religions, nous n'avons pas à étudier les cultes modernes qui ont succédé aux cultes antiques. Il nous suffira de dire, d'un mot, qu'ils ont procédé : dans leur origine, leur développement, leur apogée : et nous pouvons ajouter : leur décroissance, absolument comme ceux qui les avaient précédé. Nés du fait : que l'idée religieuse, en faveur dans le monde officiel du moment, ne paraissait plus logique, ils ont eu pour base : la donnée nouvelle, qui paraissait mieux en harmonie avec les acquisitions récentes de l'esprit humain. Obligés, néanmoins, de vivre pendant la période, toujours difficile, des débuts, ils faisaient au culte antérieur, des concessions qui chargeaient, peu à peu, leur rituel, de maintes pratiques de la religion précédente ; de sorte que le vulgaire, qui n'y regardait pas de très près, quant aux principes fondamentaux, ne saisissait que très imparfaitement les différences ; et passait ainsi d'une religion à une autre, en faisant, à peu près toujours, les mêmes dévotions.

Puis, à mesure que la nouvelle religion devenait plus forte ; de persécutée, qu'elle avait été, au début, par la religion officielle, elle devenait intolérante, persécutrice

à son tour ; elle envahissait la société, réagissait sur elle, tant qu'elle pouvait, pour accroître sa prépondérance.

Mais, peu à peu, il arrivait, un jour, où les acquisitions nouvelles de l'esprit humain montraient : que ce qui avait été considéré, d'abord, comme : exact, réel, certain, dans la nouvelle religion, était : inexact, imaginaire, ou faux ; et la période de décroissance se manifestait. Une lutte ardente, toujours fatale à cette religion, s'établissait, alors, entre son clergé, soucieux de défendre ses privilèges, et le bon sens public, révolté contre les insanités qu'on aurait voulu continuer à imposer à sa crédulité.

Telle a été, telle sera, dans l'avenir, la marche de l'idée religieuse, destinée à se modifier, à mesure que l'intelligence humaine fait de nouvelles acquisitions. Mais, dans le cas où nous sommes placé ici, il me suffit de souligner : qu'en même temps, que ceux qui pensent, discutent sur les principes de telle ou telle forme religieuse ; pendant ce temps, dis-je, l'habitude fait continuer les masses à perpétuer : certaines pratiques, certaines superstitions, que la logique considère : comme démodées, comme irrationnelles ; mais que la crédulité publique, plus forte et plus tenace que tous les raisonnements, se laisse aller inconsciemment à conserver.

Si le lecteur veut appliquer cette idée à ce qui se passe dans ce moment même, au sujet de la grande : *Question religieuse*, qui émeut tant de gens ; il verra, combien mon affirmation est exacte ; et il comprendra,

aussi, pourquoi les dévots les plus ardents du culte réputé orthodoxe, sont, en même temps, les auteurs les plus convaincus, des superstitions les plus antiques, les plus enfantines même.

XX

RÉSUMÉ DE LA SUCCESSION DES CULTES

Maintenant que nous avons vu, comment l'idée religieuse est née dans l'esprit de l'homme ; et comment elle est allée, en se transformant, d'âge en âge, à mesure, que l'intelligence des masses croissait et s'améliorait, dans une certaine mesure. Nous devons résumer les étapes, connues de nous, de cette idée. Je répéterai donc, tout d'abord, qu'il ne faut pas perdre de vue : que nos renseignements sont encore, trop limités et trop conjecturaux, pour que l'opinion formulée par nous, soit autre chose : qu'une hypothèse ; mais, néanmoins, il y a bien des chances, pour que cette hypothèse soit exacte, au moins, dans ses grandes lignes.

Ces réserves étant faites, voici comment, on peut se représenter les phases de la religiosité : tant que l'homme vécut comme les autres animaux, c'est-à-dire, se nourrissant de ce qui lui tombait sous la main, sans avoir songé encore à se créer des réserves contre les disettes périodiques ou éventuelles, l'animisme élémentaire pouvait suffire à son esprit. Cet animisme

fut alors, sa seule croyance: non encore réfléchie et raisonnée.

Lorsque, plus avancé en civilisation relative, il domestiqua quelques animaux, il se livra à un commencement d'agriculture, pour assurer sa subsistance d'une manière régulière, un élément nouveau: le cycle des saisons, prit dans son esprit, une importance, qui donna naissance à l'idée: des forces de la nature; idée, dans laquelle, suivant les contrées: le culte des esprits, celui des forces de la terre, celui de l'influence des astres, prirent, naturellement, une part plus grande que celles qu'ils avaient au temps de l'animisme initial.

Le fétichisme, qui constituait, à lui seul, le culte jusque là se modifia alors, en ce sens: que le fétiche, au lieu de rester vague et imparfait, comme par le passé, tendit à se spécifier et à se préciser davantage.

D'autre part, dès la constitution de la première famille, c'est-à-dire aussitôt que l'enfant eut un sentiment de reconnaissance pour ses parents, en retour des soins dont ils entouraient sa faiblesse, le culte des ancêtres s'ébaucha; et lorsque les agglomérations humaines devinrent plus denses. Celui du chef, vint s'ajouter au précédent:

« Ce culte, dit Delaure (loc. cit., p. 26), fut d'abord l'erreur de la reconnaissance; devint, ensuite, le crime de la flatterie. On commença par déifier l'ancêtre, puis le chef; on se complut à proclamer leurs vertus, puis leurs exploits; et on arriva à vénérer leur puissance.

« Ce culte, que Delaure appelle l'héroïsme, en s'attachant aux précédents, ajouta à leurs abus, ses abus.

particuliers; chargea les religions d'une foule de divinités subalternes; obscurcit l'historique des institutions premières, y introduisit les règles des formes, des cérémonies nouvelles.

« L'autel emprunta au trône sa pompe et sa magnificence. On rendit à la divinité des hommages, on implora sa justice, sa faveur, sa protection, de la même manière qu'on rendait hommage aux souverains qu'on implorait leur justice, leur protection.

» En élevant les rois au rang des dieux, on ravalait les dieux au rang des hommes; et l'on supposa la divinité entachée de toutes leurs faiblesses, de toutes leurs passions, de tous leurs vices » (DULAURE, loc. cit. p. 20).

Il est à peine nécessaire de signaler que cet anthropomorphisme de la divinité, devait donner une puissance plus grande au sacerdoce; allait ouvrir une voie plus large, encore, au mélange des données primitives; et devait aboutir à la transformation des premières croyances en des cultes, des rites, des coutumes, des superstitions et des survivances innombrables.

Je pense donc, pour ma part, que dans l'état actuel de nos connaissances, nous pouvons croire : qu'à l'aurore de l'humanité, le féticheur, exploitant le flon de la religiosité de ses contemporains, a constitué; peu à peu et successivement, par des transformations innombrables, les cultes : des esprits, de la nature, des hommes; cultes, qui, en s'amalgamant de mille manières, ont été la base fondamentale, sur laquelle les diverses religions se sont élevées, dans la suite.

Il ne faut pas croire, que ces trois cultes aient cons-

titué un corps de doctrine, différent dans sa teneur, aient été séparés dans l'origine ; et que celui-ci ait été antérieur à celui-là. Non, ils sont nés tous trois en même temps, du même animisme qui hantait l'esprit de l'homme ; ils ont débuté par les mêmes moyens initiaux du fétichisme ; et dès le premier moment de leur création, ils se confondirent, déjà, si profondément, qu'il eût été souvent impossible de faire la part de ce qui revenait à l'un ou à l'autre, dans l'esprit de leur inventeur.

A fortiori, on le comprend, à mesure que l'idée première allait en s'obscurcissant, à travers les âges, sous l'influence : des transformations du symbole et du changement qui se faisait dans l'esprit humain, à l'égard de ce que représentait ce symbole. Il en résulta un enchevêtrement tel, que toute séparation eût été impossible dans la pratique.

Ce n'est donc, que pour la commodité de notre exposition, que nous séparons, actuellement, trois ou quatre cultes, qui ne sont distincts, en réalité, qu'artificiellement. Nous ne les envisageons séparément, que pour les faire plus facilement connaître.

XXI

CONCLUSION

Je ne pousserai pas plus loin cette étude de l'évolution de l'idée du surnaturel chez l'homme, car elle a

seulement pour objet ; de permettre au lecteur, de saisir la pensée fondamentale qui m'a dirigé, dans mes recherches sur les superstitions et les survivances des cultes disparus. Ce renseignement lui est suffisamment fourni, j'espère, par ce que j'ai dit jusqu'ici. Je terminerai donc, en condensant en quelques mots, ce que j'ai voulu mettre en lumière :

« L'homme, comparable à l'enfant, pendant son évolution à travers les âges, c'est-à-dire : égoïste et paresseux, curieux et passionné ; jugeant perpétuellement l'univers à son point de vue personnel, est parti de l'infinité intellectuelle des animaux, pour arriver à l'état que nous connaissons aujourd'hui, poussé inconsciemment dans la voie du progrès, par la prédominance de la curiosité sur sa paresse. Son raisonnement, embryonnaire au début, lui a suggéré : des explications naïves de ce qu'il voyait autour de lui ; et l'accroissement de son intelligence a été assez lent et assez hésitant, pour qu'il ait conservé les premières crédulités de sa logique infantine dans bien des cas ; il s'est contenté le plus souvent de les modifier, de les transformer, peu à peu, au fur et à mesure, sans avoir jamais fait, à un moment donné : table rase du passé, pour suivre, désormais, une voie absolument nouvelle à tous égards.

La crainte de la douleur et de la mort ; le désir de la jouissance physique et morale, ont fait chercher, sans relâche, les moyens : d'éviter ce qu'il craignait, d'obtenir ce qu'il désirait ; et, de cette pensée, est née sa tendance vers la religiosité.

Dans cette voie, le fétiche lui a paru, de bonne heure,

être : la puissance, le symbole, l'arme offeree, en un mot, pour réaliser ses desirs. La croyance au pouvoir du fétiche a créé la profession de féticheur, qui a pris, dans la société naissante, une importance bientôt très grande.

A son tour, le féticheur a créé le culte, en codifiant les pratiques de l'invocation de la divinité ; et en déterminant les règles que le suppliant devait suivre : pour éviter le malheur et atteindre le bonheur.

De même que l'idée, que l'homme se faisait de la divinité, a toujours été en relation directe avec ses connaissances du moment ; de même, l'arsenal du féticheur, a toujours été en rapport avec les idées courantes de la même époque. Par conséquent le culte a été basé : sur ce qui paraissait, alors, être la vérité. Et, comme par ailleurs, l'exercice du culte, ainsi codifié, était condamné à rester immuable, par le fait de son fonctionnement banal, toujours semblable, dans la main du féticheur exerçant cette profession d'après les règles et les procédés que lui avaient enseigné son prédécesseur ; tandis que l'aspiration de la prière est de changer perpétuellement la forme de l'invocation, dans le désir ardent, qu'a le suppliant : de mieux attendrir la divinité, pour être plus certain d'obtenir la faveur qu'il demande. Par le fait, dis-je, de ce mécanisme bien simple, il est arrivé à certaines époques de l'humanité : que l'inanité du culte en vigueur, jusque-là, a frappé l'esprit du dévot ; le doute l'a envahi. Et, dès ce moment, ce culte était frappé de mort, peut-on dire ; il devait être délaissé dans un avenir plus ou moins prochain.

Des divers cultes, amalgamés de différentes façons, suivant les temps, les lieux et les besoins, par les fétichiers, ont donné naissance aux religions qui se sont succédées, depuis le commencement de l'humanité, jusqu'à nos jours.

Ces religions, ont marché, malgré elles, avec l'esprit humain, dont elles étaient l'œuvre, et, par conséquent, le reflet. En conséquence, si à certains moments, une idée nouvelle a surgi pour l'une d'elles : et a constitué une véritable révolution ; il faut bien se souvenir que, même : dans les conditions les plus favorables, pour sa prépondérance, cette idée n'a été, d'abord, qu'un ferment, qu'on ne passe le mot, qui est venu se mêler à la religion en cours dans le moment : ferment capable de produire, avec le temps, les résultats les plus considérables, mais dont les effets ont été insensibles et imprévisibles, à un certain moment.

Pour faire bien comprendre ma pensée, qu'on me permette de prendre un exemple ; celui de la fécondation d'une fleur. Cette fleur, n'existe, pour nous, qu'avec ses caractères : de fraîcheur, de délicatesse, de parfum, etc., etc. qui sont tangibles à nos yeux, si nous ne songeons pas aux transformations qui lui ont donné naissance ; et si nous ne songeons pas, non plus, à celles dont elle sera le théâtre, plus tard. En un mot, nous ne sommes frappés que par ses attributs.

Mais si nous songeons à la fonction physiologique de la plante qui a donné naissance à cette fleur, nous voyons, bien autre chose, que ces caractères de : fraîcheur, couleur, etc., etc. En effet, nous constatons qu'à un mo-

ment donné, le pollen vient au contact de son pistil. Ce pollen est à l'état de poudre impalpable; nous ne voyons pas le grain qui va opérer la fécondation. Mais, du fait de ce contact, reste inappréciable pour nous, que de changements énormes vont se produire? La fleur va se changer en fruit, le fruit en plante nouvelle, etc., etc., en un mot, tout un cycle de vie va se dérouler. Et, cependant, si nous examinons la fleur, une minute avant et une minute après la fécondation, rien ne nous paraît changé; ce n'est qu'avec le temps que les changements sont appréciables; et si, hier, la fleur était un bouton non encore éclos, demain, elle sera épanouie et, bientôt, se sera transformée en un fruit, dont l'aspect sera tout différent de celui qu'avait la fleur au début.

Eh bien! il en est de même, à certains égards, du rôle des idées nouvelles, dans l'évolution de l'idée du surnaturel. A un moment donné, une d'elles se produit; elle s'introduit dans le culte en vigueur, sans qu'on sache, le plus souvent, l'heure de son action. D'abord, l'œil le plus exercé, ne pourrait saisir un changement quelconque. Mais, bientôt, cependant, une série de transformations vont se produire.

Sans doute, l'exemple ne semblera pas parfaitement choisi, puisque après la fructification la graine germera, produira une nouvelle plante qui fera une nouvelle fleur; mais, ne regardons pas ce cycle perpétuel et non interrompu, ne voyons, pour un moment, la fleur: que depuis l'heure de son éclosion à celle de sa transformation en graine, et l'idée que je voulais mettre en lumière est parfaitement spécifiée.

Ce fait, des transformations insensibles, est un facteur considérable dans l'histoire des transformations de l'idée religieuse. En effet, il nous explique : un phénomène très étonnant, à priori, et qui, cependant, nous apparaît : tout simple et tout compréhensible, avec un peu de réflexion. Ces transformations insensibles, sont : que même alors que le nouveau culte s'est établi, les vestiges de l'ancien sont appréciables ; il se passe, en général, un peu tel, ce qui se passe sur les corps qu'on expose à l'action d'une source insensante, ou aux dépôts métalliques de la galvanoplastie. A chaque minute, un atôme nouveau, distinct des précédents, vient s'ajouter à la stratification. Cet atôme on changera peut-être, suivant telle ou telle condition, la forme ou la tendance, et cependant, à travers les nouveaux attributs, on peut, pendant longtemps, apercevoir les anciens ; et à côté d'un endroit qui a subi une récente transformation, nous en voyons mille, qui sont restés rigoureusement semblables, à ce qui existait avant.

Nous comprenons ainsi, désormais, sans peine, pourquoi : nous retrouvons, à chaque pas, aujourd'hui, des vestiges et des survivances : d'idées, de cérémonies, de cultes, datant de la plus haute antiquité ; ils sont restés, comme restent dans la topographie des pays, les blocs granitiques d'un terrain primitif, au milieu d'un terrain tertiaire ou quaternaire.

Le géologue voit bien, en y regardant de près : que ces blocs révèlent les transformations de la vie du globe ; le paysan songe seulement en leur présence, aux cultures que comporte cette disposition du lieu ;

le touriste y admire les sites ; et le paysagiste, les oppositions ou les fusions de nuances. *Trahit sui cuique voluptas*, comme dit le proverbe latin.

Mais, la pensée initiale qui a engendré la première manifestation de la religiosité, persistant chez l'homme ; cet homme a alors cherché un autre genre de fétiché, au lieu de reconnaître, tout simplement, que : fétiché, religion, etc., etc., n'étaient, en réalité, que de pures créations de son esprit.

Et, comme le culte était le moyen d'existence du féticheur, celui-ci, dans le but très naturel de conserver la source de ses revenus, a lutté, avec toute l'énergie dont il était capable, pour le maintien de l'ancien état de choses ; puis, lorsqu'il a reconnu que la résistance était stérile, ce féticheur a fait l'évolution nécessaire pour offrir au dévot, ce qui convenait, désormais, à ses aspirations dans l'état nouveau de ses pensées et de ses connaissances du moment. De ce fait, un nouveau culte s'est constitué.

Cette transformation s'est faite, tantôt par des adjonctions successives et des changements ménagés, presque insensibles ; ou bien par des modifications brusques, souvent même, violentes ; suivant de véritables révolutions, suivant les hasards du moment et du pays.

Je n'ai pas à entrer dans le détail de ce point, qui touche à l'histoire politique des peuples. Il me suffit, ici, de dire : que même alors que la transition a été brusque, et, *a fortiori*, dans l'autre cas : la force de l'habitude a fait conserver, chez la masse du vulgaire, sans qu'elle se rendit compte de l'inconséquence de ses

actes : des vestiges, des lambeaux plus ou moins considérables des anciennes pratiques; vestiges, lambeaux, qui ont réagi sur le culte nouveau; on s'est restées, à côté de lui, le couloyant en dépit de toute logique. Ces vestiges constituaient des divergences, des incompatibilités plus ou moins accentuées, dénaturaient même, parfois, la signification du nouveau culte. Néanmoins, l'absurdité d'une pareille transformation, d'un tel amalgame de choses disparates n'a été un obstacle à son exercice.

Ce que nous voyons à chaque pas, aujourd'hui, quand nous constatons : que les individus les plus dévots sont, en même temps, les plus superstitieux, nous prouve, bien clairement : l'exactitude rigoureuse de cette affirmation.

Dans ces conditions, il est arrivé : que les religions les plus diverses ont pu se succéder, et se mélanger de la façon la plus étrange; les principes les plus hétérogènes ont pu lui servir, tour à tour, de base; de même, que le même principe, changeant d'étiquette a pu servir, successivement à des cultes qui avaient la prétention d'être absolument différents.

Chacun, s'appropriant l'arsenal idéal et matériel de ses prédécesseurs; l'adaptant à ses besoins, s'en est servi comme d'une chose neuve. C'est ainsi, que nous pouvons voir, de nos jours encore, dans le rituel des religions les plus modernes : les vestiges des cultes les plus anciens.

Lorsque la religion du moment, a rejeté définitivement, telle pratique d'un culte précédent il n'en est pas

résulté toujours : que cette pratique a disparu définitivement, et en entier surtout. Cette pratique est restée, à l'état de : superstition, ou de coutume laïque, qu'on a continué à observer ; même alors qu'elle était détournée de son objectif primitif ; ou bien, qu'elle avait reçu une explication différente de celle qui la régissait précédemment.

Cette question : de l'évolution de l'idée du surnaturel, et des transformations successives du culte, est extrêmement complexe et embrouillée on le voit ; nous manquons encore d'une infinité d'éléments pour l'apprécier exactement ; de sorte que nous ne pouvons avoir la prétention de nous en rendre un compte bien exact. Mais c'est en faisant des efforts continus dans la voie des investigations, que nous pouvons avoir l'espérance d'accroître le champ de nos connaissances à ce sujet.

C'est la pensée qui m'a guidé dans ma présente étude sur les superstitions et les survivances des cultes disparus ; j'espère qu'elle est de nature à justifier le travail que j'ai entrepris ici. Surtout, je crois qu'elle montrera, au lecteur : que mille crédulités, superstitions, etc., etc., actuelles, ne sont, en réalité, que : des vestiges, plus ou moins dénaturés par le temps, des croyances religieuses de nos ancêtres ; de la manière dont les hommes ont envisagé le surnaturel, à travers les âges.

CHAPITRE XIV

Conclusion générale

I

ORIGINE DES SUPERSTITIONS

J'arrête ici mon étude sur les superstitions et survivances, étudiées au point de vue de leur origine. Ce n'est pas que le sujet me paraisse épuisé ; car j'aurais encore maints et maints chapitres à écrire, si je voulais essayer de poursuivre le filon des crédulités populaires. Mais, après avoir fourni cinq gros volumes sur cette question, il me semble qu'il faut s'arrêter, de peur de fatiguer, outre mesure, l'attention du lecteur ; d'autant plus que, ce que j'ai dit jusqu'ici, a suffisamment montré : le point de vue que je voulais lui faire envisager.

Le lecteur a constaté, déjà, que les nombreuses superstitions et survivances, que j'ai étudiées dans les cinq volumes, appartiennent à des catégories très différentes. Quand on essaie de les classer, on voit, en effet, que les unes sont des vestiges d'anciennes croyances :

animistes, fétichismes, chthoniques, astrolâtriques, venus jusqu'à nous, après avoir subi plus ou moins de transformations, d'altérations, de modifications de détail ou d'ensemble.

D'autres, sont le souvenir altéré d'événements qui ont frappé l'imagination d'un plus ou moins grand nombre d'individus : les cataclysmes, les orages, les inondations, les débordements, les mouvements de la mer, les animaux féroces ou d'aspect effrayant, etc., etc., qui ont fait trembler les premiers hommes.

Quelquefois, c'est à l'étonnement produit par la vue d'un animal apprivoisé, par la constatation d'un acte de cet animal, qui paraissait inspiré : par un raisonnement, par l'intelligence, par une passion, etc., etc.

Dans quelques cas, la superstition a eu pour origine, les phénomènes de la végétation : les boutures, la pululation de certaines plantes, l'apport de graines étrangères, la production accidentelle de feuilles, de fleurs : de fruits, à certaines saisons où on n'en voit pas ordinairement.

Nous ne saurions omettre de signaler, aussi, l'influence considérable, que : le rêve, l'ébriété, l'hallucination physiologique, pathologique ou toxique, ont, sur l'esprit des individus, qui peuvent, de très bonne foi, croire : qu'ils ont vu ou fait, les choses les plus extraordinaires.

Enfin, il n'est pas jusqu'aux : connaissances médicales, aux conseils d'hygiène, aux idées morales, aux faits historiques, qui aient fourni leur appoint, dans la production extrêmement variée des impressions qui ont

frappé l'esprit de nos ascendants, depuis le commencement de l'humanité.

En somme, on peut dire, d'une manière générale : que ces superstitions et survivances, sont basées sur des faits matériels, parfaitement simples et naturels, souvent de très minime importance, qui ont frappé l'esprit de nos ancêtres, plus ou moins éloignés. Ces faits, incompris par ceux qui en étaient témoins, les ont frappés différemment, suivant le cas ; et par conséquent, les ont impressionnés d'une manière variable ; tel détail important pour l'un, a été minime pour un autre ; telle particularité, insignifiante, au fond, a paru avoir un intérêt plus ou moins grand, considérable même, à quelques-uns ; de sorte, qu'il y a eu, de ce fait, déjà, une variété d'impressions initiales.

A cela, ajoutons : que, souvent, ce fait, précisément, parce qu'il n'était pas bien compris par ceux qui l'avaient constaté, a été décrit depuis, plus ou moins imparfaitement, par ceux qui l'ont raconté.

N'oublions pas de signaler l'influence des croyances : religieuses, médicales, historiques, etc., etc., qui avaient cours, au moment où les faits se sont produits, ou pendant la longue période de leur transmission.

Tenons compte, aussi : de la tendance si générale, qu'a le conteur, à vouloir étonner celui qui l'écoute. Sans oublier, non plus, la tendance, non moins générale, de l'auditeur, de croire, aveuglément, les exagérations qu'il entend débiter.

Enfin, si nous faisons entrer en ligne : l'altération que subit le fait, quand il est raconté, à son tour, par l'indi-

vidu, qui a été l'objet d'une illusion, qui s'est laissé abuser, etc., etc., nous voyons que les choses les plus simples, peuvent être très étrangement compliquées ; les plus claires, très obscures.

Nous avons encore à ajouter, à toutes ces causes d'erreurs, d'illusions et d'appréciations inexactes, qui altèrent la réalité, une cause d'erreur, encore plus puissante et incommensurable même : — Je veux parler de l'action intéressée des féticheurs ; féticheurs qui, dans le but de fonder et d'accroître perpétuellement leur influence, ont été, toujours, à la recherche des moyens capables d'exciter la fibre émotive des crédules naifs ; féticheurs qui, utilisant leurs connaissances scientifiques, au fur et mesure qu'ils les acquéraient, ont mis, au service de l'idée du surnaturel : leur habileté, les coïncidences fortuites, la peur des dévots, les aspirations, les désirs, les espérances, etc., etc., de ceux qui les écoutaient.

On comprend donc : que sous l'action de toutes ces influences réunies, les faits les plus insignifiants, ont pris des proportions gigantesques ; et, souvent, une aventure, un événement, une loi de la nature, quelque chose de très simple, en un mot, est allé se transformant, se grossissant, se dénaturant, etc., etc., au point de devenir tout-à-fait incompréhensible. Ce fait a paru alors prodigieux, miraculeux, surnaturel, tandis qu'il ne présentait, au fond, rien que de très ordinaire et de très naturel.

Voilà, en réalité, le mot de l'énigme des superstitions et survivances, qui hantent l'esprit de nos pauvres semblables, depuis le commencement de l'humanité.

II

UNIVERSALITÉ DES SUPERSTITIONS

Une particularité, a certainement frappé le lecteur, depuis le premier chapitre de ce long travail : c'est que les crédulités et les légendes de la Provence, ressemblent, le plus souvent, d'une manière tellement complète, à celles des autres pays de France, et même d'Europe, qu'il est impossible de ne pas admettre qu'elles appartiennent à la même donnée originelle initiale.

Les faits de l'Europe sont, de leur côté, tellement semblables à ceux de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, que l'évidence de leur origine commune, ne peut faire aucun doute à l'esprit.

Chaque peuplade, chaque région du monde, semble bien avoir apporté une petite variation de détail, à la tournure de la légende, mais le fond est toujours identiquement le même. De leur côté, les faits du présent, ressemblent tellement à ceux de l'antiquité, qu'il ne saurait exister aucun doute sur la filiation des superstitions que l'on rencontre, çà et là, de nos jours.

Quand on y regarde de près, il semble que, très rarement, il y a eu une donnée nouvelle ; et, qu'à travers les âges, les conteurs n'ont, en général, fait que : répéter

ce qu'un de leurs devanciers avait dit. Les inventions, proprement dites, ont été extrêmement rares, en ceci, comme en tout.

Enfin ajoutons : que les faits de l'antiquité, eux-mêmes, se ressemblent tellement, quel que soit le pays où on les étudie, que la pensée d'une origine commune s'impose pour la plupart d'entre eux.

III

CONSÉQUENCES DES SIMILITUDES

Quoiqu'il en soit, la conclusion à tirer de toutes ces similitudes, c'est, que : beaucoup de légendes et de survivances qui ont cours, de nos jours encore, remontent plus ou moins haut ; souvent très loin, dans le passé. On est autorisé à penser : qu'elles sont nées, un jour, soit d'interprétations : fautive, enfantine ou intéressée d'un individu ; et qu'elles se sont transmises, d'âge en âge, plus ou moins modifiées et enjolivées par deux ordres d'individus. Les uns, naïfs et crédules comme leurs auditeurs, les ont débitées, pour le simple plaisir : d'effrayer ou d'étonner leurs voisins, par dilettantisme de l'exagération, qu'on ne passe le mot.

Les autres, plus habiles, ont exploité le filon de la crédulité humaine, pour en tirer profit ; et ont donné à ces légendes, un tour qui leur permettait de s'en servir utilement pour leurs intérêts.

Quand on étudie cette question : des superstitions et survivances, sans parti-pris, on constate : quo, malgré le grand nombre de prodiges, d'aventures miraculeuses, d'événements merveilleux ; on en est encore à attendre, la production : d'un miracle, d'un prodige. Et même, puis-je dire : en présence de ce chiffre considérable de prétendus miracles, que j'ai fournis au cours de mon étude, le lecteur a acquis, je crois, la conviction que : le surnaturel n'existe pas, en réalité.

Des faits, des événements parfaitement naturels, qui ont été incompris, par l'intelligence infantine et l'ignorance de nos ancêtres, ont, seuls, donné naissance à cette intervention incessante de la divinité, bonne ou méchante ; divinité se complaisant à employer des moyens extraordinaires ; divinité violant plus ou moins les lois générales de la nature, c'est-à-dire ce qu'on a l'habitude de voir dans les circonstances ordinaires de la vie. Et cela pourquoi ? Souvent pour des vœtilles de la plus minime importance ; alors qu'elle reste imparfaitement muette et inactive, dans des circonstances où il serait utile, équitable même, qu'elle intervint.

Au début, le surnaturel manifestait ses intentions d'une manière frappante, à chaque instant, pour les crédules ; des miracles et des prodiges, se produisaient tous les jours, et dans toutes les circonstances, grandes ou petites pour les choses de grande ou de minime importance.

A mesure que les connaissances humaines sont allées en augmentant, ces prodiges ont diminué parallèlement. Et depuis longtemps, les endroits où il se rencontre

quelqu'un, pour montrer : l'erreur des crédules, ou le truc des thaumaturges, on voit ce surnaturel se manifester de moins en moins ; Anir même par disparaitre momentanément ; quitte à se reproduire, dès qu'il rencontre de nouveau quelques naïfs.

Il se dégage de ma longue étude deux autres faits capitaux dans l'histoire des superstitions et survivances populaires ; c'est :

D'une part, la crédulité du populaire ;

D'autre part, l'action des féticheurs.

IV

CRÉDULITÉ DES MASSES

Pour ce qui est de la crédulité des individus, il faut reconnaître qu'elle est aussi grande qu'étendue. On constate qu'elle a été, jusqu'ici, toujours, et partout : vivace ; toujours et partout, renaissante, quels que soient les temps et les peuples chez lesquels elle est étudiée. Cette crédulité, a fait tirer, à nos premiers parents et à leurs descendants, jusqu'à nous-mêmes, des conséquences toujours compliquées, souvent absurdes, des faits les plus simples et les plus naturels : elle a fait chercher des explications surnaturelles, là où une explication naturelle était seule de mise. Enfin, ajoutons que cette crédulité, a produit chez l'homme : un amour, aussi insensé que constant, pour le merveilleux

et l'improbable ; alors, qu'en réalité, il n'y a devant leurs yeux : que des choses normales et ordinaires.

S'il voulait se fier aux présalques données du sens commun, au lieu de se laisser aller, aveuglément, aux suggestions poétiques de la croyance au surnaturel, l'esprit humain comprendrait, bien vite et bien simplement, ce qui se passe autour de lui.

V

ACTION DES FÉTICHEURS

Pour ce qui est du rôle des féticheurs, il faut dire, tout d'abord : qu'il est encore une conséquence de la crédulité humaine : car, c'est pour donner à cette crédulité l'aliment qu'elle réclame, que le métier de féticheur a été imaginé, par quelques individus, plus habiles que leurs voisins ; et souvent à la sollicitation des naïfs.

Ce métier de féticheur, est né : du désir, du besoin, que les hommes avaient, d'être abusés ; c'est donc sur les crédules qu'il faut en rejeter toute la responsabilité, lorsqu'on se demande : comment il a pu se faire, que depuis le commencement de la civilisation, quelques malins aient si bien fait prendre au *vulgum pecus* : *des vessies pour des lanternes*? qu'on me passe cette expression triviale, qui peint parfaitement, la question des superstitions et des survivances populaires.

Une fois né, le féticheur a voulu naturellement vivre

de son métier ; et il a alors exploité le filon de la crédulité populaire, au mieux de ses intérêts, et aussi bien qu'il a pu. Lorsque ce féticheur a été : un pauvre hère isolé, sans instruction, et n'ayant à sa disposition que de minimes moyens d'action, pour frapper l'esprit de ses compatriotes, il n'a fait que de petits tours de passe-passe ; il n'a fait vibrer la fibre crédule, que dans un champ restreint ; il a opéré grossièrement : ses incantations, ses prières, ses invocations, etc., etc.

Mais, quand le féticheur a appartenu à une association puissante ; qu'il a possédé un arsenal convenable et des moyens suffisamment perfectionnés, il a exercé son action sur le vulgaire, d'une manière plus raffinée ; il a pu faire intervenir des trucs assez compliqués, pour produire les prodiges les plus saisissants.

Aux premiers temps de la civilisation, lorsque les connaissances humaines étaient très bornées, le champ des conceptions de nos ancêtres était naturellement très limité ; c'est à peine si le fétichisme, dans ce qu'il a de plus grossier, avait été imaginé ; et constituait, à lui seul, la manifestation de la religiosité.

En ces temps reculés, le féticheur avait pour unique occupation, de : trouver ou de fabriquer, et de livrer, au dévot, moyennant rétribution, un fétiche. On comprend sans peine, que ce fétiche fut, d'abord, extrêmement simple ; et qu'il alla en se compliquant, au fur et à mesure, tant dans sa forme que dans ses attributions.

Plus tard, les idées : de la génération, source de vie, de richesse, d'abondance, etc., etc., prenant cours dans les peuplades ; les féticheurs les adaptèrent à leurs

boniments ; et les firent entrer dans les détails du culte ; comme dans les légendes et les préceptes qu'ils répandirent autour d'eux, dans leur perpétuelle occupation : de tenir les naïfs dans les lisières de leur influence.

Lorsque les connaissances humaines ont commencé à posséder des notions astrolatriques, ce furent : les phénomènes atmosphériques, le soleil, la lune, les planètes, l'été, l'hiver, etc., etc., qui vinrent prêter un appoint, aux pratiques, et aux exigences du culte.

Dans les premiers temps de la civilisation, les idées de métaphysique et de morale ne tenaient pas une place assez grande, dans l'esprit des individus, et dans la vie des agglomérations pour qu'on s'en occupât beaucoup. Ce qui tenait à la nourriture occupait toute la place que la génération laissait libre, dans les pensées. Aussi, les féticheurs s'occupèrent avec soin de ces trois détails, avec un soin méticuleux ; ils poussèrent le *vulgum pecus*, à croire : qu'il fallait suivre leurs conseils et même leurs commandements pour manger, se bien porter et avoir une nombreuse lignée ; ils régirent, ainsi, de bonne heure, la bromatologie, l'hygiène et le mariage.

Mais, quand les idées métaphysiques ont été assez répandues, pour ne plus constituer un élément négligeable d'influence, les féticheurs s'en occupèrent, avec le soin qu'ils ont mis perpétuellement dans l'exploitation des filons, que la crédulité populaire leur offrait. Et cela, toujours pour vivre, et exercer leur prépondérance. Sentant tout l'appui que la morale pouvait prêter à la théodicée, il arriva bientôt un jour, où cette morale fut

aussi un de leurs moyens d'action ; et vint leur faire apporter de fructueuses modifications dans l'exercice du culte, et dans la donnée du surnaturel.

C'est ainsi, qu'à mesure des nouvelles acquisitions de l'esprit humain, les féticheurs ont ajouté aux données primitives une série d'éléments nouveaux ; et que, partis des manifestations fétichistes les plus enfantines, les plus grossières, ils sont arrivés à orner la donnée du surnaturel des conceptions philosophiques les plus élevées.

Seulement, les transformations se faisant dans les idées des masses d'une manière presque insensible, le plus souvent, il est arrivé ce fait bizarre : que les nouvelles idées n'ont pas fait disparaître totalement les anciennes ; de sorte, qu'à côté des pensées les plus élevées, on a conservé les pratiques et les raisonnements les plus primitifs ; les crédulités initiales, se sont laissées couloyer par les croyances ultérieures, sans être étouffées par elles. Grâce à ce phénomène, mille superstitions, mille survivances sont restées comme monnaie courante ; et : la donnée du surnaturel, le culte, la religion des divers peuples, qui se sont succédés : depuis les premiers linéaments de la civilisation, ont constitué le plus disparate assemblage de pratiques, de croyances, de propositions, d'affirmations qu'on puisse imaginer. L'habit de l'arlequin, ne peut donner qu'une très faible idée : de cette complexité de choses dissemblables, et contradictoires. En réalité, ce qui est résulté de ces modifications successives d'une donnée initiale, est absurde, au-delà de tout ce qu'on pourrait imaginer.

Il est encore, deux autres conditions qui ont concouru à faire de la donnée du surnaturel, et, par conséquent, des cultes et des superstitions, un amalgame extraordinairement confus et souvent inexplicable. C'est : d'une part, que souvent, le féticheur du culte abandonné officiellement, a été qualifié de l'épithète de : sorcier, par ceux qui jouissaient de la faveur du moment ; d'autre part, que le populaire, ne comprenant pas la partie réelle, et la signification complète, de certaines pratiques, et de diverses prescriptions des féticheurs, n'en a conservé dans son souvenir, que des lambeaux, plus ou moins incomplets, souvent même assez disparates sinon, même, assez incompatibles les uns avec les autres, pour constituer de véritables absurdités.

Enfin, on comprend, que, suivant les temps et les pays : des incursions, des invasions de peuples, plus ou moins civilisés, que ceux de la localité, ont fait porter, d'un endroit dans l'autre, des pratiques et des idées, différentes de celles qui y avaient cours. De ces promiscuités indigestes, il en est résulté : les mélanges les plus extraordinaires ; et souvent même les plus inattendus.

VI

VARIATIONS DE L'IMPORTANCE DES FÉTICHEURS

Au début, le pouvoir des féticheurs prit rapidement une importance considérable, dans la vie des indi-

vidus et des sociétés. Le culte prit une importance telle, qu'il occupait, pour ainsi dire l'existence individuelle et collective tout entière ; il se rencontrait partout, se mêlait de tout ; et régissait tout, de la manière la plus tyrannique.

Dans tous les pays et chez tous les peuples, ceux qui avaient la témérité de ne pas accepter aveuglément toutes ses exigences, avaient grandement à craindre : la prison, la torture, le bûcher, ou tel autre agent de persuasion, aboutissant toujours à la mort.

Mais, à mesure que l'homme a quelque peu, mieux réfléchi et mieux raisonné, malgré les efforts souvent sanguinaires des féticheurs, le bon sens a fini par reprendre, plus ou moins, ses droits dans la vie des sociétés. Et, bien que de nos temps, encore, le nombre de ceux qui répètent : — « c'est absurde, par conséquent, je crois que c'est divin » — soit encore immense, on rencontre chaque jour, quelques individus de plus, qui ont le bon sens de dire : C'est absurde, par conséquent je hausse les épaules. Mais, combien de centaines de siècles s'écouleront, encore, avant que la raison ait enfin le dessus, sur la crédulité aveugle et amoureuse de l'idée du surnaturel ?

VII

LE MOT DE LA FIN

On voit, en résumé, sans que j'aie besoin d'insister plus longtemps, la pensée qui s'impose à l'esprit quand on songe : à la genèse, l'évolution et les transformations des superstitions et des survivances, si nombreuses et si variées, que l'on rencontre dans l'histoire du passé, comme dans celle du présent. Je dirai donc, pour en finir : qu'après avoir étudié, pendant presque toute ma vie, longue, aujourd'hui, de deux tiers de siècle, cette question de la crédulité populaire, dans nombre de pays très divers, je suis arrivé à être persuadé : que le surnaturel n'existe pas, ailleurs que dans notre débile cerveau, encore si imparfait.

Sans doute, avec le temps, les progrès de l'intelligence humaine restreindront de plus en plus ces crédulités enfantines, qui hantent l'esprit des particuliers comme celui des masses. On peut prévoir par la pensée ; que l'humanité arrivera, après s'être dépouillée, peu à peu, de ces rêves creux, de ces explications erronées, de ces déductions absurdes, qu'engendre son ignorance ; que cette humanité, dis-je, sera, enfin, dégagée des superstitions qui obscurcissent si souvent le jugement ; et qui ont, jusqu'ici, réagi souvent d'une manière si puissante sur ses craintes et ses préoccupations. Mais

combien de centaines de siècles s'écouleront avant qu'elle atteigne à ce résultat !

La grande loi de l'évolution nous fait espérer fermement, qu'un jour, l'homme sera, enfin, débarrassé des hantises absurdes de son imagination. Mais à voir, le chemin parcouru, depuis plus de deux cent mille ans, peut-être, ce résultat semble si éloigné, que pendant de longues et bien longues séries d'années, encore, on sera obligé de compter avec elles.

En attendant le temps, extrêmement reculé, où l'intelligence humaine sera assez parfaite, pour dédaigner les songes creux ; si nous appliquons : aux superstitions et aux survivances, ce que la chanson attribue à la femme galante, dans le couplet que nous chantions à l'heure où, jeunes étudiants, nous ne songions encore qu'aux choses plaisantes de la vie. Nous constatons, qu'en réalité, la boutade du poète, est une des formules, les plus précises et les plus philosophiques, de l'histoire du surnaturel, à travers les âges :

Je ne vis pas des soupirs de la brise,
De l'air, du temps, de la manne du ciel
Je me repais de l'humaine sottise :
Vous le voyez, mon règne est éternel



FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER VOLUME

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS LES CINQ VOLUMES DES SUPERSTITIONS ET SURVIVANCES

	Tomme	Pages
Arbres (les).....	v.	309
Astrolâtrie (vestiges d').....	v.	267
Baume (le pèlerinage de la Sainte).....	III.	247
Baume (le soleil à la Sainte).....	III.	447
Bêtes dévotes (les).....	I.	153
Castellots (les) de la Sainte-Baume.....	II.	143
Conclusions générales.....	v.	527
Danses pieuses (les).....	III.	407
Diable (le).....	IV.	415
Dragons et serpents (les).....	I.	207
Dragons de vertu (les).....	VI.	147
Esprits de l'air (les).....	II.	133
Esprits de l'eau (les).....	II.	1
Esprits de la maison (les).....	I.	1
Esprits de la terre (les).....	I.	313
Équipages enflammées (les).....	v.	423
Fantômes et apparitions (les).....	IV.	315
Fécondité de la nature (la).....	v.	177
Fontaines (les vertus miraculeuses des).....	III.	291
Immersion pieuse du fétiche dans l'eau (l').....	I.	423
Impies (engloutissement des).....	III.	1
Impudique (la punition de l').....	IV.	225

	Tomes	Pages
Légende et réalité.....	IV.	501
Libations (les).....	I.	501
Mai (pèlerinage du mai de Toulon).....	II.	59
Mariage et progéniture.....	II.	175
Masques (les).....	V.	1
Morts (les deux qui sont).....	II.	95
Muette (l'échange à la).....	II.	489
Oedipe (le crime d').....	III.	407
Orages (la conjuration et la production des).....	III.	210
Passage (le) à travers un arbre.....	I.	529
Pesona (Moussu de).....	V.	357
Pierres et rochers (les).....	II.	321
Pilons (les saints).....	IV.	295
Poussière du saint (la).....	III.	515
Pluie (les manœuvres qui font tomber la).....	III.	167
Prodiges et miracles.....	V.	113
Prométhée (le feu de).....	V.	407
Punition infligée au fétiche (la).....	I.	451
Punition de l'impiété (la).....	II.	273
Récompense de la piété (la).....	II.	235
Roseau de Saint-Cannat (le).....	I.	139
Saint-Sumian de Brignoles.....	I.	413
Saturnales (vestiges des).....	IV.	1
Saut périlleux (le).....	III.	361
Sibylles et devins.....	V.	383
Songes (les).....	III.	377
Statues qui choisissent leur résidence.....	II.	517
Statues qu'on change de place.....	V.	373
Statues qui remuent, parlent, etc., etc.....	II.	431
Statues trouvées miraculeusement.....	III.	135
Surnaturel (évolution du).....	V.	427
Transport miraculeux (le).....	IV.	203
Verre incassable (le).....	I.	305
Vierges mères (les).....	V.	339

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
CHAPITRE PREMIER. — Masques et Sorciers.....	1
I. Crédulités de la Provence.....	1
II. Classification.....	47
III. Crédulités des autres pays.....	48
IV. Géographie.....	55
V. Crédulités du Moyen-Age.....	60
VI. Crédulités de l'antiquité.....	67
VII. Définition et caractères des masques.....	71
VIII. Origine de la crédulité.....	79
IX. Evolution des connaissances des féticheurs.....	84
X. Faiseurs de malélices.....	86
XI. Tempestaires.....	92
XII. Loups-garous.....	94
XIII. Nouveurs d'aiguillette.....	95
XIV. Coureurs de sabbat.....	97
XV. Conclusion.....	110
CHAPITRE DEUXIÈME. — Prodiges et Miracles.....	113
I. Préliminaires.....	113
II. Ancienneté des crédulités humaines.....	114
III. Prodiges, miracles et œuvres magiques.....	116
IV. Pourquoi les connaissances acquises par les féticheurs ne se répandaient pas, au fur et mesure, dans le domaines public ?.....	120
V. Pourquoi l'homme s'est-il laissé abuser ?.....	121
VI. Influence de la mise en scène.....	123
VII. Influence de la préparation des individus.....	124

	Pages
VIII. Influence de l'imagination.....	123
IX. Tendance à l'imitation.....	126
X. Classification des éléments qui ont servi à l'explo- tation du surnaturel.....	127
XI. Phénomènes naturels présentés comme des prodiges	130
XII. Météorologie.....	134
XIII. Action des plantes et des drogues.....	136
XIV. Médecine.....	138
XV. Poisons.....	142
XVI. Odeurs.....	145
XVII. Animaux.....	147
XVIII. Acoustique.....	148
XIX. Optique.....	151
XX. Mécanique.....	153
XXI. Hydraulique.....	156
XXII. Feu.....	159
XXIII. Explosifs.....	162
XXIV. Fausse interprétation d'un fait vrai.....	167
XXV. Appréciation.....	172
XXVI. Conclusion.....	175
CHAPITRE TROISIÈME. — <i>La Fécondité de la Nature.</i> ..	177
I. Crédulités de la Provence.....	177
II. Crédulités des autres provinces de France.....	186
III. Crédulités des autres pays d'Europe.....	193
IV. Crédulités de l'Asie.....	199
V. Crédulités de l'Afrique.....	202
VI. Crédulités de l'Amérique.....	203
VII. Crédulités de l'Océanie.....	204
VIII. Origine de la crédulité.....	205
IX. Influence du Christianisme.....	230
X. Conclusion.....	236
APPENDICE. — Le culte de la nature chez les Provençaux. Conclusion.....	237

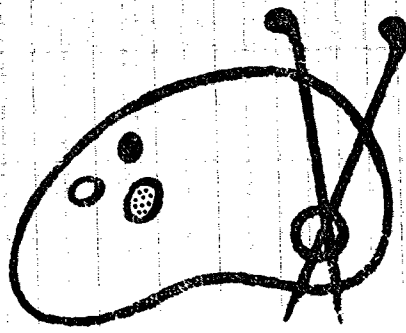
CHAPITRE QUATRIÈME. — Vestiges d'astralâtrie	267
I. Préliminaires.....	267
II. Longueur du jour et de la nuit.....	268
III. Les géméaux.....	279
IV. Le soleil et la lune.....	285
V. La terre.....	288
VI. Conclusion.....	290
APPENDICE. — Transformations de diverses légendes	293
Conclusion.....	305
CHAPITRE CINQUIÈME. — Les Arbres	307
I. Faits de la Provence.....	307
II. Faits des autres pays.....	310
III. Crédulités des temps passés.....	323
IV. Origine de la donnée.....	328
V. Conclusion.....	337
CHAPITRE SIXIÈME. — Les Vierges noires	339
I. Faits de la Provence.....	339
II. Faits des autres pays.....	341
III. Faits de l'antiquité.....	345
IV. Origine de la donnée.....	347
CHAPITRE SEPTIÈME. — Mousou de Pésna	357
I. Faits de la Provence.....	357
II. Faits des autres pays.....	361
III. Appréciation.....	370
IV. Conclusion.....	372
CHAPITRE HUITIÈME. — Les Statues qu'on change de place	373
I. Faits de la Provence.....	373
II. Faits des autres pays.....	376
III. Faits du passé.....	378
IV. Origine de la donnée.....	380
V. Conclusion.....	382

	Pages
CHAPITRE NEUVIÈME. — <i>Devins et sibylles</i>.....	389
I. Faits de la Provence.....	393
II. Prophéties de Nostradamus.....	399
III. Faits des autres pays.....	399
IV. Faits des siècles passés.....	398
V. Faits de l'Antiquité.....	395
VI. Origine de la donnée.....	402
VII. Conclusion.....	405
CHAPITRE DIXIÈME. — <i>Le feu de Prométhée</i>.....	407
I. La légende provençale.....	407
II. La légende grecque.....	414
III. Conclusion.....	413
CHAPITRE ONZIÈME. — <i>La croix de fumée de la Chan-</i> <i>delour</i>.....	415
I. La pratique de nos jours.....	415
II. Les pratiques du passé.....	416
III. Origine de la donnée.....	419
IV. Conclusion.....	422
CHAPITRE DOUZIÈME. — <i>Les étoupes enflammées</i>.....	423
I. Légende de la Provence.....	423
II. Appréciation.....	425
CHAPITRE TREIZIÈME. — <i>Evolution de l'idée du sur-</i> <i>naturel</i>.....	427
I. Entrée en matière.....	427
II. Particularités caractéristiques de l'esprit humain..	428
III. Temps écoulé depuis l'origine de l'humanité.....	440
IV. Conditions matérielles de l'homme à travers les âges.....	442
V. Animisme.....	445
VI. Animisme des premiers provençaux.....	448
VII. Fétichisme.....	455
VIII. Fétichismes individuel et collectif.....	459
IX. Influence de l'animisme primitif sur l'anthropo- morphisation des fétiches.....	465

	Pages
X. Influence de langage et de l'écriture sur l'évolution du surnaturel	468
XI. Influence de l'agriculture sur l'évolution du surnaturel	475
XII. Influence de l'observation des astres sur l'évolution du surnaturel	481
XIII. Principales religions primitives	484
XIV. Chthonisme	489
XV. Astrologie	499
XVI. Larisme	501
XVII. Paganisme grec et romain	507
XVIII. Monothéisme	509
XIX. Religions relativement modernes	513
XX. Résumé de la succession des cultes	515
XXI. Conclusion	518
CHAPITRE QUATORZIÈME. — Conclusion générale.....	527
I. Origine des superstitions,	527
II. Universalité des superstitions	531
III. Conséquences des similitudes	532
IV. Crédulité des masses	535
V. Action des féticheurs	539
VI. Le mot de la fin	541

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES





Original en couleur
NF Z 43-120-8